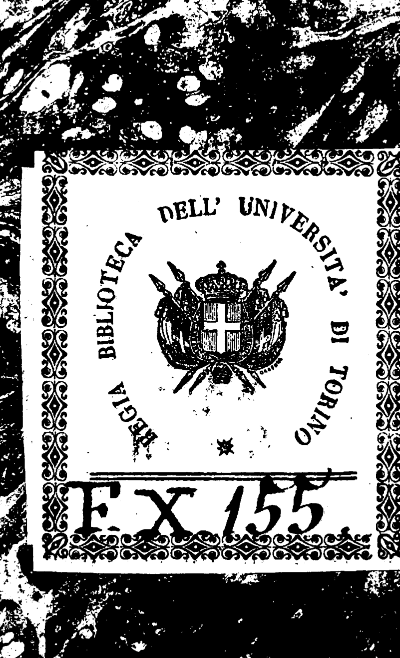



REGIA BIBLIOTECA DELL' UNIVERSITA' DI TORINO
F.X 155

LES ŒUVRES DE Mr PRADON.



A PARIS,
Chez THOMAS GUILLAIN, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'image ſaint Loüis.

M. DC. LXXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES en ce Volume.

PIRAME & TISBÉ.
TAMERLAN, ou la mort de BAJASET.
PHEDRE & HIPPOLITE.
LA TROADE.
STATIRA.
REGULUS.

1

PIRAME, ET THISBÉ.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

AMESTRIS, Reine de Babylone.

BELUS, Son fils.

THISBE'.

PIRAME.

ARSACE, Pere de Pirame.

LICAS, Confident d'Arsace.

HIRCUS, Capitaine des Gardes de Belus.

ISMENE, Confidente de Thisbé.

BARSINE, Confidente d'Amestris.

GARDE. Suite de Gardes.

La Scene est à Babylone, dans le Palais de Belus.



PIRAME, ET THISBE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIER.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.

IE veux te faire part de ma peine-ſecrete.
Licas, mon fils m'allarme, & Thiſbé m'inquiete ;
Tu la vois depuis peu revenuë à la Cour,
J'en frémis, & crains tout d'un ſi fatal retour.
ſembleque Belus a parlé pour Pirame,
ue la Reine elle-méme autoriſe leur flâme :

Je ne ſçai plus qu'en croire, & je vais ſuccomber
Sous ce funeſte coup qui s'apreſte à tomber.
Quoy, Licas, malgré moi pouray-je voir la Fille
D'un Ennemy mortel entrer dans ma Famille ?
Pouray-je voir mon Fils braver impunément
Le reſpect qu'il devoit à mon reſſentiment ?
Non, par trop de raiſons ſa tendreſſe me geſne.

LICAS.

D'où peut venir, Seigneur, cette implacable haine?
L'on vous vit triompher du Pere de Thiſbé :
Oüy ſous voſtre faveur Narbal a ſuccombé ;
Vous eſtiez Ennemis & Rivaux pour la gloire,
Mais voſtre heureux génie emporta la victoire ;
Il demeura bien-tôt le Maître, & l'on vit bien
L'aſcendant que par tout il avoit ſur le ſien.
Aprés la mort du Roy, vous ſeul prés de la Reine
Eûtes une puiſſance entiere & ſouveraine :
Ce fut par vos conſeils que l'on vit Ameſtris
Uſurper la Couronne & les droits de ſon Fils,
L'élever mollement, & nourir loin du Trône.
Alors elle chaſſa Narbal de Babylone ;
Il eſt mort en exil ; Cependant aujourd'huy
Voſtre haine n'eſt pas éteinte avec luy ?

ARSACE.

Bien qu'il ſoit mort, Licas, ma haine eſt immortelle ;
Thiſbé revient enfin, & Narbal vit en elle.

LICAS.

Mais encor contre vous que peut-elle, Seigneur ?

ARSACE.

Pénetres mieux, Licas, le ſecret de mon cœur ;
L'intereſt de mon Fils rallume cette haine ;
Je voudrois qu'il portât ſes vœux juſqu'à la Reine.
Ce diſcours te ſurprend : Mais écoute j'ay veu
Du penchant de la Reine un éclat impréveu ;

Oüy, son superbe cœur entraîné vers Pirame,
D'un reste de fierté combat encor sa flâme :
Mais quand Thisbé parût, certaine émotion
Par un dédain jaloux trahît sa passion.
A l'abord de mon Fils, je vis sur son visage
Ce trouble, de l'amour l'infaillible présage,
Des regards échapez, & des soûpirs perdus,
Qu'un autre que Pirame auroit bien entendus.
Sur un si grand espoir mon ame possedée
De cette trop charmante & trop pompeuse idée,
A déja devoré le Sceptre pour mon Fils.
Tu connois, cher Licas, la grandeur d'Amestris,
Veuve du grand Belus, Reine de Babylone;
Elle a bien soûtenu la majesté du Trône;
On adore son nom chez cent Peuples divers,
Et sa main peut donner un Maître à l'Univers.
Ce qui semble d'ailleurs flater mon esperance,
La Reine avec son Fils a peu d'itelligence,
Elle craint que Belus ne conspire en secret,
Le voit aimé du Peuple, & le voit à regret :
De cette conjoncture il faut prendre avantage,
De l'éclat de son Fils luy donner de l'ombrage,
Du Peuple & de Belus rendre son cœur jaloux,
Et sonder son esprit sur le choix d'un Epoux;
Luy parler de Thisbé, luy parler de Pirame,
Feindre de consentir devant elle à leur flâme,
Examiner son air, sa réponse, & ses yeux.
Pirame a beau presser. Mon cœur ambitieux
Tâchant de m'assurer des desseins de la Reine,
Sçaura mettre les miens à l'ombre de ma haine;
S'il parle pour Thisbé, j'opose à ses raisons
L'inimitié qui regne entre nos deux Maisons.
Mais il paroît ce Fils à mes vœux si contraire.

SCENE II.

PIRAME, ARSACE, LICAS.

PIRAME.

SEigneur, je connois bien que je vais vous déplaire,
Qu'au seul nom de Thisbé... Déja remply d'éfroy,
Vostre couroux est prest d'éclater contre moy;
Pour elle au nom des Dieux desarmez vostre haine,
Il est temps de finir ou ma vie, ou ma peine;
Et si la Reine mesme autorise mon feu,
Si Belus avecque elle y donne son aveu,
Soufrez...

ARSACE.

Pourquoy viens-tu m'importuner sans cesse
Pour l'aveugle interest d'une injuste tendresse?
Oubliant ton devoir, tu n'écoutes plus rien,
Au sang d'un Ennemy tu veux joindre le mien?

PIRAME.

S'il fut vostre Ennemy, sa faveur fist son crime,
Et vous sçavez, Seigneur, qu'il fust vostre victime.
J'ay tâché d'étoufer mon amour pour Thisbé,
Mais malgré mes efforts mon cœur a succombé;
Je ne puis resister au penchant qui m'entraisne,
Seigneur, j'ay plus d'amour que vous n'avez de haine.

ARSACE.

Souvien-toy que Narbal m'a toûjours outragé.

PIRAME.

Et malgré mon amour vous ay-je pas vangé?

Vous le sçavez, Seigneur, il sentit ma vangeance,
Et son sang répandu sçeût laver vostre offence;
Narbal privé d'honneurs, depuis fust exilé,
Ce Prince malheureux fust par vous accablé;
Sa Maison desolée à tous vos coups en bute,
En tombant avec luy, l'écrasa sous sa chûte.
Dieux! n'est-ce pas assez? n'estes-vous pas content?
Est-ce un reste de sang que vostre haine attend?
(Ce reste précieux d'une illustre Famille.)
Le Pere est-il chez vous le crime de la Fille?
Cent fois vous m'avez veu pour elle à vos genoux;
Mais helas! je n'ay fait qu'aigrir vostre courroux.
Eh du moins pour un Fils fléchissez....

ARSACE.

Ah Pirame!
Si j'osois découvrir tout le fond de mon ame,
La tienne prévenuë adore son erreur:
Mais si tu connoissois jusqu'où va ton bonheur,
Si tu sçavois....

LICAS.

Seigneur, la Reine entre.

SCENE III.

AMESTRIS, BARSINE, ARSACE, PIRAME, LICAS.

PIRAME.

Ah Madame!
Vous venez au secours du malheureux Pirame,

Et mon heureux destin vous a conduite icy
Pour m'aider à fléchir un cœur trop endurcy.
Prononcez en faveur d'une juste tendresse.....

AMESTRIS.

Vous verrez à quel point pour vous je m'intéresse,
Prince, & vostre destin vous fera des jaloux,
Si je puis faire icy quelque chose pour vous :
Mais, Arsace, en secret j'ay deux mots à vous dire,
Je parleray pour vous, Prince, qu'on se retire.

SCENE IV.

AMESTRIS, ARSACE.

AMESTRIS.

Dans le comble où je suis de gloire & de grandeur,
Plus d'un ennuy pressant me devore le cœur.
Bien que depuis long-temps ma gloire sans seconde
Me rende la Maîtresse ou l'Arbitre du Monde,
Que tant de Nations fléchissent sous mes Loix.
Le Sceptre a ses chagrins, & j'en sens tout le poids,
Il faut le soûtenir. Une Reine qu'on brave,
De son autorité se doit rendre l'Esclave,
Et pour se maintenir dans cet illustre rang,
Abaisser (s'il le faut) jusqu'à son propre sang.
Je suis jalouse ; Arsace, & jalouse du Trône.
Mon Fils semble à mes yeux regner dans Babylone,
Le Peuple le chérit, l'idolâtre, & je voy
Que lors qu'on me néglige, on le regarde en Roy.
Sur ce Fils (il est vray) j'usurpé la Couronne,
Mais ma vertu me doit ce que le sang luy donne,

Sa teste estoit trop foible, & je crûs qu'un Enfant
Ne pouvoit soûtenir un fardeau si pesant;
J'eus, pour l'en soulager, une assez noble audace;
Le Roy mort, je voulus seule remplir sa place,
A grand pas j'ay suivy ceux de Sémiramis,
Et je regne comme elle aux dépens de mon Fils;
J'ay comme elle étendu l'Empire d'Assyrie,
J'ay subjugué le Pont, la Thrace, & l'Armenie,
Et jusqu'au fond de l'Inde allant porter des fers,
J'en ay vaincu les Rois au bout de l'Univers.
Ayant donc entassé victoire sur victoire,
Je me suis mise, Arsace, à l'abry de ma gloire;
Et l'éclat de mon nom me répondant de moy,
J'affermis une Reine en la place d'un Roy.
Babylone (il est vray) dans ses places publiques
Eleva ma Statuë, & des Arcs magnifiques,
Pour marquer que mon cœur ennemy du repos,
Dans un Sexe si foible eût l'ame d'un Heros.
Depuis j'ay reconnu son ardeur & son zele,
J'ay rendu sa memoire & la mienne immortelle;
J'ay relevé ses murs, ses superbes jardins,
J'ay de Semiramis achevé les desseins;
Enfin par mes travaux en miracle féconde,
Babylone se voit la Merveille du Monde.
Voila ce que j'ay fait. Et l'Ingrate aujourd'huy
Contre moy de mon Fils se veut faire un apuy;
Sa Cour est à present plus grosse que la mienne;
S'il caballe, je crains qu'elle ne le soûtienne,
Je veux y donner ordre, & prendre vos avis
Sur ce qui me regarde, & le Peuple, & mon Fils;

ARSACE.

Madame, le grand cœur de Belus m'intimide,
Le Peuple l'aime, & prend son caprice pour guide,

La nouveauté luy plaist. Le Prince vostre Fils
S'étudie à gagner les cœurs & les esprits.
Sémiramis, Madame, est l'auguste modelle
Que vous avez suivy, vous avez fait plus qu'elle;
Mais enfin nous voyons le genéreux Belus
S'écarter du chemin du trop foible Ninus:
Comme luy nous l'avions noury dans la molesse,
Sans qu'il en ait jamais contracté la foiblesse.
Il trompe nostre attente, il est ambitieux,
Et déja sur ses droits il ouvre trop les yeux.

AMESTRIS.

Sur ses droits! En a-t-il pour prétendre à ma gloire?
S'il a les droits du sang, j'ay ceux de la victoire.
Et quel titre auroit-il sur ces vastes païs,
Qu'à mes propres périls j'ay moy-mesme conquis?
Je veux me conserver la Puissance suprême;
Et pour vivre & mourir avec le Diadéme,
Arsace, je pourois en disposer un jour,
Et le partager mesme au gré de mon amour.

ARSACE.

Vous le pouvez, Madame, & tout vous y convie;
Par là vous confondrez l'insolence & l'envie;
Et sans tant balancer, choisissez un Epoux
Qui vous preste son nom, & tienne tout de vous.
Il faudra que Belus obeïsse à ce Maître;
Un Roy de vostre choix l'empeschera de l'estre;
Cependant vous serez Maîtresse de ce Roy,
Qui tenant tout de vous, en recevra la loy.
Nommez-en un, Madame, & le placez au Trône;
Vous avez une Armée auprés de Babylone,
Je doy la commander, vous l'avez résolu;
Montrez dans Babylone un pouvoir absolu:
Vous deviez sur l'Egypte étendre vos conquestes,
Mais bornez-les, Madame, à conserver deux Testes,

La voſtre la premiere, & celle de l'Epoux
Que vous aurez choiſy pour regner avec vous.

AMESTRIS.

C'eſt à quoy je penſois, & cet avis fidelle
Touchant mes intéreſts me marque voſtre zele;
Mais pour le reconnoiſtre, & vous ouvrir mon cœur,
Parlez, qui croyez-vous digne de cet honneur?
Car ſi je fais un choix, de vous il peut dépendre,
Et c'eſt de voſtre main.....

ARSACE.

Non, vous devez attendre
Ce choix de voſtre cœur, & non pas de ma main,
Ne conſultez que luy ſur un ſi grand deſſein.

AMESTRIS.

Je ne veux prendre avis que de vous.

ARSACE.

Non, Madame.

AMESTRIS.

Je pouray donc tantoſt prendre avis de Pirame.

ARSACE.

On croit qu'avec Thiſbé vous le voulez unir,
Et qu'exprés à la Cour vous l'avez fait venir.
Si vous le commandiez pour vous marquer mon zele...

AMESTRIS.

Qui, moy, le commander? Quoy, Pirame avec elle?
Et vous conſentiriez à haſter leur bonheur?
Non, je n'exige rien qui geſne voſtre cœur:
A Thiſbé voulez-vous unir ſa deſtinée?
N'avez-vous plus d'horreur de voir leur hymenée?
La Fille de Narbal charme-t-elle vos yeux?

ARSACE.

Le ſang d'un Ennemy m'eſt toûjours odieux;
Mais par reſpect, Madame, & par obeïſſance,
Je vous aurois ſans doute immolé ma vangeance.

AMESTRIS.

Je n'apuiray jamais, Arsace, un tel amour :
Si j'ay fait revenir la Princesse à la Cour,
J'avois quelques raisons, mais j'ay gousté les vostres;
Pour vostre Fils encor je puis en avoir d'autres:
Mais pour luy faire voir quel est mon sentiment,
Je veux luy reprocher son lâche attachement,
Et vous verrez.... Enfin envoyez-moy Pirame,
Je parleray pour vous.

ARSACE.

Tant de bontez, Madame...

AMESTRIS.

Ayant veu vostre Fils, nous pourons entre nous
Consulter à loisir sur le choix d'un Epoux.

ARSACE.

Je pars, & j'obeïs.

SCENE V.

BARSINE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

Barsine, peux-tu croire
Que ce pompeux discours de grandeur & de gloire,
Ce dehors fastueux, cet orgueil, cet éclat,
Coloroient mon amour de maximes d'Estat ?
S'il faut qu'à cœur ouvert avec toy je m'explique,
C'est un amour caché qui parle en politique ;
Je le sens, je l'avouë, & je doute en ce jour
Si mon ambition égale mon amour.

Vois donc & reconnois mon ame toute entiere;
Cette Amestris toûjours si superbe & si fiere,
Au seul nom de Pirame a changé de couleur,
Et poussé des soûpirs qu'il arrache à mon cœur.
Fiere Amestris, helas! malgré ta grandeur d'ame,
Oüy, ton cœur de Héros est le cœur d'une Femme;
Ce cœur qui s'est rendu maître de l'Univers,
Dans Babylone esclave y languit dans les fers.
Ah! j'en rougis, Barsine, & j'ose icy te dire
Que toute ma fierté frémit quand il soûpire:
Cependant quand je voy son aimable vainqueur,
Cette fierté devient une douce langueur.

BARSINE.

Madame, vous aimez, & ce n'est pas un crime,
C'est une passion & tendre & legitime;
Pirame est Prince, il peut devenir vostre Epoux;
Cependant si j'osois m'expliquer avec vous,
Connoissant pour Thisbé son ame prévenuë,
Vous l'avez fait venir.....

AMESTRIS.

Et c'est ce qui me tuë.
Barsine, dans ma Cour je l'ay fait revenir,
Pour rassurer mon cœur tout prest à se trahir.
J'ay fait ce que j'ay pû pour éteindre ma flâme,
J'ay fait venir Thisbé pour l'unir à Pirame;
Mais, Dieux, en les voyant, je sçû trop pressentir
Que j'en aurois bien-tôt un jaloux repentir.
Oüy, quoy que ma fierté combatit ma tendresse,
Au retour de Thisbé je connus ma foiblesse,
Je devins inquiete & triste à son retour,
Je la vis à regret le charme de ma Cour,
Et connoissant alors la force de ma flâme,
Thisbé me fit sentir que j'adorois Pirame.
Il vient, que luy diray-je?

SCENE VI.

PIRAME, AMESTRIS, BARSINE.

PIRAME.

AH Madame ! auriez-vous
Pour Thisbé de mon Pere apaisé le couroux ?
Il m'est venu trouver, & d'un œil moins severe,
D'un visage content, & me parlant en Pere,
Allez trouver la Reine, elle a parlé pour vous,
M'a-t-il dit. Je viens donc embrasser vos genoux,
Madame, & vous marquer mon respect & mon zele.

AMESTRIS.

Oüy, j'ay parlé pour vous aussi-bien que pour elle;
Mais, Prince, il m'a donné de si fortes raisons,
Il a tourné mon ame, & de tant de façons,
D'un discours si pressant, que je ne puis comprendre
De quel front contre luy vous pouvez vous défendre.

PIRAME.

Dieux ! qu'entens-je, Madame ?

AMESTRIS.

Il m'a fait souvenir
Qu'il ne pouroit jamais à Thisbé vous unir,
Dont le sang odieux a répandu le vostre,
Et qu'une forte haine éloigna l'un de l'autre.
Il m'a fait souvenir de ce combat fatal
Où son mauvais destin fit triompher Narbal :

Il dit que vous avez oublié cette injure,
Que l'amour dans vostre ame étouffe la nature,
Et qu'il ne peut soufrir que son sang répandu
Dans celuy de Narbal soit icy confondu.

PIRAME.

Madame, à tes raisons si j'osois vous répondre,
Devant vous en deux mots je pourois les confondre;
Et s'il estoit present, il verroit à son tour
Que pour luy j'ay long-temps combatu mon amour.
Oüy, je voyois Thisbé sans luy rendre les armes,
Mon cœur se refusoit à l'éclat de ses charmes:
Mais, Dieux! ce mesme jour dans vostre Apartement
Je la vis, & l'amour prit alors son moment.
Ses yeux par des regards desarmez de colere,
Sembloient desavoüer le combat de son Pere;
Ils estoient languissans, les miens estoient soûmis,
Et nos regards enfin n'estoient point d'Ennemis.

AMESTRIS.

Quoy? Prince, pouviez-vous....

PIRAME.

Et sçavez-vous, Madame,
Les efforts que je fis à combatre ma flâme?
Cruelle politique! impitoyable honneur?
De Narbal je devins à regret le vainqueur,
Et son sang répandu....

AMESTRIS.

Je loüe vostre audace,
Et je pris hautement les interests d'Arsace;
Les vostres me sont chers. Mais enfin aujourd'huy,
Prince, faites paroître un Fils digne de luy;
Plus que vous ne pensez vostre interest me touche:
J'ay tâché d'adoucir son esprit trop farouche,
Il ne peut voir Thisbé....Mais quoy? si la grandeur
Ou si l'ambition regnoit dans vostre cœur.

On pouroit....Car l'amour regle une ame commune;
Mais un grand cœur s'éleve & cour à la fortune.

PIRAME.

Qu'il me coûteroit cher, ce funeste bonheur,
Qui feroit ma fortune aux dépens de mon cœur!
Mais, Madame, aujourd'huy pour élever Pirame,
Abaissez sa fortune, & relevez sa flâme.

AMESTRIS.

Mais comment réünir vostre sang & le sien?

PIRAME.

Si j'ay versé leur sang, ils ont versé le mien;
Helas! que pour Thisbé j'en ressentis d'allarmes!
Pour son sang répandu, qu'il me coûta de larmes!
Pendant deux ans entiers épris des mesmes feux,
Nous eûmes le loisir d'en répandre tous deux:
Mais, Madame, arrestez nos larmes & nos plaintes;
Et devenez sensible à nos vives atteintes;
Nos Peres divisez n'ont pû rien obtenir;
L'amour nous unissant, vouloit les réünir;
Pour Thisbé fléchissez un Pere impitoyable:
Mais vous seule à l'amour estes inéxorable.
Vous ne répondez rien, Madame?

AMESTRIS *tout bas.*

à Pirame tout haut. Ah! le cruel.
J'y répondray, sortez.



SCENE

SCENE VII.

AMESTRIS, BARSINE.

AMESTRIS.

AH Dieux ! quel coup mortel ?
A present je suis libre, exhalez-vous ma flâme ;
Sortez, lâches soûpirs, avec l'ingrat Pirame :
Toy, Barsine, aide-moy, m'en donnant de l'horreur,
A le faire sortir (si tu peux) de mon cœur.
Malgré tout mon orgueil sa tendresse m'accable,
Il me dit qu'à l'amour je suis inéxorable :
Mais quand je luy parlois à cette heure, en ces lieux,
Ne devoit-il pas voir cet amour dans mes yeux ?
Ne devoit-il pas voir ma jalousie extréme ?
Parlant contre Thisbé, je parlois pour moy-mesme ;
Mon desordre, mon air, mon trouble, mon ennuy,
Mes soûpirs, tout en [illegible] en disoit trop pour luy.
Que m'a-t'il répondu ? Son amour qu'il étalle,
Pour me braver, me vient prier pour ma Rivalle.
Quels discours, quels transports, dans son égarement !
Que de soûpirs ! Helas ! qu'il aime tendrement !
Mais c'est contre Thisbé que doit tourner ma rage,
Pirame est innocent, c'est Thisbé qui m'outrage.
Que je vais leur causer de mortels déplaisirs,
Et qu'il en va coûter à Thisbé de soûpirs !
Pour luy que de transports ! pour elle que de larmes !
Peut-estre que ses yeux en perdroĩt quelques charmes.

Que j'auray de plaisir à les voir malheureux !
Va, fait venir Arsace, il est ambitieux,
Il a sçeu découvrir le secret de mon ame:
Je veux luy proposer le Sceptre pour Pirame;
Et si par son éclat je ne puis le toucher,
Si son cœur de Thisbé ne pouvoit s'arracher,
Il sçaura ce que peut une Reine outragée,
Et dans peu de Thisbé je me verray vangée.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

ISMENE, penses-tu, nous voyant en ces lieux,
Que nous ayons fléchy la colere des Dieux?
Aprés avoir soufert de si longues allarmes,
Aprés deux ans d'exil, de chagrins, & de larmes,
Enfin j'ay veu Pirame, & mon ame en suspens
L'a retrouvé fidelle aprés un si long-temps:
Mais, Ismene, d'où vient que de mortelles craintes
Me donnent tous les jours de secretes atteintes?
Sur le point d'un Hymen qu'on nous fait esperer,
Je suis triste, & mon cœur ne fait que soûpirer;
Le grand soin de Belus m'embarasse & me gesne,
Je n'ose penétrer les froideurs de la Reine;
Et l'implacable Arsace augmentant mes frayeurs,
Jette dans mon esprit de nouvelles horreurs.

ISMENE.

Que craindre, si Belus parle pour vostre flâme ?
Il semble partager les soûpirs de Pirame,
Tout répond à vos vœux, on n'adore que vous.
Ah ! Madame, les Dieux ne sont plus en couroux,
Vous revoyez la Cour aprés deux ans d'absence,
Et vous devez, Madame, avoir quelque espérance.

THISBE'.

Ismene, tu le veux, espérons, j'y consens ;
Tâches donc de calmer le trouble de mes sens ;
Dissipes, si tu peux, tout l'effroy qui me glace,
Oublions un moment Belus, la Reine, Arsace,
Ne songeons qu'à Pirame, il doit icy venir,
A present sans obstacle il peut m'entretenir ;
En l'attendant, parlons de nos peines passées,
Et donnons quelque tréve à nos tristes pensées.
Helas ! il m'en souvient, quand malgré nos desirs
Nos Peres ennemis étoufoient nos soûpirs ;
Si la parole alors nous estoit défenduë,
Si l'on nous déroboit les plaisirs de la veuë,
Contre tant de rigueurs l'Amour ingénieux
Nous prestoit en secret une bouche & des yeux.
Nos Palais se touchant (il t'en souvient Ismene)
Un Cabinet secret, pour flater nostre peine,
Malgré la resistance & l'épaisseur du mur,
Sembla se fendre exprés par un endroit obscur.
Je le vis la premiere, & l'apris à Pirame ;
C'estoit là qu'il m'ouvroit les secrets de son ame ;
Ce passage commun à nos tendres soûpirs,
Estoit le confident de tous nos déplaisirs :
Helas ! en nous parlant dans ce lieu solitaire,
Cent fois nous avons craint la surprise d'un Pere.
Pirame dans ces doux & tristes entretiens,
M'aprenoit ses malheurs, je luy contois les miens ;

Nous nous disions tous deux nos craintes, nos allarmes,
Souvent sans nous parler nous répandions des larmes,
Un seul mot de ma bouche apaisoit ses douleurs,
Et ses soûpirs sechoient la moitié de mes pleurs.
Que nous formions de vœux, de murmures, de plaintes,
Quand tous deux ennuyez de ces dures contraintes,
Nous prenions à partie & le mur & les Dieux!
Mais quand il estoit temps d'en venir aux adieux,
Cent promesses alors tendres & mutuelles,
Mille & mille sermens de nous estre fidelles,
Apuyoient.... Mais on vient.

ISMENE.

Madame, c'est Belus.

SCENE II.

BELUS, HIRCUS, THISBE', ISMENE.

BELUS *à Hircus.*

LA Princesse est icy; retirez-vous, Hircus,
Et sur tout observez les démarches d'Arsace.
à Thisbé. Il faut vous avertir de tout ce qui se passe,
Vous l'ignoriez, Madame, & jusques à ce jour
Vous avez mal connu les desseins de la Cour.
Si mes soupçons sont vrais, je commence à connoître
Qu'Arsace veut vous perdre, & me donner un Maître,
Il ménage la Reine, & vous devez trembler,
Madame, pour le coup dont il veut m'accabler.
Ce coup que l'on prépare en secret pour ma teste,
Pouroit à vostre cœur ravir une conqueste;

L'éclat d'une Couronne éblouït aisément,
Et peut tenter la foy du plus fidelle Amant :
De cet ambitieux nous avons tout à craindre ;
J'ay les yeux penétrans, s'il sçait bien l'art de feindre ;
Et si la Reine tourne au gré de ses desirs,
Il va nous préparer de mortels déplaisirs.

THISBE'.

Quoy, la Reine, Seigneur, aime-t-elle Pirame ?

BELUS.

Son chagrin, ses regards, m'ont découvert sa flâme ;
Sa jalousie enfin depuis vostre retour
M'a trop fait voir qu'elle est contraire à vostre amour ;
J'en ay parlé souvent pour sonder sa pensée ;
Elle a rougy, paru surprise, embarassée,
M'a repeté qu'Arsace y devoit consentir.
Aprés cela, jugez ce qu'on doit pressentir.

THISBE'.

La Reine aimer Pirame ! Ah je ne le puis croire ;
Pour vous ravir son Trône, elle aime trop sa gloire ;
Et le devoir du sang exige qu'Amestris
Ne le donne jamais à d'autre qu'à son Fils.

BELUS.

Hé Madame, est-ce là sa premiere injustice ?
Voyez de mon destin le bizarre caprice.
Quoy que né pour le Trône, elle usurpa mon rang,
Et tâcha de corrompre en moy son propre sang :
Du moins pour retarder ma haute destinée,
Elle a tenu long-temps ma valeur enchaînée ;
Pour amortir l'ardeur de mes nobles desirs,
Elle me mit en proye aux plus tendres plaisirs :
Dans des lieux éloignez du commerce du monde ;
Mon ame s'endormoit dans une paix profonde ;
Mais l'éclat de sa gloire, & le bruit de ses faits,
Trahît sa politique, & perça ce Palais,

e Palais où j'estois noury loin des allarmes,
ù l'on me défendoit l'exercice des armes.
e fut là cependant que tant d'exploits fameux
e fraperent l'oreille, & m'ouvrirent les yeux:
e fut là qu'à l'aspect du Trône de mon Pere,
connus que j'estois l'Esclave de ma Mere;
u'un genéreux dépit élevant mes desirs,
carté loin de moy la foule des plaisirs:
n dissipé la nuit, & je vis la lumiere,
on ame à la grandeur se tourna toute entiere;
a Mere le connut, & je la fis trembler,
ue son Fils ne sçeut trop un jour luy ressembler.

THISBE'.

ufrirez-vous, Seigneur, qu'on vous ravisse un Trône?

BELUS.

adame, j'ay pour moy les Dieux & Babylone;
mesme dans l'Armée où j'ay fait des Amis,
a Caballe est puissante, & l'on m'a tout promis.
epuis long-temps je brigue, & je prens mes mesures,
me fais tous les jours par tout des Creatures;
si l'on éclatoit pour faire un nouveau Roy,
trouverois des Bras qui s'armeroient pour moy.
e que je vous aprens vous étonne, Madame,
e me voir pour le Sceptre un Rival en Pirame;
ais j'ay des seûretez du costé de la Cour.
eureux, si prés de vous j'en avois pour l'Amour!
eureux, si je pouvois du costé de vostre ame
evenir à mon tour le Rival de Pirame!

THISBE'.

igneur, que dites-vous?

BELUS.

Il faut le déclarer.
vous aime, il est vray, mais c'est sans esperer;

Avant vostre retour, touchant vostre hymenée,
A Pirame pour vous ma parole est donnée;
Je luy promettois tout; mais j'éprouve à mon tour
Qu'un grand cœur est sensible aux charmes de l'Amour.
Pourquoy vos yeux, Madame, ont-ils tant de puissance?

THISBE'.

Ne les accusez point d'aucune violence :
Des yeux comme les miens accoûtumez aux pleurs,
Seigneur, ignorent l'art d'attenter sur les cœurs;
Ils ont trop de respect pour le vostre....

BELUS.

Ah! Madame,
Que n'ont-ils ce respect pour le cœur de Pirame?
Mais en vain j'ay pour luy long-temps combatu,
Vos yeux ont triomphé de toute ma vertu,
Leur feu charmant....

THISBE'.

Seigneur, auroient-ils quelques charmes?
Leur feu (s'ils en avoient) s'est éteint dans mes larmes;
Et ce peu de beautez dont l'éclat est passé,
Aprés deux ans d'ennuis, n'est que trop effacé.
Une Princesse, helas! toûjours infortunée,
Aux plus mortels chagrins sans cesse abandonnée,
Qui vit mourir son Pere, & ses fiers Ennemis
Elever leur grandeur sur son triste débris;
Dans ce funeste état errante & desolée,
Dans le fond de l'Egypte en secret exilée,
Sans apuy, sans secours, seule avec mes douleurs,
Seigneur, qu'aurois-je fait que pleurer mes malheurs?
Mais, Seigneur, vostre cœur n'a point tant de foiblesse,
Il est trop au dessus d'une indigne tendresse;
Songez plutôt, songez à conserver vos droits,
A voir fléchir un jour l'Univers sous vos Loix;

En

Et pour avorter les desseins de la Reine,
Ah ! Seigneur, empeschez que l'Amour ne l'entraisne.

BELUS.

Pour conserver mes droits, pour estre ambitieux,
Helas ! il me faudroit éloigner de vos yeux ;
Je sacrifirois tout, & prés de vous, Madame,
Je voudrois que Belus pût devenir Pirame.

THISBE'.

Craignez plutôt, Seigneur, suivant de tels refus,
Que Pirame à son tour ne veüille estre Belus :
Mais quoy ? le verriez-vous regner en vostre place ?
Ah ! Seigneur, détournez ce coup qui vous menace,
Prévenez d'Amestris les desseins dangereux,
N'enviez point le sort d'un Amant malheureux,
Seigneur, il m'est fidele, & tout me le fait croire :
Pour vous, vostre grandeur, la raison, vostre gloire,
L'éclat de vostre sang, celuy de vos vertus,
Seigneur, tout cela veut que vous soyez Belus.
Vostre parole mesme.....

BELUS.

Et c'est ce qui m'accable,
J'ay donné ma parole, elle est inviolable ;
Quoy qu'il m'en coûte, helas ! il faut garder ma foy,
Il faut en vous aimant estre maître de moy.
Je le seray, Madame, & si mon cœur soûpire,
Je sçauray le forcer à ne m'en pas dédire :
Si Pirame est fidele, il sera vostre Epoux,
Contre moy vous voyez ce que je fais pour vous.
Je me rens donc au Trône, & vous rens à Pirame :
Mais pour le conserver, & combatre ma flâme,
Je dois vous éviter, car lors que je vous voy
Il ne me souvient plus d'une si dure Loy.
Adieu, Madame.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

HE' bien que m'a-t-il fait entendre?
Je m'en estois doutée, & tu viens de l'aprendre.
Tu disois que les Dieux n'estoient plus contre nous ;
Que nous avions fléchy leur haine & leur couroux ;
Mais nous y succombons, & l'amour de la Reine,
Et l'amour de Belus, sont des traits de leur haine ;
La Reine est ma Rivale, & par un coup fatal
Belus est de Pirame un dangereux Rival.
La Reine aime Pirame, & me perdra peut-estre ;
Belus de mon Amant peut devenir le maître.
Si Pirame sçavoit nos malheurs....

ISMENE.

Le voicy.



SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

PIRAME.

Je viens de rencontrer Belus sortant d'icy,
Madame, il m'a paru dans un desordre extréme,
Il marchoit en révant, il n'estoit plus luy-méme,
Le regard incertain, le visage égaré,
Il passoit, par respect je me suis retiré :
Mon abord l'a surpris, j'ay vû son ame émuë ;
Il a mesme changé de couleur à ma veuë,
Et contre sa coûtume évitant mon abord....

THISBE'.

Ah ! Seigneur.

PIRAME.

Ah ! Madame aprenez-moy mon sort ;
Vous soûpirez ! Pourquoy ces soûpirs ? Ce silence
Que veût-il dire ?

THISBE'.

Helas ! il dit plus qu'on ne pense.

PIRAME.

Seroit-ce que Belus, jaloux de mon bonheur,
Vous aimeroit, Madame ?

THISBE'.

Il me l'a dit, Seigneur.

PIRAME.

Il vous aime, Madame ! Ah ! quel amour funeste.

THISBE'.

Ne vous allarmez point, mais écoutez le reste.

Seigneur, il m'a promis en faveur de nos feux,
De vaincre son amour.

PIRAME.

Que je suis Malheureux !

THISBE'.

Belus est genéreux.....

PIRAME.

Ah ! que je suis à plaindre ;
Ce Rival genéreux est d'autant plus à craindre,
Et sous ce faux éclat de genérosité.....
Mais pardonnez, Madame, à ma crédulité ;
Belus a le cœur grand, son ame est noble & belle ;
Mais un Prince accomply peut faire une Infidelle.
Quoy qu'il vous ait promis, le poura-t-il tenir ?
D'une telle promesse on perd le souvenir ;
Et si j'avois promis d'étoufer ma tendresse,
Je tiendrois mal, Madame, une telle promesse.

THISBE'.

Craindre Belus, Ingrat..... Je me trompe, Seigneur ;
Oüy, vous avez raison de douter de mon cœur :
Mais enfin un scrupule à mon tour m'inquiete.
Sçavez-vous les soupçons où la Reine me jette ?
Sa froideur avec moy, ses regards envieux !
On diroit pour vous voir, qu'elle emprunte mes yeux.
Une Reine, Seigneur, peut faire un infidele.

PIRAME.

La seule idée, ah Dieux ! en est trop criminelle.

THISBE'

Si le rang de Belus a pour moy des apas,
Seigneur, pour vous la Reine en auroit-elle pas ?
Vous l'avez craint pour moy, je crains pour vous de mesme ;
Sa grandeur m'ébloüit, sa puissance est extrême ;

En vain je veux fermer les yeux sur tant d'éclat,
Je puis vous voir un jour Maître de cet Estat.
Ah! j'en frémis, Seigneur; & quand je considere
Que la Reine peut tout, qu'Arsace est vostre Pere,
Elle pouroit, Seigneur, vous prendre pour Epoux;
Et moy, dans mes malheurs je ne puis rien pour vous.

PIRAME.

Madame, à ce discours faut-il que je réponde?
Je vous sacrifirois tous les Trônes du monde...

SCENE V.

ARSACE, PIRAME, THISBE'.

ARSACE.

Quoy, jusques à mes yeux l'on me desobeït,
Fils ingrat? & ton cœur sans cesse te trahit?
Toûjours d'intelligence avec une Ennemie...

THISBE'.

Ah! Seigneur, permettez que je le justifie;
Accusez-en plutôt un destin malheureux;
Qui malgré vous & nous, nous entraisne tous deux:
Mais du moins cet amour toûjours dans l'innocence...

ARSACE.

Madame, cet amour est contre ma défense,
Il suffit; contre moy vous revoltez mon Fils,
Et rendez mes desseins & mes desirs trahis;
Enfin vostre beauté rallume ma colere,
Elle seule arme icy le Fils contre le Pere,
Je ne puis plus soufrir cet éclat odieux,
Et son crime, Madame, est celuy de vos yeux.

THISBE'.

Ah! Si mes triſtes yeux, Seigneur, ont fait ſon crime,
Il faut vous en vanger, voila voſtre victime;
Et dans ma mort, Seigneur, rempliſſant vos ſouhaits,
Il faudra les fermer, & fermer pour jamais.
Que ne me laiſſoit-on à l'exile condamnée,
Couler dans les douleurs ma triſte deſtinée?
Mais la Reine à la Cour ne m'a fait revenir,
Que pour mieux vous vanger, & pour mieux me punir:
Ainſi voſtre vangeance a pour vous plus de charmes:
Vous voyez de plus prés mes ſoûpirs & mes larmes;
De ce que j'aime, helas! on me fait aprocher,
Et cependant ce n'eſt que pour m'en arracher.
Ah Dieux! peut-on plus loin pouſſer la Barbarie?
Et n'eſt-ce pas aſſez qu'il m'en coûte la vie?
Je la perdray bien-tôt, vous ſerez ſatisfait,
Je m'en vay réparer le crime que j'ay fait,
Ma preſence vous geſne, & ſes pleurs vous aigriſſent.
Finiſſez mes malheurs, il eſt temps qu'ils finiſſent;
Je partiray, Seigneur, pour terminer mon ſort,
Et j'attens de la Reine, ou l'exil, ou la mort. *Elle ſort.*

PIRAME.

Helas! ſi pour un Fils quelque pitié vous reſte,
Détournez, arreſtez un deſſein ſi funeſte;
Perdez plutôt, Seigneur, ce Fils infortuné.
Puis qu'à tant de malheurs vous l'avez deſtiné:
Que voſtre haine acheve un ſi funeſte ouvrage,
De Thiſbé dans mon cœur enſanglantez l'image,
Elle y vit, elle y regne, elle y joignit le ſien,
Et pour percer ſon cœur, il faut percer le mien.

ARSACE.

Je ne demande point ce ſanglant ſacrifice,
Je veux que dans ton cœur cette image periſſe;

Mais si la gloire enfin te rendoit tout à toy,
De Prince né Sujet, tu pourois estre Roy.

PIRAME.

Moy, Seigneur ?

ARSACE.

Ah ! mon Fils, si tu voulois me croire,
Ou si jamais ton cœur soûpira pour la gloire,
Tu dois jusques au Trône élever tes desirs :
La Reine t'aime, il faut répondre à ses soûpirs,
Il faut....

PIRAME.

Qui moy ? Seigneur je croirois que la Reine...

ARSACE.

Tu ne meriterois, Fils ingrat, que sa haine ;
Mais il faut que ton cœur, par un juste retour,
L'adorant aujourd'huy, merite son amour.

PIRAME.

Ah ! Seigneur, ce dessein seroit-il legitime ?
Un Trône est odieux, acheté par un crime ;
Et l'on ne doit jamais monter à ce haut rang,
Que par l'ordre des Loix, ou les degrez du sang.
Il faut, Seigneur, il faut que Belus le possede ;
Les Dieux, le sang, les Loix, veulent que tout luy cede ;
La chûte en est à craindre à qui veut y monter,
Et c'est un crime enfin de l'oser attenter.

ARSACE.

Le crime est beau qui met en nos mains le Tonnerre,
Et qui range à nos pieds le reste de la Terre.

PIRAME.

Mais, Seigneur, le péril où vous vous exposez,
Me fait déja trembler pour vous, si vous l'osez.

ARSACE.

Esclave malheureux d'une tendresse vaine,
Tu ne fais que gémir sous le poids de ta chaîne,

Je voy trop que ton cœur n'y veut pas consentir,
Crains donc pour ta Thisbé, crains de t'en repentir,
Puisque ton lâche cœur, de peur d'estre infidelle,
Sçait refuser un Trône où la gloire t'apelle.
Je connois ton sensible & ton endroit fatal,
Je te feray trembler pour le sang de Narbal;
Crains un Pere irrité, crains une auguste Reine,
Qui poura sur Thisbé faire éclater sa haine.
Je te laisse y songer. *Il sort.*

PIRAME.

Quel projet plein d'horreur!
Il perdra ma Princesse, ah Dieu! quelle fureur?

SCENE VI.

LICAS, PIRAME.

PIRAME.

AH! cher Licas, aprens une triste nouvelle.

LICAS.

J'en ay tremblé pour vous, aussi-bien que pour elle;
Il menace Thisbé, vous vous estes perdu:
Oüy, Seigneur, je sçay tout, & j'ay tout entendu,
Il m'en a fait luy-mesme une entiere confidence:
Mais ayant eu l'honneur d'élever vostre enfance,
Je dois vous avertir que son ambition
Veut servir d'Amestris l'injuste passion.
Si le projet est grand le péril est extréme;
Il va vous exposer, & s'exposer luy-mesme;
Belus est adoré du Peuple & des Soldats,
Vous verrez contre vous armez cent mille Bras,

PIRAME.

Licas, penetres-tu dans l'horreur qui m'accable,
Tout ce que nous prepare un destin implacable?
De ma Princesse, helas! j'ay hatê le retour;
Et je voy contre nous la Nature, l'Amour,
Une Reine, son Fils, mon Pere, ma tendresse,
Tout conspire en ce jour pour perdre ma Princesse;
Mon amour l'assassine, & l'amour d'Amestris
Me rend le plus mortel de tous ses Ennemis.
Dans cet afreux état que faire? que resoudre?
Le temps presse, on menace, on va lancer la foudre?
Il la faut écarter.... Le Ciel en ce moment
M'inspire un artifice.... Ah! malheureux Amant?
Tu vas trahir tes vœux, ton amour, & ta haine:
Mais il faut arrester & mon Pere, & la Reine;
Partons, sans diférer, viens, suy-moy, cher Licas;
Au nom des Dieux, sers-moy, ne m'abandonne pas.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, LICAS.

ARSACE.

SON retour me surprend ; mais tu sçais sa tendresse,
Son Billet n'est qu'un jeu, son discours qu'une adresse.
Licas, mon Fils t'abuse, & nous trompe tous deux ;
Il n'auroit pû si-tôt éteindre tant de feux.
Aprens donc que s'il parle à present à la Reine,
Ayant craint pour Thisbé quelque éclat de sa haine,
Il l'éblouït, l'amuse, & parce qu'il la craint,
Il luy feint un amour dont il n'est pas atteint.

LICAS.

Pourquoy feindre, Seigneur, & pourquoy ne pas croire.
Que le desir d'un Trône ou celuy de la gloire,
N'ait pû charmer son cœur par un juste retour ?
La gloire a ses momens, aussi bien que l'Amour,

ARSACE.

Quand d'un objet charmant une ame est possedée,
Elle immole sa gloire à cette folle idée ;
Et si l'ambition parle au cœur d'un Amant,
La gloire en ces momens n'a jamais qu'un moment.
Mais que ce soit amour, ambition, ou crainte,
Il n'importe, Licas, je me sers de sa feinte,
Et tu vois de quel poids elle est à mon projet ;
Car enfin soit qu'il feigne, ou qu'il aime en effet,
Je vais exagerer sa flâme & sa tendresse,
Achever d'entraîner la Reine avec adresse,
Et pour cette nuit mesme acomplir mes desseins.
Je sçauray la presser de nous donner les mains,
Qu'elle parle, je suis Maître de Babylone ;
Encore un mot, Licas, & mon Fils est au Trône,
Tous nos amis sont prests, Hircus m'a tout promis,
J'ay remis dans ses mains le Billet de mon Fils ;
Pour la Reine il doutoit de l'amour de Pirame ;
Mais il m'a demandé ce gage de sa flâme,
Pour rassurer l'esprit de tous nos Factieux.
Je dois perdre Belus, ce Prince ambitieux
Sans doute me perdroit, s'il devenoit mon Maître ;
Il faut l'en empescher ; & la Reine peut-estre,
Possedant un Amant dont son cœur est épris,
Sçaura se consoler de la perte d'un Fils.
Déja l'Amour chez elle en a fait sa victime ;
Pour mon Fils la Nature achevera le crime.
A nostre seûreté dois-je le refuser ?
Un homme comme moy, Licas peut tout oser ;
Amestris craint Belus, elle le haït dans l'ame.
Mais la voicy, sçachons le succés de Pirame,
Je sçauray si.....

SCENE II.

AMESTRIS, BARSINE, LICAS.

AMESTRIS.

J'Ay veu le Prince vostre Fils à
vos ordres, Arsace, il m'a paru soûmis:
Il m'a dit que son cœur brûloit d'impatience
De marquer son respect & son obeïssance,
Et que si quelque ardeur avoit sçeu le trahir,
Qu'il adoroit la gloire & sçauroit obeïr.
Le changement est grand, & j'auray peine à croire...

ARSACE.

Madame, vous aimer, c'est courir à la gloire:
Oüy, bien qu'il ait paru sensible à d'autres feux,
Vous estes Reine, aimable, & mon Fils a des yeux;
Tantôt devant Licas il m'a fait voir son ame,
Son respect le fit taire, il étoufa sa flâme;
Mais pour toucher un cœur qu'on adore en tremblant,
Pour une autre on peut feindre un amour éclatant,
Quand on voit à ses yeux une Rivale aimée,
D'abord par jalousie une ame est enflamée,
Se pique du desir d'estre aimée à son tour,
Et ce desir la presse & l'entraîne à l'amour.
Oüy, ce fust l'artifice innocent de Pirame,
Il parloit pour Thisbé brûlant pour vous, Madame;
Et ses empressemens, ses soûpirs son ardeur,
Tout enfin ne rendoit qu'à toucher vostre cœur,

AMESTRIS.

Peut-estre que le Trône a sçeu charmer son ame;
C'est par là qu'il me doit son amour & sa flâme.
Je pouray l'y placer; & s'il a de bons yeux,
S'il vous ressemble, Arsace, il est ambitieux:
D'ailleurs j'ay des raisons de craindre une surprise,
Du Peuple & de Belus je crains quelque entreprise;
Il faut les prévenir, & suivant mon avis,
Surprendre en mesme temps Babylone & mon Fils:
Puis que mon interest est icy joint au vostre,
Assurez-vous de l'une, & je répons de l'autre,
Pour arrester Belus je vais tout préparer.

ARSACE.

Madame, de Belus laissez-moy m'assurer:
Mais de peur que la Ville en puisse estre allarmée,
Je vais secrettement rejoindre nostre Armée,
Disposer nos Soldats, & dés qu'il sera nuit,
Faire couler icy quelques Troupes sans bruit:
Alors à la faveur de l'ombre & du silence,
Dans Babylone ayant plus d'une intelligence,
Je saisis une Porte & par les soins d'Hircus,
Nous nous rendrons bien-tôt les maîtres de Belus:
Il est Chef de sa garde, Arcas Chef de la vostre,
Ils pouront dans ce temps se joindre l'un à l'autre.
A vostre premier ordre Hircus mesme a promis
D'aller dans le Palais arrester vostre Fils:
Il cherche à vous parler; prenons garde, Madame,
De laisser échaper ce secret de nostre ame.
Belus est penétrant......

AMESTRIS.

Je sçay dissimuler.
Qu'il vienne, je l'attens, je sçauray luy parler:
Je crois avoir, Arsace, un peu de prévoyance,
Ma bouche ne dit pas toûjours ce que je pense,

Fiez-vous-en à moy. Vous, partez de ces lieux ;
Pour un si grand projet le temps est précieux.

SCENE III.

AMESTRIS.

HE' bien, foible Amestris, t'y voila résoluë ?
Ta flâme est en ce jour ta maîtresse absoluë ;
Cependant laisse entendre à ce cœur abatu
Le murmure innocent d'un reste de vertu.
Je vois avec regret toute mon injustice,
Et je suis en aveugle un aveugle caprice.
Infortuné Belus, ne te plains point de moy,
La Nature & la gloire ont combatu pour toy,
Mon cœur en est témoin, & tu pourois l'en croire,
Plains-toy donc de l'amour qui m'arrache à ma gloire.
Mais quoy ? tout l'Univers a veu jusqu'à ce jour
Que j'ay tout fait pour elle, & rien pour mon amour.
N'ay-je pas augmenté l'éclat de ma Couronne ?
Mon nom luy rend-il pas celuy quelle me donne ?
Par ma seule vertu j'ay soûtenu son poids,
Et le Sceptre me dois plus que je ne luy dois.
Oüy, pour le conserver, j'en fais part à Pirame....
Desirs ambitieux, vous parlez pour ma flâme,
Je vous entens, helas ! ambitieux desirs :
Pour Pirame il suffit d'entendre mes soûpirs.
Mes soûpirs! Dieux! faut-il qu'un si grãd cœur soûpire?
Faut-il que tant d'orgueil..... Helas ! que vais-je dire?
En vain vous me parlez, je ne vous entens plus,
Gloire, vertu, grandeur... Mais, Dieux ! je voy Belus.

SCENE IV.

BELUS, AMESTRIS.

BELUS.

JE viens icy, Madame, avec quelque contrainte,
Vous faire entendre encore une inutile plainte;
Toutefois elle est juste, elle est digne d'un Fils
Qui descend de Ninus & de Sémiramis.
Je vois avec chagrin l'autorité d'Arsace;
En commandant l'Armée, il occupe ma place,
Madame, & je devrois en marchant sur vos pas,
Rechercher les périls, pour signaler mon bras:
Vous m'en avez donné l'exemple, il faut le suivre;
Quand on brave la mort, on est digne de vivre.
J'ay vescu jusqu'icy dans une obscure nuit,
Il est temps qu'à son tour mon nom fasse du bruit.
Soufrez-moy d'acquerir un peu de renommée,
Vous devez dans l'Egipte envoyer vostre Armée,
Commandez qu'à sa teste...

AMESTRIS.

Un si grand cœur, mon Fils,
Est digne de Ninus, & mesme d'Amestris:
Cette fierté me plaist, mais je suis vostre Mere,
Je n'ose hazarder une teste si chere.
Si vostre cœur vous fait demander des combats,
Il le doit, mais je dois retenir vostre bras;
Sur vous seul aujourd'huy tout mon espoir se fonde,
Je veux vous élever à l'Empire du Monde;

Et sans vous exposer à de si rudes coups,
Tout l'éclat de mon nom se répandra sur vous.

BELUS.

Madame, c'est avoir un peu trop de tendresse,
La vostre iroit pour moy jusques à la foiblesse :
C'est la pousser trop loin. Mais, Madame, entre nous,
Craindriez-vous d'avoir un Fils digne de vous ?
Je voy que je seray, si je veux vous en croire,
De ces Héros de nom qui dérobent leur gloire,
Et qui de leurs Ayeux en vain enorgueillis,
Se couvrent de Lauriers qu'ils n'ont jamais cueillis.
Mais enfin les grands cœurs de leur sort estant maîtres,
Veulent se devoir tout, & rien à leurs Ancestres.
Je tiens du grand Belus le nom, avec le jour;
Il est mort, & je veux le luy rendre à mon tour :
Ses hauts faits me traçant le chemin qu'il faut suivre,
Dans moy je veux le faire éclater & revivre;
Et tirant de l'oubly les faits de mes Ayeux,
Faire parler de moy, pour faire parler d'eux.

AMESTRIS.

Prince, ces sentimens font voir une grande ame;
Mais ma prudence doit modérer tant de flâme.
Si je vous exposois, en suivant vos avis,
Je meriterois peu de vous avoir pour Fils:
Déja de l'Assirie on vous nomme l'Arbitre,
Déja vous estes Roy, sans en avoir le titre;
Et mon bras qui vous sert, & vous couvre d'éclat,
N'est que le défenseur & l'apuy de l'Estat.
Goûtez paisiblement les fruits de sa victoire;
Sans courir ses périls, joüissez de sa gloire;
Le Peuple vous adore....

BELUS.

Oüy, Madame, je voy
Que je suis en effet le fantôme d'un Roy;

Que je traîne une vie & languiſſante & ſombre,
Et vous eſtes le corps dont je ne ſuis que l'ombre :
Mais ſi nous agiſſions par de juſtes reſſors,
Vous n'en ſeriez que l'ombre, & j'en ſerois le corps.

AMESTRIS.

Je vous entens, Belus, la Puiſſance ſuprême
Vous déplaiſt en mes mains, vous la voulez vous-même:
Mais enfin croyez-moy, mon Fils, aprehendez
Que vous n'ayez trop tôt ce que vous demandez.
Quand vous ſerez rongé des chagrins politiques,
Qu'il faudra pour le bien des affaires publiques
Vous immoler vous-meſme, & ne rien épargner,
Vous me direz alors s'il eſt doux de régner.
Que vous connoiſſez mal le poids du Diadême!
Pour eſtre à tout le monde, on n'eſt plus à ſoy-même;
On ſe voit ébloüy de ſon trop de ſplendeur;
On ſe ſent accablé ſous ſa propre grandeur;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du Maître de la Terre, en ſçait faire l'Eſclave.
Par combien de périls ay-je acheté ce rang?
J'ay ſouvent cimenté le Trône de mon ſang:
Et nos Chefs ſont témoins que plus d'une victoire
A payé de ce ſang tout l'éclat de ma gloire.
Icy combien de foi, d'un Peuple furieux
M'a-t-il fallu calmer l'eſprit ſéditieux,
Deſarmer par mes ſoins & la rage & l'envie,
Renverſer des complots formez contre ma vie,
Apaiſer de l'Eſtat les troubles inteſtins,
Et changer contre moy les Arreſts des Deſtins!
Aprés cela, Belus, ne mettez plus en doute
La peſanteur du Sceptre, & le prix qu'il me coûte;
Croyez qu'heureux ſont ceux dont les juſtes deſirs
Dans leur tranquille vie ont borné leurs plaiſirs,

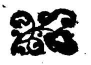
De qui l'ambition ne dévore point l'ame
Qui dans un doux repos....

BELUS.

Hé goustez-le, Madame,
Ce repos si charmant, ces tranquilles plaisirs,
Et remplissez en vous de si justes desirs;
Il ne tiendra qu'à vous de vous rendre à vous-même,
Soulagez-vous sur moy du poids du Diadême,
Et m'en donnant enfin les pénibles emplois,
Faites suer mon front sous un si noble poids.
Laissez-moy devorer aux chagrins politiques,
Madame, accablez-moy des affaires publiques,
Et cessez de gémir sous ces illustres fers.
Il est temps qu'à mon tour je serve l'Univers:
Mais helas! je crains bien que vostre injuste flâme
Ne charge de ces fers le trop heureux.... Madame,
Vous rougissez....Mais quoy? ne dois-je pas trembler,
Que quelqu'autre à mes yeux ne s'en laisse accabler?
Que vous ne partagiez avec luy....

AMESTRIS.

Teméraire,
Aprenez à parler, ou plutôt à vous taire;
Vostre peu de respect va me faire songer
Avec qui je pourois un jour les partager.



SCENE V.

BELUS.

J'Avois voulu par là sonder encor son ame ;
Mais enfin son discours, le Billet de Pirame,
Tout fait voir leur projet prest à s'exécuter :
Mais j'ay donné mon ordre, Hircus doit l'arrester,
Babylone est pour moy, plusieurs Chefs de l'Armée....

SCENE VI.

THISBE', ISMENE, BELUS.

THISBE'.

JE vous cherchois, Seigneur. Que je suis allarmée !
Un bruit trop bien fondé me fait craindre pour vous.
Que la Reine en effet ne choisisse un Epoux ;
Vous me l'aviez bien dit, & je le sçais d'Ismene.
Oüy, Seigneur, elle a veu Pirame chez la Reine,
Et ce qui fait encor mon plus grand embarras,
Il en sort, cherche Arsace, & ne me cherche pas.
Quelques momens aprés leur secrete entreveuë,
J'ay veu passer la Reine encore toute émeuë ;
Son visage sembloit s'aplaudir de ses feux,
Et j'ay veu trop de joye éclater dans ses yeux.

Il n'en faut point douter, c'est Pirame qu'elle aime;
Elle sort d'avec vous, l'aimeroit-il de mesme ?
Son air si satisfait, me trouble & me surprend ;
Quand on n'est point aimée, a-t-on l'air si content ?
Ah ! Seigneur, que je crains !

BELUS.

Vous avez lieu de craindre:
Oüy, Madame, & pour vous le perfide a sçeu feindre;
Il adore la Reine, & vous trompe en effet.
Je vais vous confirmer par son propre Billet,
Qu'il l'aime, & qu'il est prest de m'enlever le Trône.
De plus, je sçais qu'on doit surprendre Babylone;
Sans un fidelle Amy nous serions tous perdus:
Arsace ayant tenté de suborner Hircus,
Hircus luy promet tout, afin de tout aprendre.
Arsace s'ouvre à luy, l'oblige d'entreprendre,
L'engage pour la Reine, & luy dit leur secret,
Luy fait voir de son Fils l'amour & le Billet;
Hircus le prend, le lit, semble aprouver leur flâme:
Mais luy-mesme dans peu doit arrester Pirame,
Va soûlever le Peuple, & tout faire pour moy,
Et nous l'empescherons, s'il se peut, d'estre Roy.
Mais voicy le Billet, il l'écrit à son Pere,
Lisez-le.

THISBE'.

J'y connois son seing, son caractere.

Elle prend & lit le Billet.

J'Ay fait reflexion sur vos bontez, Seigneur,
Je ne dois point aimer l'objet de vostre haine,
Et n'ay que trop veu la grandeur
Et le merite de la Reine:
Le respect m'a fait taire, & m'a mis à la gesne:

I'ay feint, pour mieux sonder vostre cœur & le sien ;
Ie les connois, voyez le mien ;
Et tandis que Licas va vous ouvrir mon ame,
Ie vais avec respect luy découvrir ma flâme.

Elle reprend.

Cet outrageant Billet seroit-il de sa main ?
Mais Dieux ! j'en reconnois l'écriture & le seing ;
Oüy, c'est sa propre main, c'est sa mesme écriture.
Justes Dieux ! se peut-il que Pirame parjure....

BELUS.

Son Billet en dit trop, vous n'en sçauriez douter,
Madame, & vous voyez qu'il est prest d'éclater.
Mais puis que le perfide ose rompre sa chaîne,
Qu'il feint de vous aimer quand il aime la Reine ;
Que pour m'offer le Trône il vous ravit son cœur,
Aimerez-vous toûjours l'infidelle....

THISBE'.

Ah Seigneur !
Tout semble le charger d'une tache si noire ;
Je le voy, mais enfin je ne sçaurois le croire.
Oüy, si vous l'eussiez veu (funeste souvenir !)
Jurer qu'il m'aimeroit jusqu'au dernier soûpir,
Sentir pour mon amour d'innocentes allarmes,
Se jetter à mes pieds, les baigner de ses larmes,
Vous douteriez, Seigneur, du moins autant que moy,
Qu'aprés tant de sermens il me manquât de foy.
Tantôt mesme, tantôt, que m'a-t-il fait entendre,
Aprenant vostre amour ? Que sa douleur si tendre,
Que ces jaloux transports m'ont charmée en ce jour !
Dieux ! est-on si jaloux, quand on feint de l'amour ?
Tant de vœux, de soûpirs, d'allarmes, & de craintes,
Depuis un si long-temps, n'estoit-ce que des feintes ?

Eut-il surpris mon cœur, sans me donner le sien ?
Et s'il feignit, Seigneur, que l'Ingrat feignit bien !

BELUS.

Puis que sa trahison vous est indubitable,
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il est coupable.

THISBE'.

Non, Seigneur, il sentit un amour trop pressant ;
Et si j'en croy mon cœur, Pirame est innocent.

SCENE VII.

UN GARDE, BELUS, THISBE', ISMENE.

UN GARDE *à Belus.*

Babylone, Seigneur, a pour vous pris les armes.

BELUS.

Qu'entens-je ?

GARDE.

Que la Reine a tout mis en allarmes :
Oüy, Seigneur, pour Pirame elle vient d'éclater.
Quand par vostre ordre Hircus est venu l'arrester,
Et qu'en tumulte au Fort nostre troupe l'entraîne,
Arcas l'a veu, s'est joint aux Gardes de la Reine,
Et pour le dégager, a chargé nos Soldats :
Mais la Reine à ce bruit accourant à grand pas,
A fait voir dans ses yeux le trouble de son ame ;
Et pour servir d'exemple à dégager Pirame,
Elle-mesme s'est mise à la teste des siens.

BELUS *à Thisbé.*

Pardonnez, si je sors pour secourir les miens.

SCENE VIII.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

QU'entens-je? Ah Dieux! que vois-je? où suis-je? je frissonne;
Je tremble. Que d'horreurs! Pirame m'abandonne!
Fiere Amestris, helas! tu me viens arracher
Par l'éclat de ton Trône, un cœur qui m'est si cher!
Malheureuse Princesse! innocente Victime!
Un Perfide t'immole à l'orgueil de son crime;
Il te sacrifioit le Trône & la Grandeur,
Et cependant l'Ingrat n'immoloit que ton cœur
Puis qu'il a veu la Reine, & qu'il ne m'a point veuë;
Quel présage! Je lis un Billet qui me tuë,
Quelle preuve! On l'arreste; & pour le dégager
La Reine, oüy la Reine, éclate en ce danger.
Quel secours! De quel bras ce secours?

ISMENE.

Mais, Madame;
Peut-estre ignorons-nous les desseins de Pirame;
Et quoy qu'il en arrive, ou puisse réüssir,
Il faudra luy parler pour vous en éclaircir.
Les dehors sont trompeurs, suspendez vos allarmes.

THISBE'.

On m'aprend que pour luy la Reine prend les armes,
Se hazarde elle-mesme, & vole à son secours.
Dieux! pour un Insensible expose-t-on ses jours?

Puis que tant de tendresse anime ma Rivale,
Pirame à son ardeur montre une ardeur égale;
Il n'en faut plus douter, je le voy, c'en est fait;
Mais pour le confirmer, écoute son Billet.
Ie ne dois point aimer l'objet de vostre haine,
Ecrit-il à son Pere: Il adore la Reine.
Mais tiens, pren, lis le reste, Ismene, il faut mourir.
Qu'en dis-tu? qu'en crois-tu? Pirame me trahir!
J'ay cent fois soûpiré, voyant le caractere
Des traits de cette main & si tendre & si chere:
Mais pouvois-tu penser que cette mesme main
Formât un jour des traits pour me percer le sein?
Verse, verse des pleurs, Princesse infortunée!
Amante trop credule! Amante abandonnée!
Puis qu'on te sacrifie à la splendeur du rang,
Va noyer ton amour dans des larmes de sang;
Etoufe cet amour qui t'a servy de guide.
Mais dois-je m'étonner si Pirame est perfide?
Je me trahis moy-mesme, & mon cœur aujourd'huy
En l'aimant, m'est-il pas plus perfide que luy?
Dieux! tandis que je pleure un Amant infidelle,
Je sens qu'à son secours ma tendresse m'apelle:
Oüy, peut-estre on me vange, & l'on va le punir;
J'envisage & je crains un funeste avenir.
Peut-estre que Belus en fera sa Victime.
J'aime le Criminel, si j'abhorre le crime.
Sortons, Ismene, allons, car je veux aujourd'huy
Sauver mon Infidelle, ou mourir avec luy.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THISBÉ, ISMENE.

THISBÉ.

De mon triste destin, Ismene, aprens la suite,
Et le funeste état où mon ame est réduite,
Mais comme tu n'as pas le mesme desespoir,
Tes yeux n'auront pas veu ce que je viens de voir.
Pourois-tu comme moy t'en retracer l'image ?
Quel spectacle sanglant ! quel combat ! quel carnage !
Je trouve une Forest de Piques & de Dards,
J'aperçois mille Morts voler de toutes parts,
Je les crains pour Pirame, & chaque trait me tuë.
Juge dans cet état d'une Amante éperduë,
Qui voit tant de Soldats tomber en un moment ;
Et parmy ces horreurs, qui cherche son Amant.
Malgré la foule enfin je l'aperçois à peine,
Et dans le mesme instant je voy qu'Hircus l'entraîne;

Je l'ay suivy, l'ay joint, & l'ay veu dans le Fort;
Mais on dit que la Reine a fait un grand effort.
Je t'ay fait demeurer, aprens moy donc le reste.

ISMENE.

La valeur de Belus à la Reine funeste,
A repoussé sa Garde, & par un noble effort
A par tout sçeu porter la terreur & la mort:
Aussi-tôt qu'elle a veu disparoistre Pirame,
Ses regards ont marqué le chagrin de son ame;
Ses Soldats ont plié, mais elle avec fierté
A fait voir jusqu'au bout son intrépidité,
A rallié sa Garde, & perçant dans la Ville,
Elle s'en est rendu l'issuë assez facile.
Arsace l'a reçeuë, & les siens repoussez
Par le Peuple & Belus, viennent d'estre chassez.
Belus est Maître icy..... Vous soûpirez, Madame?

THISBE'.

Helas! Belus est Maître, & Maître de Pirame;
Mon Amant m'est fidelle, il m'a luy-mesme apris
Le secret du Billet qu'Hircus avoit surpris:
Pour abuser son Pere & prévenir l'atteinte
Des fureurs de la Reine, il a fait cette feinte.

ISMENE.

Avez-vous veu Pirame, & vous ont-ils permis.....

THISBE'.

J'estois seule, ils n'avoient que mes yeux d'ennemis,
J'ay volé vers le Fort d'un ardeur insensée,
A travers des Soldats je me suis empressée;
Pour escorte, n'ayant que mes propres malheurs;
Pour armes, que mes cris, mes soûpirs, & mes pleurs;
(Un reste de pitié pour moy les interesse)
Et ces pleurs m'ont servie à mieux fendre la presse.
Ils ont eu du respect, me voyant aprocher;
J'ay couru vers l'Ingrat, j'allois luy reprocher.....

Mais helas! qu'ay-je veu? que m'a-t-il fait entendre!
Qu'il s'est justifié d'une maniere tendre!
Ses yeux que j'évitois, ont rencontré les miens,
Il a veu mes feux, & j'ay veu tous les siens;
Ses discours ont banny mes mortelles allarmes,
Ses soûpirs ont grossy le torrent de ses larmes,
Elles m'ont entraînée, & malgré mes soupçons
Mon cœur n'a pû tenir contre tant de raisons.
Pour lever tout ombrage alors je suis sortie,
Et pour voir les moyens de luy sauver la vie.
Je crains tout de Belus, puis que Pirame est pris;
Il arreste, il enchaîne Arsace dans son Fils;
S'il presse Babylone, on verra sa colere
Sur la teste du Fils punir le bras du Pere,
J'entendray menacer des jours si précieux,
Je verray contre luy....

ISMENE.

Madame, faites mieux,
Declarez à Belus sa feinte pour la Reine,
Dites-luy qu'il n'a point....

THISBE'.

Le croira-t-il, Ismene,
Qu'il n'en veut point au Trône? Et pour n'en croire rien,
Helas! Belus a-t-il un cœur comme le mien?
L'ardeur de mon Amant pour moy fut convaincante,
Mais un Prince jaloux a-t-il des yeux d'Amante?
Pour Pirame d'ailleurs j'aprêhende Amestris,
Je crains plus son amour que tous nos Ennemis,
Et je l'exposerois, découvrant le mystere,
Pour le sauver du Fils, aux fureurs de la Mere;
Car si la Reine alloit triompher à son tour,
Si Babylone estoit reprise quelque jour,
Que Maîtresse absoluë elle se vit trahie,
Je craindrois qu'à Pirame il n'en coûtât la vie.

Que faire donc, Ismene, en ces perplexitez ?
Je ne voy que la mort pour nous de tous costez,
Du costé de Belus, de celuy de la Reine,
Tout m'embarasse helas! tout me met à la gesne,
Je cherche des moyens, & je n'en puis trouver,
Et par tout je le pers, si je veux le sauver.

ISMENE.

Du moins devant Belus, Madame, il faudra feindre,
Vous sçavez son amour, vous devez vous contraindre;
Pirame est dans ses fers, gardez-vous de parler.
Mais le voicy, Madame, il faut dissimuler.

SCENE II.

BELUS, THISBE', ISMENE, Suite de Gardes.

BELUS.

Grace aux Dieux, je suis Maître, & tiens en ma puissance
Un Ingrat, dont je viens vous offrir la vangeance,
Madame; je l'expose à tout vostre couroux,
Et c'est de vostre main que vont tomber les coups.
Oüy, vous-mesme ordonnez de la peine du Traître,
Le Perfide a trahy sa Maîtresse & son Maître,
Je prens vostre interest, & je veux vous vanger,
Son sort dépend de vous, c'est à vous d'y songer,
Il a voulu vous perdre, & mesme à vostre veuë....

THISBE'.

Epargnez-moy, Seigneur, un discours qui me tuë;

Et si vous exposez Pirame à mon couroux,
Si l'Ingrat de ma main doit attendre les coups,
Seigneur, puis qu'il m'a fait la plus sensible offense,
Reposez-vous sur moy du soin de ma vangeance.
Mais depuis qu'il est pris, l'avez-vous entendu?
Et de sa trahison s'est-il mal défendu?

BELUS.

Je me trompe, Madame, & commence à comprendre
Que Pirame à vos yeux aura pû se défendre;
Hircus me l'avoit dit, & vous avez raison
De douter de son ame & de sa trahison:
Mais mõ Sceptre & mes jours si proches de leur perte,
Tant de sang, tant de morts dont la terre est couverte,
La Reine, avecque Arsace, une Armée à nos murs,
S'en sont-ils expliquez en des termes obscurs?
Qu'aura-t-il répondu, quand pour m'oster le Trône?
Me perdre? On a voulu surprendre Babylone,
On l'assiege, & l'on tâche à renverser l'Estat.
Faut-il pour vous convaincre un plus noir attentat?
Mais si ma destinée est contraire à la sienne,
A luy laisser la vie il y va de la mienne,
Il y va de mon Trône, il y va de mon cœur,
Il y va de vous-mesme, & de tout mon bonheur.

THISBE'.

Ah! Seigneur, si jamais j'eus pour vous quelques charmes,
Si jamais vostre cœur fust touché par des larmes;
Ne précipitez pas.... Mes sens embarassez,
Et mes soûpirs, Seigneur, vous en disent assez.

BELUS.

Madame, vous n'avez pour moy que trop de charmes;
Mais je trouve un Perfide indigné de vos larmes,
Et ces tendres soûpirs réveillent tour à tour
Ma haine pour Pirame, & pour vous mon amour.

Quoy ? tout ingrat qu'il est, l'aimeriez-vous, Madame ?
Cet amour....

THISBE'.

Moy ? Seigneur, moy ? J'aimerois Pirame ?
J'aimerois un Ingrat, qui pour se couronner
Aprés mille sermens ose m'abandonner ?
Un Perfide qui brise une si belle chaîne ?
Non, Seigneur, non, pour luy je n'ay que de la haine,
Je demande sa grace afin de m'en vanger ;
Si j'ay voulu le voir, c'estoit pour l'outrager,
Et pour luy reprocher toute son injustice,
Mais je veux prolonger sa vie & son suplice,
Je seray comme une ombre attachée à ses pas
Pour luy causer des maux pires que le trépas :
Ainsi je verray mieux ma vangeance assouvie,
Et ma haine sera le bourreau de sa vie.
Donnez-la moy, Seigneur, puis qu'il m'a sçeu trahir,
Qu'il vive, & laissez-moy le soin de le haïr.

BELUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut luy faire grace,
Je veux récompenser son crime & son audace ;
Pour accorder mes droits avec ceux d'Amestris,
Je luy rendray Pirame, & je croy qu'à ce prix
Elle me cedera le Trône de mon Pere.
Et vous, pour vous vanger de l'amour de ma Mere,
Quittez vostre Infidelle, & regnant avec moy....

THISBE'.

Quoy ? Seigneur, je verrois Pirame estre mon Roy ?
Si vous aviez uny la Reine avec ce Traître,
Songez à vostre tour qu'il seroit vostre Maître,
Que vous succomberiez vous-mesme sous vos coups,
Et que vostre vangeance éclateroit sur vous.

BELUS.

Laissez, laissez sur moy retomber ma vangeance,
Madame, & consentez à leur juste alliance,
N'y mettez point d'obstacle.

THISBE'

Ah! je mettray, Seigneur,
Des obstacles pour vous, pour moy, pour vostre hõneur,
Et j'ay trop de raisons de craindre que la Reine
Pour regner seule icy, ne nous livre à sa haine;
Vous sçavez sa fureur & son emportement,
Et que ne fait-on point, Seigneur, pour un Amant?
Vous en estes témoin, vous l'avez-veu vous-méme,
Il vous en a coûté presque le Diadéme;
Vostre vie exposée en ce dernier combat....

BELUS.

Il faut donc l'immoler au repos de l'Estat,
Cet Amant trop heureux qui menace ma vie.

THISBE'.

Ah Seigneur, étoufez cette funeste envie.

BELUS.

Madame, vous l'aimez, vostre cœur s'est trahy,
Je vous aime, & je suis malheureux & hay;
Tout criminel qu'il est, vous excusez son crime;
Quand je doy l'immoler, je deviens sa Victime;
Mais son sort & le mien va dépendre de vous,
Si vous craignez pour luy l'éclat de mon couroux;
Sa vie est en vos mains, & je vous l'abandonne,
Je hazarde pour vous la mienne, & la Couronne;
Un mot de vostre bouche en fera le destin,
Pour sa teste il me faut promettre vostre main.
A cet unique prix je fais grace à Pirame,
Je vous donne ce jour pour y penser, Madame,
Songez que vostre amour luy peut estre fatal,
Songez qu'il vous trahit, & qu'il est mon Rival.

SCENE III.

THISBE', ISMENE.

THISBE'.

Ismene, il faut mourir, & l'heure en est venuë,
Belus, la Reine, Arsace, & mon amour me tuë ;
Tu sçauras, cher Amant, combien tu m'estois cher,
Je vais percer ce cœur qu'on te veut arracher ;
Oüy, je mourray, Pirame, & je mourray fidelle,
Du plus parfait amour je seray le modelle,
Et nous serons peut-estre un exemple fameux
Des plus tendres Amans & des plus malheureux :
Mais si je meurs, Ismene, empesche que Pirame
Ne me suive, & ne coupe une si belle trame.
Cette pensée helas ! me fait trembler d'éfroy.
Je vais mourir pour luy, fais le vivre pour moy ;
Dis-luy, pour détourner cette fatale envie,
Que j'eus mille raisons de sortir de la vie ;
Que Belus me pressoit de luy donner la main,
Que c'estoit luy porter un poignard dans le sein,
Qu'Amestris redoubloit mes mortelles allarmes,
Qu'un peu de sang versé m'épargne bien des larmes ;
Que toûjours son amour se souvienne de moy,
Qu'il vive, & s'il se peut, qu'il me garde sa foy.

ISMENE.

Quel funeste penser vous accable, Madame ?
Les Dieux auront pitié de vous & de Pirame,
Et vous ne serez pas toûjours si malheureux....
Mais qu'aperçois-je ? ô Ciel ! Pirame dans ces lieux !

SCENE IV.

PIRAME, THISBE', ISMENE.

THISBE'.

AH ! Seigneur, se peut-il qu'enfin je vous revoye ?

PIRAME.

Madame, suspendez l'éclat de vostre joye ;
Je suis libre, il est vray, par les soins de Licas,
Il a gagné du Fort les Chefs & les Soldats,
J'en sors, Madame ; il faut marquer vostre tendresse,
Il faut fuir à cette heure avec moy, le temps presse,
Tout flate ce dessein ; malgré l'obscurité,
La Lune cette nuit nous offre sa clarté ;
Pour ménager Belus avec plus de conduite,
Ismene en demeurant, peut cacher nostre fuite.
Les superbes Jardins que fit Sémiramis,
Ne sont point investis du Camp des Ennemis ;
Rangez prés de l'Eufrate, ils assiegent la Ville,
Par ces lieux écartez l'issuë en est facile ;
Ainsi nous pouvons fuir & gagner la Forest,
Et Licas va nous suivre, & nous tenir tout prest ;
Au Tombeau de Ninus il doit bien-tôt se rendre,
Proche de la Fontaine où nous devons l'attendre.
Hé bien, partirons-nous, Madame, de ces lieux ?
Mais quoy ? je vois tomber des larmes de vos yeux ;
Pourquoy tant de soûpirs, Madame ? & que veut dire...?

THISBE'.

Ah ! Seigneur, aprenez pourquoy mon cœur soûpire.
Quoy ? suirois-je avec vous, seule, & pendant la nuit ?
Pour ma gloire, Seigneur, ah ! quel funeste bruit !

Soüillerois-je mon nom d'une tache si noire ?
Prince, si vous m'aimez, ayez soin de ma gloire.

PIRAME.

A la fuite, sans vous, pourois-je consentir ?
Quoy ? Madame, sans vous ?

THISBÉ.

Oüy, Prince, il faut partir,
Il faut partir sans moy, sans cette Infortunée,
Qui fait tout le malheur de vostre destinée.
Je fuirois avec vous, si j'en croyois mon cœur,
Je vous suivrois par tout ; mais ma gloire, Seigneur,
Retraçant à mes yeux la noirceur de l'envie,
Ne luy veut point donner de prise sur ma vie.
Si vous m'aimez, Pirame, ah ! sortez de ce lieu,
Epargnez à mon cœur ce douloureux adieu ;
De mes sens desolez vous redoublez la peine,
Fuyez.... Mais n'allez pas vers le Camp de la Reine.

PIRAME.

Partirois-je sans vous ? resteriez-vous sans moy ?
Vous abandonnerois-je aux tendresses d'un Roy ?
Vous laisserois-je en proye aux fureurs d'une Reine
Egalement Victime ou d'amour, ou de haine ?
Et que sçais-je, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne seriez pas la Victime d'Amour ?
Epargnez à mes sens cette funeste image,
Epargnez des transports de douleur & de rage,
Et sans nous attendrir en soûpirs superflus,
Fuyons, fuyons ensemble & la Reine, & Belus.
Vous craignez (dites-vous) quelques traits de l'envie,
Et ne craignez-vous rien, cruelle, pour ma vie ?
Un sentiment de gloire étoufant vostre amour,
S'il vous coûte des pleurs, me va coûter le jour.
Encore un coup, songez que ma mort est certaine ;
Si vous ne me suivez, je rentre dans ma chaîne,

Je me livre à Belus, & je cours au trépas.
Ah Dieux ! si vous m'aimiez.....

THISBE'.

Je ne vous aime pas,
Ingrat ? de mon amour pouriez-vous estre en doute ?
Et vous voyez si bien les larmes qu'il me coûte :
Mais sur tant de foiblesse enfin fermez les yeux,
Prince, je vais rentrer, sortez au nom des Dieux.
Adieu, Pirame, adieu ... Mais je demeure encore,
Je ne puis m'arracher d'un Amant que j'adore ;
Pour la derniere fois adieu, Prince.... Ah cruel !
Que ne m'épargnez-vous cet adieu si mortel ?
Pour vous je tremble, helas ! que d'éfroy ! que d'alarmes !
Quel plaisir prenez-vous à voir couler mes larmes !
Cher Prince, fuyez donc, qu'un genéreux effort....

PIRAME.

Cruelle, je le voy, vous demandez ma mort,
Peut-estre que Belus.... Ah ! penser trop funeste !
Mais, Madame, ma mort vous dira mieux le reste.

THISBE'.

Ah ! Seigneur, étoufez ce sentiment jaloux ;
Non, je crains de traîner mon malheur avec vous,
Je ne sçay quelle horreur me retient & me glace ;
Pirame, au nom des Dieux, soufrez que je vous chasse,
Un mouvement secret m'arreste dans ces lieux,
Il n'en faut point douter, c'est un ordre des Dieux ;
Si je fuis avec vous, qu'en devons-nous attendre ?
Les Gardes de Belus viendront pour nous reprendre ;
Je vous verray tout seul contre tant de Soldats
Tomber percé de coups, peut-estre entre mes bras ;
A vos regards mourans, je m'ofriray mourante.
Quel spectacle, Seigneur, helas ! pour une Amante !

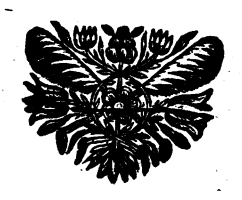
PIRAME.

Non, la mort à mes yeux n'a rien de si fatal,
Que de vous voir en proye à l'amour d'un Rival.
Il n'est point à mes yeux de si grande infortune,
Je soufre mille morts pour en éviter une,
Pour moy vous la craignez, & vos tristes adieux
Sçauront me la donner, & peut-estre à vos yeux;
Un moment diferé rend ma perte assurée,
Vous la voyez, cruelle, & vous l'avez jurée.
Si quelqu'un me surprend icy, je suis perdu,
Vous vous repentirez d'avoir trop attendu,
Il ne sera plus temps, je mourray...

THISBE'.

Quelle peine!
Hé bien, Seigneur, allons où le Sort nous entraîne.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BELUS, HIRCUS.

HIRCUS.

ENFIN, Seigneur, les Dieux sont declarez pour vous,
La Reine est arrestée, Arcas percé de coups,
Son Party cette nuit est défait par le vostre,
Nos Chefs ont fait merveille à l'envy l'un de l'autre;
Mais le profond respect que l'on doit à son rang,
Leur a fait épargner en elle vostre sang:
Arsace s'est sauvé dans la Forest prochaine,
On le poursuit, nos Chefs vous amenent la Reine,
Elle est dans Babylone, elle veut vous parler,
Et tout ce grand revers a peine à l'ébranler:
Mais, Seigneur, dans le bien que le Ciel vous envoye,
Pourquoy vous refuser à la publique joye?
Et ce sombre chagrin qui nous paroît.....

BELUS.

Helas !
Ma gloire est satisfaite, mon cœur ne l'est pas.
Je sens je ne sçay quoy dans l'ame qui me gesne,
Vous, Garde, aprochez, allez trouver la Reine,
Et lorsque vous l'aurez conduite jusqu'icy,
Faites sortir Pirame, & l'amenez aussy.
Je veux luy reprocher sa flâme criminelle,
Devant la Reine il faut....Mais s'il estoit fidelle,
Hircus ? Si pour Thisbé....Cependant aujourd'huy
Puis que la Reine-mesme a combatu pour luy,
Il faut bien qu'avec elle il soit d'intelligence.

HIRCUS.

Quand la Reine, Seigneur, courût pour sa défence,
Qu'elle chargea les miens lors que je l'arrestois,
Je l'observois toûjours, moy seul je le tenois;
Cependant dans l'instant que la Reine elle-mesme
Combatist, & fist voir une tendresse extréme,
Il ne répondit point à de si beaux transports,
Pour se sauver luy-mesme il ne fit point d'efforts;
Au contraire il la vit avec un œil farouche,
Le nom de la Princesse échapa de sa bouche,
Et poussant des soûpirs qu'il ne pût retenir,
(Chere Thisbé, dit-il, que vas-tu devenir ?)
Je l'entraîne, il ne fit aucune résistance,
Il demeura toûjours dans un triste silence,
Dans ses yeux éclatoit une tendre douleur,
Et du reste il estoit stupide à son malheur.
Aprés cela, Seigneur, pouvez-vous estre en peine
S'il trahit la Princesse, ou s'il aime la Reine ?

BELUS.

Ah ! Dieux, que m'aprens-tu par ce cruel recit ?
Trop fidelle à Thisbé, c'est moy seul qu'il trahit,

Helas ! quand de mes feux je me rendois le maître,
Qu'un Billet outrageant la fit passer pour traître,
Que l'amour de la Reine apuya nostre erreur,
Je crûs Thisbé trompée en consultant mon cœur :
Pour Pirame ayant veu les efforts de la Reine,
Cette marque d'amour sceut desarmer ma haine,
Et sans envisager la mort où je courois,
Mon cœur estoit charmé du péril où j'estois :
Mais enfin quand je voy ma vie en assurance,
Si la Reine est trahie, helas ! plus d'esperance.
Que la gloire & l'amour dans mes desirs errans
Font sentir à mon cœur de transports diférens !
La douleur de Thisbé semble augmenter ses charmes ;
Quand je voy ses beaux yeux baignez de tāt de larmes,
Une tendre pitié presse & saisit mon cœur,
Je veux de mon amour devenir le vainqueur,
Et quand cette pitié rend mon ame abatuë,
Cette pitié devient un amour qui me tuë,
La Princesse & Pirame en sont plus malheureux,
Et je me trouve encor plus infortuné qu'eux.
Mais il faut m'éclaircir du doute qui me presse ;
Oüy, tout-à-l'heure, Hireus, allez chez la Princesse,
Qu'on la fasse venir avec son Amant.
Voicy la Reine, allez, revenez promptement.



SCENE II.

AMESTRIS, BARSINE, BELUS,
Suite de Gardes.

AMESTRIS.

TU triomphes, Belus, & les Dieux m'ont trahie,
Tu m'arraches le Sceptre & me laisse la vie;
Acheve, Fils ingrat, & devenant mon Roy,
Viens me ravir le jour que tu reçeus de moy.
Tu sçais que pour la mort je n'eus jamais de crainte;
Qui la brava cent fois, en méprise l'atteinte;
D'un visage serain je l'attens constamment,
Mais n'attens point de moy d'indigne abaissement.
Pour reparer ma honte, & pour finir ma peine,
Je veux mourir, Belus, & veux mourir en Reine;
Car aprens aujourd'huy, perdant ce que je perds,
Que l'on doit dans sa chûte étonner l'Univers;
Que le Trône est placé dans un lieu si sublime,
Qu'à ses peids le Destin ne fait voir qu'une abîme.
Viens, de tes propres mains, viens m'y précipiter,
Et couvert de mon sang, hastes-toy d'y monter.

BELUS.

Madame, loin d'avoir cette funeste envie,
Je respecte ce sang qui m'a donné la vie:
Ecoutez un peu moins une aveugle fureur,
Qui va jusqu'à l'excés aigrir vostre douleur.
Vous m'avez voulu perdre, & pour vous satisfaire,
Vous aviez oublié que vous estiez ma mere;

Mais

Mais dans le triste état où le sort vous a mis,
Je veux me souvenir que je suis vostre Fils.
Vous rendant les respects qu'exige la Nature,
Je fais ce que je dois. Si vostre cœur murmure
De me voir dans les mains le Sceptre que je tiens,
La Nature à ses droits, & le Trône a les siens.
Je m'y place, Madame, & moy seul y dois estre,
Il faut que l'Univers connoisse en moy son Maître,
Je ne veux plus languir dans les bras du repos,
Marcher comme vous sur les pas des Héros.
Si vous en murmurez, plaignez-vous de vous-méme,
Je sçauray comme vous porter le Diadéme,
Confier à mon bras l'honneur de mes desseins,
Estre seul mon Ministre, & regner par mes mains.

AMESTRIS.

Quoy? tu veux regner seul? & ta fierté me brave?
Prétens-tu de ta Mere avoir fait ton Esclave?
Etalant à mes yeux d'ambitieux projets,
Déja tu me confonds avec tes Sujets:
Fay plus, car il te faut une double Victime,
Il faut que ta grandeur te coûte plus d'un crime,
Pirame est déja mort. J'avois seule attenté
Pour conserver mes droits avec ma liberté;
Mais enfin, donne-moy le destin de Pirame,
Il estoit innocent.....

BELUS.

Non, non, il vit, Madame;
A Thisbé je voudrois qu'il eût manqué de foy,
Et qu'il eût avec vous conspiré contre moy;
Devenu son Rival, ou plutôt sa Victime,
Je crains son innocence, & souhaite son crime;
Et pour vous dire, helas! ce que mon cœur ressent,
Peut-estre à mon égard est-il trop innocent.

SCENE III.

UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE, Suite de Gardes.

GARDE.

AH ! Seigneur, cette nuit Pirame a pris la fuite,
Il a trompé sa Garde, ou Licas l'a seduite.
Pour le suivre, il estoit déja prest à partir,
Mais, Seigneur, nous l'avons empesché de sortir.

SCENE IV.

HIRCUS, UN GARDE, BELUS, AMESTRIS, BARSINE.

HIRCUS.

JE viens vous avertir, Seigneur, que la Princesse
N'est plus dans le Palais.

BELUS.

Qu'on la cherche sans cesse.

HIRCUS.

Je l'ay cherchée en vain dans son Apartement.

BELUS.

Elle aura fuy sans doute avec son Amant ;
Je l'avois pressenty ; tout est perdu, Madame,
Courez aprés Thisbé qu'on reprenne Pirame.

HIRCUS.

Pour courir aprés eux, mes ordres sont donnez,
Et tous les costez des Soldats destinez.....

BELUS.

Faites venir Licas, il nous dira, le traître,
En quels lieux auront fuy la Princesse & son Maître.
Pirame vous trahit, Madame, à mon malheur,
Il n'en veut point au Trône, il en veut à mon cœur.

AMESTRIS.

Arreste, ç'en est trop, Destin impitoyable!
Voila le dernier coup dont ta fureur m'accable;
Belus, je suis trahie, & ce funeste jour
N'éclaire qu'à ma honte un trop indigne amour.
Ne croy pas cependant, qu'une servile flâme
Seule par son ardeur eût embrasé mon ame,
J'avois ma politique, & j'aimois cet Ingrat,
Pour me rendre avec luy Maîtresse de l'Etat;
Je craignois ta fierté, ta faveur, tes intrigues,
Un Epoux m'auroit mise à couvert de tes brigues,
J'en aurois fait ton Maître, & cette passion
Ne servoit que d'esclave à mon ambition,
Cependant j'en frémis, & je sens ma foiblesse,
Je sens mon triste cœur qui soûpire sans cesse,
J'effaceray sa honte, & je sçauray punir
Ses indignes soûpirs par son dernier soûpir;
Il faut pour rapeller tout l'éclat de ma vie,
Par une illustre mort faire taire l'envie;
Mais du moins, pour le prix du Trône que je perds,
Fay poursuivre Pirame au bout de l'Univers;
Dans ma juste douleur, que ma fureur éclate;
Vange-moy d'un Ingrat, vange-toy d'une Ingrate;
Que leurs cœurs arrachez, pour estre réünis,
Vangent par tout leur sang tous nos soûpirs trahis.

SCENE V.

ARSACE, HIRCUS, AMESTRIS, BELUS, BARSINE, Suite de Gardes.

HIRCUS.

Seigneur, Arſace eſt pris, on l'ameine.

ARSACE *à Ameſtris.*

Ah ! Madame,
J'ay tout perdu pour vous, quand j'ay perdu Pirame.
à Belus. Seigneur, vangez un Fils ſur un Pere inhumain
De qui l'aveugle orgueil vient d'eſtre l'aſſaſſin ;
Mon bras m'eût épargné ce recit trop funeſte,
Mais enfin l'on m'a pris.....mes pleurs diſent le reſte ;
Contre moy ſeul, Seigneur, armez voſtre couroux.

BELUS.

Parlez plus clairement, Arſace, expliquez-vous ;
Nous ſçavons que Licas avoit tramé ſa fuite.

ARSACE.

Hé bien, aprenez-en la déplorable ſuite.
La Princeſſe & Pirame à peine eſtoient venus
Dans la Foreſt prochaine au Tombeau de Ninus ;
Ils attendoient Licas, Licas alloit s'y rendre,
Quand il fût arreſté : Mon Fils las de l'attendre,
Fait demeurer Thiſbé, ſort, & fuſt quelque temps
Au bord de la Foreſt à compter les momens.
Moy, dans ce temps, Seigneur, dans l'horreur qui me guide,
Noſtre Party défait, je pouſſe à toute bride

Du costé de ce Bois, où je trouve mon Fils.
Si-tôt qu'il m'aperçoit, il s'en fuit; je le suis,
Il perce la Forest, je le joins, je le presse,
Il me dit qu'il venoit de quiter la Princesse,
Mais ne la trouvant plus, il la cherche en tremblant;
Et rencontre à ses pieds son Voile tout sanglant;
Nous voyons de Thisbé quelques traces formées,
Et celles d'un Lion sur ces pas imprimées,
L'herbe teinte de sang, ce Voile déchiré:
Pirame alors demeure interdit, égaré;
Un long frémissement le saisit & le glace,
De ce Lion encore examinant la trace,
Il la suit, la démesle, & voit de tous costez
Des morceaux de ce Voile épars, ensanglantez.
Ah Seigneur (me dit-il) Thisbé meurt, puis-je vivre?
C'est moy qui l'ay pressée & forcée à me suivre,
Ah! sans doute un Lion aprochant de cette eau
A surpris ma Princesse, & j'en suis le Boureau.
Viens cruel (disoit-il) pour m'ouvrir tes entrailles,
De Thisbé donne-moy les mesmes funérailles,
Je suis le criminel qu'il faloit déchirer,
Et du moins par pitié reviens me devorer;
Mais non, ce n'est point toy, c'est moy seul qui la tuë.
A ces mots d'un poignard il se perce à ma veuë,
Je me jette sur luy, j'arrache ce poignard,
J'arreste en vain son sang, Dieux! il estoit trop tard;
Il tombe, il voit ce coup qui n'a rien qui l'éfraye,
Et de ses propres mains il agrandit sa playe,
Et malgré mes efforts s'ouvrant ainsi le flanc...
Mais, Seigneur, pardonnez ces larmes à mon sang.

AMESTRIS.

Qu'ay-je fait? que d'horreurs où mon ame est plongée!
Pirame est mort, ah Ciel! vous m'avez trop vangée.

Elle sort.

BELUS.

Il fait signe à ses Gardes de la suivre.

Et la Princesse, Arsace?

ARSACE.

Ah! triste souvenir!
Dans ces instans, je vis la Princesse venir;
Me prenant pour Pirame, elle me dit hors d'haleine,
Qu'un Lyon plein de sang venant vers la Fontaine,
L'avoit fait fuir, qu'enfin son voile estoit tombé;
Mais, Seigneur, concevez ce que devint Thisbé,
Concevez (s'il se peut) son horreur impréveue,
Quand mon Fils estant prest d'expirer à sa veuë,
La reconnût encor, & luy tendant les bras,
Sembla, pour luy parler, retarder son trépas,
Et luy dit son erreur d'une voix languissante,
Alors je vis tomber Thisbé pasle, mourante,
Et ne pûs discerner en cet afreux instant
Qui de nous trois estoit le vif, ou le mourant;
Nos soûpirs seuls marquoient quelque reste de vie;
Je crûs que la Princesse estoit évanoüye,
Moy j'estois immobile; Helas dans ce moment
Thisbé voit le fer teint du sang de son Amant,
Soudain elle s'en perce, & prenant la parole,
Arreste encore un peu ton ame qui s'envole,
Cher Prince (a-t-elle dit) vois mon sang répandu.
A ces funestes mots, je me tourne éperdu,
Je luy saisis le bras, mais son sang qui boüillonne,
Rejaillit sur Pirame, il le voit, en frissonne,
Et ranimant encore un regard presque éteint,
Par ce regard mourant il l'accuse, & se plaint,
Il veut parler, murmure, & n'acheve qu'à peine
Un reproche confus, lors que la mort l'entraîne;
Thisbé le suit de prés, un soûpir douloureux
Avance son trépas, & les unit tous deux,

Et voyant expirer mon Fils & la Princesse,
La pitié malgré moy fait naître une tendresse,
Jusqu'alors inconnuë à mon barbare cœur,
Et qui vange Thisbé de son Persécuteur:
Oüy, Seigneur, tout remply de ma douleur amere;
Quand il n'est plus temps, je sens que je suis Pere,
Leur image sanglante à toute heure me suit,
Je n'ay que de l'horreur pour le jour qui me luit,
Mes pleurs vous font assez connoître mon envie;
Hé de grace, Seigneur qu'on m'arrache la vie,
C'est la seule faveur que demande à genoux
Un Pere infortuné criminel envers vous,
Aux Dieux, à la Nature, à vous, rendez justice,
Et pour vanger le Fils, que le Pere périsse;
Je l'aurois déja fait, Seigneur, mais vos Soldats
Ont eü la cruauté de m'arrester le bras.

BELUS.

Quand je pleure Thisbé, je plains vostre infortune,
Arsace, & nous, faisons une perte commune,
Mon amour de ce crime à commis la moitié,
Et je sens moins pour vous d'aigreur que de pitié.

SCENE DERNIERE.

HIRCUS, BELUS, ARASCE; Suite de Gardes.

HIRCUS.

Ah! Seigneur, aprenez une étrange avanture
Qui touche également l'Amour & la Nature.
On portoit au Palais les corps des deux Amans,
Babylone éclatoit toute en gemissemens,

La Reine a rencontré cet objet à sa veuë,
Vos Gardes par respect ne l'ont point retenuë,
Elle aproche, elle voit leurs corps ensanglantez.
Dans l'horreur de la mort conserver leurs beautez;
Une tranquile paix marquoit sur leur visage
Les traces de l'amour plutôt que de la rage,
Et sans avoir cet air pasle, afreux de la mort,
Tous morts ils paroissoient satisfaits de leur sort.
La Reine à ce spectacle a répandu des larmes,
Et prenant la parole, elle a plaint tant de charmes:
Helas! (a-t-elle dit) Amans infortunez,
Je vous ay par ma flâme à la mort entraînez,
Mais j'iray vous rejoindre en vos demeures sombres,
Et je feray ma paix avec vos cheres Ombres;
N'attendez plus de moy de soûpirs, ny de pleurs,
Je répandray du sang pour vanger vos malheurs;
Oüy, c'est icy qu'il faut montrer toute mon ame,
Et qu'un bras de Héros punisse un cœur de Femme.
A ces mots, d'un poignard caché pour ce dessein,
Qu'elle a voulu porter devant nous dans son sein,
J'ay rompu, grace aux Dieux, & la force & l'ateinte;
Mais, Seigneur, sa douleur nous donne de la crainte.

BELUS.

Malgré son desespoir, allons la secourir,
Elle est ma Mere, il faut l'empescher de mourir.

ARSACE.

O Ciel! ne laisse pas mon audace impunie;
Si Belus par pitié veut épargner ma vie,
Que ta foudre me soit favorable aujourd'huy,
Et soit moins pitoyable, ou plus juste que luy.

FIN.

2

TAMERLAN,
OU LA MORT DE BAJAZET,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

TAMERLAN, Empereur des Tartares.

BAJAZET, Empereur des Turcs.

ASTERIE, Fille de Bajazet.

ANDRONIC, Prince Grec, refugié à la Cour de Tamerlan.

LEON, Confident d'Andronic.

TAMUR, Capitaine des Gardes de Tamerlan.

ZAIDE, Confidente d'Astérie.

SUITE DE GARDES.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan.

TAMERLAN, OU LA MORT DE BAJAZET.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.

ENfin, Leon, tu vois cette grande Journée
Qui doit de Tamerlan éclairer l'hymenée;
La Princesse Araxide est l'objet de ses vœux,
Elle arrive en ce Camp, & couronne ses feux:
Ce superbe Vainqueur, déja l'éfroy du Monde,
Unit à ses Etats celuy de Trébizonde;
Araxide en hérite, & va faire trembler
Tant de Rois ses voisins qui vouloient l'accabler.

Auroit-on crû qu'un cœur si fiere & si sauvage,
Qui n'avoit respiré que guerre & que carnage,
Pour un second hymen soûpirât en ce jour,
Et voulut tout entier se livrer à l'Amour :
Mais l'amour a rendu Tamerlan plus traitable,
Sur Bajazet il jette un regard pitoyable,
Et son cœur moins farouche oubliant sa fierté,
Il le laisse joüir de quelque liberté.
De pressantes raisons sçauront bien-tost t'aprendre
Le secret interest que mon cœur y doit prendre :
Mais instruy-moy, Leon, que font les Byzantins ?
Sont-ils toujours en bute aux fureurs des Destins ?
Et nos Grecs revoltez, lassez de leurs miseres,
Verront-ils Andronic au Trône de ses Peres ?
Tu m'aprens que mon Frere en est abandonné,
Et tu crois que dans peu j'y seray couronné.

LEON.

Je l'espere, Seigneur, la superbe Byzance,
Aprés tant de fureurs, rentre en l'obeïssance ;
La prise de Sebaste & tant d'autres combats,
Où Tamerlan vainqueur employa vostre bras,
Et Bajazet captif, & l'Europe allarmée,
La font trembler au bruit de vostre renommée.
Nos Grecs ont députe ; Phocas & Leontin
De l'Empire à ses pieds ont soûmis le destin,
Et par ce coup d'Etat prévenant la tempeste,
Esperent par sa main couronner vostre teste.

ANDRONIC.

Oüy, j'espere & je crains ; tu connois l'Empereur,
Sa liberalité répond à son grand cœur,
D'une main il attaque & prend une Couronne,
Et de l'autre souvent il la rend, ou la donne ;
Dans cette offre Byzance a pris le bon party.
Mais que le cœur des Grecs, Leon, s'est démenty !

Ces Héros autrefois Arbitres de la Terre,
Qui portoient en tous lieux la terreur & la guerre,
Qui devoient commander un jour à l'Univers,
Succombent sous le joug, & reçoivent des fers;
A nostre honte ils sont le joüet des Barbares,
La proye & le butin des Turcs & Tartares;
Et cet Empire enfin si beau, si florissant,
Tombe par ce débris sans force, & languissant.
Tu sçais qu'aprés la mort de l'Empereur mon Pere;
Bajazet apuya le Party de mon Frere,
J'imploré le secours du bras de Tamerlan,
Implacable Ennemy du Monarque Otoman;
Avec deux de ses Fils j'exercé mon courage,
Nous fismes de la guerre un noble aprentissage,
Avec eux j'esperé de vaincre Bajazet,
Et ma funeste main leur servit en effet.
Helas! pour mon malheur j'en partagé la gloire;
Mais j'ay besoin encor de plus d'une victoire,
Je laisse à Tamerlan le soin de ma grandeur,
Un intérest plus cher occupe tout mon cœur,
Et je sens dans le trouble où ce cœur s'abandonne,
Que pour le rendre heureux, c'est peu qu'une Couronne.

LEON.

Je vous entens, Seigneur, ce cœur si genéreux,
Qui n'aimoit que la gloire est peut-estre amoureux.

ANDRONIC.

Je l'avouë, il est vray, je ne l'ay que trop tendre,
La Gloire m'a parlé, l'Amour s'est fait entendre,
Et les suivant tous deux, j'ay donné tour-à-tour
Tout mon sang à la Gloire, & mon cœur à l'Amour.
Le Camp de Pruze a veu mes premiers allarmes,
J'y répandis du sang, & j'y versé des larmes;

Mon bras fut l'instrument des maux que j'ay soufers ;
Ce jour me vid donner & recevoir des fers ;
Et si j'en accablé cette illustre Famille,
Bajazet fut vangé par les yeux de sa Fille.
Oüy, dans le mesme instant que plein de ma fureur
Mon cœur ne respiroit que carnage & qu'horreur
Que sortant tout sanglant des bras de la Victoire,
Je croyois arriver au comble de la Gloire,
Un coup d'œil m'arresta, je me sentis charmé,
Ce cœur victorieux fut vaincu, desarmé,
Et vid sa liberté tremblante & fugitive,
S'enchaîner & se perdre aux pieds de ma Captive.
Enfin j'en fus aimé ; que de soûpirs, de soins,
Dont l'Amour & nous seuls ont esté les témoins !
Que d'ennuy, de contrainte, & que de violence
Ont serré les doux nœuds de nostre intelligence !
Tu connois Bajazet, outré de son malheur,
Il falloit l'arracher à sa propre fureur :
Cet orgueilleux Captif, qui sçait trop se connoître,
Tout Esclave qu'il est, bravoit toujours son Maître ;
Et le fier Tamerlan ne pouvant le soufrir,
Cent fois je l'ay vû prest à le faire périr.
Juge de nos douleurs : L'adorable Astérie,
Qui voyoit que son Pere alloit perdre la vie,
Me venoit toute en pleurs demander du secours ;
J'y volois en tremblant, j'en arrestois le cours,
Je tâchois de fléchir la fierté de son Pere,
Et courois du Tartare adoucir la colere.
Voila les embaras & les soins douleureux
Qui sçeurent trop unir deux Amans malheureux ;
Nostre ame de nos feux également atteinte,
A noury nostre amour de douleurs & de crainte,
Et la foule des maux que je dois prévenir,
Leon, me fait encor trembler pour l'avenir.

LEON.

Seigneur, pour Bajazet vous n'avez rien à craindre,
Par vos soins du Tartare, il n'a plus à se plaindre;
Sans doute l'Otoman le touche, & son malheur
Fait naître un mouvement de pitié dans son cœur.

ANDRONIC.

Oüy, je vois Tamerlan d'une humeur triste, sombre,
Et quand de son chagrin je tâche à percer l'ombre,
Cette pitié me flate, & j'y crois concevoir
Pour Bajazet & nous quelque rayon d'espoir;
Mais toûjours l'Otoman me paroist plus farouche,
Sa Fille quelquefois & l'arreste & le touche.
Ah! si pour Tamerlan il domptoit sa fierté,
Je pourois ménager entr'eux quelque Traité,
Je pourois quelque jour les réünir ensemble,
Helas! dans ce projet si j'espere, je tremble,
J'y voudrois conserver l'intérest de mon cœur;
J'en soûpire, & je crains ma prochaine grandeur.

LEON.

Seigneur, à l'Empereur demandez la Princesse;
Et tandis que son Camp est remply d'allégresse
Que l'on croit que son cœur va goûter à son tour
Dans un second hymen les douceurs de l'amour,
Que ses Fils sont allez au devant d'Araxide,
Faites que cet hymen de vostre sort décide;
Ménagez Tamerlan, Bajazet trop heureux
Consentira sans doute à l'honneur de vos feux.

ANDRONIC.

Araxide, il est vray, m'est d'un heureux présage,
Son arrivée au Camp m'est un grand avantage,
Je puis la faire agir auprés de l'Empereur,
C'est de luy que dépend ma vie & mon bonheur.
Bajazet vient, sondons cette ame si hautaine,
Et tâchons d'étoufer les restes de sa haine.
Laisse-nous.

SCENE II.

BAJAZET, ANDRONIC.

BAJAZET.

C'Est à vous sans doute à qui je dois
Ce peu de liberté, Seigneur, où je me vois.
Tamerlan par vos soins a suspendu sa haine,
Et c'est vous, qui brisez la moitié de ma chaîne;
Je m'en flate, & mon cœur seroit au desespoir,
Si c'estoit au Tyran qu'il fallut le devoir.
Croit-il par le retour d'une feinte clémence,
Que j'oublie un moment ma haine & ma vangeance?
S'il pense me fléchir, il se trompe, Seigneur,
Ses afronts sont gravez trop avant dans mon cœur,
D'Ortobule égorgé la trop funeste image
Renouvelle toûjours ma douleur & ma rage,
(Ce cher Fils qui parût incapable d'éfroy,
Et qui chargé de fers, luy parla comme moy.)
Je me retrace encor la Sultane expirante,
Astérie à ses pieds éperduë & tremblante;
Cette indigne Prison, où je me vis enfin
La fable & le joüet d'un insolent destin.
Je vois donc un Tyran me couvrir d'infamie,
Que tira du Néant ma fortune ennemie,
Et qui sans le secours de ses grands changemens,
A peine auroit servy d'Esclave aux Otomans.

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, oubliez une vangeance vaine,
Tamerlan peut briser tout-à-fait vostre chaîne,
Il est Maistre, il peut tout, & j'entens à regret....

BAJAZET.

Pour estre son Captif, suis-je moins Bajazet?
Ouy, quand il m'ofriroit le Sceptre, la Couronne,
La liberté, le jour, sa main les empoisonne;
Il me laisse la vie, & peut-estre aujourd'huy
Je la perdray, Seigneur, pour n'avoir rien de luy.

ANDRONIC.

Quoy, Seigneur? vostre cœur à vous-mesme barbare,
Et plus cruel pour vous, que ne fut le Tartare,
Va-t-il nous replonger dans les mesmes douleurs?
Et quand vous pouvez voir la fin de vos malheurs,
Que Tamerlan touché d'une pitié sincére....

BAJAZET.

Son indigne pitié rallume ma colére;
Mais Tamerlan peut-estre en mon funeste sort
Envîra quelque jour la gloire de ma mort.
Cette feinte pitié que marque le Tartare,
Aigrit mon desespoir par sa douceur barbare;
Et lors qu'il voit la mort qui vient à mon secours,
Preste à briser mes fers, en terminant mes jours,
Sa pitié politique, & sa fatale envie,
Veulent malgré la mort m'enchaîner à la vie,
Et donner en spectacle aux yeux de l'Univers
Un Empereur qui traîne & sa vie & ses fers.
Ainsi je ne veux plus d'une vie importune,
Triste & funeste objet des coups de la Fortune.
J'ose m'ouvrir à vous; car loin d'estre ennemis,
Je vous ay toujours veu pour moy le cœur d'un Fils,
Seigneur, & j'eus pour vous depuis l'ame d'un Pere;
Mais, le Ciel fit cette ame & trop grande & trop fiere,
Pour soufrir plus long-temps les injures du Sort;
Je veux sortir des fers, ou courir à la mort.
Ce n'est point avec vous, Prince, que je dois feindre,
J'ay sçeu depuis long-temps me taire & me cõtraindre,

Et je n'ay point voulu vous charger d'un secret
Qui pût vous entraîner au sort de Bajazet,
Je sçay que Tamerlan vous chérit, vous apuye,
Je respecte en vous deux l'amitié qui vous lie;
Et pour mes intérests je ne fais point de vœux
Qui tentent la vertu d'un Amy genéreux.
Ainsi, j'ay bien voulu, Prince, vous faire entendre
Que pour ma liberté je vais tout entreprendre,
Mais que tout mon espoir dans un si beau dessein,
Est de mourir au moins les armes à la main.

ANDRONIC.

Ah! que pretendez-vous, Seigneur, qu'allez-vous [faire?
Songez où vous expose un dessein teméraire;
Que vous allez jetter par ce cruel effort
Et vostre Fille & vous dans les bras de la Mort:
Si vous avez pour elle encor quelque tendresse,
Ménageons un accord....

BAJAZET.

Vous sçavez ma foiblesse,
Ne la réveillez point dans mon cœur abatu,
Pour corrompre mon ame, & tenter ma vertu.
Je fuiray, mais sans doute une fuite sanglante
Par une heureuse mort, remplira mon attente;
Et je veux dans l'espoir que mon cœur s'est promis,
Du moins sortir couvert du sang des Ennemis.
Tout est prest, l'heure est prise. Il me reste Astérie,
Je vous la recommande, ayez soin de sa vie,
Pour son interest seul je vous ouvre mon cœur:
Ouy, pour elle ayez soin d'apaiser l'Empereur,
Je me suis aperçeu qu'elle vous estoit chere;
Que l'Amour soit le sceau du secret de son Pere,
Vous essuyrez ses pleurs, si je meurs aujourd'huy;
Ne l'abandonnez pas, & luy servez d'apuy.
Adieu, Seigneur.

SCENE III.

ANDRONIC.

AH Ciel ! que vient-il de m'aprendre !
Et dans son desespoir que va-t-il entreprendre ?
Il faut en détourner l'orgueilleux Bajazet,
Etoufer, s'il se peut, son funeste projet ;
Le Ciel me dictera ce que je dois luy dire.
Mais Tamerlan paroist, je tremble & je soûpire.

SCENE IV.

TAMERLAN, ANDRONIC, TAMUR Capitaine des Gardes, Suite de Gardes.

TAMERLAN.

PRince, j'ay veu les Grecs, & leurs Ambassadeurs
Ont remis dans mes mains leur Empire & leurs cœurs :
Mais quand pour tout objet on regarde la gloire,
Que l'on combat toujours pour la seule victoire,
Et qu'on est l'ennemy, la terreur des Tyrans,
L'on n'abuse jamais du droit des Conquérans ;
Ce titre spécieux n'a rien qui m'éblouïsse,
Il faut que de ses droits chaque Prince joüisse ;

Je vous rends vostre Empire, & pour comble d'hon-
Moy-mesme je vous veux déclarer Empereur. [neur,
Vous partirez dans peu, vous reverrez Byzance.....

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, permettez que ma reconnoissance
Réponde par mon trouble aux bontez que j'attens,
Mais pour les mériter donnez-moy quelque temps,
Soufrez qu'auprés d'un bras qui maîtrise la Terre,
Je m'instruise à loisir du grand Art de la Guerre;
Et vous pouvez, Seigneur, me faire un sort plus doux,
En ne m'éxilant pas si-tost d'auprés de vous.
Soufrez qu'auprés de vous je combate, & j'espere....

TAMERLAN.

J'y consens, & de plus vous m'estes necessaire,
Et je craignois déja que la soif de régner
Avec plaisir de moy ne vous fist éloigner;
Mon cœur qui ne se peut ouvrir avec un autre,
Est charmé de se voir d'accord avec le vostre,
Puis que vous pouvez seul, lors que taut m'est soûmis,
Vaincre le plus mortel de tous mes Ennemis.

ANDRONIC.

Quel est cet Ennemy, Seigneur, qui vous irrite?
Le Persan, l'Indien, le Turc, le Moscovite,
Ont trop senty la force & le poids de vos coups.
Cependant quelqu'un d'eux s'arme-t-il contre vous?
Seigneur, si tout mon sang....

TAMERLAN.

Il n'en fant point répandre
De sang, contre un Captif qui ne peut se défendre,
Dont l'orgueil cependant veut m'imposer la Loy:
Enfin, c'est Bajazet qu'il faut vaincre pour moy.
Vous seul pouvez fléchir son courage indomptable,
Adoucir sa fierté, la rendre plus traitable;
C'est aujourd'huy qu'il faut nous réünir tous deux,

ANDRONIC.

Vous réünir ? Ah Ciel ! c'est l'objet de mes vœux ;
Soufrez qu'à ce dessein, Seigneur, ma joye éclate,
Et quand pour Bajazet vostre pitié me flate,
J'aprenne avec plaisir que sa juste douleur
Ait attendry vostre ame, & touché vostre cœur.

TAMERLAN.

Prince, vous le sçavez, trop jaloux de sa gloire,
Des mains de Bajazet j'enlevé la victoire ;
Mais vous ne sçaviez pas qu'un Ennemy secret
Eût vaincu Tamerlan, & vangé Bajazet.
Bajazet dont le bras a désolé la Terre,
Bajazet qui porta le foudre de la Guerre,
Fut terracé luy-mesme, & gémit dans mes fers :
J'ay du bruit de sa chûte étonné l'Univers,
Ce foudre cependant fixé dans sa Famille,
A passé de ses mains dans les yeux de sa Fille.

ANDRONIC.

Quoy, Seigneur, vostre cœur en seroit-il épris ?

TAMERLAN.

Je l'aime, (avec raison vous en estes surpris ;)
Mon cœur qui de la guerre avoit fait son étude,
N'eut point fait des soûpirs une indigne habitude ;
Il ne connoissoit point ces tendres mouvemens,
Ce trouble, ces transports si connus aux Amans ;
Mais Astérie & vous depuis avez fait naître
Ce trouble & ses transports dont je ne suis plus maî-[tre.
Quand le fier Bajazet insultoit mon couroux,
Vous ameniez sa Fille en pleurs à mes genoux ;
Je ne pûs soûtenir l'éclat de ses charmes,
J'aperçeus trop de feux au travers de ses larmes,
Et ses yeux si charmans, armez de leur douleur,
Furent conduits par vous pour m'en percer le cœur.

Prince, de mon amour soyez dépositaire,
Préparez-y l'esprit de la Fille & du Pere,
Faites-luy de ma part espérer un Traité
Qui luy rende aujourd'huy sa pleine liberté:
Allez, & luy portez cette grande nouvelle;
Je veux par cet hymen finir nostre querelle,
Je suis Maître, & pourois l'y contraindre en ce jour;
Mais, Prince, je ne veux le devoir qu'à l'Amour.

ANDRONIC.

Mais vous souvenez-vous d'une illustre Princesse,
Qui vous aporte un Sceptre avec sa tendresse?
Araxide, Seigneur, qui malgré tant de Rois
Soûmet un grand Empire & son cœur à vos Loix,
Dans peu vous l'attendez, elle arrive peut-estre;
Et quand ce changement se fera reconnoistre,
Songez à quel mépris vous allez l'exposer.
Vos refus....

TAMERLAN.

Mon dessein n'est pas de l'épouser,
J'en fais courir le bruit pour donner jalousie
A tous ces petits Rois qui rampent dans l'Asie,
Et qui voulant agir avec moy comme égaux,
Ont osé s'honorer du nom de mes Rivaux.
Je leur veux enlever une si belle proye;
Que je l'épouse, ou non, qu'importe qu'on le croye?
Je sçauray de ma main luy choisir un Epous;
Et si vous m'en croyez, Prince, ce sera vous.

ANDRONIC.

Moy, Seigneur, l'épouser?

TAMERLAN.

Que pouriez-vous mieux faire?
Son Frere est mort, d'un Trône elle est seule heriere;
Songez-y, vostre cœur en sera satisfait,
Mais sur tout, ménagez l'esprit de Bajazet,

Allez le voir ; pour moy, j'iray chez Astérie.
J'attens tout de vos soins, Prince, & je m'y confie ;
Et songez en ce jour, si je suis son Epoux,
Que Bysance, Araxide, enfin, tout est à vous.

SCENE V.

ANDRONIC.

IL adore Astérie, & m'en fait confidence,
Il vient sur son Rival fonder son espérance ;
D'une main il m'éleve & me fait Empereur ;
Et de l'autre, il m'accable & me perce le cœur.
Il va voir ma Princesse, & m'envoye à son Pere ;
Il attend tout de moy, lors qu'il me desespere ;
Et pour comble d'horreur, il m'aprend que ses feux
Sont accrus & nouris par mes soins malheureux.
Trop teméraire Amant, devois-tu pas connoître,
Que pour estre adorée, elle n'a qu'à paroître ?
Pouvois-je à Tamerlan l'amener sans éfroy ?
Et n'a-t-il pas un cœur & des yeux comme moy ?
Dans ce sombre chagrin qui devoroit son ame,
Ne devois-je pas voir quelque éclat de sa flâme ?
Et ses soûpirs, enfin sa funeste pitié,
Ne m'en avoient-il pas découvert la moitié ?
Mais quoy, dans cet instant, que résoudre ? que faire ?
Allons voir Astérie, allons trouver son Pere ;
Dans le goufre & l'horreur des maux que je prévois,
O Ciel ! ferme mes yeux sur tout ce que je vois.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

TU m'aprens que la Cour est pleine d'allé-
gresse,
Que l'heureux Andronic va regner dans
la Gréce,
Qu'il sera couronné des mains de l'Empereur;
Mais de quel œil voit-il sa nouvelle grandeur?
Quand Tamerlan luy fait un si grand avantage,
Sans doute que la joye éclate en son visage:
Mais bien que pour son cœur le Trône ait des apas,
Dis-moy, quelque chagrin ne s'y mesle-t-il pas?
Oüy, Zaïde, Andronic bien-tost nous abandonne,
Il retourne à Bysance, il court à sa Couronne:
Mais encor, penses-tu qu'il ait la dureté
De nous abandonner avec tranquilité?

ZAIDE.

Il vient de me parler; son desordre, Madame,
M'a fait connoître assez le trouble de son ame;

Il

Il viendra vous trouver, il est triste, inquiet,
Il a veu l'Empereur, & cherche Bajazet.

ASTE'RIE.

Il a veu l'Empereur, & va trouver mon pere !
Ah ! sçais-tu quelle perte en luy nous allons faire ?
Auprés de Tamerlan il nous servoit d'apuy;
Nous le perdront, Zaïde, & peut-estre aujourd'huy:
Un Empire éclatant le rapelle en la Gréce,
Il laisse dans les fers une triste Princesse;
Et s'il cherche mon Pere, & s'il vient en ce lieu,
Ce n'est peut-estre, helas! que pour nous dire adieu.
Mais, Zaïde, il est temps que mon secret éclate;
Aprens donc que l'espoir n'a plus rien qui me flate;
Et si Bajazet perd en ce Prince charmant
Un véritable Amy, moy j'y pers un Amant.

ZAIDE.

Vous, Madame, un Amant ?

ASTE'RIE.

Connois toute mon ame......
Mais quoy, mes tristes yeux t'ont-ils caché ma flâme?
Les soûpirs d'Andronic ont-ils parlé si peu,
Et suis-je la premiere à t'en faire l'aveu ?
Je n'osois, il est vray, l'anguissante, abatuë,
T'avoüer sans rougir un amour qui me tuë;
Et croyois qu'Andronic, mes yeux, & ma langueur,
T'aurois apris pour moy le secret de mon cœur.

ZAIDE.

Le respect m'empeschoit d'en percer le mystere,
Madame, & je n'osois.....

ASTE'RIE.

Helas! pourquoy le taire,
Quand mon cœur à tes yeux prest à me déceler
A soûpiré cent fois pour te faire parler!

Te faut-il rapeller la fatale Journée
Où le Ciel décida de nostre destinée,
Cette afreuse Bataille où le fier Tamerlan
Donna le coup mortel à l'Empire Otoman ?
Dans l'horreur du Combat tu pûs voir que ma Mere,
Incertaine du sort de l'Empereur mon Pere,
Voulut sortir, le suivre, ou courir au trépas ;
Avec toy j'estois seule, & tombée dans tes bras,
Tremblante, desolée, au comble des miseres,
Lors qu'Andronic défit nos braves Janissaires,
Perça jusqu'à ma Tente, & l'Epée à la main,
S'avança, m'aperçeüt, & s'arresta soudain ;
Je parus dans tes bras de pleurs toute trempée.
A ce triste spéctacle il baissa son Epée,
Et ne trouvant qu'éfroy, qu'horreur de toutes parts,
Quand je tourné sur luy mes timides regards,
(Peut-estre ma douleur eût pour luy quelques charmes)
Je crûs voir ses yeux prests à répandre des larmes ;
Il m'aborda d'un air & d'un pas chancelant,
Et ne me rassura luy-mesme qu'en tremblant.

ZAIDE.

Je vis que vostre trouble au sien estoit semblable.

ASTERIE.

Jamais un Ennemy ne parût plus aimable ;
En vain je retraçois à mes sens effrayez
Ce Vainqueur tout sanglant, il tomboit à mes pieds,
Zaïde, & bien qu'il fust tout fumant de carnage,
Son repentir estoit dépeint sur son visage.
Te l'avoüray-je enfin ? lors que je vis couler.
Son sang qu'avec mes pleurs il venoit de mesler,
Que sa main de ce sang me parut toute teinte,
Je me sentis saisir d'une secrette crainte,

Et je vis qu'à travers mon trouble & mon ennuy
Déja mon foible cœur s'intéressoit pour luy.

ZAIDE.

Jamais deux Ennemis n'eurent si peu de haine,
Il vous traita bien moins en Esclave qu'en Reyne;
Et depuis, ses respects, & les soins assidus,
Qu'auprés de Tamerlan pour vous il a rendus,
Madame, font connoître.....

ASTERIE.

Ecoute cette histoire,
Et connois d'Andronic le triomphe & la gloire.
Tu voyois qu'il venoit partager nos douleurs,
D'une main secourable il essuyoit nos pleurs,
Il tâchoit d'adoucir Tamerlan & mon Pere,
Et souvent, pour me voir, il venoit chez ma Mere.
Je ne l'y vid que trop, & je sentis un jour
Qu'Andronic me voulut déclarer son amour:
Mais, helas! son respect luy faisant violence,
Il se tut, & mon cœur entendit son silence;
Je connus que j'avois partagé ses liens,
Et les fers de ce Prince adoucirent les miens.
Depuis nos cœurs brûlant d'une pareil flâme,
En ont sçeu resserrer le secret dans nostre ame;
J'ay contraint devant toy mes pleurs & mes soûpirs,
Je t'ay caché mes feux sous d'autre déplaisirs,
Et n'osant soûpirer du tourment qui me presse,
Mes malheurs ont presté des pleurs à ma tendresse.
C'est ainsi que mon cœur à l'amour destiné,
Se voit de tous les cœurs le plus infortuné;
Je vais perdre Andronic, ce coup me desespere,
Il quitte sans chagrin & la Fille & le Pere,
Peut-estre avec plaisir il part ce mesme jour,
Et je demeureray seule avec mon amour.

ZAIDE.

Tamerlan vient icy, songez à vous, Madame,
Et cachez le desordre où se trouve vostre ame.

SCENE II.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE, Suite de Tamerlan.

TAMERLAN.

MAdame, il n'est plus temps de cacher un secret
Qui doit faire le sort de vous, de Bajazet,
D'Andronic, de moy-mesme, & de toute l'Asie:
Vostre Pere verra sa liberté, sa vie,
Dépendre de vous seule, & vous allez enfin,
En décidant de nous terminer son destin.
Oüy, je veux en ce jour étoufer nostre haine,
Finir son esclavage, & briser vostre chaîne,
Nous réünir ensemble; & pour nous accorder,
Il faut.....

ASTE'RIE.

A vos bontez, Seigneur, il faut céder,
Il faut leur rendre hommage, & vous laisser la gloire
Que vous sçavez par tout remporter la victoire,
Et que seul vous pouviez vous vaincre à vostre tour.

TAMERLAN.

La victoire, Madame, en est düë à l'Amour,
Luy seul a pû suspendre une juste colere;
Andronic s'est chargé d'aprendre à vostre Pere.....

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, Andronic est-il assez heureux
Pour vous faire aprouver...

TAMERLAN.

Il sçait ce que je veux,
Luy-mesme à Bajazet en doit parler, Madame;
Et tandis que je viens vous découvrir mon ame,
Il le voit à cette heure, & le doit disposer,
Pour mieux vous réünir, à vous faire épouser.

ASTERIE.

Qui, Seigneur?

TAMERLAN.

Moy, Madame.

ASTERIE *à part.*

Ah Ciel!

TAMERLAN.

Oüy, je vous aime,
Je le dis, je l'avouë, il suffit. Mais vous-mesme
Aprenez que vos yeux seuls ont eu l'ascendant
Sur la fierté d'un cœur superbe, indépendant.
Je n'avois respiré que le sang & la guerre,
Le nom de Tamerlan faisoit trembler la Terre;
Cependant aujourd'huy desarmé, sans couroux,
Vous voyez Tamerlan soûmis auprés de vous.

ASTERIE.

Seigneur, un tel aveu me paroist incroyable;
Qui fait trembler la Terre, a l'ame inébranlable;
Et le grand Tamerlan, l'éfroy de l'Univers,
N'eût jamais le cœur propre à recevoir des fers.
Mais quand il seroit vray que quelques foibles charmes
Toûjours ensevelis sous un torrent de larmes,
Auroient touché vostre ame, hé pourois-je, Seigneur,
Répondre à cet amour qui doit me faire horreur?
Peut-estre j'en dis trop, & devrois me contraindre,
Mais le sang Ottoman, Seigneur, ne sçauroit feindre,

Et pour prix de ce ſang que vous fiſtes couler,
Vous ne voulez mon cœur que pour vous l'immoler.
L'on a vû voſtre bras teint du ſang de mon Frere,
Vous menacez ſouvent la teſte de mon Pere,
La Sultane ma Mere eſt morte de douleur,
Vous fiſtes noſtre chûte & tout noſtre malheur,
Vous nous faites encor gémir ſous voſtre chaîne,
Et l'amour pouroit naître de tant de haine?

TAMERLAN.

Madame, à vos diſcours & vos yeux irritez,
Je connois la fierté du ſang dont vous ſortez,
Et je ne voy que trop l'orgueilleux caractere
D'un Frere impétueux & d'un barbare Pere,
Qui malgré ma clemence à leur perte obſtinez,
M'ont arraché les fers que je leur ay donnez.
Ortobule, il eſt vray, d'une extréme inſolence
S'attira malgré moy les traits de ma vangeance;
Mais, Madame, en ce temps je ne vous voyois pas,
Et n'avois pas vos yeux pour arreſter mon bras;
Celle de Bajazet me fuſt encor plus vive,
Mais vos yeux ont tenu ma vangeance captive,
Et malgré ſa fureur & ſes emportemens,
Vos larmes ont noyé tous mes reſſentimens;
Cependant je ſuis preſt à briſer voſtre chaîne,
Il eſt temps que l'amour finiſſe noſtre haine,
Et contre Bajazet mon plus grand ennemy,
N'allez pas réveiller mon couroux endormy.
Madame, vous ſçavez qu'il me brave ſans ceſſe,
Et par là voyez mieux l'excés de ma tendreſſe;
Mais ſi ſa haine encor combatoit mon amour,
S'il refuſe ſa grace avant la fin du jour,
Quand je fais tout pour luy, s'il n'en fait pas de meſme,
Je pouray le haïr autant que je vous aime;

Je ne répons de rien, & mon juste couroux
Pouroit... mais c'est à vous d'en prévenir les coups.

ASTERIE.

Seigneur, il faudra voir Andronic & mon Pere ;
Et puis qu'à vostre amour le Prince est nécessaire,
Il faut sçavoir de luy ce qu'ils ont résolu :
Mon Pere a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Et puis qu'Andronic parle...

TAMERLAN.

Oüy, ce Prince, Madame,
Par son propre intérest doit agir pour ma flame ;
Je luy rends son Empire, & pour charmer son cœur,
Je luy donne Araxide.

ASTERIE.

Araxide, Seigneur !
Quoy ? Seigneur, la Princesse...

TAMERLAN.

Elle arrive à l'Armée,
Madame, elle a dequoy rendre une ame charmée,
Peut-estre que sans vous j'aurois pû l'épouser,
Mais l'Amour autrement en a sçeu disposer.
S'il faut qu'à mon dessein son adresse réponde,
J'uniray ses Estats à ceux de Trébizonde ;
Araxide en est Reyne, & par son propre éclat
Elle unit cent Beautez à cent raisons d'Estat.
Vous seule à nos desseins ne soyez pas contraire,
Parlez avec le Prince, & gagnez vostre Pere ;
Pourveu que vostre main soit le prix du Traité,
Je luy laisse la vie avec la liberté.
Je vous laisse y penser, & vous quite, Madame,
Pour vous donner le temps d'y résoudre vostre ame.

SCENE III.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

QU'ay-je entendu, Zaïde, & que m'a-t-il apris?
Quel trouble, quelle horreur, glacent tous mes esprits?
Pour Tamerlan j'aprens qu'Andronic s'intéresse,
Que mon Amant devient l'apuy de sa tendresse,
Qu'il en parle à mon Pere, & par un coup fatal,
Qu'il est son Confident, & non pas son Rival.
S'il faut qu'à son dessein son adresse réponde,
Il unit ses Estats à ceux de Trébizonde;
Araxide en est Reyne, & par raison d'Estat
Il l'épouse... Ah raisons propres pour un Ingrat.
O Ciel! quel intérest & quelle récompense!
Araxide est le prix de cette confidence;
Oüy, je commence à voir l'excés de mon malheur,
Pour deux Trônes sans doute il a vendu son cœur.
Quel revers pour le mien si tendre & si timide!
Je craignois son depart, & non pas Araxide,
Elle arrive bien-tost... un Empire éclatant...
Ah! que n'est-il party, Zaïde, en cet instant?
Mais ne t'a-t'on jamais parlé de la Princesse?
A-t-elle cet éclat qui surprend, intéresse?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur,
Pouront-ils d'Andronic me conserver le cœur?
Les siens sont-ils à craindre? est-elle jeune, belle?
Enfin, est-elle propre à faire un Infidelle?

On

ZAIDE.

On a crû l'Empereur charmé de sa beauté,
La vostre cependant a vaincu sa fierté;
Mais, Madame, Andronic poura mieux vous aprendre.

SCENE IV.

ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

HE' bien, Seigneur, de vous quel destin dois-je attendre?
Et puis qu'à Tamerlan vous prestez vostre main
Pour me venir porter un poignard dans le sein,
Ma mort avec mon Pere est-elle résoluë?
J'y souscriray, Seigneur, si vous l'avez concluë.

ANDRONIC.

Quoy? pouriez-vous penser, Madame.....

ASTE'RIE.

Non, Seigneur,
Je sçauray de mon sang payer vostre bonheur;
Pour mon Pere & pour vous ma perte est légitime;
Prononcez-en l'Arrest, j'en seray la Victime,
Victime malheureuse, & qui n'attendoit pas
De la main d'Andronic le coup de son trépas.
Cependant de vos feux l'ame préocupée,
Je ne m'attendois pas si-tost d'estre trompée;
Mon cœur qui nourissoit d'inutiles desirs
Reposoit sur la foy de vos tendres soûpirs;
Je croyois qu'Andronic dont la perte me touche,
A ce cruel Arrest dust refuser sa bouche;

C

Mais puis qu'il en sera doublement couronné,
Deux Trônes valent mieux qu'un cœur infortuné.

ANDRONIC.

Quand je viens vous chercher, le desespoir dans l'ame,
Tout plein de ma douleur, dans cet instant, Madame,
Que tout est contre moy, que je n'ay plus que vous,
Vous venez m'accabler de vos soupçons jaloux.
L'Empereur vous adore, & je suis seul à plaindre;
A mes yeux son amour a trop sçeu se dépeindre;
Pour prix de tant de sang que j'ay versé pour luy,
Tamerlan vous épouse, & je meurs aujourd'huy.
Contre un autre Rival au moins dans ma disgrace
J'irois vanger mes feux, punissant son audace,
Je percerois le cœur qui voudroit m'arracher
Celuy de ma Princesse, un cœur qui m'est si cher;
Mais dans ce temps sa main barbare & liberale
S'entend avec son cœur pour m'estre plus fatale,
Et pour fraper le mien du coup le plus mortel,
Me couronne en Victime & m'entraîne à l'Autel.
Mais vous allez vous-mesme aider au Sacrifice,
Je vous crains plus que luy, Madame, avec justice,
Vous allez prononcer l'Arrest de mon trépas,
Peut-estre ma vertu n'en murmurera pas;
Mais enfin, il vous faut découvrir ce mystere,
Quand je tremble pour moy, je crains pour vostre Pere,
Il entreprend, il doit faire un dernier éfort,
Pour fuïr, percer sa Garde, ou courir à la mort.

ASTERIE.

Ciel! quel est son dessein?

ANDRONIC.

Il me l'a dit luy-mesme;
Il va pour se sauver, par une audace extresme,
Briser bien-tost sa chaîne, ou se perdre,

ASTERIE.

Ah ! Seigneur,
Etoufons ce projet dont je frémis d'horreur :
Il périroit ; ah Ciel ! mettons tout en usage,
Je feray tout ; sortons pour fléchir son courage,
Courons sans balancer, proposons cét accord....

ANDRONIC.

Hé bien, Madame, hé bien, c'est l'Arrest de ma mort,
Je l'avois pressenty, mais elle est legitime ;
Vous voyez que c'est moy qui suis vostre Victime,
Et je m'estois douté qu'avant la fin du jour
La Nature à mes yeux immoleroit l'Amour.

ASTERIE.

Ah ! Seigneur, voulez-vous que tremblante, éperduë,
Mon Pere tout sanglant se presente à ma veuë ?
Et quand je puis d'un mot luy donner du secours,
Me redonner la vie en rassurant ses jours,
Le verray-je égorger à mes yeux ?

ANDRONIC.

Non, Madame,
Je sçay vostre devoir, connoissez mieux mon ame,
Et vos yeux n'auront pas ce spéctacle aujourd'huy,
C'est moy qui dois périr & pour vous & pour luy,
Loin de vous détourner de cette juste envie,
C'est moy quy vous y porte aux dépens de ma vie ;
J'ay cherché Bajazet & n'ay pû le trouver :
Hé bien, il faut me perdre, afin de le sauver ;
Allons, sortons, Madame, & prévenons la suite....

ASTERIE.

Mais, Seigneur, si mon Pere alloit prendre la fuite,
Et s'il se déroboit aux mains de l'Empereur ;
Si sans verser de sang il peut.....

ANDRONIC.

C'est une erreur,

Madame, il n'en faut point flater nostre espérance,
Craignez de Tamerlan la haine & la vangeance,
Et, s'il se peut, tâchons d'en étoufer l'effet.
Mais Leon vient à nous. As-tu veu Bajazet?

SCENE V.

LEON, ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE.

LEON.

JE viens d'estre témoin, Seigneur, de sa disgrace;
Jamais un si grand cœur n'a fait voir tant d'audace:
Tout estoit préparé pour la prochaine nuit;
Depuis un mois les Turcs avoient creusé sans bruit
Une mine secrette, où flatant leur attente,
Ils espéroient d'aller percer jusqu'à sa Tente,
L'y prendre, l'enlever, ou mourir avec luy;
Mais on les a trahis & vendus aujourd'huy:
Un Bataillon alors est venu les surprendre,
Bajazet découvert a couru les deffendre,
Il s'est mis à leur teste, & par un noble effort
Il n'a voulu chercher son salut qu'en sa mort;
D'un des siens renversez il prend le Cimeterre,
Et son bras de Mourans couvre bien-tost la terre;
Il frape, il perce, il tuë, & son cœur furieux
Cherche en vain une mort qu'il portoit en tous lieux.
Tamerlan à ce bruit est accouru luy-mesme;
Bajazet qui le voit, dans sa fureur extresme,
Par un cry menaçant, suivy de coup afreux,
Le brave, & fait tomber les plus audacieux.

Cependant l'Empereur qui connoît son envie,
Commande à ses Soldats qu'on épargne sa vie;
On l'enferme, on le presse, on trompe son dessein,
Son Cimeterre enfin se brise dans sa main,
Le nombre alors l'emporte, il succombe, on l'arreste,
Lassé de tant de Morts, c'est la mort qu'il regrette;
Heureux! s'il avoit sçeu dans ses vœux irritez
Tourner sur luy les coups que son bras a portez.

ASTERIE.

Tout est perdu, Seigneur, je vais trouver mon Pere;
Courez chez l'Empereur, apaisez sa colere,
Dites-luy que je puis... vous m'entendez, Seigneur;
Mais enfin il est temps de calmer sa fureur,
Faisons nostre devoir dans un coup si funeste,
Sortons, & le Destin ordonnera du reste.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ANDRONIC, Gardes.

BAJAZET *en entrant.*



ON, je n'écoute rien.

ANDRONIC.

Mais, Seigneur, modérez
D'inutils transports....

BAJAZET.

Vous me desesperez,
Cruel, quand vous voyez mon attente trompée;
Vous m'osez cependant refuser vostre Epée.

ANDRONIC.

Ouy, Seigneur, malgré vous j'auray soin de vos jours,
Je veux en respecter & conserver le cours,
Ecoutez un secret que je dois vous aprendre,
Qui peut....

BAJAZET.

Non, ç'en est fait, je ne veux rien entendre,

Et je n'écoute plus que la seule raison
Que poura m'inspirer le fer, ou le poison ;
Vous me les refusez, & vostre barbarie
Par un Arrest mortel me condamne à la vie,
Prince, rougissez-en : Et vous Gardes, Soldats,
Ce triste cœur n'a plus le secours de ce Bras,
Servez mieux Tamerlan qu'un Amy qui m'accable ;
Bajazet dans les fers est-il si redoutable ?
L'ordre en est-il donné ? frapez, aprochez-vous,
J'enhardiray vos bras, & conduiray vos coups ?
Mais quoy ? loin de remplir cette juste espérance,
L'Amy, les Ennemis, tout est dans le silence.
Ah Ciel ! j'avois tantost les armes à la main,
Et rien ne m'empeschoit de me percer le sein :
Helas ! où m'emportoit l'ardeur infructueuse
Que je pouvois me rendre utile & glorieuse,
Pour trop m'abandonner contre mes Ennemis ?
Je me suis perdu seul, & je les ay servis,
Je me suis veu trahy deux fois par la Fortune,
Je suis vaincu deux fois, & je ne meurs pas une.
Le Sort m'atache aux fers ; & moy dans ce malheur,
Je veux perdre le jour, & tromper sa fureur.

ANDRONIC.

Vous devez étoufer cette funeste envie.
(Gardes, retirez-vous, j'auray soin de sa vie.)

Les Gardes se retirent.

Vivez, Seigneur, vivez, on va briser vos fers,
Oubliez tous les maux que vous avez soufferts,
Aprenez un secret dont l'aveu me déchire,
Je vous avois cherché tantost pour vous le dire,
Mais il est temps encor de vous le déclarer ;
Je ne vous l'aprens pas, Seigneur, sans soûpirer,
Je sçay que cet aveu me coûtera la vie,
N'importe ; Tamerlan brusle pour Astérie,

Et pourveu que sa main soit le prix de ce Traité,
Il vous donne la vie avec la liberté.

BAJAZET.

Il aimeroit ma Fille!

ANDRONIC.

Ou plutost il l'adore;
Il m'a trop découvert le feu qui le dévore;
Luy-mesme m'accablant de ce secret fatal,
A fait son Confident de son propre Rival;
Malgré mes feux, Seigneur, j'ay contraint mon coura-
Enfermant dans mon cœur une inutile rage; [ge,
L'image d'Astérie, un reste de vertu,
Vostre intérest, le sien, ont pour luy combatu,
La gloire, le devoir, & la reconnoissance,
Ont malgré mon amour enchaîné ma vangeance.
Quel contre-temps? ô Ciel! il vient me couronner,
Et ce n'est cependant que pour m'assassiner:
Mais si je n'avois craint, Seigneur, que pour ma vie,
Si je n'avois tremblé pour vous, pour Astérie,
J'aurois en me vangeant sçeu forcer l'avenir
A garder de mon nom l'éternel souvenir.

BAJAZET.

Je rends graces au Ciel, dans le sort qui m'entraîne,
Que l'Amour ait presté ce secours à ma haine;
Je voudrois que ma Fille eût pour luy plus d'apas,
Ses yeux nous vangeroient au defaut de mon bras.
Que j'ay de son amour une sensible joye!
De mes plus fiers mépris il se verra la proye,
Et du moins si nos jours dépendent d'un Vainqueur,
Elle & moy nous ferons le destin de son cœur;
Par de nouveaux mépris j'aigriray sa vangeance;
Rejettant sa fortune avec son alliance;
C'est là que ma fierté de luy peut triompher,
L'amour me sera plus que la flame & le fer;

Portons-les dans son cœur par les yeux d'Astérie;
Et quand il m'ofriroit tous les Trônes d'Asie,
Ses Estats & les miens.... reprenez de l'espoir,
C'est le moindre Rival que vous puissiez avoir.

ANDRONIC.

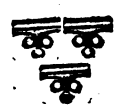
Mais, Seigneur, quand je voy que l'orage s'apreste,
Et qu'un simple refus vous peut coûter la teste,
Que le tonnerre gronde.....

BAJAZET.

Et j'attens sans éfroy,
Qu'il éclate, qu'il tombe, & n'écrase que moy.
Si le fier Tamerlan avoit rompu ma chaîne,
Il faudroit oublier ma vangeance, ma haine;
Et lors que je ne puis vivre que peu de jours,
Que je sens mes malheurs en abreger le cours,
Ma vertu va me faire un sort digne d'envie,
Je fais trop peu de cas de ce reste de vie,
Et je veux l'immoler pour avoir le plaisir
De braver Tamerlan jusqu'au dernier soûpir.

ANDRONIC.

Ah! Seigneur, le voicy, modérez-vous, de grace,
Calmez......



SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR Capitaine des Gardes, BAJAZET, ANDRONIC, Suite de Tamerlan.

BAJAZET.

HE' bien, viens-tu joüir de ma disgrace ?
As-tu fait immoler ce reste de Soldats
Dont j'avois animé la vangeance & le bras ?
Ce n'estoit pas pour toy d'assez nobles Victimes,
Il faloit dans ma perte ensevelir leurs crimes ;
Il faloit que ton bras alors tournât sur moy
Tous les coups que le mien vouloit porter sur toy ;
J'ay tâché de te joindre, & malgré mon envie
Je n'ay pû. Trois des tiens l'ont payé de leur vie,
Qui recevant mes coups, pour toy-mesme éfrayez,
Sont tombez de ma main tous sanglans à tes pieds.

TAMERLAN.

Je voy qu'un peu trop loin vostre orgueil vous emporte,
Il sied mal dans les fers d'éclater de la sorte,
Et dans ces vains transports d'une aveugle fureur,
Vous parlez en Captif, & j'écoute en Vainqueur ;
Vous étalez icy toute vostre foiblesse,
Oüy cette grandeur d'ame en marque la bassesse,
Et lors qu'en un malheur on sçait trop s'émouvoir,
On fait voir sa vertu moins que son desespoir.
Bajazet, modérez cette rage inutile,
Devant moy reprenez une ame plus tranquile,
Et bien qu'elle paroisse incapable d'éfroy,
Du moins, souvenez-vous que vous parlez à moy.

BAJAZET.

Oüy, je parle à Thémir, dont l'obſcure naiſſance
Doit mettre entre nous deux un peu de difference;
Et le Fils de Sangal, vil Paſtre qu'autrefois
Le Deſtin par caprice arracha de ſes Bois,
En doit, dans ſa grandeur, reconnoître l'ouvrage,
Voir que de ſa baſſeſſe il répara l'outrage,
Et que le Sort aveugle enflant ſa vanité
Le tira du Néant & de l'obſcurité.

TAMERLAN.

Et c'eſt là ce qui fait tout l'éclat de ma gloire,
Cet éclat eſt tiré du ſein de la Victoire,
Et ce meſme Deſtin qui te fait murmurer,
Ne m'arrache au Néant, que pour t'y faire entrer.
Cette vaſte grandeur, cette extreſme puiſſance,
N'eſt point, ſi tu le veux, un droit de ma naiſſance;
Il eſt beau cependant de mettre aux fers les Rois,
Quand la vertu ſur eux nous fait naître des droits;
Mais ce n'eſt point icy que je dois me défendre,
J'ay pû monter au Trône, & t'en ay fait deſcendre;
Je ſuis juſtifié. Ce Bras victorieux
Sçait annoblir mon ſang, mon Pere, & mes Ayeux;
Et quel orgueil enfin que tu faſſe paroître,
Bajazet eſt Eſclave, & Tamerlan eſt Maître.

BAJAZET.

Des Captifs comme moy ſçavent mal obeïr,
La fierté de leur ſang ne ſçait point les trahir,
Et ſi Thémir luy-meſme oubliant ſa Famille,
Tout mon Maître qu'il eſt ſoûpiroit pour ma Fille,
Il verroit Bajazet, ce Captif malheureux,
Mépriſer ſon amour, & rebuter ſes vœux.

TAMERLAN.

Obéïs avec elle, ou pour punir ton crime,
A ses yeux tu seras ma premiere Victime ;
C'est à toy d'y penser.

BAJAZET.

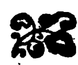
C'est ce que je prêtens,
D'un regard assuré c'est la mort que j'attens.
Déja dans deux Combats la Fortune cruelle
A conservé ma vie à ta haine immortelle,
Pour servir ta fureur elle a soin de mes jours ;
J'attens de ton amour un fidelle secours :
S'il est vray qu'Astérie ait pour toy quelque charmes,
Contre toy, dans ses yeux j'iray chercher des armes,
Et quand je la refuse à ton Trône, à ta foy,
Je suis malgré mes fers plus Monarque que toy.
Je m'égare, m'emporte, & Bajazet peut-estre
Oublie en ce moment qu'il est devant son Maître,
Et qu'il doit s'aplaudir qu'un vil Chef de brigans,
Thémir, enfin, s'allie au sang des Otomans.
Tu t'émûs, je triomphe, & lis sur ton visage
Mon Arrest, je l'attens.

TAMERLAN.

Il faut punir sa rage.
Tu seras satisfait. Qu'on l'éloigne de moy.

BAJAZET *en sortant.*

Si je meurs, je seray plus satisfait que toy.



SCENE III.

ANDRONIC, TAMERLAN,

ANDRONIC.

Ah ! Seigneur, modérez ce couroux....

TAMERLAN.

Il me brave !
Il m'ose refuser sa Fille, mon Esclave !
Oüy, oüy, je l'abandonne, & dés ce mesme jour
Je me rends à la haine, & j'étoufe l'amour,
Je répandray son sang pour calmer sa furie,
Bajazet périra mesme aux yeux d'Astérie.

ANDRONIC.

Bajazet va périr ! ah ! Seigneur arrestez,
Et triomphez encor de luy par vos bontez ;
Vous verrez la Princesse, elle aura trop de charmes,
Vostre cœur ne poura tenir contre ses larmes,
Pardonnez à son Pere, un Prince malheureux,
Qui se voit acablé par un destin afreux ;
Ennuyé de sa honte, & plein de sa disgrace,
Et qui ne joüit plus que d'un reste d'audace.

TAMERLAN.

Et c'est ce qui m'outrage ; il est devant mes yeux
Toûjours fier, intrépide, & toûjours furieux ;
Il ose devant moy conserver son audace,
Je le tiens dans mes fers, & c'est moy qu'il menace,
Et vous pouvez le plaindre? ah ! pleignez mõ malheur,
Je suis contraint de voir la fierté de son cœur,

Et je trouve en secret son sort digne d'envie,
Il brave Tamerlan, & méprise l'envie.
Mais enfin, ç'en est fait, oüy, je ne veux songer
Qu'à dompter Bajazet, sa Fille, ou m'en vanger.
Hé quoy? ne puis-je pas quād son orgueil me brave,
Faire épouser sa Fille à mon dernier Esclave?
Mais je veux...

ANDRONIC.

Ah! Seigneur! considérez son rang,
Le sang des Ottomans est un illustre sang;
Songez que la Princesse...

TAMERLAN.

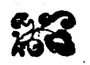
Et qui vous intéresse,
Prince, pour Bajazet, ou bien pour la Princesse?

ANDRONIC.

Vostre gloire, Seigneur.

TAMERLAN.

J'en auray soin sans vous,
Et feray ce que veut un trop juste couroux.



SCENE IV.

ASTE'RIE, TAMERLAN, ANDRONIC.

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, à la mort entraîne-t-on mon Pere,
Et rien ne poura-t-il fléchir vostre colere ?
Je courois l'embrasser, mais enfin vos Soldats
Viennent cruellement m'arracher de ses bras;
A peine il m'avoit joint, à peine ses caresses
Commençoient d'assurer mes timides tendresses....
Mais quels sombres regards ? ah Ciel ! je m'aperçois
Que j'ay veu Bajazet pour la derniere fois.

TAMERLAN.

Oüy, Madame, il est temps de punir son audace.

ASTE'RIE.

Ah! Seigneur, à vos pieds je demande sa grace;
Quoy, Bajazet ? ah Ciel ! mon Pere va mourir,
Soufrez-moy de le joindre, ou de le secourir,
Que sçais-je ? en ce moment peut-estre qu'on le tuë,
Voyez une Princesse à vos pieds éperduë,
Et par pitié du moins frapez de mes coups
Son cœur que vous voyez tremblant à vos genoux;
Vous me flatiez tantost que je vous estoit chere,
Peut-on aimer la Fille & condamner le Pere ?

TAMERLAN.

Je devrois le punir, & son cœur furieux,
S'il vit encore, en doit rendre grace à vos yeux.
Profitez cependant du trouble de mon ame,
Bajazet va venir, qu'il souscrive à ma flame,

Portez-y vostre cœur aussi-bien que le sien,
Jusques-là, je pouray vous répondre du mien.
Vous, Prince demeurez auprés de la Princesse
Pour peindre à Bajazet le péril qui le presse,
J'atendray sa réponse, elle fera son sort,
C'est d'elle que dépend ou sa vie, ou sa mort.

SCENE V.

ANDRONIC, ASTE'RIE.

ANDRONIC.

VOicy l'afreux instant que nous avions à craindre,
Il faut, il faut parler, & ne plus vous contraindre;
Non, Madame, à ma mort n'ayez point de regret,
Il faut perdre Andronic, & sauver Bajazet,
Vous rendrez sa grande ame & plus douce & plus [tendre,
Il verra vos soupirs, il se feront entendre;
Vous vous acquiterez de ce triste devoir,
Et vos larmes peut-estre auront trop de pouvoir.

ASTERIE.

Seigneur, n'accablez point une ame infortunée,
Mais plaignez seulement sa triste destinée,
Et sans nous attendrir dans de si grands malheurs,
Cachons-nous, s'il se peut, nostre amour & nos pleurs,
A ma douleur, Seigneur, laissez-moy toute entiere,
J'atendray, je verray, je fléchiray mon Pere;
Mais sans nous acabler de soûpirs superflus,
Si vous m'aimez, partez, & ne me voyez plus.

ASTE'RIE.

Je ne vous verrois plus! hé de grace, Madame....

ASTE'RIE.

ASTERIE.

Hé du moins par pitié cachez-moy vostre flame,
Retirez-vous, Seigneur, Bajazet doit venir,
Pourois-je devant vous, helas ! l'entretenir ?
Que sçay-je ? si l'Amour trahissoit la Nature ;
Il y va de sa vie.

ANDRONIC.

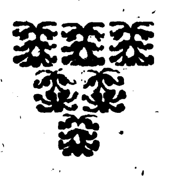
Hé je vous en conjure,
Permettez qu'avec vous je puisse encor le voir,
Malgré tout mon amour je feray mon devoir.

ASTERIE.

Et j'oubliray le mien, si vostre cœur soûpire.
Non, Seigneur devant vous je ne pourois rien dire,
Andronic avec moy ne doit point se trouver,
Vous perdriez mon Pere au lieu de le sauver,
Mes discours prés de vous auroient de foibles armes,
Vous luy déroberiez la moitié de mes larmes,
Je deviendrois müete, ou devant mon Amant,
Helas ! je ne pourois parler que foiblement.
On vient, retirez-vous, sortez.

ANDRONIC.

Adieu, Madame.



SCENE VI.

BAJAZET, ASTERIE.

BAJAZET.

MA Fille, il faut montrer la grandeur de ton ame,
L'on m'envoye à la mort sans doute, & je te vois,
Et te parle aujourd'huy pour la derniere fois.
Mais quoy ? lors que tu dois répondre à ma tendresse,
Tu mesle à ma joye une indigne tristesse,
Et lors que ma vertu cherche à te consoler,
Pour réponse je voy tes pleurs prests à couler.

ASTERIE.

Quoy ? d'un air si tranquile, & parmy tant d'allarmes:
Vous étonnerez-vous, Seigneur de voir mes larmes ?
Puis-je avoir comme vous cette intrépidité
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté ?
Vous y courez, Seigneur, & moy je vous arreste,
C'est moy qui peut défendre une si chere teste,
Je ne soufriray point qu'on vous traîne à la mort,
Je vais, je cours pour vous faire un dernier éfort,
Je sçay le seul secret de vous sauver la vie,
Laissez à Tamerlan épouser Astérie.

BAJAZET.

Epouser Tamerlan, fais un plus noble éfort,
Oüy, perdons-nous plutost, & courons à la mort;
Astérie, est-ce ainsi qu'une servile crainte,
Te peut faire subir une indigne contrainte,
Et dans quelque revers qui nous puisse accabler,
Le sang de Bajazet doit-il jamais trembler ?

Ah ! si pour éviter la mort qui me menace,
J'achetois à ce prix & ma vie & ta grace
Que je pusse aujourd'uy jusques-là me trahir,
Quand je l'ordonnerois devrois-tu m'obéïr ?
Ma Fille, soûtient mieux la fierté de ton Pere,
Entens la triste voix d'Ortobule ton Frere;
Qui tout sanglant encor, & tout percé de coups,
Méprise Tamerlan, & brave son couroux:
Regarde; imite, suy ta Mere la Sultane,
Qui soûtint jusqu'au bout la grandeur Otomane,
Et qui nous donne à tous en ce funeste sort
L'exemple de braver le Tyran & la mort.
Pour moy, tu le sçais bien, je suis trop las de vivre;
Mon malheureux destin s'obtine à me poursuivre;
J'avois tenté la fuite, il n'a pû le soufrir,
Enfin, j'avois voulu me sauver, ou mourir;
Il m'a trahy, pour luy ma haine est implacable,
Je ne fais que gémir dans l'horreur qui m'accable,
La douceur & la paix par un coup si mortel
Ont fait avec mon cœur un divorce éternel;
Dans le comble des maux où ce revers me plonge,
Tu vois que le chagrin me devore, me ronge,
Qu'il entretient ma rage, & que dans ma douleur
Je n'attens que la mort pour finir mon malheur;
Mais je ne puis soufrir qu'un hymen si funeste
M'immole tous tes jours pour le peu qui m'en reste.

ASTERIE.

Mais, Seigneur, songez-vous dans ce fatal instant,
Si nous n'obéïssons, que la mort vous attend;
Ces Gardes, ces Soldats, cette funeste Escorte,
Helas ! qu'attendent-ils rangez à cette Porte ?
Si vous sortez, peut-estre ils fondront tous sur vous,
Et peut-estre à mes yeux vous perceront de coups;

Je vous verray sanglant dans leurs mains vous debatre,
Par cent coups redoublez ils sçauront vous abatre,
Et cependant, d'un mot je puis les arrester;
Je le prononceray, quoy qu'il puisse coûter,
Et vous ne verrez point l'infidelle Astérie
Par ces cruels refus vous arracher la vie.
J'en tremble; ah! si pour vous vous n'avez point d'éfroy,
Ah! Seigneur, ah! mon Pere, au moins tremblez pour [moy.
Et quand vous périrez par l'ordre du Tartare,
Seray-je moins en proye à sa fureur barbare?
Sans pouvoir vous ofrir à mon cœur éperdu,
Je demeureray seule, & j'auray tout perdu;
Je demande à vos pieds par toute ma tendresse,
Que pour moy vous ayez un peu plus de foiblesse;
D'une ame plus tranquile attendez vostre sort,
Ne courez point vous-mesme au devant de la mort,
Ortobule a péry, j'ay veu mourir ma Mere,
Je voy le mesme Bras qui menace mon Pere;
Mais enfin malgré vous je dois vous secourir,
Ils sont morts, vous vivez, & vous allez mourir.

BAJAZET.

Je vois avec plaisir la grandeur de ton ame,
Elle est digne de moy. Mais l'innocente flame
D'un Prince....Croyez moy, ma Fille, & m'entendez,
Vous craignez d'obtenir ce que vous demandez,
Et si je contentois cette funeste envie.....

ASTE'RIE.

Je ne veux obtenir de vous que vostre vie,
Ne vous informez point du trouble de mon cœur,
J'en rougis, mais soufrez que je parte, Seigneur;
Ouy, je vais de ce pas......

BAJAZET.

Epouser le Tartare,
Immoler Andronic, rendre heureux un Barbare.

ASTE'RIE.

Ah ! ne m'exposez plus au trouble où je me voy,
Vous armez un Amant contre vous, contre moy,
Ne me repetez point ce nom seul qui m'accable,
Et si j'obeïssois, vous en seriez coupable.

BAJAZET.

Ma Fille, obeïssez, je le veux, & suis....

ASTE'RIE.

Vous obeïr ? ah Ciel ! non, Seigneur, je ne puis:
Mon Pere, soufrez-moy contre une injuste envie
De vous desobeïr une fois en ma vie;
Je vous quitte, & je vais vous sauver malgré vous.

BAJAZET. *Elle sort.*

Arrestez, je l'ordonne, & craignez mon couroux.
Gardes, suivez vostre ordre, à la mort je m'apreste,
Et portez au Tyran mes refus & ma teste.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, LEON.

ANDRONIC.

QUE dit-on dans le Camp du sort de Bajazet,
Leon ? & Tamerlan en est-il satisfait ?

LEON.

Sa fortune, Seigneur, vient de changer de face,
Sa Fille à l'Empereur a demandé sa grace,
Elle est venuë en pleurs tomber à ces genoux,
Et ses pleurs, du Tartare ont calmé le couroux ;
Si-tost qu'elle a paru, son aimable presence
A banny de son cœur la haine & la vangeance,
Mais toujours Bajazet remply de sa fureur
Refuse avec mépris sa Fille à l'Empereur ;
Cependant Tamerlan pour le prix de sa vie
Va malgré luy peut-estre épouser Astérie,
Tout le Camp est surpris d'un si grand changement.

ANDRONIC.

Croiras-tu ce retour l'ouvrage d'un moment,

Leon ? peux-tu penser qu'aimé de ma Princesse,
Elle ait si-tost trahy ma flame & sa tendresse ?
Pour un Pere, il est vray. Mais quoy ? sans l'ofenser
Ne devoit-elle pas plus long-temps balancer ?
Elle devoit... helas ! elle pouvoit le faire,
Un Amant peut-il pas estre aussi cher qu'un Pere ?
Tantost mesme à mes yeux elle a veu Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son Tyran ;
Devant luy sa tristesse a paru trop touchante,
Sa douleur n'a jamais esté plus éloquente ;
Son air, son port, ses pleurs parloient si tendrement,
Enfin, elle a parlé comme pour un Amant ;
Mais voyant l'Empereur, que ne dois-je point croire ?
Que sçay-je ? si ses yeux ébloüis de sa gloire,
Charmez de sa fortune, & pleins de sa grandeur,
N'ont point esté gagnez pour séduire son cœur ?
Et pour me consoler, Leon, dans ma misere,
Elle va peindre aux miens les périls de son Pere,
Sa crainte, ses transports, ses soûpirs, ses douleurs,
Et peut-estre, j'auray le reste de ses pleurs.
Mais avant qu'un Rival en ait fait sa conqueste,
J'iray sur les Autels ensanglanter la Feste ;
Pour réponse à ses pleurs j'ay du sang à verser,
J'iray... Mais elle vient, Ciel ! que dois-je penser ?



SCENE II.

ASTE'RIE, ZAIDE, ANDRONIC.

ASTE'RIE.

ME plaindrez-vous, Seigneur, dans ma triste avanture ?
J'ay parlé pour mon Pere, & servy la Nature,
J'ay fait ce que j'ay dû, mais je viens à mon tour
Aux yeux de mon Amant satisfaire à l'Amour ;
Ma bouche a prononcé pour un devoir funeste,
Je ne m'en repens point : mon cœur fera le reste,
Il vient entre vos mains tout plein de son malheur,
Remettre ses soûpirs, mes pleurs & ma douleur...

ANDRONIC.

Ces soûpirs estoient dûs, Madame, à vostre Pere,
Vous n'avez que trop fait ce que vous deviez faire ;
Vostre triste devoir vient de changer son sort,
Enfin vous avez dû m'envoyer à la mort,
Je n'en murmure point ; Tamerlan un Empire,
Vostre devoir, un Pere, & si j'ose le dire,
Vostre peu de tendresse.....

ASTE'RIE.

Ingrat, que dites-vous ?
Pouvez-vous me porter de si funestes coups,
Quant à vos yeux mon feu ne peut plus se contraindre,
Quand je viens devant vous soûpirer & me plaindre,
Que mon cœur vous fait voir ses vœux desperez,
C'est vous, cruel, c'est vous qui me le déchirez ;
Enfin, quand je m'apreste à finir vos allarmes,
Que bien-tost de mon sang je vay payer vos larmes ;

Que

Que quite envers mon Pere ; helas ! en ce moment
Je cherche à m'aquiter auprés de mon Amant,
Il m'ose reprocher mon devoir & mon Pere,
Ce que luy-mesme enfin m'a contrainte de faire,
Tout cela, dans l'instant que je viens en ce lieu,
Le pleurer, & luy dire un eternel adieu.

ANDRONIC.

Un eternel adieu ! Que dites-vous, Madame ?
Quelle subite horreur frape & saisit mon ame ?

ASTERIE.

Il n'est plus temps, Seigneur, de vous rien déguiser,
En vain Tamerlan croit aujourd'huy m'épouser ?
D'abord, j'avois voulu, pour vanger ma disgrace,
Fille de Bajazet, en soûtenir l'audace,
Et cachant un poignard, pour vanger mon malheur,
Luy donner une main qui luy perçât le cœur.
J'ay conçeu sans trembler ce dessein temeraire,
Mais quoy ? du mesme coup j'aurois perdu mon Pere,
Et ce triste penser m'a donné de l'efroy ;
Mais il faut le sauver, & ne perdre que moy,
Engager Tamerlan d'une foy mutuelle,
Mourir, & vous prouver que je vous suis fidelle.

ANDRONIC.

Ah ! Madame, vivez, & me manquez de foy,
Sauvez Bajazet, vous, & ne perdez que moy,
Epousez Tamerlan, plûtost que de répandre
Un sang qui m'est si cher, & que je veux défendre,
Ce cœur que vous voulez... ah ! funeste penser,
Est-il encor à vous ce cœur pour le percer ?
Je veux qu'il soit à moy dans ce péril extresme,
De grace épargnez-vous par pitié de moy-mesme,
Et si vous le frapiez dans ce cruel moment,
C'est le cœur d'Andronic, le cœur de vostre Amant.

ASTERIE.

Si Tamerlan m'épouse, helas ! ce cœur si tendre,
Qu'Andronic malgré moy veut encor défendre,
Sera-t-il pas frapé du coup le plus afreux, ...

ANDRONIC.

Si vous vivez, mon sort sera moins rigoureux;
Et quand je mourray seul ....

ASTERIE.

Ciel ! que voulez-vous faire ?
Songez que vous perdez & la Fille, & le Pere;
Et quand vous m'aprenez que vous voulez mourir;
Est-ce là le secret de vous faire obéïr ?

ANDRONIC.

Hé bien, obéïssez, je vivray, ma Princesse,
Peut-estre loin de vous je vaincray ma foiblesse,
J'en donneray l'exemple, & mon cœur abatu
Cherchera du secours auprés de sa vertu;
De puissantes raisons vous forcent à le faire,
Il y va de vos jours de ceux de vostre Pere,
Tremblez pour eux, Madame, & leur servez d'apuy;
Si vous mouriez, helas ! Tamerlan aujourd'huy
Confus d'avoir perdu le seul bien qu'il espere,
Vangeroit vostre sang en perdant vostre Pere;
Bajazet périroit sans doute.

ASTERIE.

Hé voulez-vous
Encor un coup me voir Tamerlan pour Epoux ?
Songez-vous à l'horreur où ce destin me livre ?

ANDRONIC.

J'oubliray tout, pourveu que vous songiez à vivre,
De mon triste destin je seray satisfait,
Oubliez Andronic, songez à Bajazet,

ASTERIE.

Quoy ? vous-mesme, Andronic, ordonne qu'Astérie
Etouffe son amour, l'abandonne, l'oublie ?
Ouy, puisque mon Amant m'aprend sans s'émouvoir
Par de fortes raisons mon funeste devoir,
Que luy seul d'un œil sec contemplant ma disgrace,
Me dit tranquilement ce qu'il faut que je fasse,
Je luy vais obéïr.... Mais, Seigneur, entre nous,
Non, je n'attendois pas tant de force de vous,
J'atendois d'Andronic un peu plus de foiblesse,
J'atendois de son cœur un peu plus de tendresse,
J'atendois.... mais que dis-je, helas ! j'en dois rougir,
Seigneur, sans balancer je vais vous obéïr,
Et je cours de ce pas épouser.....

ANDRONIC.

Ah ! Madame,
Arrestez, & voyez la douleur de mon ame,
Pour vous sauver je fais le plus cruel effort,
Et ne voyez-vous pas que je cours à la mort ?

ASTERIE.

Vous m'arrestez? pourquoy m'avez-vous convaincuë?
Cette force, Seigneur, qu'est-elle devenuë ?
La Nature, mon Pere, Andronic, mon devoir,
Et de plus vos raisons.....

ANDRONIC.

Helas ! en puis-je avoir ?
Et si pour Andronic vostre cœur est si tendre,
Madame, ces raisons les devez-vous entendre ?
Oüy, cruelle, voyez un Prince à vos genoux,
Et mille fois plus foible & plus tendre que vous,
Qui la mort dans le cœur, n'eût jamais d'autre envie
Que de vous conserver un Pere & vostre vie,
Et qui vous la demande & pour vous & pour luy,

ASTERIE.

N'augmentez pas, Seigneur, mon trouble & mon en-
Mais plaignez seulement l'excés de ma misere, [nuy,
Il ne me souvient plus de vous prés de mon Pere,
Et lors que je vous voy dans ce triste moment
J'oublie aussi mon Pere auprés de mon Amant ;
Bajazet, Andronic, mon devoir, ma tendresse,
Enfin tout m'assassine.

ANDRONIC.

Ah ! divine Princesse,
Perdez plutost l'Amant, & vivez.

ZAIDE.

Ah ! Seigneur,
J'entens du bruit, on vient, & je vois l'Empereur.

SCENE III.

TAMERLAN, ASTERIE, ANDRONIC, ZAIDE TAMUR, Gardes.

TAMERLAN.

ENfin, Prince l'amour termine nostre haine,
Bajazet malgré luy verra briser sa chaîne,
La Princesse en répond, elle me l'a promis,
Et par l'Hymen dans peu nous serons réünis.
Mais ne parliez-vous pas, Prince, de ma tendresse?
Vous pouviez en marquer l'excés à la Princesse ?
Vous l'avez veu, Madame, & ce cœur orgueilleux
Aprend à soûpirer, & l'aprend de vos yeux ;
Ce n'est plus en vainqueur qu'il vient icy paroître,
Depuis qu'il est à vous il n'agit plus en Maître.

Mais quel chagrin, Madame occupe vostre esprit?
Je vous vois étonnée, & le Prince interdit,
Pour qui sont ces soûpirs, & ce regard si tendre,
Répondez?

ASTERIE.

Moy, Seigneur, que puis-je vous aprendre?
Quels soûpirs?... si ce n'est des soûpirs de couroux
Pour un Frere qui parle, & qui percé de coups,
Me reproche tout haut que vostre main sanglante
D'un sang qui m'est si cher paroît encor fumante;
Sa chere ombre sans cesse à mes yeux se fait voir,
Qui me suit, qui m'arreste, & m'aprend mon devoir,
Et qui me retraçant sa déplorable histoire,
Me dit que j'ay vendu son sang & sa mémoire,
Et que par vostre hymen je trahis....

TAMERLAN.

C'est assez,
Je lis dans vostre cœur mieux que vous ne pensez;
Pour avoir écouté l'ombre de vostre Frere,
Madame, vous avez oublié vostre Pere,
Il suffit. Andronic, préparez vostre main
Pour l'hymen d'Araxide, elle arrive demain,
Dans une heure partez, allez au devant d'elle
Par de profonds respects luy marquer vostre zele;
Et tâchez par vos soins de prévenir son cœur,
De mon autorité j'apuyray vostre ardeur.

ANDRONIC.

Seigneur, lors qu'elle espere un cœur comme le vostre,
Voudra-t-elle des soins & des respects d'un autre?
Poura-t-elle écouter sans dédains d'autres vœux?
Et vos feux....

TAMERLAN.

Vous prenez trop de soin de mes feux,

Araxide à vos vœux ne sera point rebelle,
Répondez-moy de vous, & je vous réponds d'elle;
Maître de ses Estats je puis en disposer,
Et d'un mot Tamerlan vous la fait épouser.

ANDRONIC.

Puis-je espérer, Seigneur l'amour d'une Princesse
Qui ne me vid jamais, & de qui la tendresse....

TAMERLAN.

Prince, je vous entens: Vous, Madame, je voy
Que vous les entendez ces raisons mieux que moy,
Tamerlan à son tour commence à les connoître;
Vous, Prince, obéïssez, je dois parler en Maître,
Je le veux, je l'ordonne, & ne voyez jamais....

ANDRONIC.

Seigneur, vous pouvez faire obéïr vos Sujets,
Je suis indépendant, & ne connois personne
Qui puisse me parler par je veux, ou j'ordonne;
Je m'expose sans doute aux plus cruels destins,
Mais je n'en suis pas moins du sang des Constantins,
Et tous ceux que le Ciel dans mon rang a fait naître
N'obéïssent jamais quand on leur parle en Maître.

TAMERLAN *à Astérie.*

Luy dictez-vous, Madame, un discours si fatal?
Dois-je voir dans ses yeux les regards d'un Rival?
Vos yeux l'ont-ils rendu temeraire, perfide?

ASTERIE.

Moy? Seigneur... Andronic, allez voir Araxide,
Allez, sans balancer, obéïssez, partez.

TAMERLAN.

Madame, pour mon cœur que d'afreuses clartez!
J'en frémis, mais enfin songez à quelle rage
Peu emporter l'amour contre qui nous outrage,
Et puisque cet amour sçait agir en Tyran,
Malheur à qui sera Rival de Tamerlan!

ASTERIE.

Auriez-vous un Rival pour une infortunée,
Languissante, captive, aux pleurs abandonnée,
Qui fut long-temps en bute à vostre inimitié,
Rebut de la Fortune, objet de la pitié ?
Ah ! Seigneur, qui voudroit dans ma fortune afreuse
Prodiguer des soûpirs pour une malheureuse,
Qui gémira toûjours des maux qu'elle a soufers,
Et qui n'a pour tous biens que des pleurs & des fers ?
Andronic a des yeux, Araxide est charmante,
Il la verra, son cœur remplira vostre attente,
Oüy, Seigneur, j'en répons, il va vous obéïr.

ANDRONIC.

Madame, jusques-là pourois-je vous trahir ?.
Non, non, il faut parler, il n'est plus temps de feindre,
Oüy, j'adore Astérie, & je le dis sans craindre,
Disposez de mon Trône & de mes jours, Seigneur,
Mais du moins laissez-moy disposer de mon cœur,
Il est à la Princesse.

TAMERLAN.

Ingrat, pourquoy m'aprendre
Un secret que mon cœur n'a sçeu que trop entendre ?
Je te faisois l'honneur d'attendre tout de toy,
Tu pouvois aujourd'huy tout espérer de moy,
Je t'avois confié mon cœur & ma tendresse,
Je te donnois un Trône, une illustre Princesse,
J'allois te couronner avec tant d'éclat....

ANDRONIC.

Seigneur, vous n'auriez fait d'Andronic qu'un ingrat,
Ne me prodiguez plus un present qui m'ofense,
Un Rival est mal propre à la reconnoissance,
N'en doutez point. Tantost mon cœur en frémissant
A gemy sous le poids d'un bienfait accablant ;

Les Trônes, les grandeurs, je vous les abandonne,
Laissez-moy ma Princesse, & prenez ma Couronne,
J'aime mieux partager avec elle ses fers,
Que sans elle avec vous partager l'Univers.

TAMERLAN.

Madame, vous voyez cette ardeur qui l'entraîne,
Vous l'aimez, mais il doit demander vostre haine,
Je perce le mystere, & voy que Bajazet
Avec luy de concert entreprit son projet,
Vous-mesme d'Andronic estiez la récompense,
Mais ils seront tous deux l'objet de ma vangeance.

ANDRONIC.

Je ne crains point la mort, pour vous, pour vostre Estat,
Seigneur, je l'ay cherchée avec assez d'éclat,
Sebaste qui me vit au pied de ses murailles,
Connoît trop qui je suis: J'ay donné deux Batailles,
Où de mon propre sang (blessé de plusieurs coups)
J'arrosé les lauriers que je cueillois pour vous;
La plus afreuse mort n'a rien qui m'intimide,
Frapez sans balancer un Rival intrépide.

TAMERLAN.

Je sçauray contenter un si juste desir.
Qu'on l'arreste, Tamur, qu'on vienne le saisir?

à Tamerlan. ASTE'RIE. *à Andronic.*

Ah! Seigneur arrestez?... Prince quelles allarmes?
Au nom de nostre amour, & par toutes mes larmes...

ANDRONIC.

Et que puis-je, Madame?

TAMERLAN.

Eloignez de mes yeux
Cet objet insolent d'un Rival odieux.

SCENE IV.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE.

TAMERLAN.

MAdame, vous voyez à quel point il m'irrite,
C'est mon Rival, je suis pour luy Barbare, Scyte,
Je répandray du sang, tout me sera permis,
Maîtresse, Pere, Amant, tous sont mes ennemis.
Il faut que de leur sort vostre bouche décide,
Pour sauver Andronic, qu'il épouse Araxide,
Resolvez-l'y vous-mesme, & rejettant ses vœux,
Pour sauver Bajazet satisfaites mes feux.
Voila le seul secret d'apaiser ma colere,
Quitez, abandonnez l'Amant pour vostre Pere;
Si l'un & l'autre enfin ne subissent mes Loix,
Vous les verrez tous deux pour la derniere fois.

SCENE V.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

AH! Seigneur..il me quite, helas! que vais-je faire?
N'estoit-ce pas assez de trembler pour mon Pere?
Et cependant je touche au funeste moment
Où je verray périr mon Pere & mon Amant?
Quoy? Zaïde, faut-il qu'à moy-mesme funeste,
En perdant tout, je livre un Amant qui me reste?

Qu'à ma Rivale enfin, j'abandonne son cœur;
Et que pour le sauver j'allume leur ardeur?
S'il faut perdre ton cœur pour conserver ta vie,
Cher Andronic, pardonne à la foible Astérie,
Je te verrois plutost... Zaïde, n'entens pas
Les douleureux transports d'un cruel embaras,
Ferme, ferme les yeux sur toute ma foiblesse,
Excuse ma douleur, pardonne à ma tendresse;
Bajazet, Andronic, Pere, Amant malheureux,
Je sçauray périr seule, & vous sauver tous deux.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.


NE m'abandonne point tout est perdu, Zaïde,
As-tu veu comme moy la Princesse Araxide?
Elle vient d'arriver, mon malheur est certain,
Peut-estre qu'Andronic l'épousera demain,
Aujourd'huy pour ma mort tout est d'intelligence,
Avant ce prompt retour j'avois quelque espérance,
Loin d'Araxide, helas! & prés de mon Amant
Je voyois mes malheurs dans quelque éloignement;
Mais j'ay veu de trop prés cette pompe fatale,
Qui suivoit dans le Camp ma superbe Rivale,
Ces Escadrons rangez, ce grand nombre de Chars,
Qui de l'Armée entiere attiroient les regards,
Ces Gardes, ces Soldats, cette Suite nombreuse,
Cette foule qu'entraîne une fortune heureuse,

Ces cris de joye, en l'air redoublez tant de fois,
Cet apareil qui marche à la suite des Rois,
Tout allarmoit un cœur trop tendre & trop timide,
Et j'ay tremblé sur tout en voyant Araxide ;
Quand son Char a paru, mon cœur en a frémy,
Dans le trouble où j'estois je l'ay veuë à demy ;
Mais il faut l'avoüer enfin malgré ma haine,
Ah ! Zaïde, elle est belle, & de plus elle est Reine.

ZAIDE.

Ne craignez rien, Madame, Andronic est constant.

ASTERIE.

Un cœur ne peut-il pas changer en un instant ?
Voy, d'Araxide, voy la grandeur importune,
Regarde avec pitié toute mon infortune,
Sur le Trône elle brille aux yeux de l'Univers,
Moy, dans l'obscurité je languis dans les fers,
Un Sceptre peut tenter une ame ambitieuse,
Ma Rivale est charmante, & je suis malheureuse,
Andronic est sensible, il peut manquer de foy,
Il m'aime, mais helas ! s'il s'aimoit plus que moy !

ZAIDE.

Madame, suspendez ces mortelles allarmes,
Pour Tamerlan peut-estre Araxide a des charmes,
Son cœur ambitieux dans cet heureux retour
Pouroit à sa grandeur immoler son amour.
Trop de timidité vous allarme & vous trompe,
Eût-il fait sans dessein tant d'aprest, tant de pompe ?
Cét éclat, ce triomphe a pû vous étonner,
Et sans doute ce n'est que pour la couronner.
Dans ces cruels soupçons, je ne vois rien à craindre,
En faveur d'Araxide il sçaura se contraindre,
Et ce superbe cœur politique & jaloux
Doit par trop de raison se dégager de vous.

ANDRONIC.

S'il est ainsi, Zaïde, ah ! qu'elle ait mille charmes,
Que ses yeux soient brillans, les miens couverts de
Que l'heureuse Ataxide allume avec éclat [larmes,
Cet amour politique & de raison d'Estat ;
Qu'elle soit mille fois plus belle & plus aimable,
Qu'aux yeux de Tamerlan je paroisse éfroyable ;
Et s'il se peut, helas ! dans mon sort douleureux
Qu'Andronic ait pour moy toujours les mesmes yeux ;
Mais s'il falloit, Zaïde, à moy-mesme fatale
Contraindre mon Amant d'adorer ma Rivale,
Que pour sauver ses jours il falust le céder,
Quel discours employray-je à le persuader ?
On m'en a menacée, & tantost le Tartare
Condamnoit ma tendresse à cet effort barbare ;
Helás ! je me serois trahie à tous momens,
Ciel ! que n'a-t-il quitté ces cruels sentimens ?
Mais il vient, ah ! fuyons, de crainte que ma veuë
Ne rallume en son cœur le poison qui me tuë.

Elle sort.

SCENE II.

TAMERLAN, TAMUR Capitaine des Gardes de Tamerlan.

TAMERLAN.

Tu dis que Bajazet rentre dans son devoir,
Tout superbe qu'il est, qu'il demande à me voir ;
Il fait cette démarche, & cette ame si fiére
Souhaite une entreveuë, & parle la premiere,

Te croiray-je, Tamur? l'as-tu bien entendu?
Ne t'es-tu point trompé quand tu m'as répondu?
Bajazet veut me voir? quelle atteinte impréveuë
A fléchy son orgueil? quoy! dans nostre entreveuë
Il demande sa Fille? il n'en faut plus douter,
Tamur, son cœur se rend, & j'ay sçeu le dompter;
Parle, répete moy ce qu'il vient de te dire.

TAMUR.

Seigneur, exactement je vais vous en instruire.
Il m'a demandé luy-mesme, & j'ay couru soudain
Par vostre ordre, en entrant il m'a donné la main,
Un air plus satisfait brilloit sur son visage,
Qui sembloit en bannir la fureur & la rage,
La douceur & la paix y régnoient à leur tour:
Je veux voir vostre Maître avant la fin du jour,
(M'a-t-il dit) je suis las de soufrir tant de peine,
Il faut sortir des fers, & finir nostre haine,
Allez, & que je voye Astérie avec luy.

TAMERLAN.

Quoy donc? j'aurois vaincu Bajazet aujourd'huy?
Non, je ne puis le croire, & sa haine invincible
Aux périls, à la mort ne fust jamais sensible,
J'admirois son courage, & malgré sa fureur
Ce mépris de la mort qui marque un si grand cœur,
Cette ame inébranlable, & si noble & si fiere,
Ont pour luy mille fois suspendu ma colere;
Nous sommes ennemis, je le hais, me hait,
Mais j'aurois jusqu'icy fait tout ce qu'il a fait.
Ainsi, de ce retour j'ay trop d'incertitude,
De tous costez, Tamur, j'ay de l'inquiétude;
Si Bajazet se rend du party de mon cœur,
Araxide & ma gloire arrestent mon bonheur;
Je sçay bien que ma bouche est ingrate, perfide,
Qu'elle a donné parole à l'aimable Araxide,

Mais j'adore Astérie, & mon cœur à son tour
S'est malgré mon orgueil donné tout à l'amour.
J'ay regardé l'amour dans les yeux d'Astérie
Comme un fier Ennemy né de mon Ennemie,
Et pour mieux me vanger d'elle & de mon Vainqueur,
J'ay voulu le forcer dans le fond de son cœur.

TAMUR.

Mais, Seigneur, Andronic épousant Araxide,
Vous n'auriez plus le nom d'ingrat & de perfide;
Ce Prince.....

TAMERLAN.

C'est dequoy je veux l'entretenir;
Et mon ordre est donné pour le faire venir.
à ses Gardes.
Que l'on amene aussi la Princesse Astérie?
Bajazet veut la voir, contentons son envie;
Que je m'aplaudirois d'un peu de cruauté,
Si par là j'avois sçeu vaincre tant de fierté;
Car enfin, je ne puis soufrir qu'il la soûtienne,
La grandeur de son ame est égale à la mienne,
Il faut que je l'abaisse, & que d'un air soûmis
Il veüille entrer luy-mesme au rang de mes Amis,
Je serois satisfait si le péril qui presse
Coûtoit à son grand cœur cette heureuse foiblesse;
Et si j'en triomphois ayant pû le dompter,
Peut-estre que le mien sçaura se surmonter.
Cependant de leur sort il faut que je décide,
Bajazet, Astérie, Andronic, Araxide,
Dans mes mains, il est vray, je tiens vostre destin;
Et cependant le mien en est plus incertain.
Andronic mon Rival est un Rival que j'aime,
Il m'a servy sans doute, Araxide elle mesme
Doit s'unir avec eux dans ce commun éfroy,
Et je seray peut-estre avec eux contre moy.

Mais ſur tout Bajazet, Tamur, le puis-je croire,
Que la crainte ait donné quelque atteinte à ſa gloire?

TAMUR.

N'en doutez point, Seigneur, Bajazet étonné
Se laſſe de ſe voir captif, infortuné;
Pour ſauver le débris de ſa triſte Famille,
Il veut ſortir des fers en vous donnant ſa Fille;
N'a-t-il pas fait entendre un ſi juſte projet?
Lors que.....

TAMERLAN.

Sa Fille vient. Fais venir Bajazet.

SCENE III.

ASTE'RIE, ZAIDE, TAMERLAN.

TAMERLAN.

Voſtre Pere a changé ſon ſuperbe langage,
Madame, il a quitté cette fierté ſauvage,
Il demande à me voir, & je vous fait venir
Pour nous voir enſemble, & pour nous réünir.
A cet accord ſi doux qui faiſoit voſtre attente,
Vous nous verrez tous deux bientoſt nous embraſſer.
Mais ce diſcours commence à vous embaraſſer,
Et je vois.....

ASTE'RIE.

Quoy? Seigneur, eſt-il vray que mon Pere?..

TAMERLAN.

Il eſt vray qu'il viendra bientoſt me ſatisfaire,
Et ſans plus écouter une aveugle fureur,
Qu'il a ſoin de ſa vie & de voſtre grandeur.

ASTE'RIE.

ASTERIE *à part.*

Ah Ciel!

TAMERLAN.

Nous finirons une haine mortelle,
Elle va faire place à la foy mutuelle
Qui nous liant tous deux, vous couronne....

ASTERIE.

Ah! Seigneur,
Les Couronnes n'ont rien de touchant pour mon cœur;
Depuis que dans les fers je suis acoûtumée,
Seigneur de la grandeur je ne suis plus charmée,
Araxide avec vous remplira mieux que moy
Un rang que vous devez à son cœur, à sa foy,
Oubliez Astérie, Esclave infortunée,
Je ne mérite point d'estre icy couronnée,
Et si mon Pere enfin plus soûmis & plus doux,
Vouloit se réünir, Seigneur, avec vous,
Si d'un esprit moins fier..... Ah Ciel! est-il possible?
Bajazet qui parut toujours ferme, infléxible,
Luy qui brava toûjours... tantost mesme, Seigneur,
Mes larmes, mes soûpirs, n'ont pû toucher son cœur,
J'ay fait ce que j'ay pû pour attendrir son ame,
Toûjours inéxorable, intrépide.....

TAMERLAN.

Ah! Madame,
Vostre cœur a paru charmé de ses refus,
Cependant croyez-moy, ne les souhaitez plus,
Si vous l'aimez, pour luy devenez plus timide,
Et rendez sa grande ame un peu moins intrépide,
Et puis que ses refus le pouroient accabler,
Son intrépidité vous doit faire trembler.

ASTERIE.

Quoy? Seigneur, auriez-vous l'ame assez inhumaine...

TAMERLAN.

Non, Madame, au contraire on va briser sa chaîne,
Et Bajazet, & moy, dans nos embrassemens,
Nous allons étoufer tous nos ressentimens.

SCENE IV.

ANDRONIC, Un Garde, TAMERLAN, ASTE'RIE, ZAIDE.

ANDRONIC *à Astérie.*

AH ! Madame, est-il vray ce qu'on vient de m'apprendre ?
Bajazet obéït, son grand cœur sçait se rendre,
Il vous immole, ah Ciel ! quel honteux changement !
Ce cœur qui fut si ferme à la fin se dément,
Luy que j'ay veu cent fois par une juste envie
Demander un poignard pour s'arracher la vie ?
Qui cherchoit avec soin le secours du poison,
Et qui le cherchoit mesme avec tant de raison ?

à Tamerlan.

Il tremble ; & dans vos mains il rem[illegible] Astérie,
Mais pour la conserver prenez encor ma vie,
Il vous la faut, Seigneur, perdant ce que je pers
Je voudrois dans ma chûte entraîner l'Univers,
Oüy, perdez un Rival dont la fureur extréme
Pouroit vous perdre un jour en se perdant luy-méme,
Et qui n'ayant pour luy plus rien à ménager,
Ne cherche qu'à mourir, enfin, ou se vanger.

TAMERLAN.

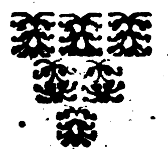
J'excuse d'Andronic la fureur & l'audace,
Je luy pardonne mesme une telle menace,
Son desespoir luy dicte un discours emporté
Que pour son interest je n'ay pas écouté.

ANDRONIC.

Pour vostre interest seul vous devriez l'entendre,
L'excés de ma douleur, Seigneur, doit vous l'aprendre,
Oüy, perdez un Rival . . . .

ASTERIE.

Que dites-vous, Seigneur ?
Pourquoy donner encor ce comble à mon malheur ?
Et n'ay-je pas assez de mortelles disgraces
[illegible] qu'il y faille encor ajoûter vos menaces :
[illegible] retombe sur moy ? voulez-vous en mourant
Faire à mes tristes yeux un spectacle sanglant ?
Et faudra-t-il périr, pour connoistre ma misere,
De la main d'un Amant & de celle d'un Pere ?
J'en seray la Victime, & je dois obéïr,
Mais je n'ignore pas quand il faudra mourir.
Il vient. Ah Ciel !



SCENE V.

BAJAZET, TAMUR, TAMERLAN, ANDRONIC, ASTE'RIE, ZAIDE. Suite de Gardes.

BAJAZET.

Ma Fille, il faut que je t'embrasse,
La fureur du Destin aujourd'huy me fait grace,
Viens partager ma joye, essuye enfin tes pleurs,
Bajazet a vaincu son sort & ses malheurs.

ASTE'RIE.

A ce nouveau bonheur immolez Astérie,
Je n'en murmure point, qu'il me coûte la vie,
Dois-je pas vous la rendre ? il n'importe, Seigneur,
Finissez vostre haine, embrassez l'Empereur,
Réünissez deux cœurs.....

BAJAZET.

Que je me réünisse
Avec mon Ennemy ? par quel honteux caprice
Me donner un conseil qui me remplit d'horreur ?
Mais enfin, Tamerlan, je connois son erreur,
Si j'ay voulu te voir, ce n'est que pour t'aprendre,
Que sur moy tu n'as plus aucun droit à prétendre,
Et que brisant mes fers peut-estre devant toy,
Tu me verras dans peu libre & maistre de moy.

TAMERLAN.

Bajazet, j'avois crû qu'un conseil salutaire
Remettoit au devoir & la Fille & le Pere,

Mais ne me contrains plus à la juste rigueur,
Qui malgré mes bontez puniroit ta fureur.

BAJAZET.

Tu peu intimider un malheureux Esclave,
J'écoute sans aigreur un Vainqueur qui me brave,
Tu sçais bien que la mort ne m'a point fait d'éfroy,
Et quand je l'ay cherchée elle a fuy devant moy;
Mais je t'ay prévenu, j'ay remply mon envie,
Je quite avec plaisir le fardeau de la vie,
Je sens que ma fureur s'éteint avec mes jours,
Je cede, & suis tranquile en finissant leur cours,
Et puis que je vais perdre une vie importune,
Je me reconcilie avec la Fortune,
Je luy pardonne tout. Ma Fille est dans tes fers,
Elle attache sur toy les yeux de l'Univers,
Si la vertu t'est chere, ah! je te la confie,
Et ta gloire aujourd'huy me répond d'Astérie,
Je l'en charge, il suffit. Ma Fille, c'est à toy
De vivre, ou s'il le faut, de mourir comme moy.

ASTERIE.

Seigneur, que dites-vous, & quel triste présage...
Mais Ciel! à chaque instant vous changez de visage,
Mon Pere, qu'avez-vous? quel afreux changement?

BAJAZET.

Ce mal se doit passer, ma Fille en un moment;
Ce n'est rien.

ASTERIE *à Andronic.*

Mais que vois-je? ah! Seigneur, il chancelle,
Je tremble.

ANDRONIC.

Quoy? Seigneur....

BAJAZET.

Vostre amitié cruelle
Me refusa cent fois un poignard pour mourir,
Seigneur, mais un Esclave a sçeu me secourir,

Et je me suis rendu par son adresse extresme
Maître de mon destin malgré le Destin mesme,
C'est ainsi que j'ay pris le trop heureux poison
Qui des fureurs du Sort m'a sçeu faire raison.

ASTE'RIE.

Juste Ciel !

TAMERLAN.

Quoy ? veux-tu me dérober la gloire
D'emporter sur mon cœur une entiere victoire ?
Qu'on cherche du secours,

BAJAZET.

Il n'est plus de secours
Qui puisse retarder de si malheureux jours,
Je sens déja la mort & secourable & prompte,
Qui m'enleve à la vie, & m'arrache à la honte,
Console-toy, ma Fille, & malgré ta douleur
Souvien-toy que ton Pere expire en Empereur.

TAMERLAN.

Qu'on l'emporte, Tamur ?

ASTE'RIE

Seigneur, je veux vous suivre,
Et je ne pouray pas un moment vous survivre.

TAMERLAN.

Madame, demeurez, dans un tel malheur. . . .

ASTE'RIE.

Ah ! laisse-moy, Tyran, expirer de douleur !
Tu pers tout aujourd'huy, malheureuse Astérie,
Et pour dernier malheur il te reste la vie. *Elle sort.*



SCENE DERNIERE.

ANDRONIC, TAMERLAN.

ANDRONIC *veut suivre Astérie.*

SI vous l'aimez, Seigneur, craignons son desespoir,
Et soufrez.....

TAMERLAN.

Demeurez, c'est à moy d'y pourvoir.
Hola, Gardes, Tamur, veillez sur la Princesse,
Qu'on la suive, & sur tout qu'on l'observe sans cesse.
C'en est fait, on verra si je suis un Tyran,
Il faut que l'Univers connoisse Tamerlan.
Bajazet de sa Fille ose charger ma gloire,
Oüy, Prince, elle en répond, & vous l'en devez croire,
Il triomphe du Sort, & je veux aujourd'huy,
En triomphant de moy, faire encor plus que luy.
Ainsi, Prince, je veux oublier vos caprices,
Et ne me souvenir que de tous vos services,
Et quand Bajazet meurt, pour triomphe nouveau,
Enfermer mon amour dans le mesme tombeau.
Allez voir la Princesse, apaisez ses allarmes,
Quand elle aura donné quelque tréve à ses larmes,
Elle peut à son gré terminer vostre sort,
Araxide & ma gloire exigent cet éfort,
Je l'épouse, & je pars.

ANDRONIC.

Quelle reconnoiſſance,
Seigneur, pour des bontez qui paſſent l'eſpérance...
Ciel! pouvois-je eſpérer en ce funeſte jour
Que la Gloire vangeât la Nature & l'Amour.

FIN

PHEDRE & HIPPOLYTE.

TRAGEDIE.

PAR MR PRADON.



A PARIS,

Chez JEAN RIBOU, au Palais, dans la Salle Royale, à l'Image S. Loüis.

M. DC. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MADAME LA DUCHESSE DE BÜILLON.



ADAME,

Souffrez qu'Hippolyte sorte aujourd'huy du fonds de ses Forests,

pour venir rendre hômage à Vostre ALTESSE. Bien que ce Prince fust le plus habile Chasseur de son temps, son adresse auroit cedé sans-doute à celle que vous faites admirer si souvent à toute la France dans ce noble Exercice, & il auroit esté charmé de vous y voir avec tout cet éclat & cette grace qui vous accompagnent toûjours. Ne vous étonnez pas, MADAME, s'il vous paroît dépoüillé de cette fierté farouche & de cette insensibilité qui luy estoit si naturelle, mais en auroit-il pû conserver aupres des charmes de V. ALTESSE? Enfin si les Anciens nous l'ont dépeint comme il a esté dans Trezene, du moins il paroîtra comme il a dû

estre à Paris ; & n'en déplaise à toute l'Antiquité, ce jeune Héros auroit eu mauvaise grace de venir tout herissé des épines du Grec, dans une Cour aussi galante que la nostre. Ce n'est pas, MADAME, que V. ALTESSE ne penetre admirablement toutes les beautez des Anciens. Outre le merite de sa Personne & l'éclat de son Rang, elle possede encore au dessus de celles de son Sexe, des avantages plus solides du costé de l'Esprit, puis que (si je l'ose dire) elle sçait puiser dans leurs sources les beautez d'Horace & d'Ovide, & des plus celebres Auteurs dont elle nous pourroit donner des leçons. On sçait d'ailleurs, MADAME, que V. ALTESSE

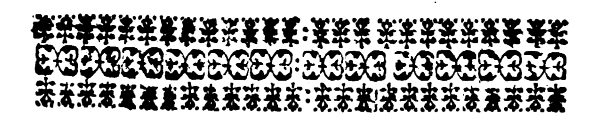
ne juge jamais des Ouvrages par cabale, ou par prévention, mais toûjours avec un discernement si juste, accompagné de tant de penetration & de délicatesse, & dans une si grande droiture de raison, qu'elle ne laisse rien à répondre aux plus entestez. Ce sont ces raisons, MADAME, *qui ont forcé Hippolyte à venir vous rendre ses respects, & vous remercier des bontez dont* V. ALTESSE *l'a déja daigné honorer au Theatre: il vous en demande la continuation sur le papier; heureux! s'il peut avoir l'honneur de vous plaire une seconde fois. Quoy qu'il en soit, je luy auray toûjours l'obligation, d'avoir servy de pretexte à mettre vostre illustre*

Nom à la teste de cet Ouvrage, pour rendre témoignage à toute la France des obligations que je vous ay, & du profond respect avec lequel je seray toûjours,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble & tres-obeissant Serviteur.
PRADON.



PREFACE.

VOicy une troisiéme Piece de Theatre de ma composition: elle a causé bien de la rumeur au Parnasse, mais je n'ay pas lieu de me plaindre de son succés; il a passé de si loin mon attente, que je me sens obligé d'en remercier le Public, & mes Ennemis mesme, de tout ce qu'ils ont fait contre moy. A l'arrivée d'un second Hippolyte à Paris, toute la République des Lettres fust émuë; quelques Poëtes traiterent cette entreprise de temerité inoüye, & de crime de leze-Majesté Poëtique; sur tout

La Cabale en pâlit, & vit en frémissant
Vn second Hippolyte à sa barbe naissant.

Mais les honnestes Gens aplaudirent fort à ce dessein; ils dirent hautement, qu'Euripide, qui est l'Original de cet Ouvrage, n'auroit jamais fait le procés à Seneque, pour avoir traité son Sujet, ny Seneque à Garnier, ny Garnier à Gilbert. Ainsi j'avoüe franchement,

que ce n'a point esté un effet du hazard qui m'a fait rencontrer avec Mr Racine, mais un pur effet de mon choix ; J'ay trouvé le sujet de Phedre beau dans les Anciens, j'ay tiré mon épisode d'Aricie, des Tableaux de Philostrate, & je n'ay point veu d'Arrest de la Cour qui me défendit d'en faire une Piece de Theatre. On n'a jamais trouvé mauvais dans la Peinture, que deux Peintres tirassent diverses Copies du mesme Original ; & je me suis imaginé que la Poësie, & sur tout le Poëme Dramatique, qui est une Peinture parlante, n'estoit pas de pire condition. Il seroit mesme à souhaiter pour le divertissement du Public, que plusieurs Autheurs se rencontrassent quelquefois dans les mesmes Sujets, pour faire naître cette noble émulation qui est la cause des plus beaux Ouvrages. Mais quelques Autheurs interessez n'ont pas esté de ce sentiment, ils se sont érigez en Régens du Parnasse, ou plutôt en Tyrans, & ils ont étably entre eux (en étoufant les Ouvrages des autres, oules empeschant de paroître) cette Maxime des Femmes Sçavantes de Moliere,

Et nul n'aura d'esprit hors nous & nos Amis.

En verité, n'en déplaise à ces grands Hommes, ils me permetront de leur dire en passant que leur procedé & leurs manieres sont fort éloi-

gnées de ce Sublime qu'ils tâchent d'atraper dans leurs Ouvrages: Pour moy, j'ay toûjours crû qu'on devoit avoir ce caractere dans ses mœurs, avant que de le faire paroître dans ses Ecrits, & que l'on devoit estre bien moins avide de la qualité de bon Autheur, que de celle d'honneste Homme, que l'on me verra toûjours préferer à tout le sublime de Longin. Ces anciens Grecs, dont le style est si sublime, & qui nous doivent servir de modelles, n'auroient point empesché dans Athenes les meilleures Actrices d'une Troupe de joüer un premier Rôle, comme nos Modernes l'ont fait à Paris au Theatre de Guenegaud. C'est ce que le Public a veu avecque indignation & avec mépris; mais il m'en a assez vangé, & je luy ay trop d'obligation, pour diférer plus long-temps à l'avertir de ce qui se trame contre luy; on le menace d'une Satyre où l'on l'accuse de méchant goust, peut-estre parce qu'il a osé aplaudir à mon Ouvrage, & l'on me menace aussi de la partager avec luy, pour avoir esté assez heureux pour luy plaire. La Satyre est une Beste qui ne me fait point de peur, & que l'on range quelquefois à la raison; de sorte que si le succés de Phedre m'attire quelques traits du Sieur D*** je ne m'en vangeray qu'en faisant mon possible de luy fournir tous les ans

de nouvelle matiere par une bonne Piece de Theatre de ma façon, afin de meriter une Satyre de la sienne, à l'impression de laquelle je ne m'oposeray jamais, quoy qu'on ait voulu empescher mon Libraire d'imprimer ma Piece. C'est une trop plaisante nouvelle pour n'en pas réjoüir mon Lecteur. Il ne poura pas aprendre sans rire que ces Messieurs veulent oster la liberté aux Autheurs de faire des Pieces de Theatre, aux Comédiens de les joüer, aux Libraires de les imprimer, & mesme au Public d'en juger.

Je n'ay point parlé icy de la conduite de cet Ouvrage; elle a esté généralement trop aprouvée, quoy que je me sois un peu éloigné de celle d'Euripide & de Seneque; mais j'en feray voir les raisons en un autre lieu par une Dissertation plus ample que j'en donneray au Public.

Au reste je ne doute point que l'on ne trouve quelques fautes dans cette Piece, dont les Vers ne m'ont coûté que trois mois, puis qu'on en trouve bien dans celles qu'on a esté deux ans à travailler & à polir.

Page 33. de nouveaux sacrifices, *lisez* un nouveau sacrifice.

ACTEURS.

THESE'E, Roy d'Athenes.

PHEDRE, Fille de Minos & de Pasiphaé, enlevée par Thesée.

HIPPOLYTE, Fils de Thesée & d'Antiope Reyne des Amazones.

ARICIE, Princesse de la Contrée d'Attique.

IDAS, Gouverneur d'Hippolyte.

ARCAS, Confident de Thesée.

CLEONE, Confidente d'Aricie.

MEGISTE, Femme de la Suite de Phedre.

GARDES.

La Scene est à Trezene.

PHEDRE ET HIPPOLYTE.

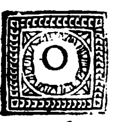
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, IDAS.

HIPPOLYTE.


Uy, j'en frémis, Idas, tant de triſtes
préſages
Sont du Ciel en couroux les funeſtes
meſſages,
Je ne ſçay par quel crime Hippolyte odieux
Peut attirer ſur luy les menaces des Dieux;
Je vois toutes les nuits cent Images funebres
Qui meſlent leur horreur à celle des tenebres,
Ce matin, dans le Temple où j'ay ſacrifié,
Au col de la Victime un Serpent s'eſt lié,

Qui luy perçant la gorge, en écumant de rage,
M'en a fait rejalir le sang sur le visage;
Le Prestre, à ce prodige, interdit & tremblant,
Seul aupres de l'Autel m'a laissé tout sanglant,
Je suis sorty du Temple, & jamais Sacrifice
Ne s'est veu commencé sous un plus noir auspice,
Ah! j'en frissonne encore, & vois de tous costez
Et la Foudre qui gronde, & les Dieux irritez.

IDAS.

Ce prodige, Seigneur, me surprend & m'étonne,
A ce recit afreux moy-méme je frissonne,
Mais il faut esperer de la bonté des Dieux....

HIPPOLYTE.

Eloignons-nous de Phedre, & fuyons de ces lieux;
Oüy, c'est par elle, Idas, que le Ciel nous menace,
Le desir de la gloire, & Phedre, toût me chasse,
Je crains qu'elle ne soit le fatal instrument
De la haine des Dieux & de leur châtiment.

IDAS.

Je vous entens, Seigneur, au retour de Thesée
Vous craignez les malheurs d'un second Hymenée,
Le nom d'une Marâtre est toujours odieux;
Mais, Seigneur, si j'en crois le raport de mes yeux,
Phedre, pour adoucir ce titre de Marâtre,
Vous chérit, vous respecte, enfin vous idolâtre,
A tant d'égars, de soins....

HIPPOLYTE.

Et c'est là, cher Idas,
Ce trop d'égars, de soins, qui fait mon embarras,
Sa trop tendre amitié me pese & m'importune,
Qu'elle joüisse en paix d'une illustre fortune,
Que mon Pere pour elle avance son retour,
Qu'il luy jure à mes yeux une eternelle amour,

Que Phedre ait pour Thesée une tendresse extréme,
J'y consens, à l'Autel je la conduis moy-mesme,
Et je voudrois déja que l'un à l'autre unis
Phedre eût le nom de Mere, & moy celuy de Fils.
L'absence de Thesée est tout ce qui me gesne,
Je veux donc aujourd'huy m'éloigner de Trezene,
Suivre, ou chercher mon Pere, & quitant ce Palais,
L'abandonner à Phedre, & ne la voir jamais.

IDAS.

Quoy? Seigneur, croyez-vous pouvoir suivre Thesée?
La route des Enfers est-ce une route aisée?
Et par toute la Grece un bruit est répandu
Que dans ces tristes lieux Thesée est descendu.
Ne trouvant plus de Monstre à vaincre sur la terre,
Il porte en d'autres lieux son bras & le tonnerre,
Il va jusqu'aux Enfers rétablir l'équité,
Et du sein de la mort à l'immortalité.

HIPPOLYTE.

Quoy? tu ne rougis pas d'une telle foiblesse?
Prétens-tu m'éblouïr des Fables de la Grece?
Peux-tu croire un mensonge? Ah! ces illusions
Sont d'un Peuple grossier les vaines visions;
Sans-doute que Thesée a voulu faire croire
Que jusques aux Enfers il peut porter sa gloire;
Mais jamais aux Mortels de cet afreux sejour
L'inéxorable sort n'a permis le retour.
Peut-il (enorgueilly d'une Race Divine)
Dans les bras de Pluton enlever Proserpine?
Traverser le Cocyte avec Pirrythoüs,
Bien qu'ils soient des Héros, Idas, c'est un abus,
Quoy qu'audessus de nous ils sõt ceque nous sommes,
Et comme nous enfin les Héros sont des Hommes.

IDAS.

Mais, Seigneur, où Thesée a-t-il tourné ses pas,
En quels lieux, quels Païs?

HIPPOLYTE.

Nous l'ignorons, Idas;
Apres la mort d'Egée on sçait que dans Athenes
La brigue de Pallas luy donna mille peines,
Il vint mettre en ces lieux la Reyne en seûreté,
Et jura de punir cette ingrate Cité.
Ils estoient sur le point d'unir leur destinée,
Et leur foy mutuelle estoit déja donnée,
La mort de mon Ayeul en recula le jour,
Avec Pirrythoüs il sortit de sa Cour,
Ainsy, de cet Hymen la pompe fût remise;
Sans-doute ils ont formé quelque haute entreprise,
Phedre le vit partir, & le vit sans regret,
Et de tous leurs desseins ignore le secret;
J'en veux estre éclaircy, je veux chercher mon Pere;
Mais aprens aujourd'huy ce qui me desespere,
Prest à suivre Thesée & sortir de ces lieux
Pour soûtenir en moy l'honneur du sang des Dieux,
Te l'avoûray-je enfin quand la gloire m'entraîne,
Que de puissans liens m'attachent à Trezene.

IDAS.

Qui peut vous retenir, Seigneur, en cette Cour?
Vous estes l'ennemy declaré de l'Amour,
Vous n'aimez que la Chasse & le plaisir pénible,
On vous donne par tout le titre d'insensible,
Et vostre Pere mesme & chagrin, & jaloux,
Mit Phedre en vostre garde, & se confie en vous.
La belle Æglé; sur tout la Princesse Aricie,
Que l'on voit avec Phedre étroitement unie,
Qui doit porter un jour la Couronne d'Argos,
Et qui charma le cœur d'un des Fils de Minos,

Ne touchent point le vostre ; & cette jeune Helene,
Que Thesée enferma dans les Murs de Trezene,
Et dont l'enlevement nous coûta ....

HIPPOLYTE.

C'est assez,
Sauvons-nous de ces Dieux qui nous ont menacez,
Ne sondes point un cœur que j'ay peine à connoître,
Je croy voir Aricie, oüy, je la vois paroître,
Laisses-nous un moment, & sans plus diférer,
Pour mon depart, Idas, va-t-en tout préparer.

SCENE II.

ARICIE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

MAdame, vous passiez sans-doute chez la Reyne;
Mais puis que je suis prest d'abandõnerTrezene,
Soufrez que je vous parle, & qu'en quitant la Cour....

ARICIE.

Quoy, Seigneur, vous partez?

HIPPOLYTE.

Peut-estre dés ce jour
Je vais chercher Thesée.

ARICIE.

Ah Ciel! est-il possible?
Qu'à ce depart, Seigneur, Phedre sera sensible!
Mais quoy? vous n'avez rien qui vous retienne icy,
Thesée est loin de nous, vous nous quittez aussy,
Sans trouble, sans chagrin vous sortez d'une Ville
Où... Que l'on est heureux d'estre né si tranquille!

HIPPOLYTE.

Si j'eſtois ſi tranquile en ſortant de ce lieu,
Sans crainte, ſans chagrin je vous dirois adieu,
Madame, & cependant...

ARICIE.

Seigneur, parlons ſans feinte,
Quand on eſt ſans amour, on eſt toûjours ſãs crainte,
Voſtre ſuperbe cœur l'a toûjours outragé.

HIPPOLYTE.

Eh! Madame, vos yeux ne l'ont-ils point vangé?
Aſſez, & trop longtemps, d'une bouche profane
Je mépriſé l'Amour, & j'adoré Diane;
Solitaire, farouche, on me voyoit toûjours
Chaſſer dans nos Forêts les Lions & les Ours;
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embaraſſe,
Depuis que je vous vois j'abandonne la Chaſſe,
Elle fiſt autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.
Tous nos Grecs m'accuſant d'une triſte indolence,
Font un crime à mon cœur de ſon indiférence,
Et je crains que vos yeux qui le trouvoient ſi fier
Ne prennent trop de ſoin de le juſtifier;
Mais le ſang dont je ſors leur devoit faire croire
Que le Fils de Theſée eſtoit né pour la gloire,
Madame, & vous voyant ils devoient préſumer
Que le cœur d'Hippolyte eſtoit fait pour aimer.

ARICIE.

Seigneur, je vous écoute, & ne ſçais que répondre,
Cet aveu ſurprenant ne ſert qu'à me confondre,
Comme il eſt impréveu, je tremble que mon cœur
Ne tombe un peu trop toſt dans une douce erreur;
Mais puis que vous partez je ne dois plus me taire,
Je ſouhaite, Seigneur, que vous ſoyez ſincere;

Peut-estre j'en dis trop, & déja je rougis
Et de ce que j'écoute & de ce que je dis;
Ce depart cependant m'arrache un aveu tendre
Que de longtemps encor vous ne deviez entendre,
Et dont mon cœur confus, d'un silence discret,
En soûpirant tout bas m'avoit fait un secret;
Ie ne sçay dans quel trouble un tel aveu me jette,
Mais enfin, loin de vous je vais estre inquiete,
Et si vous consultiez icy mes sentimens,
Vous pouriez bien, Seigneur, n'en partir de lõgtemps.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, faut-il que par un sort bizarre,
Quand l'Amour nous unit, la Gloire nous separe?
Puis qu'enfin de Thesée Hippolyte jaloux
Veut en suivant son Pere estre digne de vous.
Que me sert de sortir d'une Race Divine,
Si mon cœur ne répond à sa noble origine?
Je suis chargé d'un Nom qu'il me faut soûtenir,
Je suis Fils de Thesée, & dois m'en souvenir,
Et je n'ay point encor par aucune victoire
D'alliance avec luy du costé de la Gloire.
Consentez-donc, Madame, à ce juste depart.

ARICIE.

Ah! pour y consentir je sens qu'il est trop tard,
Seigneur, & croyez-vous qu'il soit tẽps de m'aprendre.
Sur le point d'un depart, que vostre cœur est tendre?
Ce depart me confond, cet aveû me surprend,
Helas! que n'estes-vous encore indiférent!

HIPPOLYTE.

Non, Madame, croyez qu'Hippolyte vous aime,
Qu'en s'éloignant de vous il s'arrache à luy-méme,
Mais j'ay mille raisons d'abandonner ces lieux.
Que diray-je? J'y crains la colere des Dieux,
Sãs-doute un grãd malheur nous menace, & peut-estre

Vous vous repentirez...

ARICIE.

Je le dois bien connoître,
Ce malheur me regarde, & puis que vous partez,
Sans-doute contre moy les Dieux sont irritez.

HIPPOLITE.

Nō,non,c'est sur moy seul que tōbent leurs menaces,
De l'illustre Thesée il faut suivre les traces,
Et s'il le faut encore avoüer entre nous,
Je m'éloigne bien plus de Phedre que de vous.

ARICIE.

Ah! Seigneur, je le voy, vous haïssez la Reyne,
Vous ne pouvez soufrir qu'elle regne à Trezene,
Et le Bandeau Royal qu'elle porte à vos yeux,
Au front d'une Marâtre est sans-doute odieux.
Cette Phedre pourtant si charmante & si fiere
Fait voir une amitié pour vous tendre & sincere;
Oüy,Seigneur,tous les jours mes yeux en sōt témoins,
Peut-estre pour Thesée en auroit-elle moins;
Dans vostre air, de Thesée elle trouve l'image,
Ces traits qui luy sont chers sont sur vostre visage,
Je l'écoute avec joye, helas! je m'aplaudis
Qu'en brûlant pour le Pere elle adore le Fils,
Tous ses soins vont pour vous jusqu'à l'inquiétude,
Et je rougis, Seigneur, de vostre ingratitude.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame!

ARICIE.

Hier encor elle parloit de vous
D'un air, dont mon esprit estoit presque jaloux;
Que j'endurois, Seigneur, une dure contrainte,
Quand luy cachant mes feux sous une injuste feinte
Elle me reprochoit alors avecque ardeur
Que je parlois de vous avec trop de froideur.

On diroit à la voir languiſſante, abatuë,
Qu'un poiſon lent, ſecret, la conſume, la tuë,
Et de ſon cher Epoux le triſte éloignement
Depuis un ſi longtemps la touche tendrement;
Elle pleure ſouvent, ſans ceſſe elle ſoûpire,
L'abſence de Theſée eſt pour elle un martyre...

HIPPOLYTE.

Et pour elle & pour nous que n'eſt-il de retour?
Madame, vous verriez l'excés de ſon amour.
Elle vient, je vous quite.

ARICIE.

Helas! il fuit la Reyne,
Et ſon empreſſement n'attire que ſa haine.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE *à part.*

ARreſte, Phedre, arreſte, & cours plutôt cacher
Un ſecret que l'Amour commence à t'arracher;
Et vous, cruels Tyrans, impétueuſe flame,
Gloire, dépit, raiſon, qui déchirez mon ame,
Secret fardeau peſant qui me fais ſoûpirer,
Helas! pour un moment laiſſez-moy reſpirer.
Princeſſe, vous voyez une Reyne affligée
Dans les plus noirs chagrins mortellement plongée,
Qui ne peut plus ſe taire, & qui n'oſe parler,
Et qui cherche par tout qui peut la conſoler.

ARICIE.

Madame, je conçois les douleurs d'une Amante,
Quand d'un Heros qu'elle aime elle eſt longtemps abſente;

Vous adorez Thesée, & sans doute les Dieux
Par son heureux retour exauceront vos vœux,
Ils seront attendris de l'état pitoyable...

PHEDRE.

Que vous connoissez mal la douleur qui m'accable!
Je ne pourois le voir sans un mortel effroy,
Et Thesée infidelle a dégagé ma foy.
Toute la Grece sçait que Phedre infortunée,
De mesme qu'Ariane en est abandonnée;
Sur le point d'un Hymen il ose me trahir,
Il me quite l'Ingrat, & je dois le haïr,
Et bien que contre luy tout me parle & m'irrite,
Je ne sçaurois haïr le Pere d'Hippolyte.

ARICIE.

Ah! conservez, Madame, un si beau sentiment,
Thesée est vostre Epoux & toûjours vostre Amant;
Bien qu'il vous ait quittée, il n'est point infidelle,
Il court sans balancer où la gloire l'apelle,
Les Héros comme luy, par cent périls divers,
Vont chercher les Tyrans au bout de l'Univers,
Et souvent sa valeur à son amour fatalle
Vous donne dans son cœur la Gloire pour Rivalle,
Mais son retour enfin...

PHEDRE.

A ce fatal retour,
Pour Rival à sa Gloire il trouvera l'Amour,
Mais peut-estre un Amour qui nous sera funeste,
Un Amour malheureux que ma vertu déteste;
Aricie, il est temps de vous tirer d'erreur,
Je vous aime, aprenez le secret de mon cœur;
Et les soûpirs de Phedre & le feu qui l'agite,
Ne vont point à Thesée, & cherchent Hippolyte.

ARICIE.

Hippolyte!

PHEDRE.

Et Trezene est la fatal sejour
Où le Fils de Thesée alluma cet amour.
On fust à nostre abort rendre les Dieux propices,
Au Temple de Diane on fist des Sacrifices,
D'une pompeuse Feste Hippolyte eut les soins,
Mes yeux, mes tristes yeux, en furent les témoins.
Escorté d'une illustre & superbe Jeunesse,
En luy je vis l'honneur & la fleur de la Grece,
L'air d'un jeune Héros, un front majestueux;
La douceur de ses traits, & le feu de ses yeux,
Cette fierté charmante, & ce grand caractere
(Tel que porte le front de son auguste Pere)
Eblouïrent mes yeux, & passant en mon cœur
Je connus Hippolyte, & sentis mon vainqueur,
Il offrit la Victime, & d'un desir profane
J'enviois en secret le bonheur de Diane,
J'aurois voulu luy faire un larcin de ses vœux,
Je conjurois Vénus de luy donner mes feux,
Mais la Déesse enfin me punit de ce crime,
Du Sacrifice helas! Phedre fust la victime,
Et sans plus respecter la sainteté du Lieu,
Mon cœur n'y reconnut qu'Hippolyte pour Dieu.

ARICIE.

Ah! Madame, Thesée avec plus de justice
Devoit estre l'objet d'un si beau Sacrifice;
Mais brulãt pour son Fils, Dieux! que pretẽdez-vous?
Hippolyte le Fils de vostre illustre Epoux!

PHEDRE.

Non, non, les derniers nœuds des Loix de l'Hymenée
Avec Thesée encor ne m'ont point enchaînée,
Je porte sa Couronne, il a reçeu ma foy,
Et ce sont mes sermens qui parlent contre moy.

Les Dieux n'allument point de feux illégitimes;
Ils feroient criminels en infpirant les crimes;
Et lors que leur couroux a verfé dans mon fein
Cette flame fatale & ce mortel venin,
Ils ont fauvé ma gloire, & leur couroux funefte
Ne fçait point aux Mortels infpirer un Incefte,
Et mon ame eft mal-propre à foûtenir l'horreur
De ce crime, l'objet de leur jufte fureur.

ARICIE.

Mais, Madame, fongez qu'Hippolyte infléxible,
Aux charmes de l'Amour ne fuft jamais fenfible,
Son naturel fauvage & fa fombre fierté
Luy font toûjours fermer les yeux à la Beauté;
La farouche Amazone, Antiope fa Mere,
Luy donna dés l'enfance une humeur trifte & fiere;
Et farouche comme elle, & dans nos Bois errant,
Solitaire, il promene un cœur indifférent.

PHEDRE.

Helas! je me croyois plus fuperbe & plus fiere,
De la Race du Dieu, Pere de la Lumiere,
Avec dédain j'ay veu des Roys humiliez
En la Cour de Minos foûpirer à mes pieds;
Mais Dieux! nous méprifons les conqueftes faciles,
Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquiles,
Et c'eft le piege adroit où l'Amour nous furprend,
Quand il arme nos yeux contre un Indifférent.
Par orgueil on veut vaincre, on s'atache, on s'oublie,
En voulant l'attendrir on fe trouve attendrie,
Noftre fierté commence à nous abandonner,
Et l'on prend de l'amour lors qu'on croit en donner.

ARICIE.

Que je vous plains, Madame, & que vous devez
craindre!

PHEDRE.

C'eſt trop longtemps me taire, & c'eſt trop me contraindre,
Parlons, puis qu'il y va du repos de mes jours,
Ne me refuſez pas de fidelles ſecours,
J'aime Hippolyte, aimez Deucalion mon Frere,
Son cœur brûle pour vous d'une flame ſincere,
Et pour unir la Crete au Royaume d'Argos,
Il doit mettre à vos pieds le Sceptre de Minos;
Oüy, Princeſſe, portez une double Couronne;
Pour moy, qui ſuis les Loix que mõ amour m'ordõne;
A mon fatal panchant je vais m'abandonner,
Hippolyte dans peu ſe verra couronner,
J'ay preparé l'eſprit du Peuple de Trezene
A le proclamer Roy comme il me nomma Reyne,
De la mort de Theſée on va ſemer le bruit,
Et pour ce grand deſſein j'ay ſi bien tout conduit,
Qu'il faudra qu'Hippolyte à mes vœux moins cõtraire
Reçoive cette Main deſtinée à ſon Pere,
Et que s'il veut regner, le Trône eſtant à moy,
Qu'il ne puiſſe y monter qu'en recevant ma foy.
Quoy? de ce grand projet Aricie eſt ſurpriſe?

ARICIE.

Madame, je frémis d'une telle entrepriſe,
Et je tremble pour vous... enfin pour voſtre amour.
Juſtes Dieux ! ſi Theſée avançoit ſon retour,
Que feriez-vous, Madame?

PHEDRE.

Ah! ma chere Aricie,
Il eſt plus d'un chemin pour ſortir de la vie,
Mais mon Frere dans peu viendra me ſecourir,
Et j'attens une Armée avant que de mourir;
Je ſçay quelle amitié pour moy vous intéreſſe,
Uniſſons-nous enſemble, & plaignez ma foibleſſe,

J'aime, je brûle, ainsi l'ont ordonné les Dieux;
La mort, la seule mort, peut éteindre mes feux;
Puis que le Destin veut que j'adore Hippolyte,
J'obeïs, son Arrest me tient lieu de merite;
Mais si je suis réduite à ne rien esperer,
Je puis tout perdre. Adieu, je vais tout préparer,
Et pour ce grand dessein, où mon amour m'entraîne;
Travailler en Amante, & commander en Reyne.

SCENE IV.

ARICIE.

AH! Dieux! c'estoit donc là cette tendre amitié,
Ces maux & ces langueurs de qui j'avois pitié?
Ses feux m'ont abusée, & j'en suis interdite,
Phedre, Phedre à mes yeux brûle pour Hippolyte.
Credule & jeune encor, jusqu'à ce triste jour
Je n'ay sçeu démesler l'Amitié de l'Amour;
Mais quoy? ses yeux remplis de langueur & de flame;
Trahissoient si souvent le secret de son ame,
Ses soûpirs & ses feux me devoient éclairer,
Et la simple amitié fait-elle soûpirer?
Cependant Phedre cede au torrent qui l'entraîne;
Que faire? Juste Ciel! elle est Amante & Reyne,
Cher Hippolyte helas! tu voyois ce danger?
Elle peut tout, du moins elle peut se vanger;
Fuis de ces tristes Lieux; va, si tu m'en veux croire,
Mettre en depost ton cœur dans le sein de la Gloire,
Et malgré mon amour qui veut me démentir,
Je cours en soûpirant t'ordonner de partir.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, HIPPOLYTE.

ARICIE.


E n'en puis revenir, & j'en soûpire encore;
Pourquoy me cachiez-vous que Phedre vous adore?
Sa bouche en m'accablant a dissipé l'erreur
Dont ses soûpirs devoient avoir instruit mon cœur.

HIPPOLYTE.

Madame, de quel front pouvois-je vous aprendre
Ce secret si fatal que vous deviez entendre?
Helas! estoit-ce à moy de parler?

ARICIE.

Non, Seigneur,
Ce n'estoit point à vous, mais c'estoit à mon cœur,
C'estoit moy qui devois estre plus penétrante,
Et sans estre jalouse helas! est-on Amante?
Quoy donc? tranquilement j'ay veu Phedre pleurer?
J'ay pû la voir sans crainte à vos yeux soûpirer?
Non, Seigneur, l'amitié ne fust jamais si tendre,
Et sans crime, l'Amour ne pouvoit s'y méprendre.
Mais enfin, ç'en est fait, & je veux m'en punir,
C'est à present, Seigneur, que je dois vous bannir,

Moy-mesme loin d'icy je consens...

HIPPOLYTE.

Ah! Madame,
Je ne connoissois pas la force de ma flame,
Et je sens que mon cœur par un prompt repentir
A cet éloignement a peine à consentir;
Je le pressois tantost, vous m'osiez le defendre,
Vous le pressez, mon cœur refuse de s'y rendre;
Tremblant aupres de vous, incertain, & confus,
Je ressens des transports qui m'estoient inconnus;
Quand je veux rapeler en ma triste memoire,
Que mon Pere me parle aussi-bien que ma gloire,
Je l'entens pres de Phedre, & lors que je vous vois,
L'Amour parle, & mon cœur n'écoute que sa voix.

ARICIE.

Ah! Seigneur, craignons Phedre, & je n'ose vous dire
Son pouvoir, ses desseins, son amour, j'en soûpire,
Elle est belle, elle regne, & peut unir son sort...
Que feriez-vous, Seigneur, si Thesée estoit mort?

HIPPOLYTE.

Je vous couronnerois, Madame, dans Trezene,
Aux yeux de Phedre mesme.

ARICIE.

Ah! redoutez sa haine,
Je connois sa fureur, il faut la ménager,
Un amour offensé peut-il pas se vanger?
Si Phedre penétroit ce dangereux mistere,
Je serois exposée à toute sa colere,
Heureuse, si moy seule attirois son couroux!
Mais helas! je craindrois qu'il ne tombât sur vous;
Que diray-je? je crains vos yeux, vostre visage,
Et pourquoy n'a-t-il plus cet air triste & sauvage
Qui glaçoit autrefois mes feux & mes desirs?
Ah! s'il se peut, Seigneur, étoufez vos soûpirs,

Rapelez, s'il se peut, vostre heureuse indolence,
Que l'Amour vous redonne un air d'indiférence,
Et pour cacher à Phedre une innocente ardeur,
Demandez à vos feux une feinte froideur?
Mais non, partez plutost, & suivez vostre Pere,
Voyez ce qu'il a fait, ce que vous devez faire,
Le depart est plus seûr, & dût-il m'accabler,
Rapelez ces vertus qui me faisoient trembler.

HIPPOLYTE.

Quoy? donc...

ARICIE.

J'aperçois Phedre, ah! cachons nostre flame,
Et craignons que nos yeux ne trahissent nostre ame.

HIPPOLYTE

Je ne répons de rien en l'état où je suis.

ARICIE.

Souvenez-vous, Seigneur, de qui vous estes Fils?

SCENE II.

PHEDRE, HIPPOLYTE, ARICIE.

PHEDRE.

On vient de nous donner de sensibles allarmes,
Seigneur, & qui pouroient nous coûter bien des larmes;
Idas prepare tout, & pour un grand dessein
On dit que vous partez peut-estre dés demain.
Quoy? Seigneur, croyez-vous que le Peuple tranquile
Vous laisse apres Thesée abandonner sa Ville?

Mais pour vous faire encor demeurer avec nous,
Vous verrez tous les Grecs tomber à vos genoux;
Vous connoissez l'amour du Peuple de Trezene,
Il ne souffrira point...

HIPPOLYTE,

J'aimerois mieux sa haine,
Madame; pretend-il pour me prouver sa foy,
Disposer d'Hippolyte & du Fils de son Roy?
Je veux suivre mon Pere, & ce depart l'étône;
Quoy? sorty d'Antiope, une illustre Amazône,
Et Fils du grand Thesée, il sçait trop qu'aujourd'huy
Je n'ay rien fait encor digne d'elle ou de luy.
A mon âge Thesée avoit purgé la terre
De cent Monstres cruels qui luy faisoient la guerre,
Et dés les premiers coups qui partoient de ses mains,
Attachoit à son bras le repos des Humains;
Qu'ay-je fait jusqu'icy qu'errant & solitaire
Entendre en soûpirant les hauts faits de mon Pere?
Mon Ayeul Pytheüs prist soin de m'élever,
Je cherché les périls que je pouvois braver,
Et ce Peuple est témoin que le Fils de Thesée
A du sang des Lions fait rougir son Epée;
La Chasse seule alors eût pour moy des attraits,
De Monstres à mon tour je purgé nos Forests,
Et j'ay perdu des coups, qui meritoient peut-estre
D'acabler des Tyrans qui m'auroient fait connoître.
Cependant jusqu'icy ma sterile valeur
D'un vil sang répandu ne peut me faire honneur;
Mon nom à peine écrit sur l'écorce des Arbres,
N'est point encor gravé sur l'airain ou les marbres,
Et le nom d'Hippolyte, & ses plus grands exploits,
Sont connus seulement aux Echos de nos Bois,
Quand le nom glorieux de l'illustre Thesée
Occupe avecque éclat toute la Renommée.

PHEDRE.

De ſi grands ſentimens ſont dignes d'un Héros,
L'on vous a toûjours veu l'ennemy du repos,
Et voſtre ame, Seigneur, de la gloire embraſée,
Fait reconnoître en vous le Fils du grand Theſée:
Mais qui nous defendra contre nos Ennemis?
Le Pere eſt mort peut-eſtre, & nous perdons le Fils,
Ce Fils qu'avec raiſon la Grece aime, revere,
Ce Fils l'auguſte image & le cœur de ſon Pere,
Dont les traits ſont ſi chers à mes ſens deſolez,
D'un Pere (quoy qu'ingrat) à qui vous reſſemblez,
Seigneur, il m'abandonne, & du moins s'il reſpire
Pour Phedre encor, peut-eſtre en ſecret il ſoûpire,
Et ſon cœur eſt touché d'un reſte de pitié,
Quand le voſtre inſenſible aux traits de l'amitié,
Dans ſon indifférence, & cruel, & barbare,
Rend Hippolyte helas! de ſes regards avare.
Ah! Seigneur, ſi jamais voſtre cœur enflamé
Connoiſſoit la douceur d'aimer & d'eſtre aimé!..

HIPPOLYTE.

Ah! qu'il eſt dangereux de le trop bien connoître,
Madame, cet amour qui devient noſtre Maître!

PHEDRE.

Tout aime cependant, & l'Amour eſt ſi doux,
La Nature en naiſſant le fait naître avec nous,
L'Univers n'eût jamais de Peuple ſi ſauvage,
Qui des premiers ſoûpirs ne luy rende l'hômage;
Si toſt que la Nature aprend à reſpirer,
L'Amour en meſme temps aprend à ſoûpirer;
Un Scyte, un Barbare aime, & le ſeul Hippolyte
Eſt plus fier mille fois qu'un Barbare & qu'un Scyte.

HIPPOLYTE.

Ah! Madame, depuis que j'ay reçeu le jour,
Je n'aime que la Gloire, & déteſte l'Amour;

Mais les brûlans desirs que sa beauté m'inspire, *Il*
Attendrissent mon cœur, il gémit, il soûpire, *regarde*
C'est elle qui le touche, il la voit, il s'y rend... *Aricie.*
Vous voyez que mon cœur n'est pas indifférend,
à Ph. Madame, mais aussi c'est cette mesme gloire
Qu'Hippolyte a toûjours presente en sa memoire;
L'image de Thesée & de ses grands exploits,
Excite ma vertu, l'apelle à haute voix,
C'est elle qu'il faut suivre, & qu'adore Hippolyte,
Et c'est pour elle enfin qu'il faut que je vous quite.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, demeurez, ne précipitez pas
Un depart qui m'annonce un funeste trépas,
Sans Thesée ou sans vous je ne sçaurois plus vivre,
Si vous partez enfin, Phedre sçaura vous suivre.
Si Thesée estoit mort, helas! dans mes malheurs
J'attendrois vostre main pour essuyer mes pleurs;
Mais enfin ce depart ne sert qu'à me confondre,
Et de Phedre, Seigneur, devez-vous pas répondre?
Elle est en vostre garde, & son sort en vos mains,
Mais vous estes toûjours le plus fier des Humains;
Ah! Princesse, parlez, joignez-vous à mes larmes.

ARICIE.

Madame, pour un cœur la gloire a bien des charmes.

PHEDRE.

Si ce depart, Seigneur, se pouvoit différer?
Faut-il pas quelques jours pour vous y préparer?

ARICIE *tout bas.*

Partez, Seigneur, partez.

HIPPOLYTE *à Phedre.*

Hé le puis-je, Madame,
Différer un depart?... Quel trouble dans mon ame!
Cependant je prévois qu'il faudra différer
Ce depart, dont mon cœur commence à murmurer;

Je dois trop de respect aux ordres d'une Reyne;
Pour quelques jours encor je demeure à Trezene,
Oüy, j'obeïs, Madame, & cet ordre est si doux,
Qui malgré mes desseins me retient pres de vous,
Que ma gloire jalouse en demeure interdite;
Mais helas! je ne suis ny Barbare, ny Scyte.
Adieu, Madame.

SCENE III.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

AH Ciel! qu'ose-t-il declarer?
Tout farouche qu'il est, je le voy soûpirer?
En croiray-je mes yeux? Ah! ma chere Aricie,
Depuis quand Hippolyte a-t-il l'ame attendrie?
Oüy, j'ay leu dans ses yeux une tendre langueur,
Son desordre annonçoit le trouble de son cœur,
Son visage inquiet m'a paru moins farouche,
Malgré luy ses soûpirs échapoient de sa bouche,
En parlant pour la Gloire il parloit foiblement,
Et contre l'Amour mesme il parloit tendrement.

ARICIE.

Mais s'il vous en souvient, l'exemple de son Pere,
D'Hippolyte a fait voir l'ame & le caractere;
Quel desir de la gloire, & quelle avidité
Nous marquoit d'un Héros la noble activité?

PHEDRE.

Je ne sçay si la gloire excitoit son envie,
Mais cette activité s'est bientost rallentie,

Et bien qu'elle ait pour luy des charmes assez doux,
Il partoit, cependant il demeure avec nous.
Son esprit agité, sa douce incertitude....
Mais depuis quelque temps il hait la solitude,
Il n'est plus si souvent dans le fonds des Forêts,
Il va moins à la Chasse, il demeure au Palais,
Il n'a plus l'air sauvage, il nous cherche, il soûpire;
Je repasse en secret tout ce qu'il a sçeu dire,
La Gloire le pressoit de sortir de ma Cour,
Mais Dieux! y seroit-il arresté par l'Amour?
Et, si nous en croyons à ce mesme Hippolyte,
Il n'est plus, a-t-il dit, ny Barbare, ny Scyte;
Si son cœur est sensible, il peut l'estre pour moy,
Je pouray luy donner la Couronne & ma foy,
Thesée est loin de nous, un rayon d'espérance
Me flate, & l'on peut tout par la perséverance.
Princesse, ah! je commence enfin à respirer,
Thesée est mort peut-estre, & je dois espérer....

SCENE IV.

CLEONE, PHEDRE, ARICIE.

CLEONE.

APrenez le bonheur que le Ciel nous envoye,
Tout le Peuple à grãds flots par mille cris de joye
Solemnise, Madame, un si fortuné jour,
Et de l'heureux Thesée annonce le retour.

PHEDRE.

Ah Ciel!

CLEONE.

Du fier Pallas il a puny l'audace,
Aux Portes de Trezene Hippolyte l'embrasse,
Tous deux vers le Palais...

PHEDRE.

Il suffit, laissez-nous.

SCENE V.

PHEDRE, ARICIE.

PHEDRE.

O Ciel! injuste Ciel! ce sont là de tes coups,
Acheve, & pour punir mõ amour & mes crimes,
Du centre de la terre ouvre-moy les abîmes?
Thesée est à Trezene? Ah! funeste retour
Qui m'arrache à jamais l'espoir de mon amour;
Quoy? l'ame toute en feu d'Hippolyte embrasée,
Iray-je recevoir l'infortuné Thesée,
Iray-je m'exposer à ses chagrins jaloux?
Thesée est cependant un Héros, mon Epoux,
Je l'aimé, je l'avouë, il eut pour moy des charmes,
Au defaut de mon cœur je te donne des larmes,
Héros, que malgré moy je quite & je trahis,
Mais helas! ne t'en prens qu'aux vertus de ton Fils?
Pourquoy l'as-tu fait naître avec tant de merite?
Pourquoy te trouves-tu le Pere d'Hippolyte?
Et puis que c'est ton sang qui triomphe de toy,
Accuses-en les Dieux, sans te plaindre de moy?
Que ne puis-je changer de cœur & de visage!
Je crains que de son Fils il n'y trouve l'image,

Mon trouble, ma rougeur, mes regards languiſſans,
Tout parle d'Hippolyte & du feu que je ſens,
Mon front va me trahir, & ma langue interdite
M'accuſer à Theſée, & nommer Hippolyte,
Mes yeux en ſont remplis, mon cœur en eſt atteint,
Et dans tous mes tranſports Hippolyte eſt dépeint,
Il vient avec Theſée, ah Ciel! ils ſont enſemble,
Je les verray tous deux? ah! Princeſſe, j'en tremble;
J'entens du bruit, on vient, je cours dans ce malheur
Leur cacher mon amour, ma rage, & ma douleur.

SCENE VI.

THESEE, HIPPOLYTE, IDAS, ARICIE, Gardes.

ARICIE.

QUoy, Seigneur, eſt-ce vous? Ah Dieux! quelle allégreſſe
Pour nous, pour Hippolyte, & pour toute la Grece,
De revoir un Héros toûjours victorieux...

THESE'E.

Madame, avec plaiſir je reviens dans ces lieux,
Et ſuis charmé de voir une belle Princeſſe
Prendre encor quelque part en ce qui m'intéreſſe;
Allez trouver la Reyne, allez la préparer
A revoir un Epoux à ſes pieds ſoûpirer,
Je connois l'amitié qui vous lie avecque elle;
Princeſſe, portez-en la premiere nouvelle,
Je vous ſuivray de pres, & dans peu de momens
Ayant donné quelque ordre, avec vous je m'y rends.

SCENE VII.

THESEE, HIPPOLYTE, IDAS, Gardes.

THESEE.

Vous me voyez, mon Fils, une insigne victoire
Adjoûte un nouveau lustre à l'éclat de ma gloire,
Non pas, comme l'ont crû mille Peuples divers,
Qui me font aujourd'huy revenir des Enfers,
Du reste des Humains je distingue Hippolyte,
A cent autres j'ay peint le Styx & le Cocyte,
La flame & les horreurs de ces Fleuves ardans,
Et la sombre pâleur de leurs manes errans;
Mais je crois vous devoir un recit plus sincere,
Vostre esprit est guery des erreurs du vulgaire,
J'ay dû par politique en répandre le bruit,
J'ay d'un pareil projet un vain Peuple séduit;
Aprenez donc, mon Fils, que sortant de Trezene,
Je suspendis l'amour pour faire agir la haine,
Pallas me fist quiter Phedre pour le punir,
Et différer l'Hymen qui nous alloit unir:
Le superbe Pallas par de sourdes intrigues
Formoit depuis longtemps de redoutables brigues;
Et déja comme luy ses orgueilleux Enfans
Dans Athenes marchoient sur les pas des Tyrans;
Je pouvois, il est vray, venir à force ouverte
Avec cent mille Bras travailler à leur perte,
Et j'aurois veu bientost mes desseins achevez
Sur le débris des Murs que j'avois élevez,

Mais j'aurois confondu le crime & l'innocence;
Je donné quelque temps pour meurir ma vangeance,
D'Athenes je voulus moy-mesme me bannir,
Et je n'oublié tout que pour m'en souvenir.
Un grand dessein se forme à l'ombre du mistere,
L'art de la Politique est d'aprendre à se taire,
Je me tûs, je partis avec Pirrythoüs,
Et dans plusieurs Païs passant en inconnus,
Nous avons étoufé des victoires celebres,
Et cent faits éclatans sous d'heureuses tenebres;
J'ay déguisé mon nom, de crainte que mon bras
Ne trahit mon dessein, ne l'apprit à Pallas;
Plus que mes Ennemis j'ay redouté Thesée,
Et craignant que ma gloire, ou que ma renômée
Ne courust déceler mon nom à l'Univers,
J'ay sçeu l'ensevelir jusques dans les Enfers.

HIPPOLYTE.

Ce grand projet, Seigneur, charmoit la Populace,
Et la Grece imbécille adoroit une audace
Qui devoit...

THESE'E.

Ecoutez un dessein mieux formé,
Et les puissans motifs qui m'avoient animé;
Quand Pallas me croyoit ou mort, ou dãs les chaînes,
J'endormis sa prudence, & volé vers Athenes,
Je m'y rends inconnu, j'y gagne en peu de temps
Des Amis, des Soldats, & des Chefs importans,
Il se trouve surpris, il se met en défence,
Mais mon bras dans son sang assouvit ma vangeance;
Ses Gardes, ses Enfans viennent de toutes parts,
Et font tomber sur nous une gresle de dars,
Pirrythoüs succombe, & ma juste colere
Immole les Enfans sur le corps de leur Pere,

J'en fais un ſacrifice aux manes irritez
D'un Amy tout ſanglant qui tombe à mes coſtez,
A mille coups afreux, enfin à cette Epée
Toute Athenes frémit & reconnut Theſée,
Elle tombe à mes pieds, & preſque en un inſtant
Fuſt d'un Peuple rebelle un Peuple obeïſſant.
De tout ce que j'ay fait j'ay voulu vous inſtruire,
Voila, dans ſes projets, comme on doit ſe conduire,
Avec quelle prudence on forme un grand deſſein,
Et comme on doit agir & de teſte & de main;
Voila par quelle route Alcide qu'on renomme,
Devenant un Héros, s'eſt diſtingué d'un Homme;
Je l'ay ſuivy : Mon Fils, devenez-en jaloux,
Soyez noſtre Rival, & faite plus que nous.

HIPPOLYTE.

Seigneur, à quelle ardeur voſtre exemple me livre!
Pour faire plus qu'Alcide, il ne faut que vous ſuivre,
Et marchant ſur les pas que vous m'avez tracez,
Paſſer tous les Héros qui nous ont devancez,
Vous m'avez enſeigné le chemin de la gloire,
Et je brûle, Seigneur...

THESE'E.

Il m'eſt doux de le croire;
Voyons Phedre, & donnons quelque choſe à l'amour;
Je l'adore, & je vais l'épouſer en ce jour.
Puiſſent les juſtes Dieux oublier leurs menaces,
Et verſer loin de nous leurs fatales diſgraces,
Mais mon Fils me raſſure, & je vois mon erreur,
Phedre chérit Theſée, & je connois ſon cœur,
Sans-doute elle a fait voir pendant ma longue abſence
Bien de l'inquiétude & de l'impatience;
Parloit-elle ſouvent de Theſée?

HIPPOLYTE.

Oüy, Seigneur;
Mais vous cõnoiſtrez mieux ſes tranſpors, ſon ardeur,
Vous-meſme...

THESE'E.

Allons, mon Fils, ſans tarder davantage,
De mon cœur a ſes yeux faire un nouvel hômage,
Et rempliſſant bientoſt ſes plus ardans ſouhaits,
Voir le plus heureux jour que nous verrons jamais.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARICIE, PHEDRE.

PHEDRE.

OUy, je romps avec vous pour un ſoin trop fidelle;
Que vous avois-je fait pour m'eſtre ſi cruelle,
Lors que voſtre barbare & funeſte amitié
Vous rend inéxorable à force de pitié?
J'eſtois heureuſement tombée évanoüye,
Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie,
Seule & ſans nul ſecours, preſte à finir mon ſort,
Dans cet afreux ſommeil j'enviſageois la mort,
Enfin ſans mouvement en proye à ma foibleſſe,
Par un dernier ſoûpir j'étoufois ma tendreſſe,
Quand vos cruels ſecours ſont venus m'arracher
La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher.

ARICIE.

Madame, je devois avoir ſoin d'une vie
Si chere à voſtre Epoux...

PHEDRE.

Non, vous m'avez trahie,

Et mes yeux ſe couvrant d'un eternel ſommeil,
N'auroient point veu Theſée à leur triſte reſveil.
A peine en reſpirant, ma debile paupiere
Joüiſſoit à regret d'une foible lumiere,
Quand Theſée & ſon Fils ont paru dans ces lieux;
Tremblante j'ay voulu tourner ſur luy les yeux,
J'ay rougy, j'ay pâly ; languiſſante, interdite,
J'ay voulu voir Theſée, & n'ay veu qu'Hippolyte,
J'ay ſoûpiré, fremy ; mes pleurs en ce moment
A mon crédule Epoux ont caché mon Amant,
Dans mon trouble Theſée a ſçeu trouver des charmes,
En ſecret je l'ay veu s'aplaudir de mes larmes,
Et luy meſme abuſé de mes ſens interdits,
A reçeu des ſoûpirs envoyez à ſon Fils.

ARICIE.

Ce Héros méritoit ſes ſoûpirs pour luy-meſme,
Madame, il a pour vous une tendreſſe extréme,
Et voſtre cœur remply des vœux qu'il a trahis,
Doit de l'amour au Pere, & de l'eſtime au Fils.
Oüy, Madame, ſongez que le jaloux Theſée
Brûlant pour vous, vous croit de ſa flame embraſée,
Et voyez les périls où vous vous expoſez,
Si bientoſt par malheur vous l'en deſabuſez;
Quand Theſée eſt jaloux, il y va de la vie,
La Mere d'Hippolyte éprouva ſa furie
Pour un leger ſoupçon, & peut-eſtre ſon Fils
Serviroit de Victime à ſes ſoûpirs trahis.

PHEDRE.

Theſée aime Hippolyte, & toute la tempeſte
En épargnant ſon ſang tomberoit ſur ma teſte,
Et tranquile, j'irois pour un deſtin ſi beau
Affronter ſans pâlir les horreurs du tombeau.
Mais enfin, je ne ſçay ſi je me ſuis flatée,
D'Hippolyte tantoſt j'ay veu l'ame agitée,

Vous estiez pres de moy ; ne vous souvient-il pas
Qu'en nous voyant, le Prince a soûpiré tout-bas?
Son desordre a fait voir un feu qu'il vouloit taire,
Il n'a pû le cacher mesme aux yeux de son Pere,
Thesée est penétrant, il a paru surpris
De trouver de l'amour dans les yeux de son Fils,
Ce Fils qu'il avoit crû jusqu'alors insensible,
L'embarras de Thesée estoit assez visible,
Et sur la foy d'un air & chagrin, & jaloux,
Je me suis cruë helas! digne de son couroux.

ARICIE.

Ah! cherissez plutôt un Héros qui vous aime,
Vous perdrez Hippolyte, & vous perdrez vous-mesme,
Pour luy tous vos soûpirs seront empoisonnez,
Et songez en l'aimant que vous l'assassinez...
Que deviendrois-je helas! si cet Amant si tendre
Perissoit... Oüy, Madame, & vous devez m'entendre,
J'y prens sans y penser mesme interest que vous,
Songez encore un coup que Thesée est jaloux,
Respectez un Hymen qui vous tient enchaînée,
Respectez un grand Roy qui vous a couronnée,
Thesée a vos sermens, Thesée a vostre foy,
Helas! de si beaux nœuds...

PHEDRE.

Dieux! qu'est-ce que je voy?
L'interest d'Hippolyte & celuy de Thesée
Frapent sensiblement vostre ame embarrassée,
Et vous feriez juger à vos sens interdits
Que le Pere vous touche icy moins que le Fils.

ARICIE.

Moy, Madame?

PHEDRE.

Oüy, vous? Justes Dieux! ah! je tremble.
Il soûpiroit, Madame, & nous estions ensemble;

Est-ce vous, qui tantost l'avez fait demeurer?
Est-ce vous? est-ce moy qui l'ay fait soûpirer?
Parlez, qui de nous deux?..

ARICIE.

Ah! sans-doute, Madame,
S'il soûpire, vos yeux ont fait naistre sa flame.

PHEDRE.

Souhaitez-lé du moins, voyez avecque horreur
Et toute ma tendresse, & toute ma fureur.
Le retour de Thesée & m'étonne & m'accable,
Je suis dans un état afreux, épouvantable,
Je vous aime, Aricie, & ma tendre amitié,
Ma rage, ou mon amour, vous doit faire pitié.
Des Hommes & des Dieux j'éprouve la colere,
Vous, Thesée, Hippolyte, & tout me desespere,
Du moins que l'amitié dans ce funeste jour
Ne coûte point encor un crime à mon amour.
Vos discours m'ont fait voir une flame fatale,
Cachez, cachez à Phedre une heureuse Rivale,
Epargnez-moy le crime où je vais succomber,
Et détournez les coups qui sont prests à tomber.

ARICIE.

Ah! Madame, croyez...

PHEDRE.

Je crois tout, Aricie,
Vous sçavez mon secret, c'est fait de vostre vie,
Si vous osez jamais... Le Roy vient, laissez-nous,
Et de Phedre jalouse évitez le couroux.

SCENE II.

THESE'E, PHEDRE, Gardes.

THESE'E.

ENfin, les Dieux, Madame, avec plus de justice
Exigent de nos cœurs de nouveaux sacrifices,
Ils vous rendent Thesée, & dans cet heureux jour
Me redonnent l'objet d'une si tendre amour;
Je viens avec plaisir remettre dans vos chaînes
Et le cœur de Thesée, & la superbe Athenes,
Mais il faut aujourd'huy par des nœuds eternels,
A la face des Dieux, au pied de leurs Autels,
Pour accomplir les Loix d'un si saint Hymenée,
Renouveler la foy que vous m'avez donnée;
Par mon ordre le Peuple en ce mesme moment
En prépare la pompe avecque empressement;
Mais je veux qu'Hippolyte... Ah! Dieux! pourquoy
Madame, & quels soûpirs?.. [ces larmes,

PHEDRE.

J'ay de justes allarmes,
Seigneur, je crains pour vous qu'un Pere furieux
Ne me vienne bientost arracher de ces lieux,
Et que de nostre Hymen l'appareil si celebre,
Ne serve à mon cercueil d'une pompe funebre.

THESE'E.

Madame, expliquez-vous?

PHEDRE.

Aprenez en deux mots
Le funeste secret du dessein de Minos;

Mon Frere arme, Seigneur, déja sa Flote est preste;
Tout ce grand aparcil menace vostre teste,
Il vous traite par tout d'injuste Ravisseur,
Ænarus avecque eux vient pour vanger ma Sœur,
Oüy, dans l'Isle de Naxe Ariane trahie
Luy doit donner la main pour prix de vostre vie,
Phedre fust cause helas! de cette trahison,
C'est ma fatale main qui détruit ma Maison,
Tout mon sang à la fois, & Pere, & Sœur, & Frere,
Sont armez contre nous d'une juste colere;
Songez, Seigneur, songez à chercher du secours,
Differez nostre Hymen encor de quelques jours,
Vous seul, & sans Armée....

THESE'E.

Est-ce là cette crainte
Et l'indigne douleur dont vostre ame est atteinte?
Mais pour vous rassurer & calmer vos ennuis,
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez qui je suis;
Oubliez les périls où mon amour me jette,
Je ne crains point Minos, ny les forces de Crete:
Le sang du Minautore à ses yeux répandu,
Un repos éternel à mon Païs rendu,
Cynnis & Cercyon mes premieres victimes,
Cette Epée en tout temps qui sçait punir les crimes,
Fumante encor du sang du perfide Pallas,
Répondent de Minos & de tous nos Etats.
Il doit se souvenir que Thesée intrépide
A marché jusqu'icy sur les traces d'Alcide,
Et nous avons tous deux sans armer les Humains
Moissonné nos Lauriers avec nos propres mains.
Ænarus & Minos sçavent trop qui nous sommes,
L'on ne nous vit jamais suivis de cent mille Hommes
Attaquer, conquérir, renverser les Etats,
Alcide seul l'a fait, & le doit à son bras:

Aidé de sa valeur & de sa renômée,
Son bras seul jusqu'icy luy tint lieu d'une Armée,
Et si dans l'Univers il a tout fait trembler,
Je le suivray, Madame, & luy veux ressembler.

PHEDRE.

Un Héros cependant peut tomber comme un autre,
Seigneur, mon interest est icy joint au vostre,
Je crains qu'on ne m'enleve à ce que j'aime... Helas!
Nous devons assembler nos Peuples, nos Soldats,
Opposer une Armée aux forces de mon Frere,
Et différer l'Hymen...

THESE'E.

Il n'est pas necessaire,
Et les Murs de Trezene, & ses fiers Habitans,
Vous offriroient sans moy de braves Combatans.
Mais les Dieux me font craindre un péril domestique
Contre qui doit s'armer toute ma politique,
Je tremble au souvenir d'un Oracle fatal,
Qui menace mon cœur d'un trop heureux Rival,
Mais d'un Rival si cher que je n'ose le dire.

PHEDRE.

Quel Oracle, Seigneur, quel Rival?

THESE'E.

J'en soûpire,
Madame, mais enfin l'Oracle de Délos
En passant m'a rendu ces redoutables mots.

Tu seras à ton retour
Malheureux Amant & Pere,
Puis qu'une main qui t'est chere
T'enlevera l'objet de ton amour.

Ah! Madame, voila sa réponse funeste.
Vos yeux comme les miens ont tantost veu le reste.
Je crains l'Oracle, helas! ce que j'aime le mieux,
Ce Fils qui m'est si cher, il soûpire à vos yeux,

Les miens en sont témoins.

PHEDRE.

Dieux! seroit-il possible?

THESE'E.

Ce Fils indifférent, je l'ay trouvé sensible,
Et lors que la Princesse estoit aupres de vous,
Sans doute elle aura veu son trouble comme nous;
Les transports, que pour moy vous avez fait paroître,
L'ont chagriné Madame, il me l'a fait connoître,
Par un dédain secret expliquant ses desirs,
Ses soûpirs insolens ont suivy vos soûpirs,
J'ay leu dans ses regards sa temeraire flame,
L'Oracle l'a prédit, sera-t-il vray, Madame,
Qu'une main qui m'est chere, à mon fatal retour,
Osera m'enlever l'objet de mon amour?

PHEDRE.

Hippolyte, Seigneur, sçaura tromper l'Oracle,
Thesée est à ses feux un invincible obstacle,
Il connoît les liens qui m'attachent à vous,
Il doit trembler au nom & de Pere & d'Epoux;
Helas! s'il avoit veu dans le fonds de mon ame
L'ardeur qui me devore, & l'excés de ma flame,
Il eut rougy, l'Ingrat...

THESE'E.

Madame, c'est assez,
Par ce Perfide seul mes feux sont offensez,
Je connois vostre amour, & dans cette disgrace
Ce n'est que par mon Fils que le Ciel me menace;
Mais je veux par l'Arrest que je vais prononcer,
Faire mentir ces Dieux qui m'osent menacer,
Et pour mieux étoufer ma juste jalousie,
Je veux...

PHEDRE.

Quoy donc? Seigneur.

THESE'E.

Qu'il épouse Aricie,

PHEDRE.

Aricie!

THESE'E.

Oüy, Madame, il faut dés aujourd'huy
Parler à la Princesse, & l'unir avec luy,
J'ay des raisons d'Etat qui veulent qu'Aricie
Par l'ordre de son Pere à mon Fils soit unie,
Par un Traité secret nous en sommes d'accord,
Il faut par cét Hymen disposer de son sort,
Et sans plus différer, qu'une mesme journée
M'unissant avec vous, voye un double Hymenée,
Que l'on cherche Hippolyte?

PHEDRE.

Ah: Seigneur, arrestez,
Laissez-moy luy parler, je sçay vos volontez,
Chargez Phedre du soin d'en instruire Hippolyte,
Je crains que contre un Fils un Pere ne s'irrite,
Je veux parler pour vous, & luy faire sçavoir
Vos ordres souverains, & quel est son devoir,
Vos discours seroient pleins d'aigreur & de colere,
Peut-estre oubliriez-vous que vous estes son Pere.

THESE'E.

Oüy, je luy parlerois avec trop de hauteur,
Vous tournerez son ame avec plus de douceur,
Vous tirez mon esprit d'un embarras extréme,
Madame, je le sçay. vous m'aimez, je vous aime,
Faites-luy voir son crime à soûpirer pour vous,
Mõtrez-luy dans Thesée un Pere, & vostre Epoux,
Pour éteindre ses feux découvrez-luy vostre ame,
Dépeignez luy pour moy l'excés de vostre flame,
Repetez-luy cent fois, pour le desesperer,
Qu'en vain, pour Phedre en vain il ose soûpirer;

Sur tout, tournez ses vœux du costé d'Aricie,
Faites qu à cet Ingrat elle se voye unie,
Vantez-en le merite, & sur tout la beauté,
Que vos mains, de ses fers chargent sa liberté?
(Je sçay que vous aimez cette illustre Princesse)
Ah! Madame, tâchez d'y tourner sa tendresse,
Je vais vous envoyer Hippolyte, & du moins
Qu'il tremble... Mais enfin j'atens tout de vos soins.

SCENE III.

PHEDRE.

QUe de trouble & d'horreurs dont mon ame est saisie!
Tu veux, cruel, tu veux que j'unisse Aricie
A ton Fils, & tu crois te servir de ma main
Pour ma Rivale...oüy, pour luy percer le sein.
Mais Ciel! en cet instant qu'estois-je devenuë,
Si je n'eusse surpris cet ordre qui me tuë?
Thesée alloit parler, son Fils alloit venir,
Helas! qu'aurois-je fait le voyant obeïr?
De son sort & du mien je suis encor maîtresse,
Il faut sonder son cœur, surprendre sa tendresse,
Je dois feindre, je dois, mais helas! quel effroy!
Si j'y trouve des feux pour un autre que moy.
Verray-je sans horreur cette flame fatale
Qui me perdra... Mais non, je perdray ma Rivale.
Cependant si les Dieux parlent en ma faveur,
S'ils prédisent des maux qui feroient mon bonheur,
L'embarras de Thesée, & l'amour qui l'agite,
Tous ses soupçons jaloux tombans sur Hippolyte,

S'accordent à l'Oracle, & me font preſſentir...
Mais le cœur d'un Ingrat les peut tous démentir.
Je ne le ſçay que trop, dans ce fatal miſtere
Les Dieux parlent en vain, ſi l'Amour ſçait ſe taire,
Je vais voir Hippolyte, & chercher dans ſes yeux
Mon Arreſt, mon Deſtin, mon Oracle, & mes Dieux;
Il vient, diſſimulons.

SCENE IV.

PHEDRE, HIPPOLYTE.

PHEDRE.

C'Eſt par l'ordre d'un Pere
Que j'exige de vous un aveu neceſſaire;
Et puis que vous pouvez le faire en liberté,
Je vous demande au moins de la ſincérité.
Pour moy, vous le ſçavez, ſon auguſte Hymenée
Fera voir ma fortune à la ſienne enchaînée,
Theſée a mes ſermens, & je l'épouſe enfin,
Je cede à mon étoile, & ſubis mon deſtin;
Mais, Seigneur, nous voulons aprendre l'un & l'autre,
Quand nous donõs nos cœurs, ſi vous gardez le voſtre,
Et ſi l'Hymen pour vous avoit quelques apas,
Seigneur, la jeune Helene...

HIPPOLYTE.

Ah! ne m'en parlez pas,
Madame, je hais trop le joug de l'Hymenée,
Je ne ſoufriray point que mon ame enchaînée
Par d'éternels liens gémiſſent ſous le poids
D'un Hymen, qui nous rend l'Eſclave de ſes Loix;

Nostre ame au mesme objet pour jamais attachée,
Que par la seule mort n'en peut estre arrachée,
Et cette jeune Helene avec tous ses appas,
Si j'en crois à mon cœur, ne le touchera pas.

PHEDRE.

Vous estes donc, Seigneur, toûjours fier, infléxible;
A l'Amour, à l'Hymen, vostre cœur insensible
En dédaigne le joug, chérit sa liberté,
Et puis qu'un si grand cœur refuse avec fierté
La plus grande Beauté de l'Europe & l'Asie,
Je n'ose vous parler d'Æglé, ny d'Aricie.

HIPPOLYTE.

Madame, Helene est belle, & peut se faire aimer,
Mais les yeux d'Aricie auroient dequoy charmer...

PHEDRE.

Aux charmes d'Aricie il n'est rien d'impossible,
Mais par bonheur, Seigneur, vous estes insensible,
Vous avez de bons yeux pour en voir tout le prix,
Mais enfin vostre cœur n'en fust jamais épris,
Oüy, je vous aplaudis de vostre indifférence,
Elle va me permettre une illustre Alliance
Qui doit unir la Crete au Royaume d Argos,
Et qui fera dans peu ma paix avec Minos.

HIPPOLYTE.

Quoy, Madame?

PHEDRE.

Seigneur, je prétens, & j'espere
Unir dans peu de jours Aricie à mon Frere.

HIPPOLYTE.

Vous, Madame?

PHEDRE.

Oüy, moy? Quel interest, Seigneur,
Prenez-vous à l'Hymen...

HIPPOLYTE.

L'intereſt de mon cœur;
Madame, & vous verrez peut-eſtre voſtre Frere
Me payer de ſon ſang ce deſſein temeraire,
Je périray plutoſt avant ce coup fatal...

PHEDRE.

Que dites-vous? ah Dieux!

HIPPOLYTE

Que je ſuis ſon Rival,
Que j'en fis un ſecret, que j'adore Aricie,
Et qu'à me l'arracher il y va de la vie,
Je n'en fais plus miſtere, & je ſçauray ſi bien...

PHEDRE.

Je connois ton ſecret, Ingrat, aprens le mien,
Ton heureuſe imprudence, & ton ardeur fatale,
M'ont enfin malgré toy découvert ma Rivale,
Tremble, je la connois, Phedre dans ſon malheur
Luy fera voir dans peu ſa Rivale en fureur,
Car dans mon deſeſpoir & ma douleur extréme
Je rougirois, Ingrat, de dire que je t'aime.

HIPPOLYTE.

Moy, Madame?

PHEDRE.

Oüy, toy, ç'en eſt fait pour jamais,
Je t'aimois, il eſt vray, Barbare, & je te hais...
Je t'aimois cependant, & tu l'as dû connoître,
Mille fois dans mes yeux ma flame a dû paroître,
Infidelle à Theſée, & toute entiere à toy,
Tu luy volois mon cœur, mes ſermens, & ma foy,
Oüy, Cruel, & c'eſt là ce qui me deſeſpere,
Rends-moy mō cœur, Ingrat, pour le rendre à tō Pere,
Pour toy ſeul j'immolé ma gloire & mon repos,
Ton amour me força d'oublier ce Héros,

D

Je sentis que mon ame alloit estre enchaînée,
Par un fatal panchant je me vis entraînée,
J'en ay gémy longtemps, j'ay longtemps combatu,
Et suis réduite enfin à pleurer ma vertu.

HIPPOLYTE.

Non, ce n'est point à moy que ce discours s'adresse,
Madame, & vous voulez surprendre ma tendresse,
C'est sans-doute à Thesée, & ce n'est pas à moy
Que vous avez donné vostre cœur, vostre foy;
Songez, songez, Madame, à la grandeur du crime
Qui nous perdroit tous deux...

PHEDRE.

J'en seray la victime;
Mais puis que malgré moy tu luy voles son bien,
C'est ton crime, Barbare, & ce n'est pas le mien.
Ah! ç'en est fait, Cruel, toûjours fier & farouche,
Aucun soûpir pour moy n'échape de ta bouche,
Tu vois sans t'émouvoir mes pressantes douleurs,
Avec tranquilité tu joüis de mes pleurs,
Je connois que ton cœur brûle pour Aricie,
Tu la veux épouser, mais tremble pour sa vie,
Je perdray ton Amante, & moy-mesme en mourant,
Helas! j'iray percer son cœur en soûpirant,
Et ma Rivale heureuse au milieu des allarmes
Voyant couler sur elle & mon sang & mes larmes,
Peut-estre en ce moment, malgré tout son effroy,
En mourant de ma main, aura pitié de moy.

HIPPOLYTE.

Ah! songez que ma vie est unie à la sienne,
Que pour la perdre il faut commencer par la mienne,
Que je ne connois plus ny respect, ny devoir,
Madame, & que je puis...

PHEDRE.

Tu vois mon desespoir,

Je puis tout perdre helas! dans ma fureur extréme,
Aricie, & Thesée, Hippolyte, & moy-mesme,
Mon Frere n'est pas loin; son Armée à tes yeux
Poura me secourir & desoler ces lieux,
Ma rage & son amour pouront tout entreprendre;
Je mettray ce Palais & ma Rivale en cendre,
Et si tu m'y contrains par l'éclat de tes feux,
C'est ton crime, Barbare, ou le crime des Dieux,
Il n'est rien de si saint que je ne sacrifie...
Apres cela, tu peux épouser Aricie.

SCENE V.

HIPPOLYTE.

Ciel! voila les malheurs que tu m'avois prédits,
Ah! Pere infortuné, mais plus malheureux Fils,
Que vas-tu devenir? & que pouras-tu faire?
Iras-tu découvrir ce funeste mistere,
Et portant à Thesée un poignard dans le sein,
De ta Princesse encor seras-tu l'assassin?
Je plains Phedre, elle m'aime, & je crains sa furie,
Mon amour imprudent assassine Aricie,
Phedre l'a découvert, elle peut s'en vanger;
Que de périls à craindre! Il faut la ménager,
Dissimulons encor. Dans son desordre extréme
Sans-doute que son cœur se trahira luy-mesme.
Quels malheurs je prévois! Allons hors de ces lieux
Consulter mon amour, Aricie, & les Dieux.

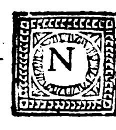
Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THESEE, ARCAS, Gardes.

THESE'E.


On, je sçauray punir une telle insolence,
Que l'on me laisse seul songer à ma vengeance,
Qu'on se retire, Arcas, je le veux...

ARCAS.

Mais, Seigneur,
De grace, aprenez-moy quel crime?..

THESE'E.

Ma fureur
Va bientost éclater contre ce qui l'irrite;
Pouvois-je croire helas! que Phedre...qu'Hippolyte...
Ah! j'en frémis, Arcas.

ARCAS.

Dieux! vous les menacez,
Seigneur, ces noms si chers que vous me prononcez;
Est-ce la Reyne enfin qui vous trahit?..

THESE'E.

La Reyne?
Ah! laisse-moy cacher mon amour & ma haine,

Laiſſe-moy mon ſecret, je te connois, Arcas,
Le bras déja levé, tu retiendrois ce bras;
Mais je veux qu'aujourd'huy tõbant ſur ma victime,
Il découvre à tes yeux le Coupable, & le crime.

ARCAS.

Conſiderez, Seigneur, qu'il ne ſera plus temps,
Quand vous aurez puny ce crime...

THESE'E.

Je t'entens,
Mais je veux prendre ſeul le ſoin de ma vangeance,
Je ſçauray meſurer la peine à cette offenſe,
Seûr de ſon amitié, pouvois-je avec raiſon
Prévoir une ſi lâche & noire trahiſon?
Devois-je redouter cette flame ennemie,
Et que ma gloire un jour tremblaſt d'une infamie?
Je ne m'attendois pas à mon triſte retour
De trouver dans ſon cœur ce criminel amour.

ARCAS *à part.*

C'eſt la Reyne ſans-doute. Ah! Seigneur, ſi la Reyne
Par un coupable amour allume voſtre haine,
Hippolyte...

THESE'E.

Aprens donc que par un coup fatal
Hippolyte aime Phedre, & qu'il eſt mon Rival.

ARCAS.

Quels témoins avez-vous de ſon crime?

THESE'E.

Mes yeux,
Ses ſoûpirs, Phedre enfin, & luy-meſme, & les Dieux.
Je ne te diray point qu'un Oracle funeſte
M'a prédit ce malheur, mais écoute le reſte,
Tu verras mieux que moy dans ce Fils odieux
Le fidelle inſtrument des menaces des Dieux.

Oüy, j'en doutois encor, j'avois quelque espérance;
Je dormois sur la foy de son indifférence,
Son cœur fier & farouche (eh! qui l'eût pû penser)
Entre les Dieux & luy me faisoit balancer;
Helas! il m'a tiré de cette incertitude,
Pour Phedre j'ay trop veu sa tendre inquiétude,
Et ses soûpirs plus seûrs qu'un Oracle fatal,
M'ont fait en frémissant connoître mon Rival.

ARCAS.

Mais s'il aime, Seigneur, les yeux de la Princesse
Ont pû toucher son cœur, meriter sa tendresse,
Peut-estre qu'Aricie...

THESE'E.

Il la refuse, Arcas.

ARCAS.

Il la refuse? ah! Dieux.

THESE'E.

Ne t'en étonnes pas,
Puis qu'il aime la Reyne, il n'est que trop possible
Qu'à l'hymen d'Aricie il paroisse insensible.
La Reyne mesme helas! m'avoit presté sa voix
Pour marquer à l'Ingrat mes ordres & mon choix,
Pour ce Perfide encor je fondois ma clemence,
J'attendois sa réponse avecque impatience;
Quand je l'ay veu sortir d'avec Phedre. A mes yeux
Il a paru surpris, ce Fils audacieux,
Il vouloit m'éviter, j'ay percé le mistere,
Ses yeux estoient brillans d'amour & de colere,
Son visage irrité, tout émeu, plein de feu,
D'un refus insolent me prédisoit l'aveu;
Alors en l'arrestant j'ay voulu me contraindre,
Pour le faire expliquer, mon couroux a sçeu feindre;
J'ay parlé d'Aricie, & d'Hymen à la fois,
Il a rougy, l'Ingrat, & tremblé de ce choix;

J'ay beaucoup de respect, Seigneur, pour la Princesse
(M'a-t-il dit). mais l'Hymen n'a pour nous rien qui presse,
Je suis jeune, elle est jeune, & l'on peut différer
Cet Hymen... A ces mots je l'ay veu soûpirer,
Son desordre m'a dit tout ce qu'il vouloit taire,
J'ay contraint cependant ma trop juste colere,
Et sans plus écouter ses mauvaises raisons,
Il m'a trop éclaircy mes funestes soupçons.

ARCAS.

Dieux! que croire?

THESE'E.

Aussitôt j'ay passé chez la Reyne,
Ses yeux étincelans de colere & de haine,
Où des larmes encor couloient abondamment,
M'ont sçeu tracer sa honte & son ressentiment.
Helas! qu'en cet état une Amante a de charmes!
Ma veuë & mon abord ont redoublé ses larmes,
Et pour mieux expliquer ses mortels déplaisirs,
Elle a laissé parler ses yeux & ses soûpirs.
Phedre ne fust jamais si touchante & si tendre,
Loin d'accuser l'Ingrat, elle veut le défendre,
Mais plus elle s'efforce à le justifier,
Plus je vois son audace, & ne puis l'oublier;
Pour un Perfide encor sa bonté s'intéresse,
Pour pallier son crime, elle parle, elle presse,
Mais ses soûpirs, ses pleurs, & tous ses tristes soins,
Du crime qu'elle taist sont autant de témoins.
Je prêvois donc, Arcas, qu'il faudra me défaire
D'un Rival insolent, & d'un Fils teméraire,
Je ne réponds de rien, s'il paroît à mes yeux,
Et je veux pour jamais le bannir de ces lieux.

ARCAS.

La Reyne vient, Seigneur.

THESE'E.

Dans ma fureur extréme
Pour m'apaiser encor elle vient elle-mesme,
Mais elle espere en vain...

SCENE II.

PHEDRE, THESE'E, ARCAS.

PHEDRE.

Seigneur, au nom des Dieux,
Ecoutez un peu moins un transport furieux,
La douleur & l'amour dont mon ame est atteinte
Pour vostre sang me donne une mortelle crainte,
Et dans le triste état où je vous ay laissé,
Je crains trop les éclats d'un amour offensé;
Mais, Seigneur, la Nature en faveur d'Hippolyte
Doit parler pour un Fils.

THESE'E.

A ce nom qui m'irrite,
Plus odieux pour moy que Procruste ou Cynnis,
Je ne reconnois plus qu'un Monstre dans mon Fils.
Helas! qui l'auroit crû qu'un Chasseur solitaire,
Dont le front paroissoit triste, farouche austere,
Ennemy des plaisirs, & qui n'eût autrefois
Rien d'humain, que les yeux, la démarche, & la voix,
Commençât a brûler par de honteuses flames,
Et courût choisir Phedre entre toutes les Femmes
Pour s'instruire à ses yeux comme il faut soûpirer,
Et prist un cœur humain pour me des-honorer?

Mais enfin, depuis quand ce Chasseur si sauvage
A-t-il changé d'humeur, d'esprit, & de langage,
Sans respect du Bandeau qu'il voit sur vostre front?
Depuis quel temps, l'Ingrat, vous fait-il cet affront?

PHEDRE.

Ce n'est que d'aujourd'huy que sa perfide flame
D'un aveu qui m'outrage assassine mon ame,
Et jamais à ma honte un aveu si cruel
Ne pouvoit me fraper par un coup plus mortel.
J'avois crû comme vous Hippolyte inflexible,
Et cependant, Seigneur, il n'est que trop sensible;
Il m'a sceu détromper, & dans ce triste jour
L'audace de son cœur a trahy son amour.
Oüy, Seigneur, quand je songe à ce feu teméraire;
Ah! je rougis encor de honte & de colere,
J'en soûpire de rage, & mon cœur offensé
Tremble pour l'avenir, & frémit du passé.

THESE'E.

Madame, c'est à moy que s'adresse l'offense,
C'est à moy seul aussi d'en prendre la vangeance;
Je suis charmé de voir qu'un si juste couroux
Contre ce Fils ingrat va m'unir avec vous,
Mais ne redoutez plus sa flame teméraire,
Pour vous en garantir je sçay ce qu'il faut faire;
Rassurez-vous. Je suis tout prest à le punir,
Oubliez le passé sans craindre l'avenir;
Je vous épargneray cette fatale veuë,
Qui blesse nostre amour, vous chagrine, vous tuë;
Le conseil en est pris, Madame, & desormais
Hippolyte à vos yeux ne paroistra jamais.

PHEDRE.

Ah! Seigneur, qu'avez-vous résolu?

THESE'E.

Non, Madame;
Le Perfide aujourd'huy d'une insolente flame
Ne méprisera plus & les Dieux, & les Loix,
Puis qu'il vous a parlé pour la derniere fois.

PHEDRE.

Pour la derniere fois! quelle funeste envie!
Quoy? Seigneur, voulez-vous attenter à sa vie?
Songez-vous sans pâlir, qu'en luy perçant le flanc
Ce seroit vous vanger sur vostre propre sang?
C'est vostre Fils, Seigneur, c'est ce cher Hippolyte,
De qui toute la Grece adore le merite,
Dont le frõt vous fait voir vostre image & vos traits,
Et de qui la valeur vous doit suivre de pres.
Oubliez comme moy son amour & son crime,
Ne vous immolez pas cette chere Victime,
A nostre amour, Seigneur, vous devez la donner,
Et si vous aimez Phedre, il faut luy pardonner.

THESE'E.

Non, ne m'en parlez plus, & sãs vous mettre en peine
D'un Rival insolent qui merite ma haine,
Tant de bontez, de soins, pour luy sont superflus,
Son Arrest est donné, vous ne le verrez plus.

SCENE III.

PHEDRE.

JE ne le verray plus! malheureuse Princesse!
Peux-tu voir en ce jour ta barbare tendresse
Te tendre la Nature & les Dieux ennemis,
Et par la main du Pere assassiner le Fils?

Le cruel cependant me va perdre luy-mesme,
Il adore Aricie, il me hait, & je l'aime,
Je respecte son cœur quand il perce le mien,
Et tremblante, je veux qu'on épargne le sien.
Sur le bord de la Tombe où son amour m'entraîne,
Puis-je encore à l'Ingrat refuser de la haine?
Il m'ofense, il m'outrage, ah! c'est trop balancer,
N'ayons plus de pitié pour qui m'ose offenser,
Meurs, Barbare... Mais quoy? je soûpire, je tremble,
Dieux! a-t-on tant de haine & tāt d'amour ensemble?
Gloire, honte, dépit, douleur, rage, pitié,
Raison, haine, fureur, jalousie, amitié,
Tous déchirent mon ame en ce desordre extréme,
J'aime ce que je hais, & je hais ce que j'aime,
Tous ces cruels Tyrans m'entraînent tour à tour,
Mais la haine est toûjours plus foible que l'amour.
Je me suis assurée en secret d'Aricie,
Un Ordre de ma part luy peut oster la vie,
J'ay remis ma Rivale en de fidelles mains,
Mais Dieux! pour un Ingrat je pâlis & je crains;
Oüy, consulte ton cœur, Princesse infortunée,
Verras-tu sans frémir trancher sa destinée?
Verras-tu sans horreur un Pere furieux
Dans le sang de son Fils se baigner à tes yeux?
Et c'est toy cependant qui d'une main timide
Pousse le bras d'un Pere à faire un parricide,
Quand ton coupable cœur dans le feu qu'il ressent
Sçait qu'Hippolyte helas! en est trop innocent.
Innocent! & c'est là ce qui fait tout son crime,
C'est par là que de Phedre il sera la Victime;
La Victime! Ah grands Dieux! quels funestes desirs!
Quelle Victime helas! qui coûte des soûpirs.
Sors, malheureuse, sors, pour finir tant d'allarmes;
Va, ne perds plus de temps à répandre des larmes,

Cours aux pieds de Thesée, & le tirant d'erreur,
Découvre-luy ton crime, & te perces le cœur?
Dérobe ta Rivale à l'horreur qui l'agite,
Et puis que tu ne peux vivre pour Hippolyte,
Rends-toy toute à la gloire, & mourant aujourd'huy,
Fais-luy voir Phedre au moins toute digne de luy.
Dieux! il vient.

SCENE I.V.

HIPPOLYTE, PHEDRE.

HIPPOLYTE.

IL me faut éclaircir d'un mistere,
Si j'ay tû par respect ce qu'il a fallu taire,
Madame, & si pour vous je me suis arraché
Aux plus étroits liens qui m'avoient attaché,
Si j'ay sçeu différer le bonheur de ma vie,
Aprenez-moy de grace où peut estre Aricie,
Je la cherche par tout, & ne la trouve pas,
Madame, tirez-moy d'un cruel embaras,
Vous sçavez l'interest de l'amour qui me presse,
Il faut sans balancer me rendre ma Princesse,
Parlez, expliquez-vous?..Dieux! qu'est-ce que je voy?
Que dois-je croire? helas! c'est attenter sur moy,
C'est sur mon propre sang, sur mon cœur, sur ma vie,
Dites, répondez-moy, qu'a-t-on fait d'Aricie?

PHEDRE.

Vous devez me parler avec moins de fierté,
Prince, pour vostre gloire, & pour sa seûreté;

A qui parle si haut, je ne sçay point répondre,
Quand on a de l'orgueil, j'ay l'art de le confondre,
Vous cherchez Aricie, & vous craignez sa mort,
Tremblez devant qui peut décider de son sort.

HIPPOLYTE.

Je vous entens, Madame, & voy ce qu'il faut craindre;
Mais je puis la vanger, & c'est trop me contraindre,
Craignez à vostre tour un Amant furieux
Qui pouroit tout...

PHEDRE.

J'ay sçeu l'arrester en ces lieux,
Elle est en mon pouvoir, & pour vanger ma flame
Je n'ay qu'à dire un mot, elle est morte.

HIPPOLYTE,

Ah Madame!
Quelle étrange fureur vous anime...

PHEDRE.

Ecoutez,
C'est assez, & c'est trop fatiguer mes bontez.
Aprens, cruel, aprens qu'en perdant l'espérance
Du moins pour assurer mon secret, ma vangeance,
J'ay remis ton Amante en de fidelles mains,
Helas! je balançois mes funestes desseins,
Peut-estre j'allois faire un noble sacrifice
A ma Rivale, à toy j'allois rendre justice,
A Thesée, aux Dieux mesme, & mourant sans éfroy
J'aurois versé du sang & des larmes pour toy?
Contre elle cependant tu m'as déterminée,
Je mouray, mais viens voir trancher sa destinée,
Mes yeux se repaîtront de son sang odieux,
Je vais faire expirer ma Rivale à tes yeux,
Et me voyant moy-mesme interdite, éperduë,
Barbare, elle verra que ton amour la tuë;

Apres, donne un cours libre à ta juste fureur,
Vange ton Aricie, & me perces le cœur,
Et la mort de ta main remplissant mon envie
Me sera mille fois plus douce que la vie;
Viens avec moy, Cruel?

HIPPOLYTE.

Madame, demeurez,
Tournez plutost sur moy des coups plus assurez,
Et sans aller plus loin chercher une vangeance,
En punissant le crime, épargnez l'innocence,
Je voudrois sans blesser & Thesée & les Dieux,
Pouvoir vous faire icy l'hômage de mes vœux,
Rendre à vostre merite un tribut légitime;
Mais quand je le pourois, le ferois-je sans crime?
Et l'Amour en Tyran qui dispose de nous,
Me donne à la Princesse, & m'éloigne de vous.
Malgré nous à son gré le Destin nous entraîne,
Il verse dans nos cœurs ou l'amour, ou la haine,
On n'en est point le maître, & chacun en naissant
Reçoit une influence, & court à son panchant,
Je repete à regret que j'adore Aricie,
Mais pour vous en vanger je vous offre ma vie,
Epargnez la Princesse, & par un coup mortel
Vangez sur tout mon sang cet aveu criminel.
Que tardez-vous, Madame, à punir un Coupable,
Pour Hippolyte ingrat soyez moins pitoyable,
A vos justes rigueurs il vient s'abandonner,
Déchirez donc ce cœur qu'il ne peut vous donner...
Madame, vous pleurez sans me vouloir entendre!
C'est du sang, & non pas des pleurs qu'il faut répãdre.

PHEDRE.

Quel sang puis-je verser, Ingrat, est-ce le tien?
Et tu sçais que pour toy je répandrois le mien,

Et quand tu m'attendris, & que tu me desarmes,
Pres de toy, je ne puis répandre que des larmes.
Je sçay qu'en cet instant, dans l'état où je suis,
Tu fais ce que tu dois, je fais ce que je puis,
Je connois ton devoir & le mien, pour m'y rendre,
Je tâche en vain... pourquoy rends-tu mon cœur si tendre?
Je connois tout mon crime, & ne puis l'éviter,
Montre-moy des vertus que je puisse imiter,
Et puis que mon amour s'acroît par mon estime,
Ta vertu ne me sert qu'à faire un nouveau crime.
Impitoyables Dieux! tranchez mes tristes jours,
O Mort! des malheureux l'azile & le recours,
Finissez de ces Dieux la haine & l'injustice,
Chaque instant de ma vie est un trop long suplice,
Qu'ay-je dit? qu'ay-je fait? quel crime ay-je commis
Pour oublier Thesée, & brûler pour son Fils?

HIPPOLYTE.

Souffrez que son amour & vous parle, & vous touche,
Ecoutez-le, Madame, il emprunte ma bouche,
Pour le Pere, voyez le Fils à vos genoux, *Il se met à genoux.*
Il joint le nom d'Amant avec celuy d'Epoux,
Recevez un amour...



SCENE V.

THESE'E, IDAS, PHEDRE, HIPPOLYTE, Gardes.

THESE'E *en entrant s'arreste, & veut mettre l'Epée à la main.*

Dieux! que vois-je? Ah! Perfide,
Tu périras.

PHEDRE *en l'arrestant.*

Seigneur, vostre main parricide
Pouroit sur vostre sang..

THESE'E.

Le Traistre à vos genoux
Ne merite que trop l'éclat de mon couroux;
Laissez, laissez, Madame...

PHEDRE.

Eh! que voulez-vous faire?
Songez au nom des Dieux que vous estes son Pere,
Epargnez vostre sang, & répandez le mien,
C'est le crime de Phedre, & ce n'est pas le sien.

THESE'E.

Ah! Monstre, Fils ingrat, tu demeures stupide,
Tu trembles, je le vois, ton crime t'intimide.

HIPPOLYTE.

Mon silence, Seigneur, & ma stupidité,
Ne sont point un effet de ma timidité,
Tout ce que vous voyez a droit de me confondre,
Contre un Pere irrité je n'ay rien à répondre,
Apres cela, Seigneur, vous pouvez m'accabler,

Hippolyte attendra son Arrest sans trembler,
Je vous quite, & dans peu vous pourrez me cōnoître.

SCENE VI.

THESE'E, PHEDRE, Gardes.

THESE'E.

QUoy dōc? tranquilemēt je vois partir le Traistre,
Je demeure immobile, une secrete horreur
Et m'arreste le bras, & me glace le cœur?
Ah Ciel! pour détourner une juste vangeance,
La Nature & les Dieux sont-ils d'intelligence?
Ce sont ces mesmes Dieux jaloux de leur Arrest
Qui prétendent tourner mō cœur cōme il leur plaist,
Ils empruntent pour eux la voix de la Nature,
Mais j'en veux étoufer jusqu'au moindre murmure,
Et s'ils parlent encor pour un perfide Fils,
La Nature & les Dieux seront mes ennemis?
Ils osent proteger le crime & l'injustice,
Et c'est par là qu'il faut qu'Hippolyte périsse,
C'est trop peu que l'exil; hola, Gardes, à moy?

PHEDRE.

Ah! Seigneur, arrestez, que de trouble, d'éfroy!
Perdez, perdez plutost la fatale furie
Qui vous fait immoler une si chere vie.
Quoy? je verrois périr ce Prince infortuné,
Et ma perfide main l'auroit assassiné?
Hé! de grace, Seigneur, épargnez-moy ce crime,
D'un remords éternel vous seriez la victime,

Vous ne verriez jamais Phedre qu'avecque horreur,
Je deviendrois l'objet d'une juste fureur,
Celuy de vostre haine & de vostre vangeance,
Par pitié laissez-moy ce reste d'innocence,
Je la demande en pleurs en ce malheureux jour,
Et du moins que je meure avecque vostre amour.

THESE'E.

Ah! Madame, je sçay discerner le Coupable,
Vostre cœur innocent du crime qui m'accable
Marque vostre tendresse avecque assez d'éclat,
Et vous en avez trop encor pour cet Ingrat.
Vous parlez pour mon sang, & mon ame interdite
Refuse de connoître un Fils dans Hippolyte,
Je n'y vois qu'un Rival, qui redouble aujourd'huy
Ma tendresse pour vous, & ma haine pour luy;
Mais de peur que l'Ingrat n'irrite cette haine,
Je m'en vais pour jamais l'exiler de Trezene.
C'est à vous que j'adresse un vœu si solemnel,
Justes Dieux! punissez un Fils si criminel!
Et toy? Neptune, & toy? dont la Race Divine
De Thesée annoblît le sang & l'origine,
Plongeant ce sang impur dans l'abisme des eaux,
Donnes ce Mõstre en proye à des Mõstres nouveaux.
Et vous, Dieux! qui là-haut faites trembler la terre,
Lancez sur ce Perfide un éclat de tonnerre,
Ma gloire est vostre ouvrage, il la veut outrager,
Et c'est bien moins à moy qu'à vous à la vanger.

PHEDRE. *Il sort.*

Et toy, Ciel! qui connois l'innocence & le crime,
Sauve Hippolyte, frape, & choisis ta Victime.

Fin du Quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHEDRE, ARICIE, CLEONE.

PHEDRE.



Rincesse, pardonnez à mes emportemens,
Oubliez mes fureurs dans mes embrassemens;
Si je vous ay donné de mortelles allarmes,
Si dans mon desespoir j'ay fait couler vos larmes,
J'ay d'un cruel destin éprouvé le couroux,
Et mon cœur a souffert mille fois plus que vous.
Malgré tous mes transports & ma funeste envie,
Hippolyte aujourd'huy vous redonne la vie,
Apres ce que j'ay veu, ce qu'il a fait pour moy,
C'est là le moindre prix que je doive à sa foy,
Je luy dois en ce jour & la vie, & la gloire,
Et pour en conserver l'éternelle memoire,
Je veux... Adieu, Princesse.

SCENE II.

ARICIE, CLEONE.

ARICIE.

Ah Ciel! qu'entens-je? helas!
Cleone, conçois-tu mon cruel embarras?
Conçois-tu les raiſons du retour de la Reyne?
Ses remords impréveus ont étouffé ſa haine,
Je ſuis libre, je vis, & crains pour mon amour
Les funeſtes raiſons de ce fatal retour;
Tu vis avecque horreur ſa noire jalouſie
Se nourir de l'eſpoir de m'arracher la vie;
Furieuſe tantoſt m'ayant fait arreſter,
Je voyois le trépas ſans pouvoir l'éviter,
Et dans ſon Cabinet en ſecret enfermée
J'attendois mon deſtin ſans en eſtre allarmée.

CLEONE.

Quoy? vous ne craigniez pas ſon funeſte tranſport,
Madame, & ſans pâlir vous attendiez la mort?

ARICIE.

Le diray-je, Cleone? à ſa fureur en proye
Je ſentois dans mon cœur une ſecrete joye,
Ses menaces, ſes pleurs, ſon éclatant couroux,
Avoient pour mon amour quelque choſe de doux,
Dans ſes plus vifs tranſports de douleur & de rage,
Je voyois mon bonheur écrit ſur ſon viſage,
Je liſois à travers ſon trouble & ſon effroy
Les dédains d'Hippolyte, & ſa flame pour moy;

Bien que son desespoir me dust rendre allarmée,
Je mourois, il est vray, mais je mourois aimée,
Et pour se consoler dans les plus grands malheurs
On voit avec plaisir une Rivale en pleurs.
Cependant à present sa fureur est éteinte,
Ce calme inopiné me donne de la crainte,
La Reyne vient en pleurs me plaindre, m'embrasser,
Me rendre libre enfin. Ciel! que dois-je penser?
Contre moy sans raison se vit-elle animée?
D'Hippolyte inconstant serois-je moins aimée?
Ou mon cruel Amant plus timide que moy
Pour le prix de mes jours luy donne-t-il sa foy?

CLEONE.

Quoy? lors que vous voyez sa fureur rallentie,
Vous craignez sa clemence, & redoutez la vie,
Madame? Je ne sçay si vos feux sont trahis,
Mais Thesée irrité ne veut plus voir son Fils,
Hippolyte en ce jour est l'objet de sa haine,
On dit mesme en secret qu'il brûle pour la Reyne,
Ce bruit est répandu, l'on en parle tout-bas,
Et l'on croit dans Trezene...

ARICIE.

Ah Dieux! n'acheve pas,
Thesée est irrité, la Reyne est adoucie,
Elle est venuë en pleurs me redonner la vie,
Et la cruelle helas! dans mon funeste sort
M'arrachant mon Amant, me redonne la mort.
Dieux! que fait cet Ingrat lors que Phedre m'acable,
Il viendroit me trouver s'il n'estoit point coupable,
Je le verrois, Cleone, & loin de m'oublier,
Il chercheroit du moins à se justifier,
Mais il ne paroît point, tout est dans le silence,
Et Thesée irrité ne prend pas sa defense;

Marchesa di Rinaldi

La Reyne, ſans couroux le condamne aujourd'huy;
Et je n'ay que mon cœur qui parle encor pour luy,
Juſte Ciel! qui voyez mon amour & ma peine,
De Phedre rendez-moy la colere & la haine!
Dût-elle me coûter tout mon ſang en ce jour,
Qu'Hippolyte à ſes yeux me rende ſon amour!

SCENE III.

THESEE, ARICIE, CLEONE, Gardes.

THESE'E.

AH! venez prendre part en la douleur d'un Pere
Dont un Fils inſolent irrite la colere,
Son audace aujourd'huy me trouble, me confond,
Mais, Madame, avec moy vous partagez l'affront;
Le Traiſtre, comme à moy, vous a fait un outrage;
D'une éternelle Paix vous eſtiez le ſeul gage,
Mon Fils au Roy d'Argos pour vous ſe vit promis,
Et vous fuſtes par luy deſtinée à mon Fils;
Envoyée en ma Cour par le Roy voſtre Pere,
De nos ſecrets deſſeins je vous fis un miſtere,
J'attendois qu'Hippolyte en voyant vos beautez
Par ſon propre panchant ſuivit nos volontez,
Mais ſon humeur farouche & ſon indifférence
Suſpendit pour un temps cette illuſtre Alliance,
Je le vis à regret. A mon fatal retour
J'ay trouvé dans ſon cœur un déteſtable amour,
Et loin de s'enflamer d'une ardeur légitime,
Il n'aime le plaiſir qu'aſſaiſôné de crime,
Les menaces des Dieux, ſes regards, ſes ſoûpirs;
M'avoient fait preſſentir ſes injuſtes deſirs,

Au Perfide aujourd'huy je vous ay proposée,
Et, Madame, à ma honte il vous a refusée,
Sans respect d'un Hymen qui doit m'estre si cher
Il soûpire pour Phedre, & veut me l'arracher,
J'en suis trop éclaircy ; sans redouter ma haine,
Je l'ay trouvé, l'Ingrat, seul aux pieds de la Reyne
Une juste fureur m'ordonnoit son trépas,
Mais Phedre & la Nature ont retenu mon bras,
Et de peur que ce Bras pour punir le Perfide,
Sans épargner mon sang, ne fasse un parricide,
J'abandonne ce Fils, & ce Monstre odieux,
Et j'ay remis le soin de ma vangeance aux Dieux.

ARICIE.

Aprenez donc, Seigneur, les malheurs d'Aricie,
Je croyois qu'il m'aimoit, & l'Ingrat m'a trahie,
Luy-mesme, ce matin m'est venu declarer
Que j'allumois le feu qui le fist soûpirer;
Pour me persuader de toute sa tendresse,
Mon cœur n'a consulté que ma propre foiblesse,
Et son amour n'estoit qu'un amour affecté
Que mes foibles attraits n'avoient pas merité;
Pour Phedre il m'osa feindre une immortelle haine,
Et cependant l'Ingrat court aux pieds de la Reyne.

THESE'E.

Quoy donc? il vous voyoit, il vous rendoit des soins,
Il vous aimoit, Madame?

ARICIE.

Il le feignoit du moins,
Oüy, tantost devant vous il me faisoit entendre
Qu'il m'aimoit, mais d'un air si touchant & si tendre,
Que j'en estois charmée, & mon cœur abusé
Par Hippolyte alors n'estoit pas refusé.

THESE'E.

Ah Dieux! c'estoit pour vous qu'il soûpiroit, Madame;
Devant Phedre à mes yeux vous allumiez sa flame,
Pour vous tous ses soûpirs....

ARICIE.

Il m'en flatoit, Seigneur,
Et j'avois pour garans d'une si douce erreur
Son aveu, les transports qu'il m'avoit fait paroître,
Tous ses brûlans soûpirs dont il n'estoit plus maître,
Que devant Phedre mesme il n'a pû retenir,
Et que par mon trépas elle a voulu punir.
Quand on voit sa Rivale à sa perte animée,
Helas! peut-on douter que l'on ne soit aimée?
Sans respect des liens qui l'attachoient à vous,
La flame d'Hippolyte allumoit son couroux,
Vostre absence nourit cette flame fatale,
Elle aimoit Hippolyte, & j'estois sa Rivale,
Elle m'a cruë aimée, & dans ce triste jour
J'ay par mille périls acheté cet amour,
Et j'espérois du moins voyant sa jalousie
Payer un peu d'amour aux despens de ma vie.

THESE'E.

Dieux! qu'entens-je, Madame? interdit, étonné,
Vous me rendez l'effroy que je vous ay donné!
Quel horrible nuage! & quel afreux mistere,
Trop malheureux Amant! mais trop barbare Pere!
Les Dieux m'ont-ils trompé dans ce funeste jour?
Où mes yeux n'ont-ils pû démesler cet amour?
Mon Fils est mon Rival, ou Phedre est infidelle,
Hippolyte innocent, ou Phedre criminelle,
L'un ou l'autre m'offense, & j'ay pour ennemis
Ou le sang, ou l'amour, ma Maîtresse, ou mon Fils;
Helas! de quel costé que paroisse le crime,
Il n'offre à ma fureur qu'une chere Victime,

Et Pere malheureux, Amant deſeſperé,
Faut-il de tous coſtez que je ſois déchiré,
Et que pour me vanger d'une injuſte tendreſſe,
Je me doive immoler mon Fils, ou ma Maîtreſſe?
Ah! Madame, je n'oſe emprunter des clartez,
Je cherche de l'erreur & des obſcuritez,
Je crains de rencontrer Hippolyte fidelle,
Et je tremble de voir la Reyne criminelle.
Dieux! quand je reflechis ſur ſes emportemens,
Sa douleur pour mon Fils, ſes tendres mouvemens,
Quand je l'ay menacé pour Phedre, quelle atteinte!
Que de pleurs, de ſoûpirs, que d'horreur, & de crainte!
Ah! ſes injuſtes feux ont ſçeu trop éclater,
Et meſme je n'ay pas la douceur d'en douter.
Cependant Hippolyte eſt ſorty de Trezene,
Je l'ay banny, Madame, & chargé de ma haine,
Mes imprécations dans mon jaloux tranſport
Pour toute grace aux Dieux ont demandé ſa mort,
Et je crains que ſuivant l'effet de leur menace
Ils n'accordent trop toſt cette funeſte grace.

ARICIE.

Seigneur, qu'avez-vous fait dãs voſtre emportement?
Je crains pour voſtre Fils, je crains pour mon Amant,
Rapelez au plutoſt ce ſeul Fils qui vous reſte,
Retractez pres des Dieux un Arreſt ſi funeſte;
Que deviendrois-je helas! ſi pour vous en punir
Ces Dieux trop prompts...

PHEDRE.

Je vais le faire revenir,
Qu'on coure apres mõ Fils, Gardes qu'on le rameine,
Mais en partant, icy faites venir la Reyne,
Je veux la voir; je veux luy parler devant vous, *à Ar.*
Dans ſes feux criminels allumer mon couroux,

Nourir ma jalousie, irriter ma colere,
Perdre le nom d'Amant, prendre celuy de Pere,
Et dans ses traistres yeux, sans espoir de retour,
Boire à longs traits la haine où je puisé l'amour.
Mais j'aperçois Megiste; hé bien, que fait la Reyne,
Viendra-t-elle?

SCENE IV.

MEGISTE, THESEE, CLEONE, ARICIE, Gardes.

MEGISTE.

Seigneur, elle est hors de Trezene,
Sur son Char, d'Hippolyte elle a suivy les pas,
L'un & l'autre partis...

ARICIE.

Je suis trahie helas!

THESE'E.

Ciel! qu'entens-je? mon Fils est-il d'intelligence
Avec Phedre? & tous deux me font-ils cette offense?
L'Oracle est accomply, Fils trop audacieux,
Ta fureur sçait tenir la parole des Dieux.
Oüy, j'ay trop differé d'en faire ma victime,
La Nature tâchoit de me cacher son crime,
Les Dieux qui l'ont permis ne l'en puniroient pas,
Et je vais confier ma vangeance à mon bras;
Grace à ces Dieux cruels, grace à leur injustice,
De ce Monstre je vais leur faire un sacrifice,
Rien ne m'arreste plus, je cours sur leur Autel
Répandre avec plaisir un sang si criminel,

Je serviray de Prestre, & de mes mains sanglantes
J'iray leur presenter ses entrailles fumantes,
Ils verront à travers de son cœur enflamé
Les horreurs de ce feu qu'ils avoient allumé.
J'en frémiray sans-doute, & vangeant mon injure
Il en poura coûter des pleurs à la Nature,
Et s'ils forcent le Pere à m'assurer le Fils,
Peut-estre ils frémiront de se voir obeïs.

SCENE DERNIERE.

IDAS, THESE'E, ARICIE, CLEONE, MEGISTE.

IDAS.

Ah! Seigneur, aprenez l'avanture funeste
D'Hippolyte.

ARICIE.

Quoy donc?

THESE'E.

Parle, acheve le reste;
Les Dieux ont-ils puny ce teméraire Fils?

IDAS.

Tous vos desirs cruels ont esté trop remplis.
Apres qu'il eût parlé quelque temps à la Reyne,
Cher Idas, m'a-t-il dit, abandonnons Trezene,
Mon Pere me l'ordonne, & mon cœur y consent,
Je serois criminel d'y paroistre innocent,
Phedre malgré ses feux, malgré sa jalousie,
A calmé sa colere, & me rend Aricie,
Mais par reconnoissance Hippolyte en ce jour
Par un heureux exil éteindra cet amour.

Partons, Idas, partons ſans revoir ma Princeſſe,
Je mourrois à ſes pieds de douleur, de tendreſſe,
Sauvons-nous en Argos, & ſortons de ce pas,
Car ſi je la voyois je ne partirois pas.

ARICIE.

Cher Prince!

IDAS.

Sur ſon Char il monte avecque adreſſe,
Ses ſuperbes Chevaux dont il ſçait la viteſſe,
De leurs hanniſſemens font retentir les airs,
Et partant de la main devancent les éclairs;
Je cours à toute bride, & le ſuis avec peine,
Il ſe tourne cent fois vers les Murs de Trezene,
Il s'éloigne à regret d'un rivage ſi cher,
Et va plus lentement ſur le bord de la Mer.
Dans un calme profond la Mer enſevelie,
Ainſi qu'un vaſte Etang paroiſſoit endormie,
Et le Zéphir à peine en ce calme ſi beau
Friſoit legerement la ſurface de l'eau,
Quand de ſon propre ſein s'éleve un prompt orage,
L'eau s'enfle à gros boüillons menaçant le rivage,
L'un ſur l'autre entaſſez, les flots audacieux
Vont braver en grondant la foudre dans les Cieux;
Une Montagne d'eaux s'élançant vers le ſable,
Roûle, s'ouvre, & vomit un Monſtre épouvantable,
Sa forme eſt d'un Taureau, ſes yeux & ſes nazeaux
Répandent un deluge & de flames & d'eaux,
De ſes longs beuglemens les Rochers retentiſſent,
Juſqu'au fonds des Foreſts les Cavernes gémiſſent,
Dans la vague écumante il nage en bondiſſant,
Et le flot irrité le ſuit en mugiſſant.

ARICIE.

Helas!

IDAS.

A cet aspect, les Chevaux d'Hippolyte
Tous remplis de frayeur veulent prendre la fuite,
De la voix, de la main il veut les arrester,
Pour un combat affreux que son bras va tenter.
Essayons (a-t-il dit) si le sang de Thesée
Sur les Taureaux emporte une victoire aisée,
Le Minautore en Crete à son bras estoit dû,
Et les Dieux reservoient ce Monstre à ma vertu.
Mais ses Chevaux fougueux que le Monstre intimide,
Ne reconnoissent plus de Maistre ny de Guide,
Ils emportent le Char, prennent le frein aux dents,
La crainte les maîtrise, & les rend plus ardans,
Tous blanchissans d'écume ils s'élancent de rage
A travers les Rochers qui sont pres du rivage;
Hippolyte alors tombe, & d'un trait malheureux
S'embarrasse en tombant d'indissolubles noeuds;
Par les resnes traisné dont le nœud se resserre,
Sa teste qui bondît ensanglante la terre,
Sur les Rochers pointus qui luy percent le flanc
Il trace avecque horreur des vestiges de sang,
Enfin le noeud se rompt, & les Chevaux en fuite
Sur la terre étendu laissent choir Hippolyte.
J'y cours baigné de pleurs, & le trouve expirant;
La Reyne, qui de loin nous suivoit en tremblant,
Toute éperduë arrive en ces tristes allarmes.
Sur le corps d'Hippolyte elle verse des larmes,
Embrasse avec transport ce Prince malheureux,
Tâche à le rapeler par des cris douloureux,
Et luy voyant encor quelque reste de vie,
Luy prononce le nom de sa chere Aricie.
Le Prince ouvre les yeux, & d'un regard mourant
Il cherche la Princesse encore en soûpirant,
Il ne trouve que Phedre, & sa triste paupiere
Se ferme, & pour jamais refuse la lumiere.

ARICIE.

Destin, cruel Destin, tes ordres sont suivis,
Hippolyte est donc mort?

THESE'E.

Ah Madame! ah mon Fils!

ARICIE.

Ah! Seigneur, punissez la cause criminelle
Qui plonge vostre Fils dans la nuit éternelle,
Phedre perd Hippolyte, ose vous outrager,
Seigneur, & nous pleurons au lieu de le vanger.

IDAS.

Au lieu de vous vanger, vous la plaindrez, Madame;
Phedre éteint dans son sang sa déplorable flâme.

THESE'E.

Ciel!

IDAS.

A peine Hippolyte avoit fermé les yeux,
Qu'accusant son amour, & le Monstre, & les Dieux;
Par un coup de poignard elle tire sanglante
Sa main, qui de son sang paroît toute fumante,
J'y cours, mais de ce coup son grand cœur s'aplaudit;
Sur le Prince elle voit son sang qui rejalit,
Oüy, dit-elle, je veux que mon sang te ranime,
Cher Prince, ou qu'il te serve aujourd'huy de victime;
Pour expier mon crime, & vanger tes malheurs;
Reçois, cher Hippolyte, & mon ame, & mes pleurs,
Et quand tu me fuirois dans le Royaume sombre,
Que mon Ombre sanglante unie à ta chere Ombre,
Jusqu'au fonds des Enfers te suive pas à pas,
Et te chérisse encore au dela du trépas!
Elle tombe à ces mots, son ame fugitive
Va rejoindre Hippolyte en l'infernale Rive,
Et malgré les rigueurs de son funeste sort,
Son amour va braver le Destin & la Mort.

ARICIE.

Il faut ſuivre Hippolyte, il faut ſuivre la Reyne,
Oüy, comme elle mourons. *Elle ſort.*

THESE'E.

Gardes, qu'on la rameine,
Craignons qu'elle ne ſuiye & la Reyne, & mon Fils;
C'en eſt trop, Dieux cruels! vous eſtes obeïs.

FIN.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 4. jour de Mars 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, DESVIEUX; Il est permis au Sieur PRADON de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, une Tragedie de sa composition, intitulée *Phedre & Hippolyte*, en tel Volume qu'il voudra, & icelle faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps & espace de sept années, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois: Pendant lequel temps Sa Majesté fait tres-expresses defenses à toutes Personnes de quelque qualité qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ladite Tragedie, sous quel pretexte que ce soit, sans le consentement dudit Sieur PRADON, ou de ceux qui auroit de luy, sous peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & en tous despens, dommages & interests, & autres peines plus amplement portées par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté, suivant l'Arrest de la Cour de Parlement.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 13. jour de Mars 1677.

4

LA TROADE.

TRAGEDIE.

Par M^R. PRADON.



A PARIS,
Chez JEAN RIBOU, au Palais, dans la Salle Royale, à l'Image S. Loüis.

M. DC. LXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMONT, PAIR DE FRANCE,

Premier Gentil-homme de la Chambre du Roy, Gouverneur de Bologne & du Bolonois, &c.



ONSEIGNEUR,

Ie n'aurois pû, ſans une extréme ingratitude, mettre un autre nom que le

vostre à la teste d'un ouvrage, qui n'auroit peut-estre jamais paru à la Cour, sans la protection dont vous l'avez honoré à Paris. Ie puis dire, MONSEIGNEUR, qu'il est peu de personnes de vostre rang, qui obligent avec tant de chaleur & de si bonne grace. I'aurois icy un beau sujet de parler de tant de grandes qualitez, que toute la France admire en vous, & sans aller chercher dans les siecles les plus èloignez, l'antiquité de vostre illustre Maison: Il suffit, MONSEIGNEUR, que vous en soûteniez l'éclat avec le merite le plus grand & le plus solide. Tous ces illustres Ayeux dont vous estes descendu; ces Ducs & Pairs, Mareschaux de France, Capitaines des Gardes du Corps, Chevaliers des Ordres du Roy, Generaux de ses Armées: & si nous voulons percer plus loin, qui ont eu l'honneur plusieurs fois de porter l'oriflame dans les occasions les plus signalées, qui ont esté nommez Regens du Royaume, pendant la minorité de quel-

ques-uns de nos Rois, alliez de la Maison de Bourbon, & deux fois de celle de Bourgogne, & des plus illustres Maisons de l'Europe : Tous ces grands hommes (dis-je) ont retrouvé en vous un Successeur, qui soûtient dignement leur nom & leur caractere. En effet, MONSEIGNEVR, la grandeur de vostre ame a peu de pareilles, & on la voit accompagnée de toutes les qualitez qui distinguent un Seigneur, comme vous, encore plus par son propre merite, que par celuy de ses Ancestres. Ie ne dis rien, MONSEIGNEVR, de cette generosité particuliere, de cette bonté prevenante, de cette magnificence extraordinaire, que vous faites si souvent admirer à toute la France, puis que vostre modestie m'impose un silence, que mon peu de capacité a estaler des veritez si éclatantes, devroit déja m'avoir imposé. Il ne faut qu'estre François, pour connoistre tout ce que je dis, & encore plus que je ne pourrois dire. Ie vous supplie donc, MON-

SEIGNEUR, tres-humblement de me continuer l'honneur de vostre protection, & de me croire avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble &
tres-obeissant serviteur,

PRADON.

PREFACE.

LA Troade eſt un ouvrage trop fameux chez les anciens, pour n'eſtre pas connu des modernes. Euripide la fait de deux manieres, que Seneque a raſſemblées en une. J'ay ſuivy l'ordre de ce dernier, qui a compris l'Hecube & la Troade d'Euripide dans la ſienne. J'avouë que ce ſujet m'a paru tres-beau, mais tres-difficile & tres épineux; jamais la majeſté du Cothurne n'a brillé avec tant d'éclat que dans ces deux ouvrages, mais auſſi les caracteres de leurs Heros ſont ſi pleins de ferocité, qu'on n'eût pû voir ſans horreur Uliſſe precipiter Aſtyanax, & Pyrrhus immoler Polixene. Il falloit trouver un milieu & un juſte temperament pour adoucir cette action. Noſtre theatre ne peut ſouffrir ce qui a fait autrefois la beauté de celuy des anciens. Nos mœurs ſont trop douces & trop éloignées de ces mœurs ſauvages & barbares; ainſi ſuivant les preceptes de la Poëtique d'Ariſtote j'ay preferé le vray-ſemblable au vray dans ma cataſtrophe, ſans m'écarter en cela de la conduite de Seneque, qui fait precipiter le fils d'Hector de ſon propre mouvement.

Sponte sua desiluit,
In media Priami regna, &c.

Si Seneque a menagé en cela la gloire d'Ulisse, j'ay voulu menager à mon tour malgré Euripide, celle de Pyrrhus, en luy épargnant le crime de la mort de Polixene, puis qu'elle se frappe elle-mesme de l'épée que la pitié fait tomber des mains de Pyrrhus. J'ay donné à cette Princesse un grand mépris de la vie & un grand desir de la mort, pour la conduire à cette action. Je luy ay donné mesme un amour épizodique pour un jeune Antenor, que je suppose avoir esté tué par la main de Pyrrhus, & non pas cet Antenor, dont Virgile parle au second Livre de l'Eneide.

Antenor potuit mediis elapsus Achivis
Illyricos penetrare sinus, &c.

Si bien que cette Princesse infortunée ayant perdu son pere, ses freres, & son amant, que pouvoit-elle faire que de sortir genereusement de la vie, comme le jeune Astyanax qui venoit de luy en donner l'exemple. Mais pour conduire Ulisse & Pyrrhus à la catastrophe; & pour adoucir leurs caracteres : J'ay supposé qu'Ulisse avoit conceu un amour secret pour Polixene, & Pyrrhus pour Andromaque ; L'amour de Pyrrhus est ve-

ritable & connu, mais on m'a disputé celuy d'Ulisse. Il me semble cependant qu'il n'est pas fort éloigné du vray-semblable, qu'Ulisse qui estoit un des plus galans hommes de la Grece, eut pris un peu de tendresse pour une Princesse aussi aimable que Polixene, puis qu'Achille qui estoit plus farouche que luy, avoit eu ce mesme panchant qui luy coûta la vie. Dailleurs puis qu'Ulisse n'épouse pas Polixene, & qu'il ne quitte jamais son caractere que je luy ay toûjours conservé, je n'ay rien fait en cela contre les regles. L'exemple mesme d'Agamemnon, que quelques autheurs disent avoir épousé Cassandre, pouvoit authoriser ses desseins sur Polixene. Et l'on sçait assez que les Grecs n'estoient pas fort rigides observateurs des Loix de l'hymenée. J'ay tâché de menager le caractere de Pyrrhus autant que je l'ay pû. Les anciens l'ont dépeint cruel, violent, orgueilleux, brave, & enfin tel qu'estoit Achille son pere. Cependant s'il menace de perdre Polixene, ce n'est que pour intimider Ulisse, & les Grecs qui veulent immoler le fils de sa maistresse : il est vray que dés le troisiéme Acte, ils ne sont plus ny l'un ny l'autre maistres de leurs captives. Ulisse a trop persuadé les Grecs

sur la mort du fils d'Hector, & l'ombre d'Achille les a trop intimidez pour leur souffrir un échange qu'ils auroient pû se proposer au commencement ; mais que l'orgueil & la fierté de l'un & de l'autre, jointe à leur inimitié n'a pu souffrir. Mais sans faire un plus grand détail d'un ouvrage, dont le Lecteur ou le Spectateur doit estre juge, je l'avertiray seulemeut en passant que j'ay beaucoup emprunté de Seneque, & mesme d'Euripide: Leurs peintures m'ont paru si belles & si vives qu'en ayant d'abord traduit quelques-unes, cela ma engagé insensiblement à faire la piece entiere ; & l'on y pourra reconnoistre le caractere d'Hecube, & particulierement celuy d'Andromaque qui a tiré des larmes de bien des gens, & l'on ma flaté que ces copies n'avoient point deshonoré l'original. J'avouë que le sujet en est fort triste, & qu'il n'étoit pas susceptible de ces tendresses qui plaisent tant ; cependant je ne dois pas me plaindre du destin de cette piece; puis qu'aprés avoir attiré toute la Cour à Paris dans ses premieres representations ; elle a eu l'honneur d'estre representée devant sa Majesté, qui l'a honorée d'une attention particuliere, & de ses applaudissemens.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye, le 10. jour de Mars 1679. signé par le Roy en son Conseil, DALENCE', il est permis au sieur PRADON, de faire imprimer une Piece de Theatre de sa composition, intitulée, *La Troade*, Tragedie, pendant le tems de six années, à commencer du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois : durant lequel tems défenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, vendre ou debiter ladite Piece sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amande, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & autres peines contenuës plus au long dans lesdites Lettres.

Registré sur le livre de la Communauté.

ERRATA.

Page 4. Cas mortels, *lisez* Ces mortels. Pag. 5. Et moy lors que je ne vis, *lisez* Et moy lors que je vis. Pag. 15. qui feront contre nous, *lisez* contre vous. Pag. 70. Si la terre d'ccaord, *lisez* d'accord.

ACTEVRS.

HECUBE, femme & veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

POLIXENE, fille d'Hecube & de Priam.

PYRRHUS, fils d'Achille.

ULISSE, Prince d'Itaque.

LYCUS, confident de Pyrrhus.

THRASILE, confident d'Ulisse.

HESIONE & CREISE, femmes Troyennes.

GARDES.

La Scene est dans le camp des Grecs, proche les ruines de Troye.

LA



LA TROADE.

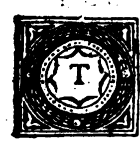
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

HECUBE, HESIONE, CREISE.

HECUBE.



Andis que nos Vainqueurs vont decider de nous.
Sortons, allons pleurer mes fils & mon époux;
Avant que dans la Grece on nous traine captives
Allons revoir de loin ces déplorables rives,

Ce fleuve infortuné témoin de nos malheurs,
Rougy de nostre sang, & grossi de nos pleurs,
Où l'on void nager Troye encor toute fumante;
Que les flots irritez de son onde écumante,
Qui roulent de nos murs les funestes debris
Par un murmure affreux répondent à nos cris.
Dieux! quiconque se fie à l'orgueil d'un empire,
Aux pompes d'une Cour que la fortune attire,
Et dont l'esprit credule ose s'abandonner
A ces frestes grandeurs qu'elle peut nous donner,
Que de ces tristes lieux il approche, & qu'il voye
Les misères d'Hecube & les cendres de Troye;
Oüy, ces superbes Tours, ces Palais merveilleux,
Qui menaçoient le Ciel de leur faiste orgueilleux,
Ces Temples, que leurs Dieux n'ont pas osé defendre
Ne sont plus qu'un amas de fumée & de cendre,
De qui les tourbillons s'élançant jusqu'aux Cieux
Tâchent de les vanger de l'abandon des Dieux.
O! miserable empire, ô! Ville infortunée
Qui croira qu'un seul jour ait fait ta destinée?
Oeuvre qu'un triple siecle à peine avoit produit,
Qui croira ton débris l'ouvrage d'une nuit?
Troye helas! ne fait voir qu'une face hydeuse,
Hecube voit perir sa famille nombreuse,
Mere de tant de Rois & de tant de Heros
Dont la flame & le fer ont dispersé les os,

Mes fils sont écrasez sous nos propres murailles,
Priam mon cher époux, privé des funerailles,
Trahy des mesmes Dieux qu'il n'avoit pû toucher,
Lors que Troye est en feu n'a pas mesme un bucher.
Mais helas! que nous sert miserables Troyennes
De regreter icy nos pertes anciennes,
Mon Hector, mon Priam, puis qu'il nous reste encor
Des enfans mal-heureux de Priam & d'Hector;
Le jeune Astyanax, Cassandre & Polixene
Ne sont sauvez du feu que pour estre à la chaine,
Les Grecs vont disposer de nous, de nos enfans
Et nous devons pleurer de nos malheurs presens;
Nous ne sçavons encor à qui nous devons estre,
A chacune de nous l'urne prescrit un Maistre
Tristes joüiets du sort! de qui la cruauté
Nous destine à gemir dans la captivité,
Et donne un grand exemple aux Maistres de la terre,
Dont les mains à leur gré conduisent le tonnerre,
Qu'on les voit quelquefois par un simple revers
Aujourd'huy sur le Trône & demain dans les fers.

HESIONE.

Peut-estre que le Ciel n'est plus inexorable,
Qu'il va jetter sur nous un regard favorable,
Madame, & si les Dieux attendris par nos pleurs
Mettoient à vos genoux vos superbes vainqueurs,

Si les yeux d'Andromaque, ou ceux de Polixene
Rallumoient chez les Grecs le feu des yeux d'Helene...
Oüy, Madame; & j'ay veu le farouche Pyrrhus
Souvent prés d'Andromaque interdit & confus.
J'ay veu mesme, j'ay veu malgré son artifice
Les pleurs de Polixene en arracher d'Ulisse,
Et malgré les dehors de son inimitié
Luy faire ressentir plus que de la pitié.

HECUBE.

Ah! ma chere Hesione, Andromaque est trop fiere,
Je tremble pour son fils de son humeur austere;
Elle abhorre Pyrrhus & doit le menager
Pour conserver un fils qui pourroit nous vanger,
Et j'ay veu comme toy malgré toute sa haine
Ulisse s'attendrir auprés de Polixene.
Cas mortels ennemis en partageant leurs vœux
Me les pourront par là conserver toutes deux,
Et pour mieux asseurer leur destin & le nostre
On peut opposer l'un à la fureur de l'autre.

CREISE.

Polixene, Madame, a des malheurs secrets
Qui la font consumer en d'éternels regrets,
Et le mortel chagrin ou son ame est en proye
Semble avoir devancé les miseres de Troye.

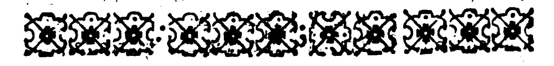
HECUBE.

Creise, je l'ay veu, sa secrette langueur
Dans nos malheurs communs luy devore le cœur,

Dans ce profond chagrin toûjours ensevelie
Il faut que mes secours prennent soin de sa vie,
Et méprisant le jour elle me fait rougir
Qu'aprés mon époux mort je ne puisse mourir.
Heureux! heureux sont ceux que la mort vient atteindre,
Ils n'esperent plus rien, & n'ont plus rien à craindre,
Helas! que Priam mort est heureux aujourd'huy,
Priam a veu tomber son empire avec luy,
Il joüit du repos que l'on trouve aux lieux sombres,
Il est avec Hector chez les heureuses ombres,
Et moy, lors que je ne vis pour mes tristes enfans,
Ce n'est que pour souffrir & mourir plus longtemps.

CREISE.

Polixene paroist.



SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE, CREISE.

POLIXENE.

Je vous cherchois, Madame,
Il faut vous découvrir le trouble de mon ame,

Auprés de nostre tente un certain bruit confus
M'apprent que je deviens l'esclave de Pyrrhus,
Que je me plains du sort & de son injustice ?

HECUBE.

Ah Ciel ! que n'estes-vous le partage d'Ulisse.

POLIXENE.

Je vais estre à Pyrrhus, Madame, il faut perir,
C'est mon seul desespoir qui peut me secourir,
Il faut que remplissant une si juste envie
Pour sortir de ses mains je sorte de la vie.

HECUBE.

Pourquoy ce desespoir, ma fille, car enfin
Vous estiez plus soûmise aux ordres du destin,
Malgré tous les malheurs que l'on voit nous poursuivre
Polixene promit à sa mere de vivre,
Il m'en souvient, ma fille, & sur vostre secours
Vostre mere a compté le reste de ses jours.

POLIXENE.

Madame, de Pyrrhus je deviens le partage.
Quel supplice pour moy ? quel affreux esclavage ?
Le seul nom de Pyrrhus..

HECUBE.

Polixene, parlez,
Expliquez les secrets que vous m'avez celez,
Découvrez-moy l'horreur dont vostre ame est atteinte
Parlez...

POLIXENE.

Vostre bonté qui dissipe ma crainte

M'arrache malgré moy ce secret de mon cœur
Helas ! j'ay pour Pyrrhus une trop juste horreur,
Aux pieds de nos Autels il egorgea mon pere,
Et si j'ose avoüer ce que je vouloi taire
Trois jours auparavant ce Pyrrhus furieux
Venoit de massacrer mon amant à mes yeux.
Madame, je rougis dans l'aveu qui me touche
Que le nom d'un amant soit sorty de ma bouche,
Mais sans vous fatiguer d'un discours superflus
Pardonnez à l'amour, puis que l'amant n'est plus.

HECUBE.

Ma fille, poursuivez

POLIXENE.

Vous le voulez, Madame,
Ma crainte a decelé le secret de ma flame,
Mais mon cœur est puny par un sort rigoureux,
S'il aima sans vostre ordre un Prince mal-heureux.
Ce Prince avoit un cœur pour moy soûmis & tendre,
Le mien de ses vertus eut peine à se défendre,
Il marchoit à grands pas sur les traces d'Hector
Et par là vous devez reconnoistre Antenor.

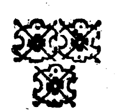
HECUBE.

Ma fille, sa vertu m'estoit assez connuë
Du sang de vos ayeux sa mere estoit venuë
Oüy, le jeune Antenor estoit digne de vous.

POLIXENE.

Bien qu'il soit mort helas ! que cet aveu m'est doux ?

Madame, il vous souvient de la triste journée
Et de l'affreux hymen ou je fus destinée,
Lors qu'Achille ébloüy de mes foibles appas
Nous promit une paix qui causa son trépas;
Je ne balançay point à servir ma patrie,
Je vous sacrifiay mon amant & ma vie,
Et devorant mes pleurs malgré mon desespoir
J'oubliay mon amour & suivis mon devoir.
Mais le jeune Antenor, ah! souvenir funeste
Sortit, trouva Pyrrhus, & vous sçavez le reste,
Aprés un long combat on le vit succomber,
Et moy-mesme je vis ce chêr Prince tomber,
Je n'osé qu'en secret luy prodiguer mes larmes,
Je voulois les mêler aux publiques allarmes,
De peur que mon amour ne sceut se declarer
Je pleurois devant vous sans oser soûpirer,
Mais, Madame, à present qu'il a perdu la vie
Pardonnez des soûpirs que sa mort justifie,
Elle en ôte le crime & je puis devant vous
Regretter un amant qui n'est mort que pour vous.



SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

ANDROMAQUE *à Hecube.*

IL faut de nos destins que je vous éclaircisse,
Nous sommes vous & moy le partage d'Ulisse,
Le sort 'a resolu, Madame, & grace aux Dieux
J'evite de Pyrrhus l'esclavage odieux,
Oüy, du courroux du Ciel j'auray moins à me plaindre,
Pour la veuve d'Hector Ulisse est moins à craindre,
J'apprehendois Pyrrhus & dans mon juste effroy
J'aurois crû toûjours voir Achille devant moy.

HECUBE.

Madame, je ne sçay si ce choix doit vous plaire,
Ou plûtost si le sort ne nous est point contraire?
Et pensez vous qu'Ulisse à nos vœux plus soûmis
Vous laisse dans son sein élever vostre fils,
Ce fils que vous cachez avec tant d'artifice
Pourra-t-il échaper à l'adresse d'Ulisse?

Madame, croyez-moy, malgré tous vos rebuts
Vostre fils seroit mieux dans les mains de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

Dans les mains de Pyrrhus, Madame, quel azile ?
C'est un monstre pour moy que le seul nom d'Achille
Et je pourrois me voir dans les mains de son fils?
Grace au Ciel tous mes veux n'ont point esté trahis,
Andromaque eut rougy d'un si cruel partage,
Je suis veuve d'Hector & j'en ay le courage,
On ne me verra point d'un esprit plus soûmis
Embrasser les genoux de nos fiers ennemis,
J'ay pour Astyanax des tendresses de mere,
Mais si mon fils m'est cher ma gloire m'est plus chere
Et si du fier Pyrrhus je demandois l'appuy
Hector desavoüiroit Andromaque aujourd'huy.
Pour cacher de mon fils & le nom & la race
Je le fais élever parmy la populace,
Les Grecs, vous le sçavez, incertains de son sort
Doutent s'il est vivant encore ou s'il est mort.
Mais parmy ces enfans dont les cris retentissent,
Vi's esclaves des Grecs, qui pleurent, qui gemissent,
Le seul Astyanax d'une noble fierté
Libre soûtient le poids de sa captivité.
De joye & de douleur ensemble prevenuë
Je voyois en tremblant dans leur foule inconnuë

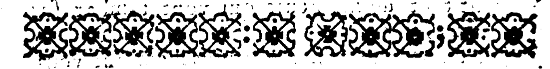
Son orgueil, de ses fers reparant tout l'affront,
Mon Hector tout entier éclater sur son front.
Il semble dédaigner le sort qui le menace,
Il paroist au dessus de sa propre disgrace,
Il prent aveque audace un tranquile repos
Et je crains qu'un enfant ne découvre un Heros.

Cette crainte, Madame, est digne d'une mere.
Mais j'ay comme mon fils la fierté de son pere.
Et nous irons plûtost à la mort resolus
Dans le tombeau d'Hector qu'aux genoux de Pyrrhus.

HECUBE.

Ces sentimens sont grands & digne d'une Reine,
Mais pour moy qui sens mieux tout le poids de ma chaine
Voyant tant de malheurs qui vont tomber sur nous,
Je suis un peu moins ferme & plus mere que vous.
Il faut ouvrir les yeux sur le sort qui nous brave,
J'estois Reine, Madame, & ne suis plus qu'esclave,
Mon coeur ainsi qu'au trône est au fers resolu,
Je n'en dois point rougir, le destin l'a voulu.
Cependant quand d'Ulisse Hecube est le partage,
Elle a honte du Maistre & non de l'esclavage,
Et puis qu'il est le vostre, il va rejoindre encor
Les dépoüilles d'Achille avec celles d'Hector.
Pyrrhus & tous les Grecs sont l'objet de ma haine,
Mais j'aime vostre fils, & vous, & Polixene,

Mes enfans oublions cette fierté des Rois,
Qu'au Palais de Priam nous eusmes autrefois,
Sans nous ressouvenir d'une gloire importune
Il faut s'abandonner au cours de la fortune,
Et n'estant plus au temps de ses prosperitez
Il faut aller au gré de ses adversitez;
Nous ne commandons plus aux peuples de l'Asie,
Nostre grandeur sous Troye est toute ensevelie,
Nous sommes des captifs que les Grecs ont soûmis,
Nos enfans sont aux fers parmy nos ennemis,
Il faut prendre un esprit conforme à leurs miseres
Et nous ressouvenir que nous sommes leurs meres.



SCENE IV.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, ANDROMAQUE, POLIXENE, HESIONE, CREISE.

PYRRHUS *à Andromaque.*

JE vous cherchois, Madame, accablé de douleur
D'un coup qui comme à moy vous va percer le cœur,

On

On cherche vostre fils sans doute, & c'est Ulisse
Qui persuade aux Grecs d'en faire un sacrifice;
Vos pleurs & vos soûpirs ne pourront le sauver,
Il faut d'autres moyens pour vous le conserver.
Songez-y, si le Ciel à Pyrrhus moins contraire
Eut remis dans mes mains & le fils & la mere.
Ulisse... mais songez à calmer vostre effroy
Il sçauroit profiter du trouble où je vous voy.

ANDROMAQUE.

Helas! mon fils n'est plus.

PYRRHUS.

Allez cacher, Madame,
Aveque Astyanax le trouble de vostre ame.

ANDROMAQUE. *Elles sortent.*

Polixene sortons.

SCENE V.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, HESIONE.

PYRRHUS *à Hecube.*

PAr la voix des soldats
Ulisse est venu rendre Helene à Menelas,
Sçachez qu'Agamemnon a demandé Cassandre,
De son empressement on n'a pû se défendre,

L'Urne a reglé le reste, & le sort a remis
Entre les mains d'Ulisse Andromaque & son fils,
Madame, vous avez la mesme destinée,
Polixene est à moy le sort me la donnée,
Cassandre pour Argos doit partir aujourd'huy.

HECUBE.

Ah! Seigneur, permettez pour calmer mon ennuy,
Que les derniers adieux d'une fille si chere
Flattent quelques momens la douleur d'une mere,
Que je l'embrasse avant qu'on l'éloigne de nous.

SCENE VI.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

ULisse éprouvera l'effet de mon courroux.
Et tout le camp des Grecs n'est pas un seur azile
Pour l'indigne ennemy de Pyrrhus & d'Achille,
Quoy Lycus? le barbare ose donc attenter
Sur les jours des captifs qu'il m'a vûs respecter?
Le lâche n'osant pas s'attaquer à moy-mesme
A le front d'insulter la Princesse que j'aime,
Et pour favoriser tous ses cruels desseins
Le sort, l'injuste le sort la mise entre ses mains.
Ah! cherchons pour garands de ce fils d'Andromaque
Sa femme Penelope & son fils Telemaque

Si les Grecs contre moy luy prestent leur appuy,
Cherchons ce qui pourra me répondre de luy.
L'ombre d'Achille veut une nouvelle offrande;
Je ne sçay point encor quel sang elle demande,
Elle se plaint des Grecs, & déja par trois fois
Nous avons entendu sa redoutable voix.
Nous devons aujourd'huy luy faire un sacrifice,
Il la faut appaiser par tout le sang d'Ulisse.
Allons dans son païs répandre ma fureur,
Et remplir tout d'effroy, de carnage & d'horreur:
Aussi bien dans les champs de la Troyenne rive
Mon courage s'endort & ma gloire est oisive.

LYCUS.

Sans sortir de ce camp vous pouriez arrester
La fureur du cruel qui veut vous insulter,
Seigneur, & si l'amour faisant place à la haine
L'avoit rendu sensible aux yeux de Polixene,
Sans irriter les Grecs qui seront contre nous
Pyrrhus pourroit d'Ulisse enchainer le courroux:
Croyez-moy, je l'ay veu, cet Ulisse inflexible
Auprés de Polixene....

PYRRHUS.

Ah! s'il estoit sensible,
S'il avoit sur son cœur formé quelques desseins...
Par un bisarre sort elle est entre mes mains,
Dieux! s'il avoit pour elle une tendresse extréme,
Il pourroit à son tour trembler pour ce qu'il aime.
Je veux sonder son cœur comme il a fait le mien,
Il a veu que j'ay pris l'interest du Troyen.

C'est par là qu'il le veut arracher à sa mere
Il le cherche & je dois....

LYCUS.

Cachez vostre colere
Comme Ulisse, Seigneur, feignez à vostre tour,
On approuve sa haine & l'on craint vostre amour,
Vous sçavez.

PYRRHUS.

Je t'entens, il faut lever leur crainte
Et t'expliquer l'amour dont mon ame est atteinte,
Oüy, j'adore Andromaque, il est vray, mais Lycus
Entre mieux que les Grecs dans le cœur de Pyrrhus;
J'en ay crû la conqueste illustre & difficile,
Et par là, je la voy digne du fils d'Achille,
Les vulgaires amans adorent la beauté,
Mais Pyrrhus d'Andromaque adore la fierté,
Cette veuve d'Hector n'eut jamais de foiblesse,
A nos yeux dans les fers elle est toûjours Princesse,
A peine, à peine mesme alors que je la voy
Ses superbes regards daignent tomber sur moy
Et pour te dire enfin, Lycus, ce qui m'en semble
Son orgueil & le mien s'accordent bien ensemble.
Mais aussi, n'atens pas que le cœur de Pyrrhus
Aille exposer sa gloire à d'indignes refus
Non, Lycus, tu sçais trop que la gloire m'est chere,
Tu trouveras Pyrrhus plus semblable à son pere,
Tu trouveras Pyrrhus toûjours maistre de soy,
Tel que parust Achille & tel que je le doy.

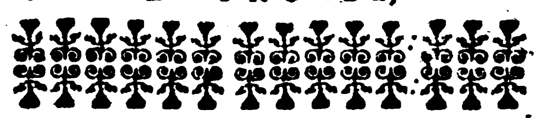
LYCUS.

Ah! Seigneur....

PYRRHUS.

Mais il faut les défendre d'Ulisse,
Il faut en prevenir le funeste artifice,
Je vay sonder son cœur si ses feux & les miens,
Se trouvoient allumez dans le camp des Troyens
Ah! Dieux! s'il estoit vray.... Mais il est necessaire
D'aller sacrifier aux manes de mon pere;
Toute l'armée attend. S'il n'est pas satisfait
Du sang que j'ay versé, de tout ce que j'ay fait,
Et si son ombre encor demande quelque proye
Cherchons luy, s'il le faut, une nouvelle Troye.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

ULISSE, THRASILE.

ULISSE.

OUy, puis qu'à cette mort les Grecs sont resolus
Ulisse va dompter le superbe Pyrrhus;
La raison aujourd'huy par ma haine animée
A gagné les soldats & les Chefs de l'armée,
De l'enfant qu'on nous cache ils ont conclu la mort,
Et je me suis rendu l'arbitre de son sort;
On le cherche par tout. Ah! si j'en suis le maître,
Pyrrhus aime Andromaque, & la trop fait connoistre,
Je rendray son orgueil plus humble & plus soûmis
Quand j'auray dans mes mains & la mere & le fils
Thrasile, cependant le salut de la Grece
N'est pas le seul sujet où mon cœur s'interesse,

Quand je dis qu'un enfant peut troubler nos
états
Je persuade aux Grecs ce que je ne croy pas,
La seule haine helas! n'est pas ce qui m'anime,
Et quand j'ay demandé pour eux cette victi-
me,
Toute ma politique agissant en ce jour,
Sous le nom de la haine a servy mon amour.

THRASILE.

La prudence, Seigneur, que vous faites pa-
roistre
Des Grecs depuis long-temps vous a rendu le
maistre,
Sur eux vostre genie eut toûjours l'ascendant,
Mais, Seigneur, vostre cœur....

ULISSE.

N'est plus indépendant.
Le dirais-je? mais quoy? la feinte est inu-
tile,
Il te faut découvrir ce secret, cher Thrasile,
J'ay voulu quelque temps te le dissimuler,
Mais le choix du destin me force de parler.
Pyrrhus a pour Ulisse une mortelle haine,
Le sort à ce Pyrrhus a donné Polixene,
Je l'adore, & je veux la tirer de ses mains,
J'ay des raisons d'état coloré mes desseins,
J'ay la veuve d'Hector & son fils en partage,
Et par là du destin j'ay reparé l'outrage.
Je fais chercher ce fils qu'elle a sceu nous ca-
cher,
Il faut que de ses bras je le puisse arracher,
Que la mere & le fils gemissans sous ma chai-
ne
Brisent malgré Pyrrhus celle de Polixene.

Et qu'estant allarmé pour eux d'un juste effroy,
Sans faire un pas vers luy qu'il en fasse vers moy.
Malgré luy sa fierté s'y trouvera contrainte,
Je l'y fais entrainer par l'amour & la crainte,
Puis insensiblement je le feray donner
Dans le piege secret où je veux l'amener :
Ainsi par les ressorts de cette politique,
J'enchaine mon amour à la haine publique,
Et cachant mes desseins, j'attache aveque éclat
A mes seuls interests ceux de tout un état.

THRASILE.

Seigneur, de vos desseins j'admire la conduite
Et voy dans le projet que vostre amour medite
Qu'Ulisse ingenieux fait ceder tour à tour
Les ruses de la guerre à celles de l'amour.
Mais depuis quand, Seigneur, aimez vous la Princesse.

ULISSE.

Puis qu'un cœur plus farouche eut la mesme foiblesse,
J'ose icy t'avoüer qu'Ulisse fust épris
Du feu des mesmes yeux dont Achille estoit pris.
Tu ne dois plus vanter cette fiere prudence,
Cette austere vertu ny cette indifference,
Qui servoient contre tout de rampart à mon cœur,
Luy qui bravoit l'amour en superbe vainqueur,
Qui n'estoit occupé que des soins de la guerre,
Qui voulut contre Troye armer toute la terre,

Fust par une Troyenne abbatu, desarmé,
Et dans cet instant mesme en est encor charmé
J'en rougis; mais enfin te souvient-il, Thrasile,
Quand Polixene vint dans la tente d'Achille
Qu'avec le vieil Priam tombant à ses genoux
Ses yeux à son abord nous desarmerent tous.
Je ne sçay si l'aspect d'un Prince déplorable,
Une jeune Princesse, un vieillard venerable,
Qui demandoient la paix, & tremblans & soûmis
Attendrirent les cœurs de leurs fiers ennemis.
Achille en fut émeu, les yeux de Polixene
Contre les Phrigiens affoiblirent sa haine
Et je vis à mon tour que leurs charmans attraits
Nous declaroient la guerre en demandant la paix;
Je ne pus sans fremir soûtenir sa presence
Sa jeunesse, son air, ses pleurs, son innocence,
Son visage, ou brilloient mille charmes naissans
Et d Achille & d'Ulisse ébloüirent les sens.
Que son trouble me fust d'un sinistre presage,
La mesme émotion parust sur mon visage,
Et lors que mon adresse en cachoit la moitié,
Qu'à l'amour [illegible]onnois le nom de la pitié,
Je me trompois, Thrasile, & malgré l'artifice,
Malgré toute l'adresse & les ruses d'Ulisse,

Je sentis que mon cœur dans ce funeste jour
Ne pust se garantir des ruses de l'amour.

THRASILE.

Il me souvient, Seigneur, qu'aprés cette entreveuë
On croyoit que la paix devoit estre concluë,
Que malgré tous les Grecs, & mesme malgré vous
De Polixene Achille alloit estre l'époux,
Je vis tous vos transports...

ULISSE.

J'en caché la foiblesse
Sous l'interest pompeux de l'honneur de la Grece,
J'unis Agamemnon, Nestor & Menelas,
Et j'allois contre luy soûlever nos soldats,
Quand Paris nous prevint, & que d'un trait habile
Dans un Temple il trouva l'endroit fatal d'Achille,
Et par ce coup heureux détournant mon malheur
Le frere me vangea des charmes de la sœur.

THRASILE.

Cet amour cependant, si j'ose vous le dire
Vous fait-il oublier une femme, un Empire,
Penelope, Seigneur...

ULISSE.

Thrasile ne croy pas
Que je retourne encor si-tost dans mes états,
Tu vois qu'Agamemnon veut épouser Cassandre
Et ce qu'il entreprend puis-je pas entreprendre?
Qui pourra m'empescher de le suivre aujourd'huy,
Je suis Roy, je suis Maistre & vainqueur comme luy,

Enfin je dois ceder à l'amour qui m'entraine,
Je sens que malgré moy j'adore Polixene,
Mais, Thrasile, elle vient, Oüy c'est elle...

SCENE II.

POLIXENE, CREISE, ULISSE, THRASILE.

POLIXENE.

Seigneur,
Je viens vous confier ma crainte & ma douleur,
Quand je vais de Pyrrhus estre la prisonniere,
Vous sçavez le destin qui marrache à ma mere,
Et que l'urne fatalle aujourd'huy ma remis
Aux mains du plus mortel de tous mes ennemis.
Loin d'une mere helas! j'en tremble, j'en soûpire
Seule j'iray pleurer dans le fonds de l'Epire,
On nous separe enfin, & prés d'elle avec vous
Seigneur, j'aurois trouvé l'esclavage plus doux.
Ah! si vous pouviez rendre une fille à sa mere
(Vostre adresse peut tout si vous voulez le faire,)
Vous avez dans vos mains dequoy fléchir, Pyrrhus
Andromaque est à vous, je ne dis rien de plus;

Mais si quelque pitié pour moy vous interesse;
Arrachez à Pyrrhus une jeune Princesse,
Qui dans la triste horreur des maux qu'elle a soufferts
Implore pour tout bien le secours de vos fers.

ULISSE.

Madame, avec plaisir je vais vous satisfaire,
Il faut rendre dans peu Polixene à sa mere,
N'en doutez point, mes vœux y sont interessez,
Et j'y dois travailler plus que vous ne pensez;
Vous avez en horreur l'orgueilleux fils d'Achille,
Vous venez prés de moy demander un azile,
Surpris, confus, je voy ce que vous pretendez
Et j'appreste ces fers que vous me demandez;
Mais quand je trouve Ulisse auprés de Polixene
Je ne sçay qui des deux va porter une chaine,
Mes sens auprés de vous demeurent étonnez,
Vous demandez des fers, lors que vous en donnez.

POLIXENE.

Moy, Seigneur?

ULISSE.

Vous, Madame, & je dois vous l'apprendre,
Achille desarmé vous le fit bien entendre
Et vous devez connoistre Ulisse à vos genoux
Mille fois plus à plaindre & plus captif que vous.
Je hay Pyrrhus, Madame, & cette antipathie
Rend aujourd'huy ma haine à la vostre assortie,
Déja

Déja ce nœud secret semble nous réunir
Et j'ose en soûpirant vous en entretenir,
Mais si mesme interest, Princesse, nous assemble,
J'ay de la haine helas! & de l'amour ensemble,
Heureux, si vostre cœur plus sensible à son tour
Passoit comme le mien de la haine à l'amour.

POLIXENE.

Seigneur, un tel discours a droit de me confondre
J'en suis embarassée & ne sçay qu'y répondre,
Vous parlez, je vous dois écouter sans aigreur,
Je suis une captive & vous estes vainqueur,
Mais dans un tel aveu que j'ay peine à comprendre,
Permettez-moy, Seigneur, de ne vous pas entendre.

ULISSE.

Ah! vous m'entendez trop, Madame, il n'est plus temps
De vouloir vous cacher des feux si violens,
Il faut de mon secret vous faire confidence;
Je vous aime, & mon cœur malgré sa resistance,
S'est livré tout entier... Mais quoy? vous soûpirez
Est-ce pour un rival... A ce nom vous pleurez;
Quand on verse des pleurs, Madame, & qu'on soûpire,
Si l'on n'aime, du moins un soûpir veut le dire.
Ah! Madame, expliquez...

POLIXENE.

Ne vous allarmez pas,
Seigneur, ce que j'aimois a souffert le trépas,
Et je puis & je dois sans rougir vous apprendre,
L'interest de ces pleurs que vous voyez répandre,
Antenor a pery par les mains de Pyrrhus,
Et je cheris encor ce Heros qui n'est plus
(Heureux, s'il avoit sceu terminant sa misere
Cet aveu que jamais je n'ay voulu luy faire;)
Mais, Seigneur, pardonnez à celuy que j'en fais,
Ce rival à vos yeux ne paroistra jamais.
Si vous m'aimez, souffrez que dans mon humeur sombre
Je pousse des soûpirs que j'envoye à son ombre,
Et que loin de Pyrrhus & prés de vous, Seigneur,
Avec ma mere helas! je pleure mon malheur.
Car enfin si jamais vostre ame genereuse
Sentit quelque pitié pour une mal-heureuse,
Sauvez-moy de Pyrrhus, ah! Seigneur, le voicy
Souffrez que je l'évite & m'éloigne d'icy.

SCENE III.

PYRRHUS, ULISSE, LYCUS, THRASILE.

PYRRHUS.

LA mort du fils d'Hector est-elle resoluë ?
On dit, sans m'appeller que vous l'avez concluë,
Et que vostre éloquence entrainant nos soldats
Toute l'armée attend un si noble trépas;
Mais vous-mesme, Seigneur, aurez-vous le courage,
Sans respecter en luy la tendresse de l'âge,
D'immoler un enfant avec tant de rigueur :
J'ay besoin d'un exemple à m'endurcir le cœur.
Les Grecs veulent du sang, & mon pere en demande,
Il faudra comme vous que Pyrrhus en répande,
Il faudra, qu'imitant vostre ferocité
Je prenne comme vous l'heureuse dureté,
Qui nous fermant les yeux sur l'âge & l'innocence
D'Ulisse & de Pyrrhus couronne la vengeance,
Et que pour nous plonger dans tout le sang Troyen
Aujourd'huy vostre bras affermisse le mien.

ULISSE.

Seigneur, quand il s'agit de servir la Patrie
Il n'est rien de si cher que je ne sacrifie,
Pour le salut des Grecs, celuy de mon païs
Je sçaurois immoler jusqu'à mon propre fils.
Quand pour le bien public on donne une victime
La tendresse de cœur doit passer pour un crime,
Et l'on se doit armer de cette fermeté
Que les foibles esprits appellent dureté.
Mais, Seigneur, vous devez en sçavoir davantage,
Le meurtre de Priam fust vostre apprentissage;
Et bien loin d'ignorer tout ce que nous sçavons
Je parle à qui pourroit m'en donner des leçons.

PYRRHUS.

Mais sçavez-vous, Seigneur, quel sang je dois répandre,
Peut-estre que...

ULISSE.

Moy? non.

PYRRHUS.

Il faut donc vous l'apprendre:
Vous aurez pour victime un jeune fils d'Hector,
Mais l'ombre de mon pere en demande un encor;
Nous venons de luy faire un pompeux sacrifice,
Que n'a pas honoré la presence d'Ulisse,
Luy seul a dédaigné...

ULISSE.

Des soins plus importans
M'ont peut-estre occupé, Seigneur, pendant ce temps.
Mais encor, que nous veut l'ombre de vostre pere?
Quel sang exige-t'elle, & quel nouveau salaire..

PYRRHUS.

Ecoutez, en deux mots vous en serez instruit,
Vous aviez entendu ce redoutable bruit,
Dont par trois fois déja l'armée épouvantée
A reconnu la voix de son ombre irritée,
Aujourd'huy tous les Grecs par un zele nouveau
Sont venus se ranger autour de son tombeau,
Lors qu'un bruit presque égal à celuy du tonnerre
A fait mugir la mer & fait trembler la terre,
La terre a reconnu son vainqueur, & Thetis
Aux approches d'Achille a reconnu son fils.
L'air s'est couvert d'un noir & d'un épaix nuage
Où le feu des éclairs se faisoit un passage,
La terre s'en ébranle & ses flancs entr'ouvers
Ont fait voir jusqu'au fonds l'abysme des Enfers.
Lors on a veu sortir de ce gouffre éfroyable,
D'Achille furieux l'ombre encor redoutable,
Le frond pasle, farouche, & ses yeux élançans
Sur moy, sur tous les Grecs des regards menaçans,
Terrible, & tel enfin qu'orgueilleux de sa proye
Ce vainqueur à son char trainoit Hector & Troye.
Allez Grecs (a-t'il dit) vous estes des ingrats,
Joüissez des honneurs qui sont dûs à mon bras,

Rendez-moy mon épouse, où toute offrande est vaine
Si ma cendre ne boit le sang de Polixene.

ULISSE.

Polixene!

PYRRHUS.

Aussi-tost son ombre se plongeant
Dans le fonds de ce gouffre y tombe en murmurant,
Le tombeau se resserre, & le fleuve du Xante
Semble precipiter son onde mugissante,
Et l'horreur qui saisit tout le camp à la fois,
Nous ôte quelque temps l'usage de la voix.

ULISSE.

A ce recit affreux je la recouvre à peine,
L'ombre d'Achille veut le sang de Polixene?
Mais pourrez-vous vous-mesme aux pieds de son tombeau
Sans pitié, sans horreur, répandre un sang si beau?

PYRRHUS.

Vous voulez donc, Seigneur, prendre soin de sa vie,
Vous, qui fistes perir la triste Iphigenie,
Vous, qui d'Agamemnon endurcites le coeur
Et qui contre sa fille armastes sa rigueur.
J'atendois mesme appuy de vostre grand courage,
Mais vous changez de ton, de stile & de langage,
Et vous ne gardez pas malgré tous vos efforts
Toute la fermeté que vous eustes alors.

ULISSE.

J'auray la fermeté qui sera necessaire
Pour immoler un fils mesme aux yeux de sa mere,

Vous changez de couleur, Seigneur, en cet instant;
Oüy, s'il faut malgré nous immoler un enfant,
Cet enfant peut un jour ressembler à son pere,
Tout ce qu'Hector a fait son fils le pourroit faire,
C'est la crainte des Grecs; ils demandent ce fils
Pour le sacrifier au repos du païs.

PYRRHUS.

Je rougis pour les Grecs d'une crainte semblable,
He quoy! donc cet Hector estoit bien redoutable?
Qu'on me laisse élever un si jeune lion;
Que renaisse avec luy la superbe Ilion,
Qu'ont-ils à craindre? Quoy? que peut-on entreprendre
N'avons nous pas les feux qui les mirent en cendre?
Et les Grecs craignent-ils en se laissant toucher
La gloire & les perils qui viendroient les chercher?
C'est trop par là d'Hector honorer la memoire,
C'est d'Achille & des Grecs ternir toute la gloire,
Oüy, qu'Astyanax vive & nous combate encor,
Quand les Troyens un jour auroient le fils d'Hector
Pour défendre les murs de leur superbe Ville,
Ne craignez rien, les Grecs auront le fils d'Achille.

ULISSE.

Cependant quand les Grecs vous possedent, Seigneur,
Déja du fils d'Hector ils semblent avoir peur,

Et lors que de son sang on exige l'offrande,
C'est le camp tout entier, Seigneur, qui le demande,
C'est le repos des Grecs, & le vostre & le mien.

PYRRHUS.

Vous n'estes pas encor le Maistre du Troyen,
Mais pour moy, grace au Ciel, ma victime est certaine;
Ce n'est pas moy qui veut le sang de Polixene,
C'est Achille, Seigneur, qui me l'a demandé,
Et je dois obeïr quand il a commandé.

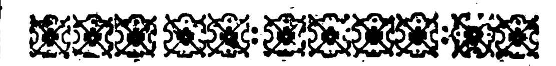
ULISSE

Je doute cependant que l'armée y consente,
Que d'une ombre cruelle on remplisse l'attente,
Pour d'un tel sacrifice honorer son trépas
Cet Achille est un Dieu que je ne connoy pas.

PYRRHUS.

Ah! barbare, Pyrrhus vous le fera connoistre
Cet Achille, ce Dieu, vostre Chef, vostre Maistre
A ce nom seul tremblez, s'il n'est pas devant vous
Craignez jusqu'à son ombre & fuyez son courroux.
Tous vos plus grands succez sont dûs à son merite,
Achille seul prit Troye, & vous l'avez détruite,
Sa volonté derniere est-elle à mépriser ?
Si les Grecs, si l'armée osoit luy refuser...
Je ne m'explique point, mais pour punir ce crime
Son ombre joüira de plus d'une victime,
Et peut-estre Pyrrhus luy prepare aujourd'huy
Une offrande plus ample & plus digne de luy.

Il sort.



SCENE IV.

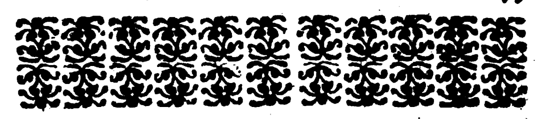
ULISSE, THRASILE.

ULISSE.

AH ! je ſçay le ſecret d'arreſter ton audace.
Quelle ſubite horreur me ſaiſit & me glace ?
L'on briſe les tombeaux pour m'offenſer encor
Ah Ciel ! l'ombre d'Achille & celle d'Antenor
Pourſuivent Polixene & vont m'eſtre fatalles,
Et je me trouve enfin deux ombres pour rivalles :
L'une contre ſes jours veut armer ſa fureur,
Et l'autre plus à craindre en occupe le cœur.
Mais il faut détourner le peril qui la preſſe,
De l'orgueilleux Pyrrhus j'ay connu la foibleſſe,
Il adore Andromaque & tremble pour ſon fils,
Ah ! cherchons le, Thraſile, & quand il ſera pris
J'iray mettre moy-meſme un frein à ſa colere,
Il faut faire gemir une ſuperbe mere,
Il faut aveque adreſſe en cachant mon deſſein
Arracher ce ſecret & ce fils de ſon ſein ;
Tu voyois que Pyrrhus vouloit tantoſt défendre
Ce tombeau qui d'Hector renferme encor la cendre.

Mais pour le renverser j'ay fait donner l'arreſt ;
Pour Andromaque on ſçait qu'il y prend intereſt,
Inſultons à Pyrrhus, il ſe flate peut-eſtre
Que de ce fils d'Hector je ne ſuis pas le maiſtre,
Mais je vais le chercher pour le mettre en mes fers
Et je le trouveray fuſt-il dans les enfers.

Fin du ſecond Acte.



ACTE. III.

SCENE I.

ANDROMAQUE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

QU'elle crainte, Hesione, & quel trouble m'agite?
J'esperois tout d'Ulisse, & c'est luy que j'évite,
C'est luy, dont la fureur arme nos ennemis,
Qui va me demander où j'ay caché mon fils;
Dans la juste douleur dont mon ame est atteinte
Toute ma fierté cede à l'horreur de ma crainte,
Quand je verray le coup tout prest à l'accabler
Je ne pourray jamais m'empescher de trembler,
Et si pour l'ébloüir je veux paroistre fiere,
Hesione, aprés tout je sens que je suis mere,
Et mes pleurs vont trahir cet innocent larcin,
Qu'Andromaque en veut faire aux fureurs du destin.

HESIONE.

Mais, Madame, en quel lieu sauvage & solitaire
Avez vous pû cacher ce fils;

ANDROMAQUE.
Avec son pere,
Ce discours te surprent, & tu vas comme moy
Trembler à ce recit qui me glace d'effroy;
Je cherchois dans les murs d'une Ville détruite
Quelque endroit écarté pour assurer sa fuite,
Mais, Hesione, helas! j'ay cherché vainement
Dans les vastes horreurs de son embrasement.
A peine l'avenir (grands Dieux!) pourra le croire
Que de tant de palais fondez sur tant de gloire,
Et d'un Empire enfin si beau, si triomphant,
Il ne reste pas mesme ou cacher un enfant.
Tu vois nostre misere & l'état ou nous sommes,
Abandonnez des Dieux, & poursuivis des hommes;
Apres avoir tenté d'inutiles efforts
Je n'ay trouvé pour nous que la tombe & les morts.
HESIONE.
Quoy? le tombeau d'Hector a servy de retraite
A son fils...
ANDROMAQUE.
Oüy, c'est là que son peril le jette,
J'en fremis, Hesione, & j'en pâlis d'horreur,
Mais c'est pour éviter la premiere fureur;
Du moins nos ennemis dans leur vive colere
N'iront pas le chercher au tombeau de son pere.
Ainsi, lors que les Grecs occupez d'autres soins
Sur le declin du jour nous observoient le moins,
Quelques femmes & moy sortant hors de nos tentes
Nous avons pris mon fils, & là toutes tremblantes
Nous

Nous l'avons (regardant cent fois autour de
nous)
Conduit secrettement auprés de mon époux,
Au superbe tombeau que Priam fist construi-
re,
Que l'ennemy respecte & qu'il n'ose détruire;
C'est là qu'à la faveur des ombres de la nuit
J'ay fait entrer mon fils sans lumiere & sans
bruit;
Helas! il dédaignoit dans ces lieux si funebres
D'emprunter le secours de honteuses tenebres,
L'obscurité l'irrite & j'ay veu tout son cœur.
Déja le fils d'Hector a honte de la peur;
Sa fierté me donnant de nouvelles allarmes
Je l'ay mis dans mes bras & baigné de mes lar-
mes.
Fils d'Hector (ais je dit) vray sang d'un demy-
Dieu,
Entre pour quelque temps dans un si triste lieu,
Cache dans ce tombeau ta vie & ta misere
Mon fils, je te remets dans les mains de ton pe-
re,
Si ce Heros te sauve au nom de nostre amour,
Une seconde fois tu luy devras le jour;
Que si par un destin à ta mere funeste,
Les Grecs d'un si beau sang veulent prendre le
reste,
Cet illustre tombeau te peut servir encor
A réünir ta cendre avec celle d'Hector;
A ces mots, il m'embrasse, & malgré son cou-
rage
J'ay senty quelques pleurs couler sur son visage,
Et les miens redoublant en ces tristes momens,
Que n'ais-je pû mourir dans ces embrassemens.

HESIONE.

Helas!

ANDROMAQUE,

Dans cet instant ma foible main le guide,
Il reprend aussi-tost un courage intrepide,
Il entre dans la tombe, on la ferme sur luy,
Et des cendres d'Hector il va chercher l'appuy.
J'en frissonne, Hesione, & mon cœur en soûpire,
Mon fils mort à demy dans un tombeau respire,
Pour tromper l'ennemy qui nous va poursuivant
Dans un sepulchre affreux je l'enferme vivant,
Et par une avanture incroyable, inoüie
Dans le sein de la mort je conserve sa vie.

HESIONE.

C'est donc le triste azile où vous avez remis
Cet enfant qu'en tous lieux cherchent nos ennemis;
Mais, Madame, aprés tout que pretendez-vous faire?
Peut-il estre long-temps au tombeau de son pere?

ANDROMAQUE.

Je t'entens. Hesione, avant que de partir
Avec l'aide des Dieux je l'en feray sortir,
Mais j'espere des Grecs du moins tromper la haine,
Ils feront de mon fils une recherche vaine.
Le peril nous pressoit, il falloit le cacher,
Helas! parmy les morts ira-t'on le chercher?
Auprés de ce tombeau toûjours trop attachée
Malgré tous mes transports je m'en suis arrachée,
Mes yeux incessamment tournez de toutes parts
Auroient trop fait parler mes timides regards

Et parmy les horreurs dont je me ſens atteinte
Je redoute mes pleurs & fremis de ma crainte,
Aſtyanax mon fils, Hector mon cher époux,
Qu'Andromaque n'eſt-elle enfermée avec vous?
Heſione, rappelle à mon ame abbatuë,
Le triſte ſouvenir dont l'image me tuë,
Afin que ramaſſant les traits de mon malheur
Je puiſſe, pour les joindre, expirer de douleur,
Fay moy d'un époux mort des peintures vivantes,
Quand je le dépoüillay de ſes armes ſanglantes,
S'il eut pû voir les coups dont je meutris mon ſein,
Ou du moins en mourant s'il m'eut tendu la main,
S'il eut veu la douleur dont mon cœur ſe conſume
Il eut quité la vie avec moins d'amertume;
Mais helas! je n'eus point le funeſte plaiſir
De le voir dans mes bras à ſon dernier ſoûpir,
Et ne pus recevoir de douleur expirante
Son eſprit fugitif ſur ſa lévre mourante.

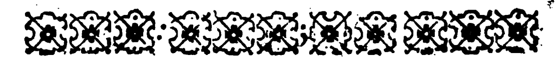
HESIONE.

Ah Ciel! que faites vous rappellant vos douleurs
Helas! vous vous noyez vous-meſme dans vos pleurs,
Madame, oubliez-vous cette ferme conſtance
Qui vous donna toûjours une fiere aſſurance?
Pour cacher voſtre fils il faut la rappeller,
Songez qu'un ſeul ſoûpir pourroit le deceler;
Uliſſe va trouver voſtre ame chancelante,
Gardez-vous de paroiſtre interdite & tremblante,

Mais Dieux ! Madame, il vient, c'est luy, remettez-vous,

ANDROMAQUE.

O Dieux ! Ciel... ou plûtost ombre de mon époux,
Pour cacher vostre fils faites fendre la terre
Et que son vaste sein aussi tost se resserre.



SCENE II.

ULISSE, THRASILE, ANDROMAQUE, HESIONE.

ULISSE.

MAdame, il faut partir de ces funestes lieux
Qui ne presentent rien que de triste à vos yeux,
Il faut quitter ces champs desolez par la guerre,
Tous les Grecs vont rentrer dans leur natalle terre.
Agamemnon déja fait voile vers Argos,
Pyrrhus, Idomenée & les autres Heros,
Tout s'appreste à partir. Chacun comblé de joye
Abandonne bien-tost le rivage de Troye.
Vous sçavez que le sort vous a mise en ma main
Je retourne en Itaque & nous partons demain ;
Mais vous avez un fils qu'il faudra qu'on emmeine,

ANDROMAQUE.

Mon fils, Seigneur ?

ULISSE.

He quoy ? le nom d'un fils vous gesne,
Madame, j'auray soin de vous le conserver,
En de meilleurs mains pourroit-on l'élever ?

ANDROMAQUE.

Andromaque, Seigneur, vous est trop redevable
De cet empressement si tendre & pitoyable
Qui vous fait, mais trop tard prendre soin de son fils,
Et vos pieux desseins par malheur sont trahis,
Ne dissimulons point, il n'est plus temps de feindre
Je n'ay plus rien à perdre & n'ay plus rien à craindre,
Grace au debris de Troye, & grace aux Dieux cruels
Nos mains ne versent plus d'encens sur leurs Autels,
Et nostre bouche enfin, déplorant nos miseres,
Est ouverte à la plainte & non pas aux prieres,
Oüy, malgré ma tendresse & malgré mes efforts
Mon cher Astyanax est au nombre des morts,
J'en atteste ces Dieux qui doivent le connoistre,
Il n'est plus en état de recevoir un maistre,
Et le cruel destin me ravit aujourd'huy
La funeste douceur de craindre encor pour luy.

ULISSE.

Si le plaisir de craindre est sensible à vostre ame
Dans ce funeste jour, vous l'auriez eu, Madame,
On avoit destiné vostre fils à la mort
Mais de sa perte enfin rendez graces au sort.

ANDROMAQUE.

Quoy, Seigneur?

ULISSE.

A mon tour je dois parler sans feindre.
Puis que pour vostre fils vous n'avez rien à craindre,
J'ose vous avoüer que pour nostre repos
On eût versé le sang de ce jeune Heros,
Vous sçavez les raisons qui l'auroient fait répandre
Le nom d'Hector suffit pour vous les faire entendre.
Ainsi les Grecs devoient en ce mal-heureux jour
Conduire Astyanax au haut de cette tour,
(Seul reste du débris d'une Ville enflamée)
Ou Priam autrefois luy montrant nostre armée,
Luy faisoit remarquer nostre soldat ployant
Sous l'invincible bras d'un Hector foudroyant.
C'estoit-là, qu'on devoit terminer sa misere
Et vanger sur le fils les victoires du pere.
On l'eut precipité... Vous changez de couleur,
Madame, & ce front pasle où se peint la douleur
Nous fait voir malgré vous que vostre ame est atteinte
D'une subite horreur & d'une vive crainte.

ANDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je meurs, mon cœur saisi d'effroy...

ULISSE.

Madame, vostre cœur vous trahit devant moy,
Ne dissimulons plus, il n'est point d'artifice
Dont on puisse éblouïr les yeux perçans d'Ulisse,

Vostre crainte a parlé, vostre fils vit encor,
Ce teint, cette pasleur, me peint le fils d'Hector,
Et jadis nous avons vaincu par nos adresses
Les fraudes d'une meré & celles des Deesses.

ANDROMAQUE.

J'en atteste les Dieux par un serment nouveau,
Je vous l'ay déja dit il est dans le tombeau,
Et que la Grece enfin, ne soit plus allarmée
D'un enfant qui déja fait trembler une armée.

ULISSE.

Ah! je voy dans vos yeux un devorant soucy,
Nous tremblons, il est vray, mais vous tremblez aussi,
Cependant si la mort peut ébranler une ame
Il faut ou la choisir ou m'avoüer, Madame,
Ou vous avez caché ce fils...

ANDROMAQUE.

Pour m'ébranler
C'est trop peu que la mort pour me faire trembler,
Et lors que tu voudras contenter ton envie,
Barbare, il me faudra menacer de la vie.

ULISSE.

He bien, donc puis que rien ne sçauroit vous toucher
Nous verrons à quel point vostre époux vous est cher.
Puis que du fils d'Hector on ne peut rien apprendre,
On va briser sa tombe & profaner sa cendre,
Les Grecs ont ordonné que ce grand monument
Au défaut de son fils...

ANDROMAQUE.

Dieux! quel saisissement!
J'en fremis. Quoy, Seigneur, une tombe sacrée
Qui de nos ennemis fust toûjours reverée...

ULISSE.

Elle sera détruite. He quoy? donc pensez-vous
Qu'on laisse un tel trophée à vostre fier époux,
Que l'ennemy des Grecs dans un tombeau superbe
Foule mille Heros ensevelis sous l'herbe,
Et qu'Hector à l'abry d'un pompeux monument
En dépit de la mort vive éternellement.

ANDROMAQUE.

Pour conserver d'Hector l'éternelle memoire
Les Grecs sçavent assez qu'il suffit de sa gloire;
Ce Heros immortel par cent exploits divers
Au défaut d'une tombe aura tout l'Univers.

ULISSE *à Thrasile.*

Allez voir si l'on a preparé les machines,
Pour mieux l'ensevelir sous ses propres ruines,
Et si chacun est prest pour mes commandemens
Nous les ferons saper jusques aux fondemens,
Allez, & revenez.

ANDROMAQUE *à Hesione.*

Hesione, je tremble,
Ils vont perdre le pere & le fils tout ensemble.
Ah! barbare arrestez, & craignez un Heros
Dont les manes sacrez vangeront le repos.
O! subtil artisan de la fraude & du crime,
Qui voulois d'un enfant te faire une victime,
Contre son pere mort t'oses-tu hazarder
Toy, qui n'osas jamais vivant le regarder?

Mais helas ! ou m'emporte un interest si tendre,
Seigneur, au nom des Dieux laissez en paix sa cendre,
Et n'allez point ternir tant de fameux exploits
Faisant perir Hector une seconde fois.
Que le tombeau du moins* soit son dernier azile,
Des Thresors de Priam il fut fait par Achille
Voyez l'état funeste où nous sommes reduits,
A peine l'Univers connoistra qui je suis,
Il ne me reste plus pour comble de misere
Que les noms douloureux & d'épouse & de mere.
Oüy, d'un si grand Empire il ne me reste encor
Pour mon unique bien que la tombe d'Hector
Et de tant de grandeurs que j'avois eu partage,
Seigneur, un peu de cendre est mon seul heritage.

SCENE III.

THRASILE, ULISSE, ANDROMAQUE, HESIONE.

THRASILE.

TOut s'appreste, Seigneur, pour briser ce tombeau
Le soldat obeit à cet ordre nouveau.

On n'atend plus que vous.

ANDROMAQUE.

Ah ! sors du gouffre sombre
Pour défendre ta cendre il suffit de ton ombre,
Cher époux, ou plûtost viens défendre ton fils

Vlisse veut sortir.

Ah ! Seigneur, arrestez, mes desseins sont trahis,
Voyez, voyez en pleurs une mere timide
(Dieux ! les cendres d'Hector feroient un parricide)
Cet horrible debris va perdre mon enfant
Et mon Astyanax est mon Hector vivant.
Seigneur, à sa douleur Andromaque succombe,
Mon fils est enfermé dans cette affreuse tombe
Il y respire encor Mettez dans vos liens
Et la crainte des Grecs & l'espoir des Troyens,
Vous voyez que les Dieux en bornant leur vangeance
De la flame de Troye ont sauvé son enfance,
Tout le reste a passé par le glaive ou les feux,
Ne soyez pas, Seigneur, plus cruel que les Dieux.

ULISSE.

Allons tirer le fils du tombeau de son pere.

ANDROMAQUE.

Eh ! sauvez-le, Seigneur, aux dépens de sa mere.





SCENE IV.

POLIXENE, ANDROMAQUE, CREISE, THRASILE, HESIONE.

POLIXENE *va au devant d'Andromaque.*

Ciel ! je vous trouve en pleurs,

ULISSE.

Dieux !

POLIXENE.

Vous estes surpris,
Seigneur ...

ANDROMAQUE.

Helas ! ma sœur il va perdre mon fils.

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, demeurez vostre main se prepare
A commettre à nos yeux un acte si barbare ;
Perdrez-vous un enfant qui n'a pour tout secours
Que ses pleurs & les miens pour défendre ses jours ?

ULISSE.

Je vois en soûpirant ce que vous voulez faire,
Pyrrhus vous apprendra ce funeste mystere
Helas ! vous ignorez encor tous vos malheurs,
Ce spectacle me touche & m'arrache des pleurs;

Mais malgré la pitié que vous faites paroistre
Il faut du fils d'Hector m'aller rendre le maistre,
Rien ne peut détourner ce dessein, & j'y cours,
Moins pour servir les Grecs que pour sauver vos jours.
Allons, Thrasile.

ANDROMAQUE.

Ah Dieux!

SCENE V.

POLIXENE.

Quel étrange mystere,
Quel peril me menace, & que veulent-ils faire?
Quel desordre inconnu vient me remplir d'effroy,
Ulisse en soûpirant est allarmé pour moy;
Je vois que son amour à travers sa furie
Saisit le fils d'Hector pour défendre ma vie,
On en veut à nos jours peut-estre. Dieux cruels!
S'il faut pour vous fléchir du sang sur vos autels,
Protegez l'innocence & prenez pour victime
Un cœur trop mal-heureux dont l'amour fist le crime.

SCENE VI.

HECUBE, HESIONE, POLIXENE.

HECUBE.

Tout est perdu, ma fille, Astyanax est pris,
La crainte d'Andromaque a découvert son fils,
Ulisse court ouvrir le tombeau de son pere,
Il faut chercher Pyrrhus, c'est en luy que j'espere,
Luy seul peut nous prester son invincible appuy,
Et je dois en ce jour tout attendre de luy.

POLIXENE.

Madame, Pyrrhus vient & le Ciel vous l'envoye,
Il faut que je l'évite.

Elle sort.



SCENE VII.

PYRRHUS, LYCUS, HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

Ah Seigneur quelle joye !
De voir le fils d'Achille en ce funeste jour
Et d'implorer pour nous sa haine & son amour ;
Si la veuve d'Hector, Seigneur, vous estoit chere,
On arrache le fils dans les bras de la mere,
Vous pouvez d'un barbare arrester le courroux,
Et dans nostre malheur je n'espere qu'en vous,

PYRRHUS.

Ah ! c'en est trop, Madame, il faut vous satisfaire,
Je le dois à l'amour, & de plus à mon pere,
Pyrrhus aime Andromaque, & sçaura se vanger,
Mille & mille raisons m'y doivent engager,
Mon devoir, mon amour, ma haine, ma vengeance,
Tout le veut. Cependant, Madame, je balance,
Je ne sçay quoy m'arreste, & je sens prés de vous
Mon amour suspendu, ma haine & mon courroux,

Et quand je songe aux pleurs que je feray répandre...

HECUBE.

Seigneur, pour Andromaque osez tout entreprendre,
Vous me faites trembler lors que vous balancez.

PYRRHUS.

Il vous en va coûter plus que vous ne pensez,
Oüy, pour le fils d'Hector je fremis, je soûpire,
Dieux ! si j'avois icy les forces de l'Epire,
Je punirois Ulisse & les Grecs furieux
Et je le sauverois à la face des Dieux ;
L'armée est contre nous par Ulisse animée,
Mais il faut arrester Ulisse & cette armée,
Il en est un moyen infaillible,

HECUBE.

Ah! Seigneur,
Contre Ulisse armez-vous d'une juste fureur,
Mettez tout en usage.

PYRRHUS.

Hé bien j'y cours, Madame,
Les yeux de Polixene ont embrasé son ame,
Les Grecs veulent du sang, mon pere en veut aussi,
Ce mystere fatal doit vous estre éclaircy,
Et quand vous implorez ma vengeance & mon aide,
Vous devez moins trembler du mal que du remede,
C'est le seul, bien qu'il soit & terrible & douteux,
Qui peut les garantir ou les perdre tous deux,

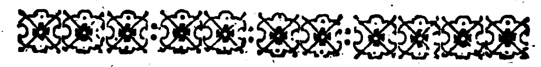
Puis qu'il faut pour sauver ce fils qu'Ulisse entraîne,
Au tombeau de mon pere entraîner Polixene.

HECUBE.

Dieux! cruels!

PYRRHUS.

C'est son sang qu'Achille a demandé,
Il sera pour ses jours sans doute intimidé,
Mais si le fils d'Hector n'est rendu par Ulisse,
Son refus conduira Polixene au supplice.



SCENE VIII.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

QU'elle horreur me saisit? ais-je bien entendu,
Hesione, & quel sang doit estre répandu?
Les Grecs demandent l'un, Achille a soif de l'autre,
Et dans ce nœud fatal quel destin est le nostre,
De quel côté tourner? pour qui faire des vœux?
Juste Ciel (s'il se peut, conserve-les tous deux.
Pyrrhus aime Andromaque, Ulisse Polixene,
Cependant leur amour est pire que leur haine;
Chacun d'eux entraîné par son penchant secret,
Veut sauver ce qu'il aime, outrageant ce qu'il hait,

Et le sort nous poursuit (mal-heureux que nous sommes)
Par la haine des Dieux & par l'amour des hommes.
Mes enfans que ferais-je aprés tant de malheurs ?
Je ne puis entre vous que partager mes pleurs,
Le fils d'Hector m'est cher, Polixene m'est chere,
Mais, Hesione enfin, je sens que je suis mere,
Triste veuve d'Hector dans l'état où je suis
Je dois sauver ma fille, & toy sauver mon fils.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

HECUBE, HESIONE.

HECUBE.

QUe ferais-je grands Dieux! errante, abandonnée,
Des gardes de Pyrrhus ma tente environnée,
M'allarme pour ma fille & me glace d'effroy,
Je n'ose envisager les maux que je prevoy,
Hesione, j'ay veu le furieux Ulisse,
Qui tâchant d'employer la force & l'artifice
Demandoit Polixene & vouloit l'enlever,
Mais Lycus & sa garde ont osé le braver,
Il est sorty les yeux étincelans de rage,
Protestant hautement pour venger cet outrage,
Qu'aux yeux de Pyrrhus mesme il pourroit égorger,
Ce mal-heureux enfant qu'il vouloit proteger.
A ces mots, j'ay pâly, la triste Polixene
Craint pour Astyanax les éclats de sa haine,

Elle pleure pour luy, credule, & ne sçait pas,
Que celuy qu'elle plaint va causer son trépas.
Elle est seule insensible à ses propres allarmes,
Au malheur d'Andromaque elle donne des larmes,
Sa secourable main veut essuyer ses pleurs,
Lors qu'elle en doit verser pour ses propres malheurs
Je l'évite, & ne puis ny la voir ny l'entendre,
J'ay peine à soûtenir un spectacle si tendre,
Je crains à chaque instant que Pyrrhus furieux
Ne l'arrache à mes bras, ne l'enleve à mes yeux;
A quels malheurs faut-il que mon cœur se prepare?
Ne pourrais-je fléchir l'ame de ce barbare?
Sa jeunesse & ses pleurs ne pourront-ils toucher
L'inhumain... mais helas! je la vois approcher,
Que ferais-je, Hesione, & que vais-je luy dire?

SCENE II.

POLIXENE, HECUBE, HESIONE.

POLIXENE.

Vous m'évitez, Madame, & vostre cœur soûpire,

Pourquoy m'enviez-vous dans tous vos déplaisirs,
La douceur de mêler mes pleurs à vos soûpirs ?
Mais un nouveau malheur rend mon ame troublée,
La garde de Pyrrhus vient d'estre redoublée,
Sans doute que d'Ulisse il craint quelques efforts,
Vous avez veu tantost, Madame, ses transports,
Des soldats de Pyrrhus je me suis approchée,
Ils sembloient me voyant avoir l'ame touchée,
J'ay voulu leur parler, mais ne répondant pas,
Ils paroissoient me plaindre & murmurer tout bas ;
Et j'ay crû découvrir sur leurs tristes visages,
De quelque grand malheur les sinistres presages.

HECUBE.

Ah ! ma chere Hesione, il n'en faut plus douter,
Les malheurs que je crains sont tous prests d'éclater,
Helas ! ma fille ?

POLIXENE.

Enfin je conçois vos allarmes,
Le sort d'Astyanax vous fait verser des larmes,
Je le voy, vous pleurez un enfant mal-heureux.

HECUBE.

Je le plains, mais helas ! je tremble pour vous deux.

POLIXENE.

Vous me plaignez, Madame, & c'est moy qui l'accable,
Je me voy de sa perte innocemment coupable,

Pour mes yeux criminels, peut-estre qu'aujourd'huy,
Cet enfant...

HECUBE.

Vous serez plus à plaindre que luy.

POLIXENE.

Madame, je vois trop ce qui me desespere.
Pyrrhus va separer la fille de la mere,
L'a-t'il bien resolu, Madame, & desormais...

HECUBE.

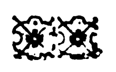
Il va nous separer, ma fille, & pour jamais.

POLIXENE.

Pour jamais? Ah! j'entens un discours si funeste,
Quoy, Madame?...

HECUBE.

Bien-tost, vous apprendrez le reste.
Retirez-vous, ma fille, on veut nous separer,
A cet éloignement il faut vous preparer,
Mais de vostre destin laissez-moy la conduite,
Dans peu de vostre exil vous serez mieux instruite,
Je crains pour vous l'abord de Pyrrhus furieux,
Ma fille obeïssez, rentrez au nom des Dieux.



SCENE III.

ANDROMAQUE, HECUBE, CREISE, HESIONE.

ANDROMAQUE.

MAdame, pour mon fils je ne crains plus Ulisse,
Pyrrhus doit empescher ce fatal sacrifice,
Le hazard m'a conduit sur ses pas, & mes pleurs,
Ont rendu son grand cœur sensible à mes malheurs,
Je n'ay pû soûtenir un trop fier caractere,
Il m'a veuë éperduë & telle qu'une mere,
Qui tremble pour son fils du plus cruel trépas,
On venoit d'arracher ce fils d'entre mes bras,
Pyrrhus dans ma douleur a trouvé quelques charmes,
Il a fremy, voyant mes yeux baignez de larmes:
Et grace à la pitié de son cœur prevenu,
Sans luy rien demander j'en ay tout obtenu.
Il vouloit me parler, mais un soûpir farouche
A fait éloquemment l'office de sa bouche,
Son cœur s'abandonnant au trouble de ses sens,
A fait voir dans ses yeux des regards menaçans,
Qui tous remplis d'amour, de rage & de colere,
M'ont dépeint vivement tout ce qu'il alloit faire.

HECUBE.

Vostre fils est heureux d'avoir pour défenseur
Un Heros qui vous offre & son bras & son cœur;
Mais Ciel! dans les malheurs de ma triste famille,
Que n'en ais-je un pareil pour défendre ma fille?

ANDROMAQUE.

Madame, quel plaisir de sauver un tel fils?
Du cœur d'Astyanax tous les Grecs sont surpris.
Et tantost quand Ulisse avec tant de colere
Est venu l'enlever du tombeau de son pere,
Qu'entourré d'ennemis, d'armes & de soldats,
Ce lugubre apparcil annonçoit son trépas,
Il a gardé toûjours sa contenance fiere,
Et n'a paru touché que des pleurs de sa mere.

HECUBE.

Madame, à vostre joye en l'état où je suis
Je m'interesse helas! autant que je le puis;
Quand vous esperez tout mon cœur se desespere,
Vostre fils vous est cher, & ma fille m'est chere,
Vous estes mere enfin & je suis mere aussi,
Mais pour vous expliquer.... Ciel Pyrrhus vient icy.

ANDROMAQUE.

Il pourroit bien avoir quelque chose à vous dire,
Je vous laisse avec luy, Madame, & me retire.

SCENE IV.

PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

PYRRHUS.

ENtrons, Lycus,

HECUBE.

Seigneur, ou voulez-vous aller?
Dieux, il cherche ma fille.

PYRRHUS.

Oüy, je veux luy parler,
Puis qu'Ulisse & les Grecs veulent se satisfaire
Pyrrhus doit quelque chose aux manes de son pere,
Qu'on la fasse venir?

A Lycus qui va dans la tente d'Hecube.

HECUBE.

Je vous entends, grands Dieux!
Ah Seigneur! suspendez cet ordre rigoureux,
Si pour l'ombre d'Achille il faut une victime,
Que vostre pieté ne fasse point un crime,
Epargnez Polixene, & s'il vous faut son sang,
Prenez-le dans sa source en ce mal-heureux flanc;
Hecube de vos maux est la cause fertille,
Par la main de Pâris j'ay fait perir Achille,

C'est

C'est moy, qui fis tomber Priam, Troye & mes fils,
J'ay tout fait, tout perdu quand j'ay conceu Pâris;
Hecube est cause helas! de tant de funerailles,
Tant de feux sont sortis de mes seules entrailles,
Et puis que j'ay causé vos malheurs & les miens,
Venez vanger sur moy les Grecs & les Troyens,
Vostre pere veut-il qu'on immole ma fille?
Luy faut il tout le sang d'une illustre famille?
Et quand j'offre le mien en voudra-t'il encor?
Ne luy suffit-il pas du sang de mon Hector,
De celuy de Priam, d'Antenor, de Troïle,
Et de l'embrasement d'une fameuse Ville,
Qui tous du fier Achille honorent le trépas,
Tout cela, tout cela, ne luy suffit-il pas?

PYRRHUS.

Non, tout cela n'est rien pour son ombre inquiette,
Rien ne peut égaler la perte que j'ay faite,
Et sans me reprocher tant de juste trépas,
S'il vous coûte du sang ne m'en coûte-t'il pas?
Grands Dieux, Achille est mort, cet Achille est mon pere,
Madame, & ce nom seul consacre ma colere,
Ainsi, vostre Priam, vos enfans, vostre Hector,
Vostre Empire détruit & mille autres encor,
Tout ce dénombrement, Madame, est inutille?
Cent Hectors pourroient-ils me payer un Achille?

HECUBE.

He bien? pour satisfaire à ses manes errans,
Traînez à son tombeau la mere & les enfans,

Puis que nostre trépas vous paroist legitime,
Mais du moins prenez-moy pour premiere vi-
ctime,
Et ne refusez pas à ma juste douleur,
D'annoncer à Priam mon trépas & le leur.
Mais Dieux! aprés la mort a-t'on tant de co-
lere?
Vostre pere veut-il d'une offrande si chere?
Polixene? ses yeux attendrirent son cœur,
Elle seule fléchit ce farouche vainqueur,
Par elle on alloit voir la guerre terminée,
Achille desarmé pressoit son hymenée,
Il soûpiroit pour elle, & ses yeux innocens
Rendoient l'effort d'Ulisse & des Grecs impuis-
sans,
Mais la parque aux mortels toûjours trop inhu-
maine,
Fait-elle a tant d'amour succeder tant de haine,
Et veut-elle entraînant Polixene au tombeau,
D'un amant comme Achille en faire son bour-
reau.

PYRRHUS.

Ce fut de cet hymen la trop funeste envie,
Que mon pere, Madame, a payé de sa vie,
Et Polixene enfin dont son cœur fut épris,
Presta le coup mortel à la main de Pâris.
Dieux! Pyrrhus laisse-t'il endormir sa colere
Et pour la réveiller, faut-il l'ombre d'un pe-
re?
Pour vanger ce Heros à qui je dois le jour,
Le sang à-t'il besoin du secours de l'amour?
Je rougis d'un motif si honteux, si servile;
Pardonnez à Pyrrhus, sacrez manes d'Achil-
le;

J'empruntois le secours d'un mortel ennemy,
Et la veuve d'Hector vous vangeoit à demy,
La nature aura seule un sanglant privilege,
L'amour & la pitié fairoient un sacrilege,
Ils n'auront point de part à ma juste fureur,
Et je rends à mon pere & ma gloire & mon cœur.
Heros infortuné dont j'épouse la haine,
Je vais à ta chere ombre immoler Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux!

PYRRHUS.

Elle seule a causé ton trépas?
Et pour punir ses yeux je te preste mon bras,
Je vais en cet instant, l'entraînant sur ta tombe,
De tout le sang Troyen te faire une hecatombe,
Qu'elle vienne, Lycus?

Lycus rentre suivy de Polixene.

SCENE V.

POLIXENE, PYRRHUS, HECUBE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

Ah! Seigneur la voicy,
Venez, venez, ma fille, approchez-vous d'icy,

Achille a demandé le sang de Polixene.

POLIXENE.

Madame, je sçay trop le dessein qui l'ameine,
Oüy, l'on m'a tout appris je connois son courroux ;

HECUBE.

Ma fille toute deux embrassons ses genoux.

POLIXENE.

Dieux ! que voulez-vous faire ? est-ce donc-là, Madame,
Ce courage si ferme & cette grandeur d'ame
Qui vous fist regarder le trépas sans effroy ?
Ne faisons rien d'indigne & de vous & de moy,
L'épouse de Priam doit estre toûjours Reine,
Et moy jusqu'à la fin je seray Polixene.
Pyrrhus, ne craignez pas que la peur de mourir,
M'arrache des soûpirs pour vous en attendrir.
Et fille de Priam, sœur d'Hector, ma foiblesse
Ne dementira point leur sang ny leur noblesse.
Donnez un libre cours à vostre inimitié,
Je crains vostre fureur moins que vostre pitié.
Vous devez satisfaire un pere & vostre envie,
Vous devez m'arracher une importune vie,
Envoyez Polixene avec Priam, Hector,
Et si j'ose le dire à son cher Antenor,
Vostre barbare main en fist un sacrifice,
Mais il faut en ce jour qu'elle nous réünisse,
Et que j'aye en mourant la funeste douceur,
De tomber par la main qui luy perça le cœur.
Mais quoy ? vous balancez peut-estre ma jeunesse,
Vous donne une pitié qui tient de la foiblesse,

Fermez les yeux, la mort ne me fait point d'effroy,
Ne soyez pas Pyrrhus plus timide que moy,
Rassurez vostre bras; que si dans ces allarmes,
Un tendre souvenir me fait verser des larmes,
Sans me plaindre aujourd'huy de mon funeste sort,
Je les donne à l'amour & non pas à ma mort.

PYRRHUS.

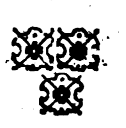
Madame, vostre cœur si fier, si magnanime
Me surprent, & pour vous m'arrache mon estime
Sans plaindre les vertus que je dois reverer
Ma pitié ne feroit que les deshonorer;
Ainsi je ne croy pas que l'ombre de mon pere,
Exige de Pyrrhus une offrande si chere,
Mon bras à cet office ose le refuser,

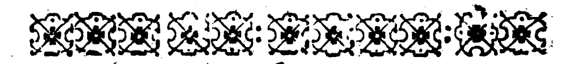
A Hecube.

Par d'autre sang, Madame, il faudra l'appaiser,
Et lors que je la voy, dussais-je faire un crime,
Je ne puis immoler une telle victime.

HECUBE.

Seigneur, tant de bontez...





SCENE VI.

CREISE, PYRRHUS, HECUBE, POLIXENE, HESIONE, LYCUS, GARDES.

CREISE.

ANdromaque, Seigneur,
Vous apprend que du camp redouble la fureur,
Et que les Grecs armez par le barbare Ulisse,
Veulent du fils d'Hector haster le sacrifice.

HECUBE.

Helas !

PYRRHUS.

Que dois-je faire en ce pressant danger ?
Pyrrhus doit la servir ou plûtost la vanger,

à Hecube.

Madame, vous voyez que le sort qui m'entraîne,
De vos bras & des miens enleve Polixene.
Je deviens inhumain pour n'estre pas cruel,
C'est Andromaque helas ! qui vous traîne à l'autel,
Ce n'est point moy, Madame, & l'ardeur qui m'anime,
Vous rend du Fils d'Hector l'innocente victime.

HECUBE.

Seigneur, au nom des Dieux appaisez ce courroux,
Ne peut-on que par elle en détourner les coups,
Eh! du moins attendez...

PYRRHUS.

Il faudra donc qu'Ulisse
Passe du fils d'Hector un sanglant sacrifice,
Madame, choisissez, & voyez qui des deux...

HECUBE.

Hélas! de quel côté puis-je faire des vœux?

POLIXENE.

Allons, Seigneur, allons je vous fais trop attendre,
Venez du fier Achille ensanglanter la cendre.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah! quand vous m'entraînez,
Vous voulez que je parte & vous me retenez,
Cherchons, cherchons ailleurs dequoy fléchir mon pere,
Et d'Ulisse & des Grecs appaisons la colere...
J'entrevois un moyen, il faut le proposer...
Pour Andromaque & vous, je m'en vais tout oser,
Mais si l'on me refuse, il n'est ny sang ny vie,
Qu'à ma juste fureur mon bras ne sacrifie,
Je courts en ce moment faire un dernier effort,
Allez dans vostre tente attendre vostre sort.

HECUBE.

Seigneur, que je vous dois...

PYRRHUS.

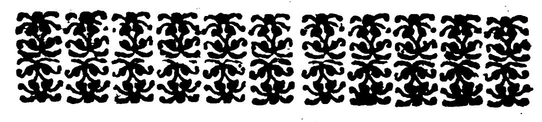
Allez rentrez, Madame,
Je rendray si je puis un plein calme à vostre ame.

HECUBE

Et vous Dieux ! qui déja rendez Pyrrhus plus doux,
Achevez, & d'Ulisse appaisez le courroux.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE I.

PYRRHUS, LYCUS.

PYRRHUS.

HE bien, Lycus, tu vois qu'une insolente armée,
Contre le fils d'Hector est toûjours animée ;
Contre Ulisse & Pyrrhus tout le camp mutiné ;
Ne veut plus retracter l'Arrest qu'il a donné ;
Ulisse veut en vain calmer leur violence,
Il va bien-tost pleurer sa fatalle éloquence,
Et s'il m'avoit fait rendre Andromaque & son fils,
Les jours de Polixene en devenoient le prix.
Contre l'arrest des Dieux que faire ? que resoudre ?
C'est le Ciel malgré nous qui veut lancer la foudre,
Par un enchainement qui nous entraine tous,
Si nous faisons le crime, il s'en charge pour nous.

Que je suis dechiré ? l'amour & la colere,
La pitié, le devoir, ma vangeance & mon pere,
Tout partage mon cœur dans ces cruels momens,
Je me sens combatu de mille mouvemens,
Servirais-je en ce jour, ou l'amour, ou la haine,
Andromaque, mon pere, Hecube, ou Polixene?
Et ce cœur qu'on divise en bute à tant de coups,
Ne demeure à pas un pour demeurer à tous.

LYCUS.

De cet emportement que les Grecs font paroistre,
Ulisse, ny Pyrrhus ne peut estre le maistre,
On donne Astyanax à nostre seureté,
Et Polixene enfin à vostre pieté,
Tout le camp craint encor cette ombre formidable,
Ils veulent appaiser Achille impitoyable;
Et je crains bien, Seigneur, que dans peu malgré nous,
Un sang trop innocent n'appaise son courroux.

PYRRHUS.

Lycus, à quoy faut-il que mon cœur se prepare,
He bien, donnons du sang à ce peuple barbare,
Si la terre d'ccaord avec les enfers,
Semble ne respirer que le meurtre & les fers,
C'est à vous de sortir de vos demeures sombres,
Tristes manes d'Achille errans avec les ombres....
Lycus, allons... Mais Dieux! pourais-je sans douleur,
Soûtenir des regards qui m'ont percé le cœur.

Moy qui me vois bien loin d'avoir l'ame cruelle,
Digne de la pitié que je ressens pour elle,
Ah ! s'il vous faut du sang, ombre dont le courroux
Me fait trembler, ah Dieux! quel sang demandez-vous ?
Pourquoy choisir mon bras pour faire un pareil crime,
Changez, changez de Prestre ou changez de victime,
Mon pere je sçay trop tout ce que je vous doy,
Cherchons des ennemis qui soient dignes de moy,
Et me donnez sans perdre une triste famille,
Une armée à combattre & non pas une fille.



SCENE II.

ULISSE, PYRRHUS, LYCUS, GARDES.

ULISSE.

C'Est mon amour, Seigneur, qui me fait vous chercher,
Pour vous dire un secret qui sçaura vous toucher,
Oüy, j'espere des Grecs appaiser la colere,
Et vous rendre bien tost & le fils & la mere,
Un secret interest de gloire & de grandeur,
M'avoit fait balancer l'interest de mon cœur.

Mais cet amour enfin l'emporte sur ma gloire,
Le peril est pressant, & vous m'en pouvez croire,
Puis que je suis contraint redoutant leur courroux,
De faire un premier pas que j'attendois de vous.
Seigneur, à nostre amour immolons nostre haine,
Je sauve Astyanax, conservez Polixene,
Je l'avouë à regret, mes funestes discours,
N'avoient que trop armé les Grecs contre ses jours,
Pour les fléchir, usons d'un nouvel artifice,
Feignons de les mener l'un & l'autre au supplice,
J'ay feint de consentir à la mort du Troyen,
Et leur accorde tout pour ne leur donner rien,
Mais enfin aujourd'huy quand tout cede à la crainte,
Il faut les ébloüir par cette juste feinte,
J'ay gagné des soldats qui sçauront murmurer,
On verra tout fremir, tout plaindre & soûpirer:
Et j'espere, Seigneur, en ce moment funeste,
Que ceux qui sont gagnez entraîneront le reste.
Feignons donc d'accomplir la volonté du sort
Pour leur sauver le jour menons les à la mort,
Ne craignons point icy d'augmenter leurs allarmes,
C'est par là que les Grecs attendris par des larmes,
Pourront à la pitié se reconcilier
Et se joignant à nous viendront les essuyer.

PYRRHUS.

PYRRHUS.

J'approuve ce dessein, il faut vous satisfaire,
Il faut fléchir les Grecs & l'ombre de mon pere,
Courons les attendrir d'un spectacle nouveau,
On verra Polixene aux pieds de son tombeau,
Mais je vois avancer la Princesse & sa mere,

A Lycus.

Prens soin de la conduire au tombeau de mon pere;
Elle croit que l'on doit la mener à la mort,
Mais allons, s'il se peut, faire changer son sort.

SCENE III.

HECUBE, POLIXENE, LYCUS, GARDES.

HECUBE.

OU voulez-vous aller, Princesse infortunée?

POLIXENE.

Madame, il faut subir ma triste destinée,
Je ne puis soûtenir vos regards ny vos pleurs,
Et ma juste douleur s'accroist par vos douleurs,
Achille veut mon sang, il faut le satisfaire,
Je vais rejoindre Hector, Antenor, & mon pere,
Vous voyez qu'on m'attend, vous devez consentir
En essuyant vos pleurs à me laisser partir.

LYCUS.

J'ay de Pyrrhus, Madame, ordre de vous conduire,
Bien-tost de ses desseins il sçaura vous instruire;
Mais, Madame, esperez...

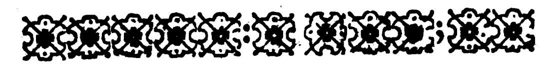
HECUBE.

Ah! je n'espere plus
Et je ne voy que trop le dessein de Pyrrhus,
Il nous fuit, il n'a pû soûtenir tant d'allarmes,
Tout barbare qu'il est il craint encor nos larmes,
Quand d'un soin si cruel il charge des soldats,
Ma fille, je le voy, l'on vous mene au trépas,
Sans doute pour vanger un crime par un crime,
Pyrrhus du fils d'Hector vous fera la victime;
J'esperois que du moins en mourant en ces lieux,
Quelqu'un de mes enfans me fermeroit les yeux,
Moy, qui depuis long-temps dus mourir la premiere,
Mais je les ferme helas! à ma famille entiere,
Et la mort qui me fuit & cherche mes enfans,
Les va tous moissonner en la fleur de leurs ans.

POLIXENE.

Nous allons occuper toute la renommée,
Une fille, un enfant vont combattre une armée;
Et ne voyez-vous pas qu'un acte si cruel,
Fait tomber sur les Grecs un opprobre éternel?
Le fils d'Hector & moy malgré nostre foiblesse,
Nous allons vanger Troye & combattre la Grece,

Vanger Hector d'Achille, & tous deux triomphans,
Effacer en un jour la gloire de dix ans,
Laissez, laissez aux Grecs contenter leur envie,
Et souffrez sans regret qu'il m'en coute la vie,
Quand soüillant leurs hauts faits par cette lâcheté,
Il leur en va couter leur immortalité.
Adieu, Madame.



SCENE IV.

HECUBE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

HElas! pourais-je luy survivre;
Pourquoy m'empeschez-vous de mourir, de la suivre?
Que vais-je faire? Ah Dieux! contre nous animez:
Dieux! que j'ay tant de fois vainement reclamez,
Pour comble de douleur, de rage, & d'infortune,
Au milieu de cent morts n'en puis-je trouver une?
Et toy mort qui me vois en bute à tant de traits,
Pourquoy sans me frapper m'approcher de si prés?

Pour tes fameux Autels suis-je une indigne
proye ?
Tu me fis respecter par la flame de Troye ?
Mon époux, mes enfans, avide, tu poursuis,
Moy seule je te cherche & toy seule me fuis,
Et me laisses le jour par ta pitié cruelle,
Pour me faire souffrir une mort immortelle ?

SCENE V.

HESIONE, HECUBE, CREISE, GARDES.

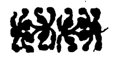
HESIONE.

NOn, Madame, esperez que les Dieux adou-
cis,
Vont sauver par Ulisse Andromaque & son fils ;
D'abord les yeux remplis d'une feinte colere,
Luy-mesme il est venu l'arracher à sa mere.
(Car les pleurs d'Andromaque avoient eu le pou-
voir,
D'obtenir des soldats la douceur de le voir ;)
Mais rassurant tout bas & le fils & la mere,
Je feray honte aux Grecs d'un dessein sanguinaire
(A-t'il dit) & vos maux seront bien-tost finis,
Madame, laissez-moy conduire vostre fils ;
Alors le fils d'Hector dédaignant de l'entendre,
Marche, & semble rougir d'avoir eu l'ame ten-
dre,

Et honteux pour sa mere en ces derniers momens,
Il la quitte & s'arrache à ses embrassemens,
Les Grecs en sont touchez, & bien-tost l'on espere,
Qu'ils sçauront retracter un arrest si severe.

HECUBE.

Hesione, mon cœur commence à respirer,
Ulisse... mais helas! qui me fait soûpirer?
Un noir presentiment que mon trouble m'envoye,
Efface en un instant cette naissante joye,
Tu me dois rassurer, cependant malgré moy,
Un mouvement secret redouble mon effroy,
Tu dois par tes discours dissiper mes allarmes,
Et je sens malgré moy qu'il m'échappe des larmes,
Tout mon sang s'en émeut, tout mon corps en fremit,
Mon ame en est troublée & mon cœur en gemit,
Et je sentis ainsi par de funestes veuës,
Quand mon Hector mourut mes entrailles émuës.



SCENE DERNIERE.

THRASILE, HECUBE, HESIONE, CREISE, GARDES.

HECUBE.

Ah! Thrasile, aprens moy le sort de mes enfans,
Dieux! que dois-je juger des pleurs que tu répans,
Que sont-ils devenus, Thrasile?

THRASILE.

Helas! Madame,
Par ce triste recit j'accableray vostre ame,
Epargnez-vous...

HECUBE.

Non, parle, & redouble mes maux,
Mon esprit n'est remply que de morts, de tombeaux
Et dans la triste horreur du chagrin qui me ronge,
Il faut dans mes douleurs que mon ame se plonge;
Parle, je te l'ordonne.

THRASILE.

Il faut vous contenter,
Vous sçavez ce qu'Ulisse avoit voulu tenter,
Mais helas! vos enfans bravant son artifice,
Ont trompé la pitié de Pyrrhus & d'Ulisse,

Ils avoient resolu de les sauver tous deux,
Mais le destin de Troye est plus fort que nos vœux.
D'abord Ulisse a feint pour contenter l'armée,
Qui contre Astyanax paroissoit animée
De consentir luy-mesme à l'arrest de sa mort;
Aussi tost les soldats environnent le port,
On y court; vous sçavez que sur les bords du Xante,
Reste encore une tour qui fist nostre épouvante,
Qui superbe jadis & maitrisant les eaux,
Nous lançoit mille feux pour brûler nos Vaisseaux,
Et que non loin du pied de ce roc inutille,
Est le tombeau d'Hector & le tombeau d'Achille,
Là chacun court en foule & les soldats pressez,
Paroissent dans ces lieux l'un sur l'autre entassez.
Alors le fils d'Hector d'un visage intrepide,
Monte au haut de la tour ou mon Maistre le guide;
Une noble fierté qui brille dans ses yeux,
Luy fait lancer sur nous des regards furieux;
Et chacun reconnoît à ce grand caractere,
Qu'il a bien moins les traits que le cœur de son pere,
Des hommes & des Dieux il dédaigne l'appuy,
Il se taist, mais helas! son front parle pour luy.
Et l'on voit d'un enfant la ferme contenance,
Ebranler tout un camp par sa noble assurance;
On l'admire, on le plaint, lors que de toutes parts
Un tumulte confus attire nos regards,

Un spectacle nouveau qui paroist dans la plaine,
Offre à nos yeux Pyrrhus suivy de Polixene.

HECUBE.

Justes Dieux! mais acheve, & ne tiens pas long temps,
Mon esprit inquiet & mon ame en suspens.

THRASILE.

Oüy, Madame, Pyrrhus d'accord aveque Ulisse,
Pour attendrir le camp d'un double sacrifice,
Et pour fléchir son pere aux pieds de son tombeau,
S'y place, & donne aux Grecs ce spectacle nouveau.
Tout le monde aussi-tost tourne les yeux sur elle;
Jamais on ne la vit plus fiere ny plus belle,
Une fierté modeste, une noble pudeur,
Une démarche libre, un air plein de grandeur,
Et sur tout, sa jeunesse ou brilloient milles charmes,
Nous frappe, nous émeut & nous tire des larmes:
Mais lors que tout le camp pleure & craint son trépas,
Elle est seule insensible & ne le pleure pas.
Le plus ferme paslit regardant Polixene,
Une soudaine horreur se répand dans la plaine;
Pyrrhus est interdit, Ulisse est étonné,
Un prompt silence regne en ce camp mutiné,
Et les Grecs à leur front honteux de tant de crimes,
De sacrificateurs paroissent les victimes.

Mais enfin on murmure, Ulisse veut parler,
Le fils d'Hector qui croit que l'on veut l'immoler,
Regardant fierement ce peuple qu'il méprise,
S'élance de la tour & luy-mesme se brise.

HECUBE.

Dieux cruels! c'est donc vous qui l'avez condamné?

THRASILE.

Lors Pyrrhus furieux par l'amour entrainé,
Qui croit le fils d'Hector renversé par Ulisse,
Sur Polixene veut en punir l'artifice,
Et tout plein de fureur met l'épée à la main:
Elle, sans s'ébranler luy presente le sein,
Pyrrhus à cet objet laissant tomber ses armes,
Loin de verser du sang ne verse que des larmes.
La mort (a-t'elle dit) ne me fait point d'effroy,
Frappe, mais je seray moins timide que toy,
Je mouray libre. Alors d'une vitesse extréme,
Elle leve l'épée & s'en frappe elle-mesme,
Elle tombe, & le coup qui luy perce le cœur,
Frappe celuy des Grecs d'une juste douleur.
Son sang qui rejalit sur la tombe homicide,
Est bien-tost englouty par une cendre avide,
Et Pyrrhus attendry de son funeste sort,
Madame, autant que vous est touché de sa mort.

HECUBE.

Qui dois-je regretter de toute ma famille?
Dois-je pleurer mon fils? dois-je pleurer ma fille?

Mon païs, mon Hector, mes enfans, mon é-
poux,
Non non, mes justes pleurs ne seront point pour
vous;
Je les dois à moy seule en ce moment funeste,
Et je ne dois pleurer que du jour qui me reste.

Fin du dernier Acte.

TRAGEDIES

DE

Mr PRADON.

Contenuës en ce Volume.

Pirame & Tisbé.

Tamerlan, ou la mort de Bajazet.

Phedre & Hypolite.

La Troade.

STATIRA,

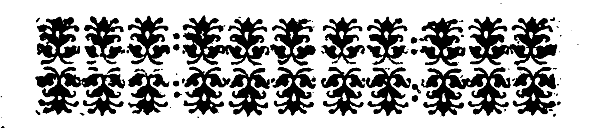
TRAGEDIE.

PAR Mʳ. PRADON.



A PARIS,
Chez JEAN RIBOU, au Palais, dans la Salle Royale, à l'Image à S. Loüis.

M. DC. LXXX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

LA mort de Statira causée par la jalousie de Roxane, est assez marquée dans Plutarque, pour faire le sujet d'une Tragédie; & le caractere de Roxane est trop connu par ses cruautez, pour pouvoir rien altérer de la verité. Ainsi quoy que Mr de la Calprenede dans son Roman de Cassandre, ait fait revivre Statira, je n'ay pas crû devoir suivre son exemple, les regles du Poëme Dramatique estant plus austeres que celles du Roman, qui permet beaucoup de fiction, quand l'autre s'attache le plus qu'il peut à la verité. L'amour de Leonatus & de Statira font l'Episode & le nœud de cette Piece. Quelques-uns ont esté surpris que j'aye choisy Leonatus entre tous les Successeurs

d'Aléxandre, pour Amant de Statira; mais j'ay eu des raisons assez fortes pour le faire. Leonatus estoit un Prince du sang d'Aléxandre, fort illustre par ses exploits. Il avoit commandé en chef plusieurs fois les Armées d'Aléxandre; il luy avoit sauvé la vie dans la Ville des Oxydraques, & ce fust luy qui fust envoyé apres la Bataille d'Issus dans les Tentes des Princesses, pour les asseurer de la vie de Darius, qu'elles croyoient mort. C'est dans cette entreveuë où j'ay fait naistre leur tendresse, & cet endroit a paru assez beau. Il partagea l'Empire du Monde avec tous les Successeurs d'Aléxandre; & quoy qu'il ne fasse pas une grande figure dans le Roman, il en fait une assez grande dans l'Histoire, & il me doit suffire qu'il soit celebre dans Quinte-Curse & dans Justin. J'avouë que si j'avois meslé un peu plus de politique dans les sentimens de si grands Hommes, le Sujet n'en eut esté que mieux, mais quelquefois la tendresse nous emporte plus loin qu'il ne faut. I'ay changé quelques circonstances en la mort de

Statira, qui ne pouvoient s'accommoder au Théatre. Au reste, quoy que le cours de cette Piece ait esté interrompu par la maladie d'un des Acteurs, j'espere que la lecture poura n'en pas déplaire, puis qu'elle a paru assez bien écrite aux plus délicats.





ACTEURS.

STATIRA, Fille de Darius, Veuve d'Aléxandre.

ROXANE, Fille de Cohortan, Satrape de Perse, Veuve d'Aléxandre.

LEONATUS, Prince du Sang d'Aléxandre, & un de ses Successeurs.

PERDICCAS, un des premiers Chefs de l'Armée d'Aléxandre.

CASSANDER, Fils d'Antipater, Gouverneur de la Macédoine.

HESIONE, Confidente de Roxane.

CLEONE, Confidente de Statira.

PEUCESTAS, Confident de Cassander.

GARDES, & Suite de Gardes.

La Scene est dans Babylone, dans le Palais de Cyrus.



STATIRA,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
PERDICCAS, CASSANDER.

CASSANDER.



Ovrqvoy tant balancer, quand pour vous tout conspire?
Vous devez vous saisir des resnes de l'Empire,
Babylone est pour vous ; Aléxandre en mourant,
Vous a donné du Trône un illustre Garant,
Seigneur, & sur vous seul remetant sa Couronne,
C'est avec son Anneau l'Univers qu'il vous donne.
Ce jour doit décider de tant de diférens,
La Terre veut un Maistre, & non pas des Tyrans,

A

Le fier Leonatus, Cratere, & Ptolomée;
Ont mis dans leur party la moitié de l'Armée;
On veut nous assieger, mais on voit Seleucus,
Eumenes, Alcetas, Python, Antigonus,
Qui soûtenant le droit où vostre espoir se fonde,
Veulent vous élever à l'Empire du Monde;
L'imbécille Philipe est-il né pour régner?
Les Macédoniens ont sçeu le dédaigner.
Bien que Fils de Philipe & Frere d'Aléxandre,
Est-il digne du sang dont on l'a veu descendre?
Peut-il seul commander à cent Peuples vaincus,
Et Frere d'Aléxandre en a-t-il les vertus?
Ce n'est point luy qu'au Trône Aléxandre désigne,
Ce Monarque en mourant le remet au plus digne,
Par là sans vous nommer il vous nomme en effet,
Et scelle de sa main le don qu'il vous en fait.

PERDICCAS.

Je sçais trop d'Aléxandre honorer la mémoire,
Seigneur, pour me flater de tant de vaine gloire;
Il est vray que son choix semble tomber sur moy,
Mais apres ce Héros peut-on élire un Roy?
Quand la Terre a perdu son Vainqueur & son Maître,
Est-il un Successeur qu'elle puisse connoître?
Le présent qu'il m'a fait n'a point dû m'éblouïr,
Il peut estre fatal à qui veut en joüir;
Quand de la Macédoine Aléxandre eut l'élite,
Il avoit moins de Chefs que de Roys à sa suite,
Et ce Héros vainqueur des Medes, des Persans,
Ne nommoit plus de Roys que par ses Lieutenans;
Je n'ay donc point voulu me parer d'un vain Titre,
De tous ses Successeurs je veux estre l'Arbitre,
J'en ay fait nommer un pour le faire haïr,
Et n'ay choisy qu'un Roy qui me sçeut obéïr.

Ce n'est donc point ce nom où mon cœur doit prétendre,
Seigneur, nous adorons les Veuves d'Aléxandre,
Pourquoy le taire encor? pourquoy dissimuler?
Cassander, il est temps d'agir & de parler;
J'adore Statira, vous adorez Roxane,
Et vous aimez en vain cette fiere Persane,
J'aime en vain Statira, mais il faut découvrir
Nos Rivaux trop heureux, & les faire périr;
Il faut que nostre adresse à nos forces réponde,
Maistres de Babylone, il faut l'estre du Monde;
En vain Leonatus prétend nous assieger,
Nous sçaurons le combatre, & mesme nous vanger;
Pour gouverner l'Empire où nous devons prétendre,
Il faut nous assurer des Veuves d'Aléxandre,
Et fondez sur des droits justes & souverains,
Partager son Empire & celuy des Humains.

CASSANDER.

Ce procedé, Seigneur, me paroît trop sincere,
Pour cacher plus longtemps ce que j'ay voulu taire;
Oüy, j'adore Roxane, & son cœur orgueilleux
Dédaigne mes soûpirs, & rejete mes vœux;
Fiere d'avoir un Fils aussi-bien que Barsine,
Roxane à l'Univers pour Maistre le destine,
Sans songer que ce Fils né d'un sang ennemy,
Le Fils d'une Persane est Esclave à demy,
Et que la Macédoine a des Peuples trop braves
Pour se faire des Roys du sang de leurs Esclaves;
Mais puis que nous voyons ces Trônes, ces Etats,
Payez de nostre sang, & conquis par nos bras,
Nous pouvons entre nous les partager sans crime,
Puis qu'il n'a point laissé d'Heritier légitime,
Les armes à la main, nous ferons voir à tous
Qu'Aléxandre n'a point de Successeurs que nous.

PERDICCAS.

Nos desseins sont pareils ainsi que nos tendresses,
Mais, Seigneur, il s'agit du cœur des deux Princesses,
Nous aimons l'un & l'autre, & peut-estre tous deux
Nous aurons mesme sort pour de semblables feux;
J'ay sauvé Statira des fureurs de Roxane
En bute aux cruautez de la fiere Persane,
Cette illustre Princesse auroit perdu le jour
Sans les soins empressez qu'elle doit à l'amour;
Nous devons penétrer quelle jalouse envie
L'a fait incessamment armer contre sa vie,
Peut-estre qu'un Rival aimé de toutes deux
Leur a fait rejeter nos services, nos vœux;
Statira malgré moy veut suivre Ptolomée,
Peut-estre ce Rival est-il dans son Armée?
Leonatus peut-estre, ah! Seigneur, j'en frémis....

CASSANDER.

Oüy, c'est le plus mortel de tous vos Ennemis,
Leonatus, Seigneur, dans le party contraire
Sans doute est ce Rival que leur cœur nous préfere?

PERDICCAS.

Je sçais trop, à son nom, & mes yeux me l'ont dit,
Que Statira soûpire, & Roxane rougit,
C'est assez pour tirer de fortes conjectures,
Penétrons leurs desseins pour prendre nos mesures;
Il faut aprofondir ce mistere en ce jour,
Icy la Politique est unie à l'Amour.
Roxane vient, parlez, l'occasion est belle,
Seigneur, je me retire, & vous laisse avecque elle.



SCENE II.

ROXANE, CASSANDER, HESIONE.

ROXANE.

NOus sommes investis, déja Leonatus
Nous menace & nous compte au nõbre des Vaincus;
Mais avant que son Bras ose rien entreprendre,
Il demande à nous voir, Seigneur, il faut l'entendre.
Il m'a fait demander un Ostage, & je viens
D'envoyer Alcetas suivy de deux des miens,
Dans peu nous le verrons....

CASSANDER.

Hé! que voulez-vous faire?
Recevoir dans nos murs un mortel Adversaire?
Vient-il nous menacer? & quel est son dessein?
Laissez-nous luy parler les armes à la main,
Et Perdiccas & moy, Madame...

ROXANE.

IL faut l'entendre;
Ce Prince redoutable est du sang d'Aléxandre,
On doit le respecter. Peut-estre en ce moment
Vient-il nous proposer quelque accomodement.
Seigneur, j'ay mes desseins....

CASSANDER.

Et nous avons les nostres,
Que nous sçaurons régler, Madame, sur les vostres.
Aléxandre n'est plus: Dans ce débris commun.
Il laisse à l'Univers vingt Maistres au lieu d'un;
Vous en avez un Fils, vous luy devez un Trône,
Madame, choisissez la Perse & Babylone,

Le Pont, la Macédoine, ou tant d'autres Païs
Où nous pourions dans peu couronner vostre Fils;
Mais il faut à ce Fils un Tuteur qui soûtienne
Toute vostre grandeur unie avec la sienne.
Voyez, examinez, s'il n'est point parmy nous
De Prince, ou de Héros qui soit digne de vous.
Ne pouvez-vous choisir?

ROXANE.

Hé qui pouroit prétendre
A remplir dans mon cœur la place d'Aléxandre?
Pourois-je m'abaisser à souffrir qu'en ce lieu
Un Mortel usurpast le rang d'un Demy-Dieu?

CASSANDER.

Hé! Madame, les Dieux que ce discours offence,
Par ces raisons peut-estre ont hasté leur vangeance,
Irritez qu'un Mortel jusques sur leurs Autels
S'osast placer vivant au rang des Immortels;
Leur justice a fait voir que ce grand Aléxandre,
Ce Fils de Jupiter, n'estoit qu'un peu de cendre,
Pardonnez un discours qui semble injurieux;
Mais icy Cassander prend la cause des Dieux.
Ne l'avons-nous pas veu par ce nouveau caprice
Ayant de son orgueil la Fortune complice,
Rougir de paroistre Homme; & pour le démentir,
Desavoüer le sang dont on l'a veu sortir?
Et sans-doute qu'un jour ce Vainqueur teméraire
Auroit desavoüé Jupiter pour son Pere,
Si son ambition avoit pû le flater
De trouver quelque Dieu plus grand que Jupiter.

ROXANE.

Vous ne le craignez plus, mais s'il vivoit, peut-estre
Vous ne parleriez pas si haut de vostre Maistre,
Cassander, & son nom vous auroit fait trembler,
Lors qu'un de ses regards vous pouvoit accabler.

J'ay remarqué toûjours qu'envieux de sa gloire
Sans cesse vous tâchez d'obscurcir sa mémoire;
Je n'examine point le caprice des Dieux,
Ils ont eu leurs raisons pour l'oster à nos yeux.
Dûssay-je m'attirer l'éclat de leur colere,
Il fist seul ce qu'eux tous auroient eu peine à faire;
Et sans-doute ces Dieux de sa gloire jaloux
N'ont pû souffrir qu'il fust adoré parmy nous.
J'en dis trop. Mais enfin pour reparer la gloire
D'un Demy-Dieu, je dois élever sa mémoire;
Et vous devez songer qu'apres un tel Epoux
Je ne puis m'abaisser d'en choisir parmy vous,
Qu'ayant monté si haut, mon cœur ne peut descendre;
Et qu'il faut à Roxane un second Aléxandre.
En est-il un encor?..

CASSANDER.

Le seul Leonatus
Sort du sang d'Aléxandre, il en a les vertus;
Mais Statira, Madame, à vos desirs fatale,
Peut-estre dans son cœur vous donne une Rivale;
Le sang de Darius qui vous donna des Loix,
Sa beauté, son mérite, autorisent ce choix.

ROXANE.

Vous pourriez donc, Seigneur, en la trouvant si belle,
Luy présenter vos vœux, & soûpirer pour elle,
De sa gloire mon cœur ne sera point jaloux,
Et mesme je consens à luy parler pour vous.

CASSANDER.

A luy parler pour moy! Justes Dieux! Mais, Madame,
Vous ne sçavez que trop le secret de mon ame,
J'attens Leonatus, peut-estre que son cœur
Découvrant ses desseins, fera voir mon erreur;
Mais si pour Statira j'avois l'ame inquiete,
Je ne vous prirois pas d'estre mon Interprete,

Et peut-estre mes vœux seroient-ils mieux reçeus,
Si je faisois pres d'elle agir Leonatus?
Ce trait vous est sensible, & vous frape, Madame,
Je connois dans vos yeux le trouble de vostre ame;
Mais enfin dans les miens voyez à vostre tour,
Avec mon desespoir, ma rage & mon amour.

ROXANE.

Cassander, vous poussez trop loin vostre insolence;
C'est à vous devant moy de garder le silence,
Et sans aprofondir qui j'aime, ou qui je hais,
Ayez plus de respect, & n'en parlez jamais.
Retirez-vous.

CASSANDER.

Hé bien? Je vous quite, Madame;
Vous sçavez mon secret, je connois vostre flâme;
Il suffit. Mais enfin si mes vœux sont déçeus,
Dans peu je serviray ceux de Leonatus.

SCENE III.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

L'Orgueilleux Cassander se déclare, & me brave;
Luy, qui de mon Epoux estoit presque l'Esclave,
Il insulte à sa gloire, & sans respecter rien,
M'ose parler en Maistre, & veut estre le mien;
Il vient avec fierté me découvrir sa flâme,
Il veut aprofondir le secret de mon ame,
J'en rougis, Hesione, & mes sens trop émeus
Au nom de ma Rivale & de Leonatus,

Qui réveillant tous deux ma haine & ma tendresse,
Malgré tout mon orgueil ont fait voir ma foiblesse;
Je verray mes attraits peut-estre humiliez,
Moy, qui vis le Vainqueur de la Terre à mes pieds,
Moy, qui devrois au nom de Veuve d'Aléxandre
Aller m'ensevelir dans sa superbe cendre,
J'ose encor luy survivre, & mon perfide cœur
Soûpire, & malgré moy luy donne un Successeur;
Dans ce trouble mortel je me connois à peine,
J'aperçois mon amour à travers de ma haine,
Et je dis en tremblant à mes sens éperdus,
Si je hais Statira, j'aime Leonatus.

HESIONE.

Mais, Madame, apres tout oseray-je sans crime
Sçavoir quelle raison contr'elle vous anime?
Seul reste des Enfans du sang de Darius,
Elle a mille beautez, elle a mille vertus;
Quand Perdiccas & vous la retenez captive,
A peine malgré luy vous souffrez qu'elle vive;
Que vous a-t-elle fait?

ROXANE.

Dieux, ce qu'elle m'a fait!
Hesione, elle est belle, & c'est là son forfait;
Elle sçeut m'enlever tous les vœux d'Aléxandre,
Elle a droit sur un Trône où mon Fils doit prétendre;
Mille jeunes appas qu'elle traîne apres soy,
Et toutes ses vertus, sont des crimes pour moy;
Elle est ma Concurrente à la Perse, à l'Empire,
Mais elle est ma Rivale, & mon cœur en soûpire;
Je la trouve par tout, ses charmes odieux
Ont toûjours balancé le pouvoir de mes yeux.
Il me souvient du jour qu'on trompa ma vangeance;
Je vis Leonatus courir à sa défense,

Des soins de Perdiccas il prenoit la moitié
Par d'autres intérests que ceux de la pitié;
Sans leur cruel amour, sans leur pitié fatale,
Roxane en cet instant n'avoit plus de Rivale,
Et terminant son sort pour rassurer le mien,
J'allois estre en état de ne craindre plus rien.

HESIONE.

Mais Barsine, Madame, est plus à craindre qu'elle,
Et bien que Statira soit plus jeune & plus belle,
Barsine a d'Alexandre un Fils de qui les droits
La rendront plus coupable à vos yeux.

ROXANE.

Je le vois,
La seule Statira cependant m'épouvante,
Et Barsine moins belle est bien plus innocente.
J'ay dans mes intérests, & dans ceux de mon Fils,
Eumenes, Seleucus, & cent autres Amis;
Mais si Leonatus se déclare pour elle,
S'il me porte aujourd'huy cette atteinte mortelle,
Statira doit trembler... Ce Prince que j'atens
Retient encor mon ame & mes vœux en suspens;
D'une foible espérance en secret je me flate,
Il faut que son dessein ou son amour éclate.
Dieux! j'en tremble, Hesione, & mon cœur agité...
Mais quelqu'un vient à nous d'un pas précipité.



SCENE IV.

PEUCESTAS, ROXANE, HESIONE.

PEUCESTAS.

LEonatus arrive, & Perdiccas l'emmeine;
Madame, ils sont déja dans la Chambre prochaine,
Vous l'allez voir, il vient.

ROXANE.

Ah quel trouble pressant!
Cachons mieux, s'il se peut, ce que mon cœur ressent.

SCENE V.

LEONATUS, PERDICCAS, ROXANE, CASSANDER, HESIONE, GARDES.

LEONATUS.

AVant que de nous faire une sanglante guerre
Dont les grands intérests arment toute la Terre,
Madame, & vous Seigneurs, nous devons balancer
Ce qui peut la finir, loin de la commencer.
Avant que nostre Armée ose rien entreprendre,
Nous devons ce respect aux manes d'Aléxandre,
De ne pas renverser un Etat si puissant
Que son Bras a rendu superbe & florissant.
Il faut qu'un grand dessein sur l'équité se fonde,
Il s'agit du destin de l'Empire du Monde,

Et nous devons, vainqueurs de cent Peuples divers,
Partager, & non pas déchirer l'Univers.
Sur tant de Nations qui sont fieres & braves,
De Maistres nous allons devenir les Esclaves,
Et travaillant nous-mesme à nos propres débris,
Nous allons par nos bras vanger nos Ennemis.
Oüy, déja l'Indien, le Persan & le Scyte,
S'aprestent à briser le joug qui les irrite,
Et ces Peuples vaincus à demy révoltez
Nous destinent déja les fers qu'ils ont portez.
Quand nous serons en proye à la guerre civile,
Un Ennemy défait en fera naître mille,
Qui joüissans du fruit de nos communs malheurs,
Vangerons les Vaincus aux despens des Vainqueurs;
Qui devenant alors victimes de leur gloire,
Se verront accablez par leur propre victoire;
Ainsi sans nous flater de nos prétentions,
Donnons ordre au plutost à nos divisions.
Philipe a-t-il d'un Roy la veritable marque?
Non, vous n'avez en luy que l'ombre d'un Monarque;
Un Maistre qui vous sert formé de vostre main,
Et vous faites mouvoir un Fantôme si vain.
L'Univers peut-il estre un Trône heréditaire?
La Victoire a des droits plus forts que ceux d'un Frere,
Et puis que par nos mains un Héros l'a conquis,
Aléxandre est le Pere, & nous sommes les Fils.
Madame, on aura soin des intérests du vostre,
L'intérest de Barsine est déja joint au nostre,
Ainsi sur cet article on poura décider;
Mais, Madame, il m'en reste un autre à demander.
On tient dans ce Palais Statira prisonniere,
Qu'on luy rende aujourd'huy liberté toute entiere;
Tout le Camp la demande, & Ptolomée, & moy.

ROXANE.

Statira?

LEONATUS.

Comme vous elle est Veuve du Roy.
Madame, comme vous elle est libre, elle est Reyne;
De plus, cent mille Bras viendront briser sa chaîne,
Si l'on nous la refuse, & qu'on ose arrester
Une Reyne d'un sang que l'on doit respecter.

ROXANE.

Ciel! qu'entens-je?

PERDICCAS.

Seigneur, vous ignorez peut-estre
Que vous parler ainsi c'est nous parler en Maistre;
Et vous devez agir avec moins de hauteur,
Attendez qu'un Combat vous rende le vainqueur.
Mais je veux vous ouvrir mon ame toute entiere,
Oüy, c'est moy qui retiens la Reyne prisonniere.
Mais sçachez que les fers que j'ose luy donner
Ne l'attachent icy que pour l'y couronner.

LEONATUS.

La couronner, vous?

PERDICCAS.

Moy. Je prétens & j'espere
Que cette main la place au Trône de son Pere.

LEONATUS.

Mais la Reyne, Seigneur, suivant ce grand dessein,
Voudra-t-elle d'un Trône offert de vostre main?

ROXANE.

Et pourquoy non, Seigneur? Statira pouroit-elle
Refuser une place où Perdiccas l'apelle?

CASSANDER.

Madame, Statira feroit plutost refus
De l'Univers offert, que de Leonatus.

ROXANE *à Cassander.*

Je ne sçay; mais, Seigneur, quoy qu'il arrive,
Roxane & Perdiccas la retiendront captive.

LEONATUS.

Ah Madame! ou les Dieux n'auront point d'équité,
Ou nous l'arracherons à la captivité.
Au lieu de prévenir une funeste guerre,
Vous allez l'allumer aux deux bouts de la Terre,
Madame.

ROXANE.

Et nous, Seigneur, nous sçaurons soûtenir
Ces éclats dangereux que l'on peut prévenir.
Vous pouvez cependant assurer Ptolomée
Que nous ne craignons point ny luy, ny son Armée.
à Perdiccas.
Sortons, Seigneur.

SCENE VI.

CASSANDER, LEONATUS.

CASSANDER.

Je voy qu'on nous brave tous deux,
Roxane nous insulte & méprise mes feux,
Perdiccas m'abandonne & s'unit avecque elle,
Je les quite, Seigneur, & prens vostre querelle,
Dans une heure je puis délivrer Statira,
Ou dans ce grand dessein Cassander périra.

LEONATUS.

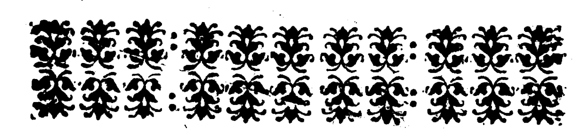
Quoy, Seigneur, se peut-il que par vostre assistance...

CASSANDER.

Seigneur, vostre interest s'unit à ma vangeance,
J'en ay des moyens seûrs, mais pour les consulter,
Sortons, de peur qu'icy l'on nous puisse écouter.

Fin du Premier Acte.



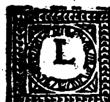


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

A ſuperbe Roxane eſt toûjours irritée;
Leonatus, enfin, rend ſon ame agitée;
Quoy qu'elle diſſimule & flate Perdiccas;
Ses yeux ont prononcé l'Arreſt de mon trépas:
Oüy, Cleone, c'eſt là ce que j'en dois attendre;
Fille de Darius, & Veuve d'Aléxandre,
Ces grands noms ſi fameux, ſi crains dans l'Univers,
Ne ſervent aujourd'huy qu'à me charger de fers;
Ces grands noms aujourd'huy font ma peine & mon crime,
Et de la Politique innocente Victime,
En bute à cent périls, je me vois tour à tour
Et l'objet de la haine, & l'objet de l'amour.

CLEONE.

Lors que Leonatus eſt venu de l'Armée,
Madame, l'on a veu que Roxane allarmée,
Unie à Perdiccas, a ſçeu tout refuſer
Ce que Leonatus eſt venu propoſer.

Mais d'où vient que Roxane à vos jours si fatale...

STATIRA.

Pourquoy t'en étonner? Roxane est ma Rivale;
Sa rage, ses chagrins, ses fureurs, ses refus,
Tout me dit que Roxane aime Leonatus.
Mais écoute, Cleone, il est temps de t'aprendre
Le secret & l'amour des Veuves d'Aléxandre;
Mes feux, mes tristes feux, ne sont point criminels,
Quand j'adore apres luy le plus grand des Mortels,
Car si de l'Univers il n'eut esté le Maître,
Le seul Leonatus estoit digne de l'estre.
Aprens donc mon amour, ma crainte, mes ennuis,
Et l'état pitoyable où mes jours sont réduits.
Helas! te souvient-il de ce jour mémorable
Qui fit de Darius le destin déplorable?
Quand le monde ébranlé par ce premier revers
Commença de trembler nous voyant dans les fers;
Que dans le Champ d'Issus Aléxandre eut la gloire
D'honorer de nos fers sa premiere victoire,
Nous attendions en pleurs le destin des Vaincus,
Lors qu'on nous annonça la mort de Darius?
De cent cris douloureux nos Tentes retentirent,
Les Vaincus, les Vainqueurs, cõme nous en gémirent,
Ma Mere évanoüye, avec Sysigambis,
Nous faisoit redoubler nos sanglots & nos cris,
Nous estions à leurs pieds dans ces tristes allarmes,
Et pour les secourir nous n'avions que nos larmes.
Aléxandre touché que par un faux raport
Nous estions allarmez pour cette feinte mort,
Voulut secher les pleurs qu'il nous faisoit répandre,
Leonatus entra de la part d'Aléxandre,
Et ce Prince attendry de nos vives douleurs
D'un seul mot arresta la source de nos pleurs.

Ciel! avec quelle grace il aborda ma Mere
Lors qu'il nous détrompa de la mort de mon Pere!
Que son air estoit libre & remply de grandeur!
Et qu'il me parût propre à consoler un cœur!
Je ne sçay si déja pour mon Pere attendrie,
Lors que Leonatus m'assuroit de sa vie,
Mon cœur sans y penser, par un juste retour,
Fist servir l'amitié de passage à l'amour:
Enfin dans cet instant je ne pûs me défendre
De sentir pour ce Prince un mouvement trop tendre;
Et soit que le Destin ou l'Amour le voulut,
Il me vit; je luy plûs; je le vis, il me plût.

CLEONE.

Mais, Madame, depuis, malgré ce cœur si tendre,
Leonatus vous vit l'Epouse d'Aléxandre,
Et cet illustre nom qui vous couvre d'éclat...

STATIRA.

Il fallut obeïr en Victime d'Etat;
Leonatus remply d'une douleur extréme,
Desesperé, tremblant, vint m'annoncer luy-mesme:
Qu'Aléxandre dans peu me devoit épouser,
Et qu'il l'avoit chargé de me le proposer.
Juge de sa douleur, Cleone, & de la mienne;
Ma flame estoit déja presque égale à la sienne,
Et dans ce dur moment, je ne puis le celer,
Je voulus luy répondre, & ne sçeus luy parler;
Mais tous deux de concert dans ces vives allarmes,
Nous laissâmes parler nos soûpirs & nos larmes.
Je voyois à regret ce Prince mon Amant,
Luy-mesme à ma grandeur s'immoler tendrement;
Aléxandre vainqueur, quoy qu'il fist pour me plaire,
Ne m'en parût pas moins le vainqueur de mon Pere;
Ravisseur de nos biens, maistre de nos Etats,
J'admiré ce Héros, mais je ne l'aimay pas,

Il fallut obeïr cependant, & mon ame
Par un triste devoir sçeut combatre ma flame;
Et de Leonatus effaçant tous les traits,
Luy dire en soûpirant un adieu pour jamais.
Depuis, grace aux Dieux, mon cœur pour luy moins
A soûtenu le nom d'Epouse d'Aléxandre; (tendre,
Une vertu severe, un austere devoir,
M'ont cent fois arrachée au plaisir de le voir;
Loin de luy je tâchois d'étouffer ma tendresse;
Je l'évitois helas! & le trouvois sans cesse.
Le Roy qui luy donnoit comme à son Favory,
Le rang d'Ephestion qu'il avoit tant chery,
Vit que Leonatus me faisoit de la peine,
Et me crut pour ce Prince une secrete haine;
Et souvent malgré luy l'amenant devant moy,
M'arrachoit des soûpirs qu'il voloit à ma foy;
Souvent il me prioit dans sa tendresse extréme
D'aimer Leonatus comme il l'aimoit luy-mesme;
Moy, qui dans cet instant eus voulu la haïr,
Cleone, je tremblois de luy trop obeïr;
Et ce Prince confus des bontez de son Maistre,
M'évitoit aussitost qu'il me voyoit paroistre.

CLEONE.

Mais, Madame, à présent qu'Aléxandre n'est plus;
Vous pouvez sans scrupule aimer Leonatus;
Un Prince de son sang peut apres luy prétendre...

STATIRA.

Je puis, sans offencer les manes d'Aléxandre,
Ranimer aujourd'huy dans mon cœur abatu
Un amour immolé longtemps à ma vertu;
Mais Roxane a trouvé Leonatus aimable,
Et ma flame à ses yeux me va rendre coupable;
Cleone, elle peut tout, les Macédoniens
Prennent ses interests, & négligent les miens;

Le ſeul Leonatus qui veut briſer ma chaîne,
Redouble de Roxane & l'amour & la haine,
Et la force à la main, pour me tirer des fers,
Veut contre Perdiccas armer tout l'Univers.
Je tremble qu'il n'expoſe une ſi chere Teſte
A cent périls afreux où ſa valeur s'apreſte,
Et que pour me vanger, ou pour me conquérir,
Ce Héros ne ſe mette en danger de périr.

CLEONE.

Madame, Caſſander vient à nous.

STATIRA.

Ah! Cleone,
Que veut-il?

SCENE II.

CASSANDER, PEUCESTAS, STATIRA.

CASSANDER.

Je le voy, mon abord vous étonne,
Mais je viens vous aprendre un projet important.

STATIRA.

Quoy donc?

CASSANDER.

Leonatus, Madame, vous attend,
Un ſemblable intéreſt nous unit l'un & l'autre;
Il m'a dit ſon ſecret, & je connois le voſtre,
Il vous faut aujourd'huy rendre la liberté,
Et vous faire ſçavoir ce que j'ay concerté.

STATIRA.

Avec Leonatus qu'allez-vous entreprendre,
Seigneur?

CASSANDER.

Dans Babylone il doit bientoſt ſe rendre,
J'apuyray ſes deſſeins, & malgré Perdiccas
Dont j'ay depuis longtemps gagné tous les Soldats,
Qui ſuivant autrefois Antipater mon Pere,
Tous dévoüez à moy, m'ont promis de tout faire,
Je feray relever la Garde, & dans ce temps
Arbate qui commande à tous les Habitans,
Doit à Leonatus faire ouvrir une Porte,
Vous conduire en ſecret, & vous ſervir d'Eſcorte;
Voſtre Garde eſt à moy, mais il faut amuſer
Roxane & Perdiccas, & contre eux tout oſer.
Pour mieux les éblouïr, je connois l'art de feindre,
Je les flate tous deux, & je ſçay me contraindre,
Mais ils pourront connoiſtre avant la fin du jour,
Madame, que je ſers ma haine & voſtre amour.

STATIRA.

Ne vous étonnez pas, Seigneur, de ma ſurpriſe,
Caſſander eſt l'autheur d'une telle entrepriſe,
Un Amant de Roxane!

CASSANDER.

Un Amant outragé,
Oüy, Madame, un Amant qui veut eſtre vangé;
Ses mépris (devant vous j'avoüray ma foibleſſe)
Loin d'éteindre mes feux, augmentent ma tendreſſe;
J'en ſoûpire de rage, & vois Leonatus
Me dérober un cœur l'objet de ſes refus,
Et nous n'ignorons pas qu'en ce deſordre extréme
Il vous aime, il la hait, elle me hait, je l'aime;
Ainſi pour me vanger & pour mieux l'obtenir,
Avec Leonatus je ſçauray vous unir,

Peut-estre que Roxane en perdant l'espérance,
Couronnera mes feux & ma persévérance,
Et pour vous engager par de si forts liens,
J'unis vos intérests, Madame, avec les miens.

STATIRA.

Je respire, Seigneur, & commence à comprendre
Qu'un Hôme tel que vous poura tout entreprendre;
Vous aimez, il suffit, & vous avez promis....
Mais, Seigneur, cōtre vous quel nombre d'Ennemis!
Leonatus peut-il seconder vostre attente?
Perdiccas est jaloux, & Roxane est Amante.
Que de périls, grands Dieux!

CASSANDER.

Quoy, Madame?

STATIRA.

Seigneur,
Ce grand projet me trouble & me glàce le cœur;
Quand je trace à mes yeux une fidelle image
De mille affreux périls où ce pas vous engage,
Je soûpire, je tremble, & n'y puis consentir,
Je ne sçay quels malheurs mon cœur sçait pressentir.
Dieux! si Leonatus dans sa funeste envie
Payoit ma liberté de son sang, de sa vie,
Qu'il vint tōber sanglant à mes pieds.... J'en frémis;
Et ne veux point, Seigneur, estre libre à ce prix.

CASSANDER.

Madame, au nom des Dieux, soyez moins allarmée,
Vous verrez aujourd'huy le Camp de Ptolomée,
Laissez-moy tout conduire, allez en ce moment,
En attendant Arbate, en vostre Apartement;
Là, Madame, dans peu vous le verrez paroistre,
Un plus long entretien seroit suspect peut-estre;
Si Roxane en ces lieux me trouvoit avec vous,
Sa jalousie....

STATIRA.

Hé bien, évitons son couroux;
Mais songez bien, Seigneur, quoy que l'on entreprenne,
A sauver une vie où j'atache la mienne,
C'est vous en dire trop. Adieu.

SCENE III.

CASSANDER, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.

Leonatus
Allarme Statira, rend ses desirs confus;
Mais, Seigneur, vous devez bientost briser sa chaîne.

CASSANDER.

Mon intérest est joint à celuy de la Reyne;
Voy donc ma politique, & connois mes desseins,
Peucestas, je la sers, cependant je la plains;
Une telle entreprise aux yeux de sa Rivale
Peut enfin estre heureuse, ou devenir fatale;
Mais qu'elle réüssisse, ou non, je me promets,
D'en avoir pour mes feux l'infaillible succés.
Leonatus qui craint les ennuis d'un long Siege,
Voulant les prévenir, court de luy-mesme au piege,
Il le veut, je le sers. Si le succés heureux
Luy donne sa Princesse, il couronne mes feux;
S'il périt, mon Rival deviendra ma victime,
Et sa propre valeur va m'épargner un crime;
Je hais Leonatus, il me fait de l'horreur,
Tu vois que de Roxane il m'enleve le cœur,

Et quoy qu'enfin le sien pour Statira soûpire,
De l'amour de Roxane il ne faut pas l'instruire;
Il l'ignore, & je veux qu'il l'ignore toûjours,
Ou qu'il n'en soit instruit qu'aux despés de ses jours;
Mais Roxane qui craint le pouvoir de mon Pere,
Qui sçait qu'Antipater peut servir ma colere,
Que son Armée avance, a connu que tantôt
Son esprit irrité m'avoit parlé trop haut.
Dieux! si son cœur pouvoit.... La voicy, la cruelle;
Cours prendre garde à tout, & me laisse avecque elle.

SCENE IV.

ROXANE, CASSANDER.

ROXANE.

Je vous cherchois, Seigneur, vous en estes surpris;
Mais nous devons quiter l'aigreur & le mépris,
Nos esprits inquiets en avoient l'un & l'autre,
Mon cœur en estoit plein aussi-bien que le vostre,
Dans un péril pressant nous devons les banir,
Et de grands intérests nous doivent réünir,
Je rends à vos vertus un tribut légitime,
Voyons, si vous voulez mériter mon estime.

CASSANDER.

Je feray tout, Madame, & pour la mériter,
Que faut-il....

ROXANE.

Un dessein qu'il faut exécuter;
Le fier Leonatus nous brave, nous menace,
Et déja Ptolomée assiege cette Place,

Il aproche, on l'a veu du haut de nos Remparts
Faire contre nos Murs marcher ses Etendars;
Nous pourions d'un seul coup prévenir la tempeste;
Il ne faudroit, Seigneur, abatre qu'une Teste,
Punir Leonatus de sa temérité....

CASSANDER.

Contre luy vostre cœur seroit-il irrité,
Madame, & pouriez-vous m'asseurer d'une haine....

ROXANE.

De ma haine, Seigneur! Dieux! elle est trop certaine;
Roxane contre luy n'en a point à demy,
Je hay Leonatus en mortel Ennemy,
Luy qui prétend nous faire une sanglante guerre,
Qui contre nous soûleve & le Ciel & la Terre,
Leonatus, enfin, que je veux desormais....
Pourquoy me demander, Seigneur, si je le hais?

CASSANDER.

Hé bien? à vous servir ma main est toute preste;
Mais, Madame, osez vous me demander sa Teste?

ROXANE.

De qui?

CASSANDER.

D'un Ennemy qui vous est odieux,
Qui vient....

ROXANE.

Ce n'est pas là, Seigneur, ce que je veux;
Mais je veux l'attaquer par un autre Luy-mesme,
Et ne veux le punir que dans l'Objet qu'il aime;
Il nous faut éblouïr & tromper Perdiccas,
Immolons en secret les funestes appas
Pour qui Leonatus....

CASSANDER.

Je vous entens, Madame;
Vous voulez que je preste un crime à vostre flame;

Et que mon propre bras à mon amour fatal,
Perde vostre Rivale, & serve mon Rival;
Bien loin de le haïr, son amour vous outrage,
Et vous en soûpirez de douleur & de rage;
Faites mieux. Punissez qui vous ose outrager,
Et donnez à mon bras le soin de vous vanger;
Vous l'aimez, & l'Ingrat peut-il en aimer d'autres?
Peut-on estre touché d'autres yeux que des vostres?
Madame, si ce Prince adoroit vos attraits,
Tout mon Rival qu'il est, je luy pardonnerois;
Mais pour luy pardonner vous n'avez point d'excuse,
Je luy veux arracher ce cœur qu'il vous refuse,
Et pour voir aujourd'huy ses crimes expiez,
Vous l'aporter sanglant, & le mettre à vos pieds.

ROXANE.

Je ne veux point, Seigneur, de pareilles Victimes,
Un soûpir seul pouroit expier tous ses crimes,
Vous m'aimez, je vous plains, je ne puis rien de plus.
à part. Ah Dieux! que Cassander n'est il Leonatus,
Ou que Leonatus changeant de cœur & d'ame,
N'a-t-il de Cassander les transports & la flame?

SCENE V.

HESIONE, ROXANE, CASSANDER.

HESIONE.

Madame, Statira n'est plus dans le Palais,
On vient de l'enlever par des ordres secrets,
Plusieurs Gardes gagnez ont fait cette surprise,
Mais on ne connoît point l'Autheur de l'entreprise.

ROXANE.

Il périra, le Traistre. Allons, sortons, Seigneur,
Empeschons....

CASSANDER.

Demeurez, j'en puniray l'Auteur;
Mais peut-estre qu'aussi par de fausses allarmes....

HESIONE.

Non, Seigneur, Perdiccas a déja pris les armes,
Et par un grand Combat pres de la Porte....

ROXANE.

Helas!
Seigneur, allez, courez soûtenir Perdiccas,
Prenez ma Garde encor, & joignez-y la vostre,
Partez....

CASSANDER.

Vostre intérest n'est que trop joint au nostre,
Reposez-vous sur moy, Madame, & demeurez,
J'y cours.

ROXANE.

Rendez le calme à mes sens égarez;
Sur tout, si vous m'aimez, Seigneur, quoyqu'il arrive,
S'il se peut, en ces lieux ramenez ma Captive.

SCENE VI.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

Leonatus sans-doute a formé ce dessein,
Ce grand coup, Hesione, est party de sa main;
Ils s'aiment, avecque elle il est d'intelligence,
Et tantost sa fierté marquoit son assurance.
Ciel! avec quelle audace il nous a demandé
Ce que déja luy-mesme il s'estoit accordé?

Et ce Prince content & fier de sa tendresse,
Parloit en Amant seûr du cœur de sa Maistresse;
Mon amour en partant cent fois m'a sçeu tenter,
Contre le droit des Gens, de le faire arrester,
Mais il m'a prévenuë, & son ardeur fatale
Avec tout mon espoir m'enleve ma Rivale;
Cependant on combat, Hesione, & je crains
Peut-estre qu'avec luy Perdiccas est aux mains;
Peut-estre que.... Sortons, car je n'ose me dire....

HESIONE.

Madame, Perdiccas va de tout vous instruire;
Le voicy.

SCENE VII.

PERDICCAS, ROXANE, HESIONE.

PERDICCAS.

Sçavez vous que je viens d'arrester
Un cruel attentat prest à s'exécuter?
J'ay repris Statira, Madame.

ROXANE.

Quelle joye!
Quoy, vous avez repris une si belle proye?

PERDICCAS.

Oüy, Madame, & la Reyne estoit preste à sortir,
Lors qu'un Garde fidelle est venu m'avertir:
Aussitost j'ay couru, suivy de quelque Escorte,
Quand l'infidelle Arbate a fait ouvrir la Porte.
La plusieurs Gens armez apuyant ses desseins,
Ont avancé vers nous, & sont venus aux mains;

Mon amour a rendu ma fureur occupée,
Arbate est le premier tombé sous mon Epée;
Mais certain Inconnu, qui le Casque abaissé,
A travers mille Dards vers moy s'est élancé,
Glaçant tous nos Soldats de ses cris redoutables,
S'est fait jour parmy nous par des coups effroyables;
La Porte se referme; alors de toutes parts
On tourne contre luy les Piques & les Dards;
Les siens envelopez de tous costèz succombent,
Mais luy seul soûtient tout quand tous les autres tombent:
Aussitost j'ay couru reprendre Statira,
Qui toute en pleurs....

ROXANE.

Mais Dieux! l'Inconnu périra,
Seigneur?

PERDICCAS.

Non, non, Madame, & j'ay dit qu'on l'emmeine,
De cette trahison il recevra la peine;
J'en veux sçavoir l'Auteur, j'en veux estre éclaircy,
Sur tout j'ay commandé qu'on l'amenât icy,
Vous l'allez voir. A moins qu'un coup trop légitime
N'ait déja fait payer la peine de son crime,
Il estoit tout couvert de sang.

ROXANE.

Ciel! que d'effroy!
Je tremble, je frissonne, & je ne sçay pourquoy;
Mais, Hesione, helas! d'où vient que j'en soûpire?
Il est couvert de sang, & peut-estre il expire,
Il n'en faut plus douter, ah! regrets superflus!
Seigneur, vous avez fait périr Leonatus.

PERDICCAS.

Seroit-ce luy, Madame?

ROXANE.

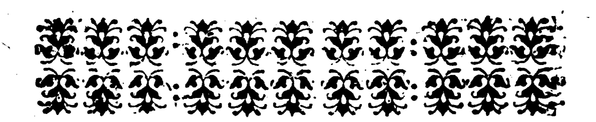
Oüy, Seigneur, c'est luy-mesme;
Statira, son amour, cette valeur supréme,
Tout me dit que c'est luy qu'on a sçeu trop punir;
Enfin cet Inconnu tarde trop à venir,
Il faut, pour dissiper mes mortelles allarmes,
Chercher cet Ennemy qui me coûte des larmes.

PERDICCAS. *Elle sort.*

Ah! Dieux, d'un tel dessein je demeure surpris;
Seroit-ce mon Rival enfin qui seroit pris?
Suivons Roxane, allons penétrer ce mistere,
Et voir ce que le Sort ou l'Amour ont pû faire.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

CLEONE, en cet instant, quel espoir m'est permis?
Leonatus est seul contre mille Ennemis;
Pressé de tous costez, à mille traits en bute,
Quel secours, ou quel Dieu peut retarder sa chûte?
Cassander l'a trahy sans-doute, & Perdiccas
M'enferme en ce Palais, & vole à son trépas;
Son bras & sa valeur l'ont trop fait reconnoître,
On l'attaque, on le presse, il succombe peut-estre;
Quelle horreur se répand dans mes sens éperdus!
Mon Amant est Captif, ou peut-estre il n'est plus;
Son desespoir marquoit sa trop funeste envie,
Il ne combatoit plus pour défendre sa vie,
Et si-tost qu'il a veu Perdiccas m'enlever,
Il a voulu la perdre, & non pas la sauver.
Dieux! le nombre l'accable, & c'en est fait sans doute;
Voila ce qu'aujourd'huy sa tendresse luy coûte;

Cleone, chaque instant redouble mon effroy;
Les traits qui vont à luy semblent tomber sur moy.
C'est moy qui l'ay perdu; malheureuse Princesse,
Pourquoy Leonatus eut-il tant de tendresse?
Sans mes coupables yeux il n'eut rien entrepris;
Faut-il qu'il en reçoive un si funeste prix?
Que son ame ait esté pour moy trop enflâmée?
Il n'auroit point péry, s'il m'avoit moins aimée!

CLEONE.

Non, Madame, les Dieux prendrôt soin de ses jours;
J'ay veu de loin voler Roxane à son secours,
Son cœur (n'en doutez point) dãs ce péril extréme,
L'entraîne & la cõduit pour sauver ce qu'elle aime;
Elle sçaura calmer la fureur des Soldats,
Et dérober sa vie au fer de Perdiccas;
Oüy, Madame, espérez....

STATIRA.

Espérance fatale!
Quoy, mon Amant dévroit la vie à ma Rivale?
Ciel, en me rassurant, tu redoubles ma peur,
Et pour me consoler, tu me perces le cœur.
Cruelle, voy mon ame également atteinte,
Frémir de l'espérance autant que de la crainte,
L'une & l'autre m'accable, & me fait soûpirer;
Helas! que dois-je craindre, ou que dois-je espérer?
Mais je voy Perdiccas, & je crains de l'entendre,
Il vient à nous.



SCENE II.

PERDICCAS, STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Seigneur, que venez-vous m'aprendre?
Avez-vous assouvy vostre injuste fureur?
Avez-vous immolé, grands Dieux! mon Défenseur,
Ce Héros qui pour moy....

PERDICCAS.

Vous le pleuriez; Madame,
Il est vivant. Je voy le plaisir de vostre ame,
Et que vous assurant de ses jours, je prévois
Que vous m'écouterez pour la premiere fois.
Oüy, dans l'heureux instant que je vous ay reprise,
Et qu'il alloit payer sa coupable entreprise,
Que tout couvert du sang de qui l'environnoit,
J'ay connu mon Rival aux grāds coups qu'il dōnoit,
Madame, je luy dois rendre ce témoignage,
Tout mon Rival qu'il est, j'admirois son courage,
Et prest à le combatre, helas! j'estois jaloux
Que tout autre que moy voulut mourir pour vous.
Mais Roxane en ces lieux par l'amour amenée,
A suivy le panchant dont elle est entraînée,
Et malgré mille traits s'estant mise entre nous,
A dérobé sa vie à mon juste couroux;
Cependant pour ses jours ne soyez plus en peine,
Ils sont en seûreté dans les mains de la Reyne.
Vous frémissez, Madame, & vostre joye enfin
Se dissipe & se change en un sombre chagrin.

STATIRA.

Dans les mains de Roxane il a voulu se rendre?
Luy, qui de mille Bras avoit pû se défendre;
Roxane seule, ah Dieux! l'a donc sçeu desarmer?

PERDICCAS.

Par son amour peut-estre il s'est laissé charmer,
Et voyant par mes soins son attente trompée,
Dans les mains de Roxane il a mis son Epée,
Qui brisée à demy, marque de sa valeur....

STATIRA.

Il s'en devoit plonger les restes dans le cœur,
Plutost que de la rendre à Roxane.

PERDICCAS.

Madame,
Ce Prince doit la vie à l'ardeur de sa flame,
Sans l'amour de Roxane il alloit succomber,
Et sous ce bras peut-estre on l'auroit veu tomber;
Mais il faut qu'il réponde à nostre juste envie,
Qu'il luy donne son cœur pour le prix de sa vie;
Ah Dieux! vous pâlissez, Madame, à ce discours.

STATIRA.

Est-ce à vous à régler sa fortune & ses jours?
Quoy, le sang d'Aléxandre est-il donc vostre Esclave?
Vous nous parlez en Maistre, & vostre orgueil nous brave;
Et depuis quand, Seigneur, estes-vous nostre Roy?
Vous n'avez aucun droit ny sur luy, ny sur moy,
Sur ses jours cependant vous parlez d'entreprendre;
Vous osez retenir la Veuve d'Aléxandre,
Pour me donner les fers de ceux qu'il a vaincus?
C'est assez que je sois Fille de Darius,
Et bien que je doive estre indépendante & Reyne,
Le sang de Darius estoit né pour la chaîne,
Je le vois.

PERDICCAS.

Non, Madame, il eſt né pour régner,
Le Trône de la Perſe eſt-il à dédaigner,
Je vous l'offre.... Mais Dieux! je voy qu'on me mé-
Que de Leonatus voſtre ame eſt trop épriſe, (priſe,
Il n'en faut plus douter, mon Rival eſt heureux,
J'ay gémy trop longtemps, & j'ay trop fait de vœux,
Je connois voſtre amour par voſtre jalouſie,
Madame, cet amour luy peut coûter la vie,
Il eſt entre nos mains ce Rival fortuné,
Voyez à quels malheurs il ſera deſtiné,
Il y va d'un Empire, il y va de vous-meſme,
Je ſuis le malheureux, on me mépriſe, on l'aime;
Mais ſi vous dédaignez mes ſoûpirs & ma foy,
Je puis enſevelir mon Rival avec moy.
Ah! je vois que pour luy voſtre ame eſt allarmée,
Et la mienne eſt de rage & d'amour enflamée.
Roxane va venir; mais ſans vous étonner,
Pour luy, ſuivez l'avis qu'elle doit vous donner,
Il faut que voſtre cœur deſormais l'abandonne,
Et ſur tout que dans peu Roxane le couronne.
C'eſt vous en dire aſſez. Adieu, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Helas!
Qu'entens-je? que dit-il? quel afreux embaras!
Pour ce Prince, Cleone, à peine je reſpire,
Que l'on m'aprend qu'il faut.... Ah! mon cœur en
ſoûpire,

Et Perdiccas (d'horreur je m'en sens frissonner)
Ne luy laisse le jour que pour m'abandonner.
Vois donc à quels malheurs le Destin me cōdamne;
Verray-je mon Amant couronné par Roxane?
Verray-je Perdiccas l'immoler... Que d'effroy!
Mais s'il vit pour Roxane, est-il pas mort pour moy?

CLEONE.

Ne craignez rien, Madame, il vous sera fidelle,
Ce Prince, qui pour vous....

STATIRA.

Helas! Roxane est belle,
Leonatus a veu pour luy ce qu'elle a fait.
Dieux! ne l'a-t-elle pas desarmé tout-à-fait?
Peut-estre qu'ébloüy de l'éclat de ses charmes,
Ce n'est qu'à sa beauté qu'il a rendu les armes;
Peut-estre que touché de son empressement,
Il oublie à ses pieds qu'il estoit mon Amant;
Elle est belle, elle l'aime; ah que de jalousie!
Des mains de Perdiccas elle a sauvé sa vie,
Il peut estre atendry d'un amour si pressant,
Cleone, si son cœur estoit reconnoissant?
Ciel! de quel souvenir mon ame est combatuë!
Ma Rivale le sauve, & c'est moy qui le tuë,
C'est moy qui l'ay conduit dans cet instant fatal,
Dans les bras d'une Amante, & dans ceux d'un Rival.
Mais Roxane paroît; que j'en suis allarmée!
Elle a l'air trop content pour n'estre pas aimée.

SCENE IV.

ROXANE, HESIONE, STATIRA, CLEONE.

ROXANE.

Vous me devez icy quelque remercîment,
Madame, j'ay sauvé le jour à vostre Amant;
Vous voyez de quel air pour vous je m'interesse:
Mais, Madame, d'où vient cette sombre tristesse?
Estoit-ce pour vos yeux un spéctacle plus doux,
De voir Leonatus prest à mourir pour vous?
Il eut mieux par sa mort signalé sa tendresse,
Mais c'est pousser trop loin vostre délicatesse,
Je vous viens d'épargner de sensibles regrets,
Nous avons un Ostage assuré de la Paix;
Pour peu qu'à mes desseins sa prudence réponde,
Nous allons disposer de l'Empire du Monde.

STATIRA.

Madame, je prens part à ce rare bonheur,
Mais avez-vous déja disposé de son cœur?
Vous estes genéreuse, il est vray, je l'avouë,
Ce que vous avez fait mérite qu'on vous louë;
Il vous doit tout enfin... Mais, Madame, entre nous,
Vous l'avez cōservé moins pour moy que pour vous.

ROXANE.

J'ay fait ce que j'ay dû, mais à parler sans feindre,
Madame, pour ses jours un Rival est à craindre;
Un Rival méprisé, jaloux, & furieux,
Peut le faire expirer malgré nous à nos yeux;

D

Je l'ay veu, sa fureur m'a paru sans égale,
Et pour moy si j'aimois, que j'eusse une Rivale,
Mon plaisir le plus doux, je ne puis le celer,
Ce seroit à mes yeux de la faire immoler;
J'entre dans ses transports, & connois sa tendresse,
C'est pour Leonatus que ma crainte vous presse,
Perdiccas est puissant, Madame, & vos refus
Vont faire malgré nous périr Leonatus.
Je ne répons de rien dans sa fureur extréme.

STATIRA.

Moy, je répons de tout, puis que Roxane l'aime,
Il est entre vos mains, Madame, c'est assez,
Il est en seûreté plus que vous ne pensez.

ROXANE.

Non, ce n'est pas assez pour assurer sa vie,
Il faut qu'à Perdiccas Statira soit unie.

STATIRA.

Moy, Madame?

ROXANE.

Oüy, vous. C'est l'unique moyen
De retenir son bras aussi-bien que le mien;
Sans balancer, Madame, il faut qu'il vous épouse,
Perdiccas est jaloux, & Roxane est jalouse;
Mais ce n'est pas assez: je viens vous avertir
Qu'aux yeux de vostre Amant il y faut consentir;
J'attens Leonatus, & c'est en ma présence
Qu'il vous faut accepter une telle alliance,
Qu'il faut le recevoir avecque un air glacé,
Qu'avec luy le présent démente le passé;
De concert avec moy Perdiccas sçait l'instruire
Que vostre cœur consent à l'Hymen qu'il desire;
Il va venir sans-doute, inquiet, allarmé,
Mais il faut que par vous cet Hymen confirmé....

STATIRA.

Quoy? je pourois pour luy....

ROXANE.

Du moins il faut le feindre;
Pour luy, pour vous, pour moy, vous avez tout à craindre;
Vous m'entendez, songez qu'en ce fatal moment
Vous allez décider du sort de vostre Amant;
Vous avez dans vos mains vostre vie & la sienne,
Celle de Perdiccas aussi bien que la mienne,
Et si nous n'avons pas ce que nous chérissons,
Nous pourons perdre au moins ce que nous haïssons;
Songez par des froideurs à préparer son ame,
A changer comme vous & d'objet & de flame,
Ou tremblez....

STATIRA.

Hé, mon cœur pouroit-il obeïr?
Mes yeux & mes soûpirs, tout sçaura me trahir.
Dois-je faire à mes feux l'indigne violence?...

ROXANE.

Vos feux, de Perdiccas armeront la vangeance;
Mais croyez-moy, feignez, il y va de vos jours.

STATIRA.

Cruelle, faudra-t-il que je feigne toûjours?

ROXANE.

Peut-estre que sa mort sçaura moins vous cõtraindre;
Et Perdiccas....

STATIRA.

Hé bien? Il faut tâcher de feindre;
Dieux! il vient; ah sortons.

ROXANE.

Madame, demeurez;
Et songez bien sur tout à ce que vous direz.

SCENE V.

LEONATUS, ROXANE, STATIRA, HESIONE, CLEONE, GARDES.

LEONATUS.

Je ne suis point, Madame, accablé de ma chûte,
A de plus grands malheurs je vois mon ame en bute;
Je pers la liberté, c'est un leger revers;
Mais, Madame, on m'apréd de plus, que je vous pers.
Vous me voyez surpris d'une étrange nouvelle,
Elle vient cependant d'une bouche fidelle,
Perdiccas me l'assure, & c'est luy dont je tiens
Que l'Hymen doit unir vos feux avec les siens;
J'auray peine à le croire, à moins que vostre bouche
Ne confirme elle-mesme un Arrest qui me touche;
Parlez, qu'en dites-vous?... Vous ne répondez pas,
Madame.... Juste Ciel! croiray-je Perdiccas?

STATIRA.

Sans trop vous expliquer icy ce que je pense,
Vous devriez, Seigneur, entendre mon silence.

LEONATUS.

Je ne l'entens que trop ce silence odieux,
Mon Rival a charmé vostre cœur & vos yeux.
Ah! tantost j'en frémis; avec quelle tendresse
A-t-il volé luy-mesme aupres de sa Maistresse?
De quel feu son visage estoit-il enflamé!
Il combatoit trop bien, pour n'estre pas aimé.
Quoy, Madame, ses soins pendant ma lõgue absence
Ont-ils...: Garderez-vous ce funeste silence,
Madame?

STATIRA.

Helas!

ROXANE.

Seigneur, elle a d'autres desseins,
Il faut qu'elle aime ailleurs ; vous l'aimez, je vous (plains.

LEONATUS.

Je vous entens, Madame, & la Reyne infidelle
Me sacrifie apres ce que j'ay fait pour elle.
Quand on se taist, helas! c'est parler à demy;
Dieux! elle me préfere un mortel Ennemy,
A son cœur Perdiccas malgré moy peut prétendre,
Moy qui n'eus autrefois pour Rival qu'Aléxandre;
A moy-mesme pour vous je l'avois préferé,
Cependant vostre cœur en avoit soûpiré,
Et ces tendres soûpirs, où mon espoir se fonde,
Me rendoient plus heureux que le Maître du Monde.
Il m'en souvient helas! mais vous en soûpirez,
Que vois-je, justes Dieux! Madame, vous pleurez,
Pourquoy me cachez-vous ces larmes que j'adore?
Mais quel est ce mistere, & faut-il que j'ignore....
Un secret...

STATIRA.

Non, Seigneur, ne vous y trompez pas,
Au nom des Dieux, croyez que j'aime Perdiccas.

LEONATUS.

Ah! ç'en est trop, cruelle, & cet aveu funeste
Arrache de mon cœur tout l'amour qui luy reste:
à Roxane.
Et, Madame, tantost pourquoy vostre secours
Vous fist-il épargner de si malheureux jours?
On ne m'a conservé, (quelle pitié cruelle!)
Que pour voir aujourd'huy ma Princesse infidelle,
Et l'on prétend encor par un Hymen fatal
M'atacher en triomphe au Char de mon Rival;

Au lieu de m'acabler d'une importune vie,
Rendez-moy cette mort que vous m'avez ravie.

ROXANE.

Le jour que de ma main vous devez accepter,
Ne vous fust pas rendu, Seigneur, pour vous l'oster.

STATIRA.

Non, sans-doute la vie a pour vous trop de charmes,
Vous la devez à qui vous rendîtes les armes.

LEONATUS.

Madame, mon amour desesperé, jaloux,
Ne m'a rendu Captif que pour l'estre avec vous;
J'avois fait mes efforts pour briser vostre chaîne,
Je n'ay pû. J'avois crû qu'une mort plus certaine
M'afranchiroit du moins des maux que j'ay soufers;
Mais n'ayant pû mourir, j'ay partagé vos fers,
Et trouvois pres de vous, perdant toute espérance,
L'esclavage, ou la mort, moins cruels que l'absence.
Mais je vous parle en vain, & j'ay beau protester,
Ciel! vous ne voulez pas seulement m'écouter,
Cependant vous pleurez, oüy, Madame, & je doute...

STATIRA.

Croyez tout, & tremblez que je ne vous écoute.

LEONATUS.

Hé bien, je croiray tout, puis que vous le voulez,
Aux feux de Perdiccas les miens sont immolez,
Vous haïssez la Reyne. Ah! si j'osois, Madame,
Vous donner à ses yeux & mon cœur & mon ame;
Si ce cœur méprisé ne l'estoit pas de vous....

STATIRA.

Que faites-vous, Seigneur, dans ce transport jaloux?
Et n'entendez-vous pas un langage si tendre?
Mais que dis-je, grands Dieux! je me fais trop en-
Dûssayje cependant irriter son esprit, (tendre: *à part*.
Seigneur, ne croyez rien de tout ce que j'ay dit.

Elle sort.

SCENE VI.

LEONATUS, ROXANE.

LEONATUS.

Dieux! que veut-elle dire? & quelle est sa côtrainte?
Est-ce une verité, Madame, est-ce une feinte?
Elle dit devant vous qu'elle aime Perdiccas,
Mais ses pleurs, ses soûpirs, ne me le disent pas;
De grace, expliquez-moy cet étrange mistere.

ROXANE.

Elle n'à que trop dit ce qu'elle devoit taire,
Et lors que vostre cœur a trop sçeu l'écouter,
Ses pleurs & ses soûpirs pouront vous en coûter.
Mais, Seigneur, il est temps que Roxane s'explique;
La fiere Statira détruit ma politique;
Si ma haine contre elle a pû vous étonner,
J'aime, j'adore.... un Fils que je veux couronner;
Elle prétend, Seigneur, régner dans Babylone,
Elle est contre mon Fils, ma Rivale a ce Trône,
Nos desseins sont pareils, nos intérests égaux,
Mais le Trône, Seigneur, ne veut point de Rivaux;
Je ne lâ puis soufrir, je la hais, & je tremble....

LEONATUS.

Ah! Madame, je vais vous réünir ensemble,
J'y feray consentir tous nos Chefs avec nous,
Rendez-moy Satira, Babylone est à vous.

ROXANE.

Vous lâ rendre, Seigneur? Avant que m'y résoudre,
On verra ce Palais & Babylone en poudre;

Trahirois-je un Amy qui me preste son bras?
Ce seroit me trahir, que trahir Perdiccas;
Il aime Statira quand Roxane l'abhorre;
Elle ne vit qu'autant que Perdiccas l'adore,
Il prend mes intérests, je dois prendre les siens,
Et sans-doute ils me sont aussi chers que les miens.

LEONATUS.

Madame, j'avois crû que cédant Babylone,
Vous borniez vos desirs à l'espoir de ce Trône;
Mais quoy? de Perdiccas les intérests trahis
Vous seront-ils plus chers que ceux de vostre Fils?

ROXANE.

Seigneur, à ce discours faut-il que je réponde?
Un cœur m'estoit plus cher que l'Empire du Monde;
Vous m'entédez... mais non, vous ne m'entédez pas,
Vos yeux cherchent l'objet des feux de Perdiccas;
Egarez & distraits, il vous souvient à peine
Que je suis devant vous, que je suis vostre Reyne;
Il est vray, j'oubliois & ma gloire & mon Fils,
Pour le seul Perdiccas mon cœur les a trahis;
Mais soûtenons le nom de Veuve d'Alexandre,
A ce grand souvenir Roxane doit se rendre,
Et pour placer son Fils au Trône de Cyrus,
Achevons d'immoler le sang de Darius.

LEONATUS.

Eh! contre Statira quelle fureur extréme?
Vous ne la haïssez que parce que je l'aime;
Faisant tomber sur elle un injuste couroux,
C'est moins elle que moy qu'on veut percer de coups;
Vostre haine pour moy fust toûjours sans égale....

ROXANE.

Oüy, je te hais, Ingrat, autant que ma Rivale:
Mais que dis-je, grands Dieux! en ce fatal moment?
Quand on hait la Rivale, est-ce haïr l'Amant?

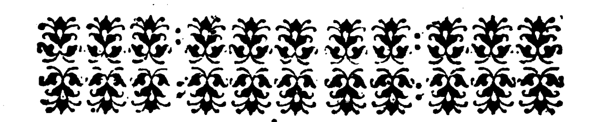
Mais, enfin, devant toy Roxane s'est trahie,
Perdiccas est hay, j'aime, & je suis haïe;
Je vais voir ton Rival; avant la fin du jour,
Si nous n'espérons plus du costé de l'Amour,
Ayant entre nos mains la vangeance certaine,
Du moins nous joüirons des fureurs de la haine;
Gardes, qu'on le remeine à son Apartement.

LEONATUS.

De grace, helas! Madame, arrestez un moment;
Elle fuit. Je vois trop sa fatale tendresse...
Ciel! pers-moy si tu veux, mais sauve ma Princesse.

Fin du Troisiéme Acte.



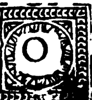


ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.



Uy, Seigneur, Cassander m'envoye aupres de vous,
Pour apaiser Roxane, & fléchir son couroux;
On sçait qu'Antipater vient avecque une Armée,
Et qu'ils pouroient tous deux se joindre à Ptolomée;
Mais il aime Roxane, & son cœur incertain
Ne peut contre elle encor former aucun dessein;
Cependant Seleucus, Eumenes, & mille autres,
Prenant ses intérests, peuvent quiter les vostres.

PERDICCAS.

Je le sçais, Peucestas, & le Ciel en couroux
Dans le mesme malheur nous envelope tous;
Aléxandre luy-mesme avoit sçeu le prédire,
Et s'il n'a pas reglé le destin de l'Empire,
Ou s'il n'a pas osé nommer un Successeur,
C'est qu'il n'en pût trouver digne de cet honneur;

Il l'avoit bien préveu, par des crimes celebres
On luy va préparer d'étranges jeux funebres,
Quand tous nos Chefs rangez, de diférens Partis,
Du monde chancelant vont hâter le débris;
Nous y travaillons tous, en vain tu t'en étonnes,
Le Ciel ordonne ainsi du destin des Couronnes.

PEUCESTAS.

Les Barbares, Seigneur, pouroient bien profiter
Des troubles dangereux qui vont vous agiter,
Ils pouroient assembler des Troupes effroyables,
Telles que Darius....

PERDICCAS.

Ces Troupes innombrables,
Qui tant & tant de fois porterent nos liens,
N'ont jamais étonné les Macédoniens;
Les Barbares, croy-moy, ne peuvent plus nous nuire,
Nous seuls pouvons nous vaincre, & pouvons nous détruire;
Mais j'abandonne icy le soin de ma grandeur,
Statira, je l'avouë, occupe tout mon cœur,
C'est le seul intérest où Perdicas s'aplique,
Un Amant en fureur est mauvais Politique,
Et négligeant la guerre en ce funeste jour,
Je ne suis occupé que des soins de l'amour.
Mon Rival est aimé, ma fatale victoire
Ne tourne qu'à ma honte, & ne sert qu'à sa gloire;
Roxane apuye en vain mes projets & les siens,
Mais il va décider de ses jours & des miens;
Roxane pour servir sa flame & ma tendresse,
Voudroit sans balancer m'unir à la Princesse,
Et je voudrois aussi par un hymen fatal
Unir en ce moment Roxane à mon Rival.
Ah! sans plus nous gesner d'une indigne contrainte,
Au defaut de l'amour, servons-nous de la crainte.

Ils voudront se sauver l'un & l'autre à leur tour,
Et leur amour tremblant peut servir nostre amour,
Statira doit venir. J'ay sçeu luy faire entendre
Que dans peu son Amant en ce lieu se doit rendre,
Je consens qu'il la voye, & vais l'y préparer,
Mais ils ne se verront que pour se séparer.
Je la vois, elle vient dans une douce attente.

SCENE II.

STATIRA, CLEONE, PERDICCAS.

STATIRA.

Ah! Seigneur, se peut-il que Roxane consente
A souffrir que je voye un Prince malheureux?

PERDICCAS.

Oüy, Madame, il est vray, vous vous verrez tous deux,
Cette entreveuë à vous, à nous, est nécessaire,
Il vous en faut icy découvrir le mistere;
Roxane vous permet un si doux entretien,
Mais c'est pour ménager vostre sort & le sien;
Vos feux ont rallumé tous les feux de la guerre,
Madame, nous estions les maîtres de la Terre;
Vous voyez cependant pour vous ce que je pers,
Vostre amour aujourd'huy me coûte l'Univers;
Vous nous faites verser & du sang & des larmes,
Nous sommes incertains du succés de nos armes,
Le temps presse, & du moins par un dernier effort
Il faut Roxane & moy terminer nostre sort,
Roxane est irritée, elle est vostre ennemie,
Vous aimez mon Rival, & ma flame est trahie,

Avant que Ptolomée ait pû le secourir.
Il faut le couronner, ou le faire périr,
Son salut ou sa mort dépend de sa réponse;
Madame, en vous voyant, faites qu'il y renonce;
Roxane méprisée en cet instant fatal
Est plus à craindre encor que le bras d'un Rival,
Il faut sans balancer les unir l'un & l'autre,
Ou que je perce un cœur qui m'arrache le vostre;

STATIRA.

Ah! Seigneur, arrestez, dûssay-je me trahir,
A Roxane irritée il nous faut obeïr;
Quand je devrois sur moy faire tomber la foudre;
Qu'on le fasse venir, & je vais l'y résoudre;
Oüy, pour tourner son cœur à ce funeste choix,
Laissez-moy luy parler pour la derniere fois.

PERDICCAS.

Hé bien? vous le verrez, mais songez l'un & l'autre,
A regler nostre sort aussi-bien que le vostre;
Vous pleurez mon Rival, ah! que j'en suis jaloux!
Helas! qu'a-t-il à craindre? il est aimé de vous,
Et quoy que ma fureur de la mort le menace,
Madame, en ce moment que ne suis-je en sa place!
Que n'ay-je ses périls & son sort aujourd'huy?
Hay de vous, je suis plus à plaindre que luy.
Vous l'allez voir, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

AH! funeste entreveuë!
Je le verray, Cleone, & ce penser me tuë.
Quoy donc? ma propre bouche en ce triste moment
Va prononcer ma mort pour sauver mon Amant,
Ma flame va parler pour éteindre la sienne,
Et ma bouche... il en faut une autre que la mienne.
Et je vais le prier aux despens de ses jours
De haïr ma Rivale, & de m'aimer toûjours.
Mais Dieux! s'il ne l'épouse, il va cesser de vivre;
Helas! s'il estoit mort, je n'aurois qu'à le suivre;
Tantost malgré Roxane & mes sens éperdus,
Il a veu mes soûpirs qu'il a trop entendus,
Il connoît que je l'aime, & malgré ma contrainte
Il a trop penetré l'artifice & la feinte,
Mais je vais maintenant luy parler sans témoins;
Quand il verra mes pleurs, m'en aimera-t-il moins?
Je connois trop son cœur, & le mien en frissonne,
Il me sera fidelle, & périra, Cleone;
Je me flate peut-estre, il ne périra pas,
Roxane l'a sauvé, Roxane a des apas,
Et quand je luy diray de n'estre plus fidelle,
S'il m'alloit obeïr & soûpirer pour elle?
Ciel! que vay-je luy dire? ah Dieux! il doit venir,
Quel funeste sujet de nous entretenir?
On vient, Cleone, on ouvre, on entre, & c'est luy-mesme.

SCENE IV.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE,

LEONATUS.

MAdame, quel plaisir de voir ce que l'on aime!
Je n'osois l'esperer, mais puis qu'il m'est permis,
Je veux pardonner tout à nos fiers Ennemis;
Dans un moment si doux partagez-vous ma joye,
Roxane & Perdiccas souffrent que je vous voye,
Quel Dieu les a fléchis? ma Princesse & vos pleurs
Auroient-ils attendry ces barbares Vainqueurs?
Nous pouvons à présent nous parler sans contrainte,
Et que n'ay-je tantost démeslé vostre crainte?
Vous m'auriez épargné de mortels déplaisirs,
Si j'avois reconnu vos pleurs & vos soupirs;
Roxane estoit présente, & redoutant sa rage,
Il falloit me tenir ce funeste langage;
Pouvons-nous pas loin d'elle oublier nos douleurs?
Mais, Madame, je vois vos yeux baignez de pleurs,
On diroit à vous voir que mon abord vous gêne,
Il semble que ma joye augmente vostre peine;
Parlez.

STATIRA.

Il faut, Seigneur....

LEONATUS.

Quoy?

STATIRA.

Cruel souvenir!

Il faut....

LEONATUS.

Que faut-il donc?

STATIRA.

Me quitter, ou périr.

LEONATUS.

Qui moy, Madame, on veut que je vous abandonne?

STATIRA.

Perdiccas vous menace, & Roxane l'ordonne,
Tout le veut, elle est belle, & peut-estre, Seigneur,
Vous le voudrez bientost aux despens de mon cœur.

LEONATUS.

Quel étrange discours! & depuis quand, Madame,
Voulez-vous de Roxane autoriser la flame?
Pouriez-vous luy ceder mes soûpirs & ma foy?
Quoy? parlez-vous pour elle, ou parlez-vous à moy?
Roxane veut en vain que je vous abandonne,
Mais Perdiccas le veut, & c'est luy qui l'ordonne,
Il vous aime, Madame, & peut-estre aujourd'huy
Vostre cœur agit moins pour elle que pour luy.

STATIRA.

Et depuis quand, Seigneur, en voyant mes allarmes,
Expliquez-vous si mal le langage des larmes?
Ne l'entendez-vous plus, & mes soûpirs, helas!
Ingrat, vous disent-ils que j'aime Perdiccas?

LEONATUS.

Eh! pardonnez, Madame, un peu de jalousie,
Oubliez Perdiccas autant que je l'oublie;
Nos cruels Ennemis en de si chers momens
Doivent-ils partager nos tendres sentimens?
Je vous vois, il suffit, & mon ame contente
Dédaigne de songer que Roxane est Amante.

STATIRA.

Ah! quãd de Perdiccas mon cœur craint le couroux,
Je pense moins à luy que je ne pense à vous;

Aprenez les horreurs de l'effroy qui me tuë,
Sçavez-vous les raisons d'une telle entreveuë?
Nous nous voyõs, Seigneur, on nous le souffre, mais
C'est pour mieux nous résoudre à ne nous voir jamais.
Dans une heure, Seigneur, Perdiccas vous cõdamne
A choisir ou la mort, ou l'hymen de Roxane;
Malgré moy, faites-vous un genéreux effort,
Et choisissez plutost Roxane que la mort.

LEONATUS.

Moy, Madame?

STATIRA.

Oüy, vous. Songez à vostre vie,
Roxane vous rendra le maistre de l'Asie,
Oubliez-moy, Seigneur, laissez-moy dans les fers,
Un Héros tel que vous se doit à l'Univers,
Et si vous périssiez par une mort si prompte,
L'Univers, de vos jours me demanderoit conte.

LEONATUS.

Ciel! que m'osez-vous dire? Helas! si je vous pers,
Madame, & que m'importe à moy de l'Univers?
Dois-je vivre un moment, si vous m'estes ravie?
Je cede à Perdiccas & la Perse & l'Asie;
Le Trône est-il l'objet de mes vœux les plus doux,
Et soûpiray-je, enfin, pour l'Empire, ou pour vous?
Helas! sans vous, mon cœur dans une paix profonde
Verroit tranquilement la conqueste du monde,
Je l'abandonne à qui peut en estre vainqueur,
Mais je disputeray celle de vostre cœur.

STATIRA.

Et songez-vous, Seigneur, que la triste conqueste
D'un cœur comme le mien vous peut coûter la teste?
Ne vous souvient-il plus de ce jour douloureux
Où les feux d'Aléxandre éteignirent nos feux,

Quand vous-mesme chargé de son funeste homage,
Vous parûtes, la mort peinte sur le visage,
Et fistes pour ma gloire un genéreux effort?
Mais helas! aujourd'huy que je crains vostre mort,
Que je crains Perdiccas & Roxane en furie,
J'en veux faire un pareil pour sauver vostre vie;
L'amour fait vostre crime, on presse, on vous attend,
Si vous ne m'aimez plus, vous serez innocent,
C'est ce cruel amour, Seigneur, qui vous accable,
Etoufez-le.... Mais non, soyez toûjours coupable;
Que dis-je? ce n'est plus Roxane & Perdiccas,
C'est moy, c'est Statira qui vous mene au trépas;
Vous verrois-je périr? non, soyez infidelle,
Allez, sortez plutost, & soûpirez pour elle,
Je ne puis demeurer apres un tel effort,
Chaque instant pres de vous va haster vostre mort,
Et mon perfide cœur qui se plaint, qui soûpire,
Si je vous vois encor, sçaura trop m'en dédire.

LEONATUS.

Quoy? vous m'abandonnez en cette extrémité,
Et de grace, Madame, un peu de fermeté?
Je méprise Roxane, & ma tendresse extréme
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime,
Je déteste Roxane, & je veux....

SCENE V.

ROXANE, LEONATUS, STATIRA, CLEONE, PEUCESTAS, GARDES.

ROXANE.

Achevez,
Et voyez de plus pres l'Objet que vous bravez;
J'ay trop bien entendu ce qui peut vous confondre,
Ingrat, dans un moment je vais vous y répondre;
Qu'on redouble ma Garde, & sur tout, Peucestas,
Qu'on ferme de ces lieux l'entrée à Perdiccas.

LEONATUS.

Madame, quel dessein?...

ROXANE.

Ma vangeance & ma honte,
De mes justes desseins pouront vous rendre conte.
Grace aux Dieux! je suis libre, & vais tranquilement
Immoler ma Rivale aux yeux de son Amant.
Je méprise Roxane, & ma tendresse extréme
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime;
Ce discours vous charmoit, Madame, & ses soûpirs
Aux despens de Roxane ont flaté vos desirs;
Loin de moy, devant vous, c'est donc moy qu'on déteste?
Mais vous m'allez payer un plaisir si funeste.

LEONATUS.

Madame, au nom des Dieux, écoutez....

STATIRA.

Non, Seigneur;
Laissez, laissez agir librement sa fureur;

Depuis un si longtemps, de mon sang alterée;
A toutes ses fureurs mon ame est préparée.
à Roxane. Fille de Cohortan, acheve tes desseins,
Dans le sang de tes Roys oses tremper tes mains,
Frape.

ROXANE.

Dans un moment vous serez obeïe,
Aprochez-vous. *Elle parle bas à un Garde.*

LEONATUS.

Ah Ciel! que je crains pour sa vie!
Calmez vostre couroux, Madame, au nom des Dieux;
Qu'ordónez-vous helas! quel trouble dans vos yeux!
Madame, c'est sur moy, sur ma coupable teste,
Que doit icy tomber l'éclat de la tempeste,
Mon amour fait son crime; il le faut expier,
Et mon sang répandu peut la justifier.

ROXANE.

Oüy, Barbare, il est vray; ton amour fait ton crime,
Cependant ma Rivale en sera la Victime,
On me déteste, on l'aime, & l'on m'ose outrager,
Mais enfin, grace au Ciel, j'ay sur qui m'en vanger.
Pour goûter la douceur à ma vangeance offerte,
Préparons à tes yeux l'apareil de sa perte;
Pour t'en faire sentir l'amertume à longs traits,
Ma fureur, à pas lents, va servir mes souhaits.
Ne croy pas cependant au transport qui m'entraîne,
Que l'amour.... Non, Ingrat, je n'ay que de la haine,
Il faut la satisfaire, & Roxane le peut;
Politique, raison, seûreté, tout le veut;
Oüy, perdons Statira,... mais malgré mon envie,
Leonatus, un mot luy peut sauver la vie.

STATIRA.

Vostre refus dût-il me coûter le trépas,
Ce mot qui m'est si cher, ne le prononcez pas;

LEONATUS.

à St. Je crains vostre tendresse autãt que sa vangeance,
à R. Ce n'est point Statira, c'est moy qui vous offence;
Ah! Madame, arrestez, & détournez sur moy
Ces regards menaçans qui me glaçent d'effroy;
Le Ciel nous est témoin que tantost elle-mesme,
En renonçant pour vous à ma tendresse extréme,
Elle a voulu.... mais quoy, mon amour m'a trahy.

ROXANE.

Et pourquoy vostre cœur n'a-t-il pas obey?
Je ne dis plus qu'un mot, & veux estre obeïe;
Tu sçais bien qu'un coup d'œil luy peut coûter la vie,
Veux-tu la voir périr, veux-tu la conserver?

LEONATUS.

Que ne feray-je point helas! pour la sauver?

ROXANE *à un Garde.*

Qu'on cherche Perdiccas, il faut que toute à l'heure
Ton Rival, à tes yeux, l'épouse, ou qu'elle meure.

STATIRA.

Epouser Perdiccas?

LEONATUS.

Pour calmer son couroux,
Oubliez-moy, Madame, & ne songez qu'à vous,
Donnez à Perdiccas....

STATIRA.

Vostre amour m'y condamne,
Et vous ne voulez pas vous donner à Roxane?

ROXANE.

Ils sont également ardens à m'offencer,
Ah perdons-les tous deux, mais par qui commencer?
Oüy, je vais....

LEONATUS.

Ah! Madame, il faut prendre ma vie,
Avant que de remplir cette funeste envie;

Tout desarmé sans-doute, & tout seul que je suis,
Mon desespoir poura bien plus que je ne puis.

SCENE VI.

PERDICCAS, GARDES, ROXANE, LEONATUS, STATIRA.

LEONATUS.
Venez, venez, Seigneur, secourir la Princesse.

PERDICCAS *à Roxane.*
Madame, vous sçavez jusqu'où va ma tendresse,
Retenez....

ROXANE.
Perdiccas, ton cœur va te trahir,
Je ne sçais plus aimer, je ne sçais que haïr;
Pour éteindre une ardeur à nos desseins fatale,
Je te rends ton Rival, donne-moy ma Rivale.

PERDICCAS.
Si vostre cœur, Madame, en ce funeste jour
A de la haine, helas! le mien a de l'amour,
Jusqu'au dernier soûpir je défendray sa vie.

LEONATUS.
Vous estes genereux, & je vous la confie,
C'est assez qu'un Rival luy donne du secours.

PERDICCAS.
Tout hay que je suis, j'auray soin de ses jours;
Mais quand vous serez libre, en lieu pour vous dé-
J'iray la disputer en Rival d'Aléxandre. (fendre,
à Statira. Allons, Madame. *Il sort.*

STATIRA.
Helas!

LEONATUS.

Je ne crains plus sa mort;
Vous pouvez maintenant ordonner de mon sort,
Je l'attendray, Madame. *Il rentre.*

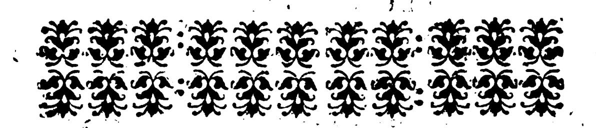
SCENE VII.

ROXANE *seule.*

AH! quelle vive atteinte!
Je puis à ton amour redonner de la crainte,
J'ay perdu le moment si propre à me vanger,
Rapellons Cassander! L'espoir peut l'engager;
Qu'importe? son amour poura servir ma haine;
Hastons-nous, attaquons Perdiccas & la Reyne,
A qui n'a point d'espoir, tout le reste est permis;
Perissons, mais du moins perdons nos Ennemis.

Fin du Quatriéme Acte.



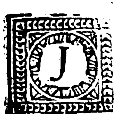


ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.


Je triomphe, Hesione, & n'ay plus de tendresse,
De ce Palais, enfin, Roxane est la maistresse,
Je dois ce grand effort aux soins de Peucestas,
Et Statira n'est plus aux mains de Perdiccas;
Graces à Cassander, elle est en ma puissance,
Et j'ay dans son amour une seûre défense;
Mais il faut prendre un temps si propre à nous vãger,
Il faut punir l'Ingrat qui nous ose outrager.
J'ay connu, j'ay trop veu sa tendresse fatale;
Occupé tout entier des feux de ma Rivale,
Je luy faisois en pleurs l'offre de mon apuy,
A peine a-t-il songé que je parlois à luy;
Mon trouble, en vain mes yeux luy marquoient ma tendresse,
Pour réponse, il m'a dit d'épargner sa Princesse;

J'avois beau par mes feux animer mon discours,
L'Ingrat, par ses soûpirs, m'interrompoit toûjours;
Mais quoy? sur Statira je vais me satisfaire,
Je le puis, je le dois, je sçay ce qu'il faut faire,
Je dois ce sacrifice aux soins de ma grandeur,
L'amour n'a plus de part aux trãsports de mon cœur;
La jalousie enfin n'est plus ce qui m'anime,
A mon ambition je dois cette victime,
Et lors que je l'immole en ce funeste jour,
C'est au Trône, à mon Fils, & non pas à l'Amour.

HESIONE.

Que vous connoissez peu l'ardeur qui vous entraîne!
Vous croyez vous livrer tout entiere à la haine;
Ah! que vous vous trompez, Madame, à vostre tour!
Quand on a tant de haine, on n'est pas sans amour.

ROXANE.

Moy? j'aurois de l'amour, & tu pourois le croire?
Mon cœur pouroit trahir Aléxandre & ma gloire?
Pardonne, grand Héros, si pour Leonatus
J'ay soûpiré; J'ay crû qu'il avoit tes vertus;
J'ay crû que quelque jour pour Roxane sensible,
Son cœur comme le tien n'estoit pas invincible;
Mais Dieux! il porte ailleurs ses soûpirs & sa foy,
Et ne sent pas l'ardeur que tu sentis pour moy.
Ah! pour vanger ma gloire il faut tout entreprendre;
Il faut que tout regrete & tout pleure Aléxandre,
Je l'ay trahy. Je veux reparer mon forfait,
Et dans ce jour fatal faire plus qu'il n'a fait.
Quoy? l'on veut partager ses Veuves, son Empire?
Il vainquit l'Univers, & je veux le détruire?
Avec plaisir j'ay veu brûler Persopolis,
Donnons le mesme sort à l'orgueil de Memphis;
Remplissons tout d'horreur, & que toute l'Asie
Aprenne en frémissant que Roxane est trahie.

SCENE II.

STATIRA, ROXANE, CLEONE, HESIONE.

STATIRA.

MAdame, Perdiccas par de puissans efforts,
Déja de ce Palais a gagné les Dehors.
Sauvez Leonatus, & contre sa furie
Allez défendre encore une si chere vie,
On me croit immolée, & le fier Perdiccas
Sur ce que vous aimez vangera mon trépas;
Envoyez du secours, enfin le péril presse,
Malgré vostre fureur je voy vostre tendresse;
Conservez ce Héros qui vous a sçeu charmer,
S'il ne vous aime pas, il poura vous aimer.
Madame, allez.... mais quoy? vous estes infléxible,
Helas! à ses périls estes-vous insensible?
Vous détournez les yeux, & ne répondez rien.

ROXANE.

C'est vostre Amant, Madame, & ce n'est pas le mien,
Qu'il périsse.

STATIRA.

Quoy donc? vous souffrez qu'il périsse?

ROXANE.

A Roxane irritée il faut ce sacrifice;
Quand j'ay sauvé l'Ingrat, il fait un autre choix,
J'en ferois un Ingrat une seconde fois.

STATIRA.

Madame, je répons de sa reconnoissance.

ROXANE.

Et qui me répondra de son obeïssance?

STATIRA.

Pouriez-vous vous résoudre à ne le voir jamais?
Où poura-t-il tenir contre tant de bienfaits?
Madame, le temps presse, & Perdiccas peut-estre,
De luy, de ce Palais, va se rendre le maistre:
Helas! qu'est devenuë une si belle ardeur?
Pour le prix de ses jours j'abandonne son cœur.
Madame, allez....

ROXANE.

En vain le vostre l'abandonne,
Vous ne pouvez donner ce cœur, s'il ne se donne;
Et si j'en crois encor un mouvement jaloux,
Pouroit-il estre à moy, quand il est tout à vous?

SCENE III.

CASSANDER, ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

CASSANDER.

Madame, il faut quitter les Murs de Babylone,
Et sortir d'un Palais que le Peuple environne;
Perdiccas irrité, l'anime contre vous.
Mais j'ay tous mes amis prests à périr pour vous;
Antipater aproche, allons joindre une Armée
Qui sera par vos yeux & mes feux animée,
Et là pour soûtenir l'honneur de vos appas,
Je puis avec mon cœur offrir cent mille bras;
Au moindre ordre de vous, le panchãt qui m'entraîne,
M'a fait courir, voler, pour servir vostre haine.

Ne pourez-vous jamais par un heureux retour,
Oubliant vostre haine, écouter mon amour?

ROXANE.

Seigneur, je dois beaucoup à ce zele sincere
Qui m'offre le secours de vous, de vostre Pere.
Mais que fait Perdiccas?

CASSANDER.

Il vient de vous vanger
De l'Ingrat dont l'amour osoit vous outrager.

STATIRA.

Helas!

ROXANE.

Que dites-vous?

CASSANDER.

Oubliez-le, Madame,
Cet Ingrat, dont l'orgueil méprisoit vostre flame,
Et croyez que les Dieux ont souffert son trépas,
Puis qu'il a pû vous voir, & ne vous aimer pas.

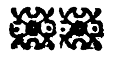
ROXANE.

C'est assez, & dans peu je m'apreste à vous suivre,
Préparez tout.

CASSANDER.

J'y cours. Si pour vous j'ose vivre,
Je vais vous préparer un destin glorieux,
Ou bien j'auray l'honneur de mourir à vos yeux.

Il sort.



SCENE IV.

ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

ROXANE.

AH! Madame, je sens qu'en de telles allarmes
Malgré moy, comme à vous, il m'échape des larmes;
Helas! il est donc mort?

STATIRA.

Quoy, sans le secourir,
Vous le pleurez, Cruelle, & le laissez périr?

ROXANE.

Ah! je ne sens que trop le feu qui me devore,
Je croyois le haïr, & je l'aimois encore;
Mais ce n'est pas assez, en de si grands malheurs,
Il faut verser du sang, c'est trop peu que des pleurs.
Madame, il vous aimoit, n'oserez-vous le suivre?
Moy, j'en estois haïe, & ne puis luy survivre;
Oüy. J'atteste les Dieux, que par un noble effort
Dans peu je me rendray maistresse de mon sort.
Mais quoy? de Perdiccas serez vous la victime,
L'objet de son amour, & le fruit de son crime,
Et pourez-vous passer dans ce cruel moment
En des Bras degoutans du sang de vostre Amant?
Vangeons Leonatus sur vous & sur moy mesme,
Il faut que tout périsse en perdant ce que j'aime.
Madame, en cet instant, voyons qui de nous deux
Osera le vanger, & qui l'aime le mieux.

STATIRA.

N'en doutez point, Madame, en cet instant funeste
La mort est le seul bien, ou l'espoir qui me reste;
A mes sens éperdus est-il rien de plus doux?
C'est l'unique faveur que j'atendois de vous;
Mais sans avoir besoin de vous pour l'entreprendre,
Je feray mon destin en Femme d'Aléxandre.
J'entre. Dans un moment je reviens pres de vous,
Et vous allez joüir d'un spéctacle si doux.

SCENE V.

ROXANE, HESIONE, CLEONE.

ROXANE.

QUe vois-je? Justes Dieux! où va-t-elle, Hesione?
Son grand cœur me surpréd, sa fermeté m'étonne;
Tandis que je la vois courir sans s'étonner
Au devant du trépas que je veux luy donner,
Elle ne peut survivre au Héros qu'elle adore.
Quoy? je l'aimois plus qu'elle, & je respire encore?
Elle est venuë helas! dans ce triste moment
Me demander en pleurs les jours de son Amant.
Barbare que je suis! ma noire jalousie
A cet Amant si cher laisse perdre la vie?
Oüy, mon amour devoit encor le conserver,
Et dût-il estre ingrat, je devois le sauver.
Que dis-je? ma pitié m'auroit esté fatale,
Je l'aurois conservé, pour qui? pour ma Rivale;
N'importe? Je devois.... Ah regrets superflus!
Je l'aurois veu du moins, & ne le verray plus.

Je ne le verray plus? & j'ose luy survivre?
Ma Rivale m'aprend le chemin qu'il faut suivre;
Pleine de son amour, son cœur tranquilement
Sçait mesurer sa vie aux jours de son Amant.

HESIONE.

Madame, elle revient.

SCENE VI.

STATIRA, ROXANE, HESIONE, CLEONE.

STATIRA.

O Serez-vous me suivre?
Quand on perd ce qu'on aime, il faut cesser de vivre;
Je suis, graces aux Dieux, maistresse de mon sort,
Imitez-moy.

ROXANE.

Madame, un si cruel effort
M'étonne, me surprend, redouble mes allarmes;
Je vous vois, je frémis, & je verse des larmes,
Je sens mon ame en proye à toutes les horreurs,
Et vostre amour enfin surpasse mes fureurs;
Mais ce n'est pas assez que ma vie & la vostre,
Pour vanger vostre Amant il nous en faut une autre;
Reposez-vous sur moy du soin de mon trépas,
Mais j'y veux, s'il se peut, entraîner Perdiccas;
Et ma douleur qui veut que ma main se retienne;
Ne retarde ma mort que pour haster la sienne.
Oüy, contre Perdiccas j'armeray Cassander,
Et je vais avec luy rejoindre Alexander.

Je veux estre aujourd'huy le flambeau de la Guerre,
Le Ciel va par mes mains conduire le Tonnerre,
Diviser tous nos Chefs par leurs prétentions,
Et redoubler le feu de leurs divisions,
Les envelopper tous, détruire l'un par l'autre,
Pour vanger vostre Amant, mon Epoux, & le vostre,
Et donnant un champ libre à ma juste fureur,
Faire de l'Univers un Théatre d'horreur.
Vous n'aurez pas encor bien du temps à m'attendre,
Je vous suivray, Madame, en Femme d'Aléxandre,
Et si mon triste amour a sçeu vous outrager,
Voila, voila le Bras qui sçaura vous vanger,
Je vous suivray de pres, Madame.

SCENE VII.

STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Elle est partie.
Madame, au nom des Dieux, songez à vostre vie,
Il en est encor temps, & par un prompt secours
On peut....

STATIRA.

Laisses finir mes déplorables jours,
Je sens qu'à ces malheurs le Ciel m'a condamnée,
Et tu voudrois en vain tromper ma destinée,
Pouvois-je faire mieux? Aléxandre n'est plus,
J'ose encor apres luy pleurer Leonatus,
Et puis que j'ay perdu dans ce moment funeste
Un Epoux, un Amant, que m'importe du reste?

CLEONE.

Peut-estre cet Amant a-t-il un sort plus doux,
Peut-estre que....

STATIRA.

Non, non, Perdiccas est jaloux,
Le Cruel a couru sans-doute à sa défaite,
Mais s'il vivoit encor, je mourrois satisfaite,
Je le verrois du moins, Cleone, & plût aux Dieux
Que ce fidelle Amant vint me fermer les yeux.
Mais veux-tu, n'ayant plus cette douce espérance,
Que du fier Perdiccas je sois la récompense,
Que je sois dans les fers de ceux dont autrefois
Nous avons dédaigné de devenir les Roys?
Aux malheurs attachez à ma triste Famille,
Tu dois de Darius reconnoistre la Fille;
Mais, grace au Ciel, je sens la mort qui pas à pas
S'avance lentement, & ne m'étonne pas,
De mes derniers momens je feray le partage,
Aléxandre & mon Pere ont mon dernier homage,
Et si j'ose à ta foy confier mes desirs,
Leonatus, Cleone, a mes derniers soûpirs.

SCENE VIII.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Ciel! je le vois, Madame, & contre vostre attente.

STATIRA.

Il est vivant, Cleone, & je mourray contente.
Sur tout, cache tes pleurs; helas! son triste cœur
Ne sera que trop tost instruit de son malheur.

LEONATUS.

Madame, mon amour trembloit pour vostre vie;
Mais enfin, je vous vois, & Roxane est partie;
Cassander, pour tromper Roxane & Perdiccas,
Luy-mesme a fait semer le bruit de mon trépas,
Sa feinte a réüssy; vous n'avez rien à craindre,
Ils sont hors de ces Murs, & sans plus nous cõtraindre,
Rendons graces aux Dieux d'avoir sauvé des jours
Dont la perte des miens auroit borné le cours;
Mon cœur de Perdiccas ne craint plus la furie,
Il poura, s'il le veut, attenter sur ma vie,
La vostre en seûreté....

STATIRA.

Mes veux sont exaucez,
Je vous vois, vous vivez, Seigneur, & c'est assez.

LEONATUS.

Ah, Madame, songez à bannir vos allarmes;
Mais justes Dieux! pourquoy Cleone toute en larmes?

CLEONE.

Ah! Seigneur....

STATIRA.

Je croiray tous mes malheurs finis,
Lors que vous n'aurez plus à craindre d'Ennemis.

LEONATUS.

Madame, quel discours....

STATIRA.

J'ay quelque inquiétude
Qui demande, Seigneur, un peu de solitude.
Craignez de Perdiccas quelque nouvel effort,
Vous vivez, & je suis contente de mon sort.
Je ne puis avec vous demeurer davantage,
Mes yeux appesantis se couvrent d'un nuage,
J'entre, vous aprendrez le reste en peu de temps;
Mais ne me suivez pas, & je vous le défens.
Adieu, Seigneur.

SCENE IX.

LEONATUS *seul.*

QUoy dóc? que me fait-elle entendre?
Et quel est ce [illegible] et que je ne puis comprendre?
Elle craint pour ma vie, & par un doux transport,
M'ose assurer qu'elle est contente de son sort.
De quel sort, juste Ciel! peut-elle estre contente?
Elle me croyoit mort, & contre son attente,
Elle me voit encor à ses pieds... Mais, grands Dieux!
Quel desordre, quel trouble ay-je veu dans ses yeux?
Quel afreux changement marquoit sur son visage....
Je commence à percer ce funeste nuage,
Et ses yeux, & son teint, & sa sombre pâleur,
Tout semble sur son front écrire mon malheur.
Roxane, quoy Roxane, auroit-elle.... Je tremble,
J'entrevoy les malheurs que mon destin assemble.
Allons, sortons, il faut.... Mais quand je veux sortir,
Un long frémissement dont je me sens saisir,
Dans mes esprits glacez venant à se répandre,
M'arreste, & me dit trop ce que je n'ose aprendre.



SCENE DERNIERE.

E RDICCAS, LEONATUS.

PERDICCAS.
REmply de desespoir, de fureur, & d'amour,
Seigneur, je vous cherchois pour vous ravir le jour,
Et je me vois chargé du soin de vostre vie.
LEONATUS.
Quoy, Seigneur?
PERDICCAS.
La pitié succede à ma furie,
J'en ay pour vous sans-doute, & par un juste effroy
Dans un momẽt peut-estre en aurezvous pour moy.
LEONATUS.
Ciel! je tremble.
PERDICCAS.
Incertain du sort de la Princesse,
Je la cherchois remply de crainte & de tendresse;
Je l'ay trouvée. Ah Dieux! elle estoit dans les bras
De Cleone. J'ay veu.... quel changement helas!
Ses beaux yeux presque éteints sous leur foible pau-
A peine joüissoient d'un reste de lumiere. (piere;
Elle m'a reconnu, quand par un juste effort
Le soin de vostre vie a retardé sa mort,
Et par quelques soûpirs a d'une voix tremblante
Tiré ces derniers mots de sa bouche mourante.
Je meurs, a-t-elle dit, vos soins sont superflus;
Seigneur, si vous m'aimez, sauvez Leonatus,
Empeschez... A ces mots... mes soûpirs & ma rage,
Mon desespoir....

LEONATUS.

Ah Dieux! quel funeste langage?
Quoy, Statira n'est plus!

PERDICCAS.

Par un poison fatal
Vous n'avez plus d'Amante.

LEONATUS.

Et vous plus de Rival.
Je veux périr, il faut que la mort nous assemble.

Il se veut jetter sur l'Epée de Perdiccas.

PERDICCAS.

Oüy, Seigneur, périssons, mais périssons ensemble,
Je viens pour la vanger, & mourir avec vous,
Mais perdons Cassander & Roxane avec nous.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, donné à Saint-Germain en Laye le premier jour de Fevrier 1680. Signé, Par le Roy en son Conseil, GAMART : Il est permis au Sieur PRADON de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Libraire qu'il voudra choisir, une Tragédie de sa composition, intitulée STATIRA, pendant le temps & espace de six années, à commencer du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois; avec défenses à toutes Personnes, de quelque condition & qualité qu'elles soient, d'en faire imprimer, vendre, ny debiter, d'autre Edition que celle de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, & autres peines, plus au long contenuës dans lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 23. Fevrier 1680.

REGULUS,

TRAGEDIE.

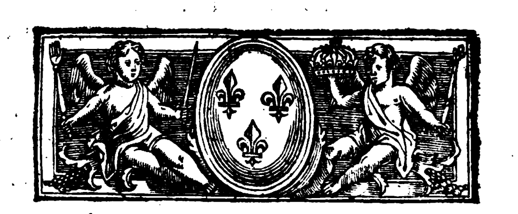
6

PAR M[r] PRADON.



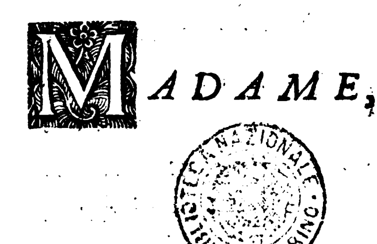
A PARIS,
Chez THOMAS GUILLAIN, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'image ſaint Loüis.

M. DC. LXXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME,



Souffrez que Regulus paroisse à vos yeux sur le papier, aprés avoir parû sur le Theatre avec assez de bon-

heur. Le caractere de ce fameux Romain ne pouvoit pas manquer de fraper une ame comme la vostre, dont les sentimens sont si grands & si nobles: Mais, MADAME, sans vous repeter icy ce que toute la France admire en vostre auguste Personne, c'est à vous a qui la Tragedie doit uniquement ses beautez; c'est par le goust exquis que vous en avez, par ces lumieres penetrantes à qui rien n'échape, que vous animez encore ceux qui sont capables de faire de ces sortes d'Ouvrages, à en produire de nouveaux; C'est, MADAME, ce qui va me faire redoubler mes soins, pour me rendre un peu moins indigne de l'honneur de vos applaudissemens, & sans vous fatiguer de la lecture d'une plus longue Epistre en Prose, permettez-

moy d'en ajoûter une en Vers, que j'ay eu l'honneur de vous presenter, & de me dire avec le plus profond respect,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
PRADON.



A MADAME
LA DAUPHINE.

EPISTRE.



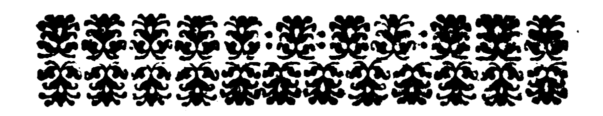
Oy, dont le ſang auguſte & fecond à la fois,
Promet à l'Univers des Heros & des Rois;
Princeſſe incomparable, écoute, & daigne entendre
Ce que tout l'avenir de ce ſang doit attendre.
Que ton ſort eſt heureux ? qu'il te doit eſtre doux ?
Que le plus grand Monarque & le plus digne époux,
L'un & l'autre à l'envy te cheriſſe, t'honore,
(Eux devant qui tout tremble & que le monde adore.)
Leurs deſirs & nos vœux par toy ſont accomplis,
Un premier rejeton de l'empire des Lis
A comblé les ſouhaits de l'ayeul & du Pere,
Il fait tous les plaiſirs & l'eſpoir de ſa Mere,
Et déja ſur ſon front ennemy du repos
Brillent les premiers traits qui forment les Heros;
Ce merveilleux enfant qui n'a qu'un demy-luſtre,
Ne marque déja rien que de grand, que d'illuſtre;

Ce Prince encor à peine a l'usage des bras,
Qu'il s'en sert pour montrer l'exercice aux soldats;
Déja pour commander sa langue se dénoüe,
Et sa main foible encor d'armes seules se joüe;
Préludes dangereux pour nos fiers ennemis,
Si son auguste ayeul ne les avoit soûmis.
Voila de sa grandeur l'infaillible présage,
Hercule ainsi jadis se joüoit à son âge.
Pour Toy, que de plaisirs Monarque trop heureux!
De faire triompher ton fils & tes neveux,
Quand ils suivront grand Roy l'exéple que tu donnes,
Je crains que l'Univers n'ait trop peu de Couronnes.
Princesse, c'est par eux que tu tiens dans tes mains
Le destin de la France, & celuy des humains;
Ils auront la grandeur de l'ayeul & du pere,
Ils auront les vertus & l'esprit de la mere,
Dont le brillant merite, & les charmes si doux,
Font toujours un Amant de son illustre époux;
Epoux cher, qui l'adore, & qui sçait toujours plaire,
Affable, liberal, enfin tel que son pere:
Ce Prince impatient d'imiter ses hauts faits,
Déja semble gemir des longueurs de la paix,
Attendant que son bras fasse trembler la terre,
La Chasse qui l'occupe au defaut de la guerre,
Et luy fait éviter la molle oisiveté,
Marque dans ses plaisirs sa noble activité.
Des monstres des forests la fureur menaçante
N'est que l'amusement de sa force agissante,
Sans cesse infatigable il exerce sur eux
Des traits qui deviendront un jour plus dangereux;
Et si nos ennemis irritent sa colere,
Il sçaura les domter sur les pas de son Pere;
Et son bras à son tour par des faits inoüis
Soutiendra bien la gloire & le nom de Loüis.

Toy seule sçais charmer ce Prince magnanime;
Mais que dirais-je encor de ton esprit sublime,
Son goust pour les beaux Arts & la solidité,
Qui soutient le brillant de sa vivacité
De ce charmant esprit l'extréme politesse
Font dans ses jugemens voir sa delicatesse.
Ouy, divine Princesse, il faut que les concers
Des enfans d'Apollon pour toy frapent les airs;
Et tandis que Loüis écarte son tonnerre,
Qu'il impose des loix au reste de la terre,
Suivant nostre devoir & nos justes desirs,
Nous devons travailler du moins à ses plaisirs.
Esprit du grand Corneille anime nostre veine,
Toy, qui fus toujours seul le maistre de la Scene,
Dont le sçavoir profond & les nobles écrits
Touchent toujours les cœurs, enlevent les esprits,
Tous ces traits immortels en te faisant revivre,
Nous inspirent l'envie & l'ardeur de te suivre.
La mort impitoyable éteignant son flambeau,
Tient Melpomene en pleurs aux pieds de son tõbeau.
C'est donc à toy, Princesse, à ton noble genie,
Qui des vers épurez distingues l'harmonie
A le ressusciter par de nouveaux Concers,
Sois le premier mobile & l'apuy de nos vers;
Sur ses traces prenons des desseins magnifiques,
Faisons renaistre encor des Poëtes tragiques,
L'ardeur de te servir nous doit seule exciter
A faire nos efforts du moins pour l'imiter.
Pour moy, tout penetré de tes rares merveilles,
Quoyque foible, je veux te consacrer mes veilles,
Bien que depuis un temps dans un profond oubly,
Tranquille j'aye esté toujours ensevely,
Sur mes écrits enfin daigne jeter la veuë,
Ma Muze au Grand Loüis ne fust pas inconnuë,

Tamerlan & *Tisbé* par un sort glorieux,
Eurent tous deux l'honneur de paroistre à ses yeux :
Phedre qu'on étoufoit mesme avant que de naître,
Par l'ordre de Loüis sceut se faire connoître ;
Aujourd'huy *Regulus* malgré les envieux
Vient de fraper ton cœur, vient de plaire à tes yeux ;
La grandeur de son ame a sceu toucher la tienne,
C'est ce qui fait sa gloire aussi bien que la mienne,
Il faut la soutenir, & ces beaux mouvemens
Qu'inspire la vertu par de grands sentimens,
S'écartant du chemin de ces fades tendresses,
Semblent estre formez pour les grandes Princesses ;
Heureux si mes Heros toujours par leurs vertus
S'attirent ton sufrage ainsi que Regulus.





PREFACE.

LE succés de Regulus a esté si grand, que son titre seul pourroit servir d'Apologie & de Préface pour répondre à quelques Critiques. Cependant sans me prévaloir des beautez que ce sujet ma fournies, & des larmes que le public y a répanduës, j'ose dire que je me sçais un peu de gré d'avoir trouvé une route que plusieurs Auteurs avoient vainement cherchée. J'ay changé quelques circonstances à l'histoire, & j'ay mis la Scene dans le Camp des Romains devant Cartage, & non pas dans Rome, pour conserver l'unité du temps & du lieu. Mais il eût esté bien fascheux de laisser dans un eternel oubly, la plus grande action qui se soit faite dans l'ancienne Rome, faute d'un peu d'invention. J'ay donc renvoyé Regulus dans le Camp des Romains, pour les porter à la guerre, qu'il va payer de sa vie, plutost qu'à la paix ; & cela a produit un si grand effet, que je voudrois faire souvent de pareilles fau-

tes

tes. On m'a reproché qu'il n'y avoit pas assez d'action dans mon second Acte. J'avoüe qu'il ne fait que preparer aux trois derniers, sur qui tombe toute l'action & tous les interests de la piece ; mais les Peintures que fait Fulvie du triomphe de son Amant, ont paru assez belles, & mesme les plus fins connoisseurs m'ont applaudy d'avoir pû faire cinq Actes complets d'un sujet aussi simple qu'est celuy-cy. J'ay tâché de conserver ce caractere de grandeur & de fermeté dans le plus austere Romain qui ait jamais parû, & l'on me flate de l'avoir fait voir dans toute son étenduë. Je n'ay rien imité ny emprunté de personne dans un sujet tout neuf, que les anciens & les modernes ont également respecté. J'avoüe qu'il y a peu d'amour, mais je n'y en pouvois mettre davantage avec bien-sceance : Et j'ay fait cette reflection dans les representations de Regulus, que la grandeur d'ame frappe plus que la tendresse, & que le spectateur est touché plus vivement par une grande action qui l'enlève, que par un fade amour qui languit, & qui fatigue & l'Auditeur & l'Acteur. Quelques-uns ont trouvé à redire que j'ay mis un enfant sur la Scene, mais j'ay suivy mot à mot l'histoire, & ce qu'en dit le fameux Horace,

Fertur pudicæ conjugis osculum
Parvosque natos, ut capitis minor
A se removisse, & virilem
Torvus humi posuisse vultum.

Ces Vers me doivent fort justifier de cette nouveauté, qui a produit un si grand effet, & qui a fait dire des choses si touchantes à Regulus, qu'elles font toute la beauté du cinquiéme Acte. Le caractere de Mannius est fondé dans l'histoire; & Florus, dans lequel j'ay pris mon sujet, nous apprend la revolte de ce Tribun qui fit soulever tout le Camp des Romains contre Regulus. Je luy ay donné un interest d'amour & de jalousie qui sert à mon action principale. J'avouë que le caractere de Fulvie est entierement de mon invention, & qu'elle fait lepizode de ma Piece, on l'y trouve amenée avec bien sceance, & elle a des sentimens assez dignes d'une Romaine, pour ne pas faire rougir Regulus du dessein qu'il a de l'épouser aprés la prise de Cartage. Enfin sans faire une plus longue discution, je puis dire que cét Ouvrage a frapé si vivement tout le public, & les Acteurs en ont remply si dignement les caracteres, que cela me doit encourager à l'avenir à travailler avec plus d'ap-

plication que jamais, & à chercher des sujets dont la grandeur soutienne celuy de Regulus, qui a trompé les Satyriques, puisqu'il a eu un sort à Paris moins cruel que celuy qu'il eut à Cartage.



ACTEVRS.

REGULUS ATTILIUS Consul, Commandant l'armée des Romains devant Cartage.

METELLUS, Proconsul de l'Afrique, pere de Fulvie.

FULVIE, fille de Metellus, promise à Regulus.

Le jeune ATTILIUS, fils de Regulus, amené dans le Camp par son pere.

PRISCUS, Chef de deux Legions envoyé à Regulus par le Senat.

MANNIUS, Tribun militaire, ennemy caché de Regulus, & son rival.

LEPIDE, Gouverneur du jeune Attilius.

FAUSTINE, Confidente de Fulvie.

MARCELLE, autre Femme de la suite de Fulvie.

La Scene est dans le Camp des Romains devant Cartage.

REGULUS,



REGULUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

SEIGNEUR, je suis charmé de vous voir prés de nous,
Regulus considere un Romain tel que vous,
Dans peu vous le verrez, il doit icy se rendre,
Cependant vous pouvez me parler & l'attendre.

PRISCUS.

Oüy, Seigneur, le Senat qui m'envoye en ces lieux
Croit que de Regulus le bras victorieux,
Secondé par vos soins & par vôtre courage
Doit se rendre bien-tost le maître de Cartage,
Et pour mieux asservir ces fiéres Nations
J'amene dans ce Camp encor deux Legions.
Nous esperons dans peu voir ce grand Capitaine
Sur ses superbes murs planter l'Aigle Romaine;
Les Salentins défaits & rangez sous nos loix,
Préludes glorieux de ses autres exploits,
Tant de peuples soûmis, l'Isle de Corse prise,
En moins de quinze jours la Sardaigne conquise
Font croire à l'Univers par ses faits éclatans,
Que Cartage à son tour ne tiendra pas long-temps.

METELLUS.

Jusqu'icy Regulus n'a rien eu de contraire,
Ce qu'il a fait répond de ce qu'il sçaura faire,
Mais Rome ne sçait pas encor par quels combats
Ce Heros dans l'Afrique a signalé son bras;
Pour l'apprendre au Senat, il faut vous en instruire,
A peine croira-t-on ce que je vais vous dire.
Les Soldats éfrayez de nôtre embarquement
Sembloient nous menacer d'un grand soûlevement;
Tous les Romains saisis d'une terreur panique
Redoutoient & les Mers & les Monstres d'Afrique,
Le Tribun Mannius authorisoit leurs cris,
Regulus s'avança sans paroître surpris,
Et l'épée à la main, & d'un air intrepide
Aborde le Tribun, le saisit, l'intimide,

Jusques sur un vaisseau l'entraîne, & sur ses pas
On vit sans murmurer marcher tous les Soldats.
Nos vaisseaux firent voile, & les vents favorables,
Faisoient voir sur ses bords nos armes redoutables,
Quand un Serpent affreux, d'une énorme grandeur,
Et dont les sifflement répandoient la terreur
Parut, étincelant de fureur & de rage
Et voulut contre nous défendre le rivage;
Le Soldat étonné n'oso entrer dans le port,
Le Monstre y fait trouver une infaillible mort,
Le Romain éfrayé, redoutant sa colere
Le croit des Africains le demon tutelaire,
Tout le monde pâlit : Regulus à l'instant
Avecque un fier soûris vers le Monstre avançant,
Luy lance un javelot dont la mortelle atteinte
Rend bien-tost de son sang toute la plaine teinte;
Il siffle, il se debat, on le voit se rouler
Dans son sang qui boüillonne & qu'on voit s'écouler,
Mais d'un dernier effort qui l'éleve & l'entraîne
Il bondit, & demeure étendu dans la plaine;
Percé du trait fatal qu'il ne peut arracher
Il meurt; mais nos Soldats qui n'osoient l'approcher
Admirent Regulus, & par des cris de joye
Celebrent le bonheur que le Ciel nous envoye.

PRISCUS.

Ce prodige, Seigneur, ce succés surprenant
A l'Afrique, aux Romains, doit paroître étonnant,
Mais d'un si grand Heros nous devons tout attendre.

METELLUS.

Oüy, contre sa valeur rien n'a pû se défendre,

Contre elle on a tenté d'inutiles ſecours,
Le Fort de Clypea n'a tenu que trois jours;
Cette rapidité de conqueſte en conqueſte
Sans qu'il ait rien trouvé juſqu'icy qui l'arreſte,
Trois cents Villes ou Forts en peu de temps conquis,
Dont les uns ſont gardez, & les autres détruits
Ont conduit nos Soldats juſques devant Cartage;
Aſdrubal, Xantipus, ſemblent perdre courage,
Leurs eſcadrons batus & toûjours diſperſez,
Et juſques dans leurs murs ſi ſouvent repouſſez
N'oſent plus contre nous hazarder de ſorties,
A l'abry de ces murs leurs troupes rallenties
Ayant abandonné déja tous leurs travaux,
N'atendent que l'effort de nos derniers aſſauts.

PRISCUS.

Ces nouvelles, Seigneur, font un plaiſir extreme
Mais j'en attens de vous & d'une autre vous-meſme,
De vôtre Fille enfin, dont le cœur tout Romain
De ſon Pere a ſuivy le genereux deſſein,
Seigneur, Rome l'admire, & Regulus l'adore
Fille de Metellus que le Senat honore....

METELLUS.

Rome a donc à la fin penetré mon ſecret,
Et j'oſe devant vous l'avoüer ſans regret;
Lors que je fus nommé Proconſul de l'Afrique
Pour maintenir les droits de nôtre Republique,
Fulvie avecque ardeur voulut ſuivre mes pas
Je l'aime, elle eſt ma Fille, & n'y reſiſté pas,
Clypea fuſt d'abord ſa premiere retraite,
Je fus icy bleſſé, ſa tendreſſe inquiéte

L'amena dans ce Camp, & pour me secourir
Partagea les perils où je semblois courir ;
Elle n'a point encor voulu quitter son pere,
Regulus qui l'adore & n'en fait plus mistere,
Espere celebrer sur les bords-Africains
Un hymen qui fera triompher les Romains ;
Je me fais un honneur des feux de ce grand homme,
Qui serviront sans doute à la gloire de Rome,
Le Consul Scipion s'en tient fort honoré,
A peine pour sa fille il se fust declaré
Que Regulus dans Rome épousa Thermantie,
Mais bien-tost par la mort elle luy fust ravie,
Vous le sçavez ; elle eut le jeune Attilius
De qui toute l'armée admire les vertus,
Il est avec ma Fille, & malgré son jeune âge
Il a voulu venir dans le Camp de Cartage,
A peine a-t-il encor deux lustres accomplis,
Que déja de son Pere il est le digne Fils.



SCENE II.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS.

PRISCUS *à Regulus.*

JE viens remplir le choix dont Scipion m'honore,
Seigneur, je viens marcher sous un chef qu'il adore,
Ranger mes legions sous vos drapeaux heureux
Et partager enfin vos travaux glorieux;
Mais souffrez que mon cœur fasse éclater sa joye,
Et qu'à vos yeux....

REGULUS.

Priscus quand Rome vous envoye
Je dois vous recevoir comme un de ses enfans
Qu'elle honora toûjours d'emplois tres importans;
Icy nôtre valeur va hâter la victoire,
Vous allez partager nos perils, nôtre gloire;
Mais parlez-nous de Rome & du grand Scipion,
A-t-il dans le Senat rétably l'union?

PRISCUS.

Oüy, Rome reünie est pour vous sans allarmes,
Scipion attend tout de l'effor tde vos armes,

On fait pour leur succés des vœux aux immortels,
Et l'encens en tous lieux fume sur leurs Autels.

REGULUS.

Il faudra (s'il se peut) seconder ce beau zele,
Jusqu'içy la fortune à nos armes fidele
Prés de nous en esclave a paru s'atacher,
Mais il est des revers qu'elle peut nous cacher.
C'est aujourd'huy qu'il faut achever cet ouvrage,
Je periray, Priscus, ou je prendray Cartage,
Et je ne puis souffrir que le peuple Romain
Soit jaloux plus long-temps de l'Empire Africain;
Rome en veut à Cartage où son espoir se fonde,
Rivalles toutes deux pour l'Empire du Monde,
L'une a des Amilcars, l'autre des Scipions,
Dont l'Univers a veu les grandes actions,
Et dont les noms fameux au Temple de memoire
De Rome & de Cartage éternisent la gloire.

METELLUS.

On attend vostre nom aprés de si grands noms,
Regulus peut marcher avec les Scipions.

REGULUS.

Un discours si flateur a dequoy me confondre;
Seigneur, & si j'osois je pourois vous répondre
Que déja Metellus par cent exploits fameux
A signalé son nom pour le moins autant qu'eux;
Mais tandis qu'Amilcar est encor en Espagne,
Hastons-nous de finir cette heureuse Campagne,

Il amene son fils, c'est le jeune Annibal
Qui doit-estre (dit-on) aux Romains si fatal;
Ouy, ce jeune Heros éloigné de l'Afrique,
En naissant ennemy de nostre Republique,
Par l'ordre d'Amilcar nous jura dans ces lieux
Une haine eternelle à la face des Dieux;
Et si l'on croit l'augure, & ce qu'on en publie,
Il sera quelque jour l'éfroy de l'Italie.
Prevenons cet augure, & hastant nos desseins,
Dans Cartage faisons triompher les Romains.
Heureux! si quelque jour mon fils pouvoit pretendre
D'éteindre un feu naissant qui doit tout mettre en cendre,
Et que l'on vit combatre avec quelques vertus
Contre un jeune Annibal un jeune Attilius.
Prés de moy de la guerre il fait l'aprentissage,
Il murmure déja de la lenteur de l'âge,
Et le fils d'Amilcar qui sert à l'exciter,
Luy fait prendre le fer qu'il a peine porter;
Il cherche les perils, il aime les allarmes,
Souvent mes yeux de joye en ont versé des larmes;
Mais, Seigneur, pardonnez ce transport trop humain
D'un pere pour un fils digne du nom Romain.

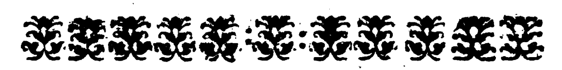
METELLUS.

Seigneur, avec plaisir on voit la noble audace
De ce jeune Heros qui suivra vostre trace.

REGULUS.

Je ne sçay d'où me vient cet importun soucy,
Mais souvent je voudrois qu'il ne fust point icy.

Allez vous reposer Priscus dans vostre tente,
Nous allons (s'il se peut) rendre Rome contente,
Et quand il sera temps nostre zele & nos soins
N'en prendront aujourd'huy que vos yeux pour témoins.



SCENE III.

REGULUS, METELLUS,

REGULUS.

Cartage nous fournit une illustre matiere
Pour finir avec gloire une longue carriere :
Seigneur, le monde entier attentif & jaloux
Dans ce siege fameux fixe les yeux sur nous ;
Tout semble maintenant flater nostre esperance,
La moitié de l'Afrique est sous nostre puissance,
Preparons à Cartage un assaut general,
Il faut que ce grand jour luy devienne fatal,
Mesme avant qu'Amilcar puisse revoir ses portes
Conduisons à ses murs nos plus braves cohortes ;
Si nous tardons encor il peut les secourir,
C'est aujourd'huy qu'il faut triompher ou perir ;
Mais avant que d'aller ou l'honneur nous convie,
Eloignons de ce Camp & mon fils & Fulvie.

METELLUS.

Il ne tiendra qu'à vous de les faire partir

Seigneur.

REGULUS.

Malgré mes feux il y faut consentir.
Tous les jours vostre fille augmente nos allarmes,
A nos moindres perils elle donne des larmes ;
Que seroit-ce grands Dieux ! si de pressans malheurs
Meritoient quelque jour de plus justes douleurs ?
Mon fils (vous le sçavez) veut me suivre sans cesse,
L'un & l'autre à son tour m'arreste, m'interesse,
Et je sens mon panchant & l'amour paternel
Qui livrent à mon cœur un combat eternel ;
J'en rougis, & j'en fais un aveu trop sincere,
J'ay le foible souvent d'un amant & d'un pere,
Loin d'eux j'irois tranquille affronter les hazards,
Je n'aurois point pour moy de si tendres égards,
J'ay peut-estre pour eux trop de soin de ma vie,
Et Rome, Metellus, n'en n'est pas mieux servie.

METELLUS.

Hé quoy ? dés qu'au combat on vous voit attacher
Des murs des ennemis il faut vous arracher ;
Seigneur dans nostre Camp je n'ay souffert Fulvie
Que pour charger ses yeux du soin de vostre vie,
Pour moderer l'ardeur qui vous mene trop loin,
Pour ménager un Chef de qui Rome a besoin,
Et j'ay crû vostre fils prés de vous necessaire
Pour aider aux Romains à conserver le pere.

REGULUS.

Ah ! Seigneur dés ce jour il faut les écarter
Ces objets trop touchans pouroient nous arrestet,

Au fort de Clypea renvoyons l'un & l'autre,
C'est l'interest de Rome, & le mien, & le vostre.

METELLUS.

Seigneur, il en est temps, je voy trop qu'il le faut,
Que feroient-ils icy dans le jour d'un assaut ?
Allez trouver Fulvie en ce peril extréme,
A ce depart, Seigneur, disposez-la vous-mesme,
Pour resoudre son cœur par l'amour agité,
La douceur fera mieux que mon authorité,
J'iray voir vostre fils, & d'un front moins severe
Je luy veux expliquer les ordres de son pere,
Il n'est pas temps encor qu'il hazarde des jours
Qui nous seront dans peu d'un utile secours.

REGULUS.

Ainsi, libres, Seigneur, de ce soin domestique
Avec tranquilité servons la Republique,
Sans qu'aucun interest partage nostre ardeur,
Que Rome toute entiere occupe nostre cœur ?
Il est temps de finir cette grande entreprise,
Il faut qu'à cet assaut la gloire nous conduise,
Le Tribun Mannius doit marcher aujourd'huy,
Et je veux....

METELLUS.

Gardez-vous de combattre avec luy,
Seigneur laissez-moy faire, & n'allez pas vous-mesme,
Exposer vostre teste à quelque stratagesme.
Xantipus ne combat qu'en trompant l'ennemy,
On le sçait. Mannius n'est à vous qu'à demy,

De ce Tribun encor j'ay quelque défiance,
Je doute de sa foy, si j'en croy l'apparance
Tous vos plus grands succés il les voit a regret,
Rien n'est plus dangereux qu'un ennemy secret;
L'affront que vôtre bras luy fit sur le rivage
Avant l'embarquement destiné pour Cartage
Peut encor dans son cœur n'estre pas oublié.

REGULUS.

Il me semble depuis qu'il s'est justifié,
J'avois un sentiment, Seigneur, pareil au vôtre,
Mais il fait tous les jours son devoir comme un autre,
Il vient, & son ardeur rassure mes esprits,
Je verray vôtre Fille, allez trouver mon Fils.



SCENE IV.

MANNIUS, REGULUS,

MANNIUS.

TOut flate vos desseins, & tout vous favorise,
Seigneur dans peu de temps Cartage sera prise,
Je viens pour vous donner cet avis important,
Vous devez ménager ce precieux instant,
Vous allez triompher, & je viens vous l'apprendre;
L'endroit que Xantipus prenoit soin de défendre
Vient tout d'un coup, Seigneur, de tomber à nos yeux
Bien moins par nos efforts que par l'ordre des Dieux;
Oüy,

Oüy, ſans aucun ſecours de nos fortes machines
Il s'eſt enſevely ſous ſes propres ruïnes,
Avant que l'ennemy le remette en état
Allons, Seigneur, courons l'engager au combat,
Ce poſte ſera pris ſi vous voulez paroître.

REGULUS.

Avant que l'attaquer il faut le reconnoiſtre
Mannius, & je veux que ce ſoit avec vous
Malgré tous les ſoupçons....

MANNIUS.

Seigneur, quelque jaloux
M'auroit-il prés de vous noircy....

REGULUS.

Pour les détruire
Combattez prés de moy, c'eſt aſſez vous en dire,
Quand de nous dans un Camp on peut ſe défier
Une grande action ſçait nous juſtifier;
Sur vous d'aucun ſoupçon je n'ay plus l'ame atteinte,
D'ailleurs la défiance eſt l'effet de la crainte,
Je ne puis un moment douter de vôtre foy
Et crois que tout Romain eſt Romain comme moy.
Rempliſſez dignement une ſi belle attente,
Dans peu vous reviendrez me trouver dans ma tente,
Que la gloire de Rome anime vôtre eſpoir,
Vous m'entendez, Tribun, faites vôtre devoir.



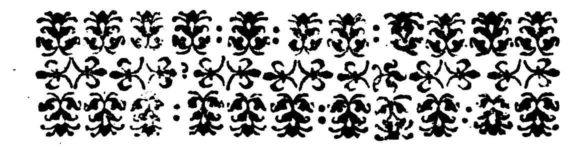
SCENE V.

MANNIUS.

QU'entens-je Regulus en moy seul se confie,
Et je pourray trahir mon chef & ma patrie ?
Il ne veut plus douter, m'a-t-il dit, de ma foy,
Cependant Xantipus est d'accord avec moy ;
Si Regulus me suit sa perte est infaillible,
Avec l'Afrique il perd le titre d'invincible,
Tous ses plus grands succés deviennent superflus,
Mais Dieux perdant Fulvie il perd encore plus.
Pardonnez-moy grands Dieux ! une telle vengeance,
Fulvie a corrompu mon cœur ; mon innoncence,
Par toutes les fureurs ce cœur est déchiré,
Je suis amant jaloux, rival desesperé ;
Je sçay trop qu'un secret d'une telle importance
N'admet point en ce Camp la moindre confidence,
Je ne l'ay jusqu'icy confié qu'à ma foy
Et mon secret demeure entre les Dieux & moy.
C'est donc vous justes Dieux ! à qui je le confie,
C'est à vous seuls aussi que je me justifie,
Vous avez veu l'affront que Regulus m'a fait,
Et si pour m'en vanger je commets un forfait,
Il osa m'insulter & menacer ma teste
Sur la sienne je fais retomber la tempeste,
Cet affront est gravé trop avant dans mon cœur ;
Le sang des Manlius ne connoît point la peur,

Regulus, ne croy pas qu'une terreur panique
M'écartât lâchement des rives de l'Afrique;
Mais je ne voulois pas que mon amour caché
Te suivit en triomphe à ton char attaché:
Que dis-je ? dans ce jour si tu prenois Cartage
L'Hymen seroit le prix de ce fameux Ouvrage,
Fulvie ah Dieux! Non, non, je n'ay plus de remords,
Cet hymen a mes yeux presente mille morts,
Détruisons (s'il se peut) cette belle esperance,
Je le dois à ma flâme autant qu'à ma vengeance;
Allons sans balancer servir nos ennemis,
Et leur tenir enfin tout ce que j'ay promis.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

FULVIE.

PRiscus est dans ce Camp, enfin Rome est instruite
Du dessein de mon pere & de nostre conduite,
De la part du Senat il a veu Metellus,
Rome connoist pour moy l'amour de Regulus;
Pardonne, jusqu'icy si je l'ay voulu taire,
Mais Faustine, l'amour se plaist dans le mistere;
Je t'ay caché long-temps que mon cœur en secret
A prevenu le choix que mon pere en a fait,
Je n'en dois point rougir, il est temps qu'il éclate.
A Regulus, à toy, je deviendrois ingrate,
Je puis te découvrir mes mouvemens divers
Quand Rome les approuve avec tout l'Univers.
Tu sçais que premier Chef de la guerre punique
Il défist Amilcar sur les costes d'Afrique,

Que Regulus obtint par l'ordre du Senat,
Les honneurs du triomphe avec le Consulat.
Tu n'estois pas à Rome où je fus amenée,
Je veux te rapeller cette grande journée,
Où je vis ce Heros pour la premiere fois
Vainqueur des Africains & digne de mon choix.
Ce brillant appareil, cette pompe de guerre,
Ce débris de vaisseaux qu'on traînoit sur la terre,
Spectacle à nos regards surprenant & nouveau,
Où la terre portoit les dépoüilles de l'eau;
Ces lions enchaînez, ces monstres de l'Afrique,
Dont la ferocité dans Rome pacifique
Sembloit s'estre adoucie en quittant leurs desers
De leurs rugissemens n'osoient fraper les airs;
Mille & mille captifs dans un triste silence
Precedoient le vainqueur, annonçoient sa vaillance,
D'aigle & de faisceaux un mélange confus
Dans toute sa splendeur nous fist voir Regulus.
Ce front majestueux, cet air grand & modeste
Soudain de ma memoire effaça tout le reste,
L'applaudir, l'admirer, fust mon unique employ
Enfin, il triompha de l'Afrique & de moy;

FAUSTINE.

Madame, il me souvient qu'une grande tempeste
Déroba la moitié d'une telle conqueste;
Et qu'en l'Isle de Corse où j'abordois alors
Tant de Vaisseaux brisez parurent dans nos Ports,..

FULVIE.

Tu te trompes, la mer jalouse de sa gloire
Ne fit que rehausser l'éclat de sa victoire;

La tempeste parut favorable aux Romains,
Utile à Regulus, honteuse aux Africains;
Car de tant de Vaisseaux toute la Mer couverte
Augmentoit son triomphe, & redoubloit leur perte;
Et ce vaste débris flotant de mers en mers,
En étaloit la pompe aux yeux de l'Univers.
Voila, comme je vis ce vainqueur de l'Afrique,
Ce fameux défenseur de nostre Republique;
J'arresté sur luy seul mes regards curieux,
Et mon cœur paya cher le plaisir de mes yeux.
Non, il faut l'avoüer à la gloire des armes
Faustine, les guerriers ont pour nous plus de charmes,
Leur merite à nos yeux brille avec plus d'éclat
Que ceux de qui la pourpre est toujours au Senat,
On veut voir un Heros qui commande une Armée,
Qui de mille hauts faits remplit la Renomée,
Tout parle en sa faveur, nostre esprit prévenu
Nous donne de luy plaire un desir inconnu;
Mais lors qu'un air si grand brille sur son visage,
Que toute sa personne égale son courage,
Qu'un mortel si parfait comblé de tant d'honneurs
Trouve facilement le chemin de nos cœurs.

FAUSTINE.

Madame, ce Heros répond à vostre attente,
Vostre ame de ses feux doit paroître contente.

FULVIE.

Te vanter Regulus, t'avoüer mon ardeur,
Puis-je mieux t'expliquer que je regne en son cœur?
Ouy, ma main est le prix de Cartage conquise,
On couronne nos feux aprés cette entreprise,

Je veux donc que mes yeux allument tour à tour
Le flambeau de la guerre & les feux de l'amour,
Que mes tendres regards témoins de sa victoire
Animent ce Heros & partagent sa gloire.

FAUSTINE.

On le connoît, Madame, & l'on doit à vos yeux
La moitié de ses faits si grands, si glorieux;
Mais pourquoy les frayeurs dont vostre ame est atteinte?
J'ay connû vostre amour en voyant vostre crainte,
Toûjours pour Regulus vostre esprit allarmé....

FULVIE.

Ne craint-on pas toujours pour un Heros aimé?
Quand je voy les perils qu'il affronte sans cesse,
Faustine en rougissant j'avouray ma foiblesse;
Je voudrois que sensible à mes empressemens
Il moderât l'ardeur de ses grands sentimens,
Qu'aprés avoir tout fait pour luy, pour sa patrie,
Pour moy, pour ma tendresse, il menageât sa vie;
Hé que veut-il de plus? son nom vole en tous lieux,
Regulus est connu presque autant que les Dieux,
Il est craint, reveré, l'Afrique, l'Italie
Admirent ses exploits, l'Univers les publie,
Tant de monstres défaits, tant de peuples soumis,
Le rendent la terreur de tous nos ennemis;
Il va prendre Cartage & remplir nostre attente,
Aprés cela sa gloire en doit estre contente,
Regulus est trop seur de l'immortalité,
Et n'en a que trop fait pour la posterité.



SCENE II.

REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE, REGULUS.

REGULUS.

NOn, non, je n'ay rien fait si je ne prens Cartage,
C'est par-là que je dois couronner mon Ouvrage,
Ce jour va décider, Madame, de mon sort,
Ces murs vont éprouver nôtre dernier effort,
Mais dans une action d'une telle importance :
Souffrez que je vous dise icy ce que je pense,
Madame, il faut du Camp vous resoudre àpartir
Pour moy, pour vous, pour Rome, il y faut consentir.

FULVIE.

Moy, partir ? moy Seigneur, un tel discours m'étonne ?

REGULUS.

Vôtre pere le veut, la gloire nous l'ordonne,
L'amour s'accorde mal avec de grands desseins,
Et cette austerité de nos premiers Romains ;
Vous ne pouvez au Camp demeurer d'avantage,
On va bien-tôt donner un assaut à Cartage,

Le tumulte, les cris, & l'horreur des combats,
Ce mélange confus d'armes & de Soldats,
Ce terrible apareil vous rendroit trop timide,
Souffrez malgré l'amour que la gloire vous guide
Madame, au nom des Dieux partez avec mon Fils.

FULVIE.

Quoy? Seigneur, vous allez joindre les ennemis?
Ah! je ne croyois pas que l'heure en fût si proche,
Que je crains pour mon cœur cette fatale aproche?
Mon Pere & mon Amant vont s'exposer tous deux;
Que seroit-ce grands Dieux! si ce jour malheureux
Alloit dans ce combat me ravir l'un où l'autre,
Differez le, Seigneur, mon interest... le vôtre...
Non.... Cartage ne peut tenir encor long-temps,
Et sans vous exposer tous deux....

REGULUS.

Je vous entends;
Mais, Madame, est-il temps de parler de tendresse,
De grace cachez-moy toute vôtre foiblesse,
Vôtre cœur me tient mal ce qu'il m'avoit promis,
Il devroit me presser d'aller aux ennemis,
S'il m'aimoit en effet prendre soin de ma gloire,
Et hâter aujourd'huy ma derniere victoire.

FULVIE.

Hé? ne craignez-vous point Seigneur de trop oser?
Est-ce qu'un General doit ainsi s'exposer?
Que dis-je! en ce moment une nouvelle crainte,
De noirs pressentimens dont mon ame est atteinte
Me font pâlir pour vous; c'en est assez Seigneur,
Vous devez vous fier aux troubles de mon cœur,

Des volontez du Ciel ces muets Interpretes
Présagent nos malheurs par des craintes secretes,
Et ces pressentimens plus seurs que nos Devins,
Nous marquent quelquefois les Arrests des destins.

REGULUS.

Je crains peu du destin le caprice funeste,
Je feray mon devoir, les Dieux feront le reste
Madame, & je rougis de tarder si long-temps
A remplir des devoirs à ma gloire importans;
Cartage sera prise, ou bien mes funerailles
Se feront aujourd'huy sur ses propres murailles;
Plaise aux Dieux que ma mort en cause le débris!

FULVIE.

Grands Dieux! ne payez pas l'Afrique d'un tel prix?
Y dussiez-vous encor joindre la terre & l'onde,
Ce seroit trop payer la conqueste du monde.

REGULUS.

Au nom des Dieux, partez, éloignez-vous de nous;
Le fort de Clypea sera plus seur pour vous;
Retournez-y, Madame, & par l'ordre d'un pere,
Par les vœux d'un Romain à qui vous estes chere,
Vos jours sont exposez dans un Camp.

FULVIE.

Non, Seigneur,
Dissipez pour mes jours cette injuste terreur,
Auprés de Regulus je n'ay point ces foiblesses,
Vostre Camp est plus seur que mille forteresses,

Je feray plus tranquille auprés de voſtre bras
Que dans Rome, Seigneur, où vous ne ſerez pas.

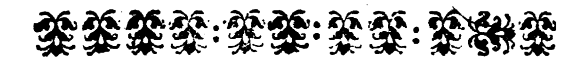
REGULUS.

Madame....

FULVIE.

Si ma crainte a trop oſé paroître,
D'un premier mouvement un cœur n'eſt pas le maître,
Foible comme je ſuis dans ces perils preſſans,
Si je n'ay pas gardé d'empire ſur mes ſens,
Pardonnez-moy, Seigneur. Courez à la victoire,
J'ay de quelques momens retardé voſtre gloire;
C'eſt un crime (il eſt vray) que mon cœur a commis,
Il eſtoit le plus grand de tous vos ennemis,
Pour l'en punir partez, oubliez ſa tendreſſe,
Et que la gloire ſoit voſtre unique maîtreſſe.





SCENE III.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

REGULUS.

AH! Seigneur, servez-vous de vostre authorité,
Je ne puis rien gagner sur son cœur agité,
Mon fils partira seul, & malgré nostre envie.....

METELLUS.

Vostre fils veut partir encor moins que Fulvie,
J'ay parlé, mais en vain j'ay voulu preparer
Son cœur à ce départ qui l'a fait soûpirer,
Protestant que plutost il cessera de vivre,
Loin de partir, Seigneur, il s'appreste à vous suivre.

REGULUS.

Il ne veut point partir, je l'avois pressenty,
Et son cœur, grace au Ciel, ne s'est point démenty,
Puisqu'il veut demeurer, Seigneur, je vous avoüe
Qu'un pareil sentiment merite qu'on le loüe,
Il est digne de moy, qu'il demeure; mais Dieux!
Conjurez-là, Seigneur, d'abandonner ces lieux,
J'adore sa vertu, je cheris sa tendresse,
Je cours où mon devoir m'appelle, & je vous laisse,
à Lepide.
Adieu, Madame, vous prenez soin de mon fils.

SCENE

SCENE IV.

METELLUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

METELLUS.

HE' quoy ? donc nous serons tous deux desobeïs,
Regulus vous parloit à ma seule priere
Ma fille, & vous dictoit l'ordre de vostre pere ;
Mais je veux qu'en ce jour mes ordres soient suivis,
Ne prenez pas pour vous d'exemple sur son fils,
Il a charmé mon cœur osant me contredire,
Nous devons de bonne heure à la guerre l'instruire,
Et lorsque dans ce Camp tout doit le retenir,
De contraires raisons vous en doivent bannir.

FULVIE.

Le fils de Regulus ne quitte point son pere ;
Je suis auprés de vous, Seigneur, puis-je mieux faire ?
Et quand Attilius fait voir un cœur si grand,
Me croyez-vous, Seigneur, plus foible qu'un enfant ?

METELLUS.

Ne soyez plus ma fille à mes desseins contraire,
Partez dés ce moment si vous voulez me plaire,
Le Tribun Mannius s'offre à vous escorter,
De l'armée aujourd'huy je voudrois l'écarter.

J'ay mes raisons. Allez, je vous donne ma garde,
Et sans plus reflêchir sur ce qui vous regarde,
Croyez que je travaille à vostre seureté.

FULVIE.

Seigneur, je sçay pour moy quelle est vostre bonté:
Mais si j'osois encor vous faire une priere,
Sans blesser le respect que je dois à mon pere,
Sensible à mes desirs souffrez au nom des Dieux,
Pour admirer vos faits que je sois dans ces lieux:
D'ailleurs, à ce refus Mannius m'authorise,
Veut-on qu'à Clypea ce Tribun me conduise,
Luy que j'ay vû toujours envieux & jaloux...

METELLUS.

Si vous le haïssez, nous le haïssons tous;
Je l'honore, il est vray, mais c'est par politique,
Ah! que n'est-il plutost à Rome qu'en Afrique?
Sous l'apas specieux de conduire vos pas,
Je voudrois qu'en ce Camp Mannius ne fust pas,
Qu'il fust à Clypea quand nous prendrons Cartage,
Je l'ay mesme tantôt sondé sur ce voyage;
Et bien qu'il m'ait paru quelque temps agité,
Il a receu cette offre avecque avidité.

FULVIE.

Seigneur, si vous m'aimez épargnez-moy des larmes.

METELLUS.

Ma fille, ignorez-vous le caprice des armes?

Sans attendre du ſort l'evenement douteux,
Allez à Clypea pour nous faire des vœux.

FULVIE.

Exilée, incertaine, importune à moy-meſme;
Quel Dieu puis-je implorer dãs ce deſordre extrême?
Ce n'eſt point par des vœux qu'il faut vous ſecourir,
Je dois prés de vous vivre, ou prés de vous mourir.

METELLUS.

Puiſque vous faites voir un ſi noble courage
Demeurez, vous verrez l'attaque de Cartage;
Mais de cette vertu ne vous démentez pas,
Encore un coup, ſongez au deſtin des combats,
De ſes evenemens le caprice eſt extreſme,
Quoy qu'il arrive enfin ſoyez toujours la meſme;
Mannius doit venir pour vous preſter la main,
Dites-luy que pour vous j'ay changé de deſſein;
Adieu, mais oubliez toute voſtre foibleſſe.



SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

CIel ! que ne dois-je point à sa juste tendresse,
Nous ne partirons point, nous serons les témoins....
Mais pourquoy Mannius prend-il de nouveaux soins?
Pourquoy pour m'escorter s'offre-t'il à mon pere ?
Pourquoy ?.... mais j'en sçay trop penetrer le mistere.



SCENE VI.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

Madame, tout est prest si vous voulez partir,
A ce juste départ vous devez consentir,
Les craintes, les perils... sur tout l'amour d'un pere
M'ont honoré d'un choix....

FULVIE.

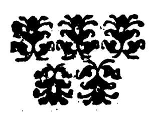
Il n'est pas necessaire,
Je demeure en ce Camp, & n'en veux point partir,
Mon pere a la bonté d'y vouloir consentir;
Mais vous, quand tout s'apreste, & que pour la patrie
Chacun avecque ardeur court exposer sa vie,
Par quel motif, Seigneur, bizarre ou genereux
Prenez-vous un dessein si contraire à mes vœux?
Lorsque de tous costez le fer commence à luire,
Vous voulez vous charger du soin de me conduire;
Certes, un tel employ qui cherche le repos
Dans cette occasion sied mal aux grands Heros;
Que vos empressemens cessent de me contraindre?
Où mon pere est, Seigneur, je ne vois rien à craindre,
Je sçauray partager les perils avec luy;
Allez à Clypea nous attendre aujourd'huy.

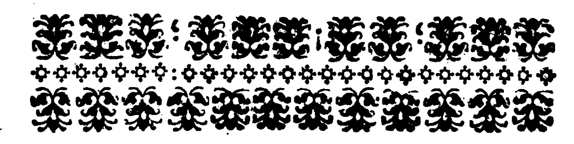
SCENE VII.

MANNIUS.

AH ! sans aller si loin, vous iriez à Cartage,
Vous qui m'osez tenir ce superbe langage ?
Justes Dieux ! je touchois au bien-heureux moment,
Où j'allois enlever la Maîtresse & l'Amant ;
Du jaloux Metellus la haine & la prudence,
Avecque mon amour estoient d'intelligence ;
Il me livroit Fulvie en voulant m'éloigner,
Et j'allois mettre aux fers qui m'ose dédaigner ;
Mais du moins assurons ma premiere entreprise,
Regulus qui m'attend la flatte & l'authorise,
Tandis que pour l'assaut il donne ordre aux soldats,
Il faut vers Xantipus que je guide ses pas ;
Ouy, ce poste qu'il veut avec moy reconnoître,
Luy va couter le jour, ou luy donner un maître.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.



ST-IL donc vray, Priscus ?

PRISCUS.

Vous en estes surpris;
Mais il n'est que trop vray que Regulus est pris,
Xantipus est vainqueur, & par son artifice
Il a fait à Cartage un si grand sacrifice;
J'ay peine à r'assurer tout le Camp étonné,
Le soldat est confus, abatu, consterné;
Xantipus laissoit voir un endroit de Cartage,
Dont il avoit exprés fait tomber tout l'ouvrage;
Il estoit découvert, facile, & mal gardé,
Regulus pour le voir de prés s'est hazardé,
(Vous sçavez que luy-mesme il veut tout recõnoître)
Il défend qu'on le suive, & l'on n'ose paroître;

Enfin par le conseil du Tribun qui le perd,
Il avance pour voir ce poste à découvert;
A peine ont-ils marché, que la terre s'entr'ouvre,
Par des lieux soûterrains l'ennemy se découvre;
A chaque instant la terre enfante des soldats,
Qui courent tous en foule au devant de ses pas,
Regulus est surpris du nombre qui l'acable;
C'est envain qu'il se sert de son bras redoutable,
Quand le destin jaloux contraire à son grand cœur
Fait briser son épée & trahit sa valeur,
(A combien d'Africains eut-elle esté funeste ?)
Seigneur, il est aisé de deviner le reste,
Au cry des Ennemis nous avons fait alors,
Pour sauver Regulus d'inutilles effors;
Mais enfin on connoît leur fatal artifice,
Aussi-tôt qu'on avance on trouve un précipice;
Tout s'ébranle, tout tombe, & s'ouvre sous nos pas,
Et nous aurions trouvé mille & mille trépas,
N'estoit que pour garder ce qu'il venoit de prendre,
Xantipus a gagné ces murs sans nous attendre;
Cependant Mannius s'est sauvé de ses mains,
Et seul est revenu dans le Camp des Romains.

METELLUS.

Qu'entens-je Dieux cruels ! la prise d'un tel homme
Va faire le destin de Cartage & de Rome;
J'attendois nouvel ordre à marcher sur ses pas,
J'y disposois les cœurs des Chefs & des soldats,
Quand je me preparois à combatre, à le suivre,
Aux mains des ennemis la fortune le livre ?
Pour ce Heros, pour nous, quel étrange revers !
Sa chûte entraînera celle de l'Univers.

Toy, demon des combats qui des armes decides,
Dans un abysme affreux toy-mesme tu le guides ?
Cartage est aux abois, & tu veux la sauver,
Abaisser les Romains pour la mieux relever ;
Quel retour impréveu pour nous, pour sa famille ?
Que deviendra son fils ? que deviendra ma fille ?
Et quand ils apprendront cet accident affreux,
Ah ! Priscus j'en soupire & pour nous & pour eux.

PRISCUS.

Seigneur, j'ay défendu, sur peine de la vie,
Qu'aucun n'en annonçât la nouvelle à Fulvie ;
Elle est triste, inquiete, & semble pressentir
Les malheurs que son cœur sçaura trop ressentir.

METELLUS.

De quels maux sa douleur va-t'elle estre suivie ?
Mais Dieux ? j'en entrevoy de grands pour la patrie ;
Que ferons-nous, Priscus, tentons un autre assaut,
Pour vanger cet affront tout est prest, il le faut ;
R'animons les soldats, & courons à leur teste,
Pour chasser loin de nous la prochaine tempeste,
Et l'épée à la main, bien loin d'estre vaincus,
Mourons devant Cartage où sauvons Regulus.

PRISCUS.

Seigneur, voicy Fulvie, ah ! cachons luy de grace
Du sort de Regulus la cruelle disgrace,
D'un funeste recit épargnons luy l'éclat.



SCENE II.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS, PRISCUS.

FULVIE.

Seigneur, apprenez-moy le ſuccés du combat,
Je cours pour m'en inſtruire, & n'en puis rien apprendre,
Le ſoldat interdit refuſe de m'entendre,
Ma voix impoſe à tous le ſilence & l'éfroy,
On n'oſe me répondre, on s'éloigne de moy;
Mais quoy? mon pere meſme évite ma preſence,
Seigneur de tant d'horreurs que faut-il que je penſe?
Qu'eſt-il donc arrivé de funeſte pour nous,
Et pourquoy Regulus n'eſt-il pas avec vous?

METELLUS.

Ne me demandez rien, ceſſez de nous contraindre,
Laiſſez-nous, pour ſes jours vous ne devez rien craindre,
Allons Priſcus.

FULVIE.

Souffrez que je ſuive vos pas,
Seigneur.

METELLUS.

Non, demeurez, & ne me ſuivez pas,
Ce qu'exige aujourd'huy le ſort de ce grand homme,
Tout ce qu'attend de nous & le Senat & Rome
Demande un prompt conſeil à nous ſeuls reſervé
Ma fille, où le ſecret ſur tout ſoit obſervé.

FULVIE.

Ah ! je n'entens que trop ce ſecret qu'on veut taire,
Il ne l'eſt que pour moy, j'en perce le miſtere ;
Envain vous r'aſſurez mes timides eſprits,
Je voy la verité ſur vos fronts interdits,
Pour m'épargner des pleurs voſtre tendreſſe exige...
Ah ! Regulus eſt mort ?

METELLUS.

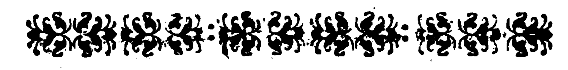
Il eſt vivant, vous dis-je,
R'aſſurez-vous, ma fille ;

FULVIE.

Il eſt vivant Seigneur,
Devant moy, cependant, vous changez de couleur ;
Si vous me dites vray, s'il faut que je vous croye,
Dés ce meſme moment ſouffrez que je le voye,
N'atteſtez point icy les hommes & les Dieux,
Mon cœur n'en croira plus deſormais que mes yeux.

METELLUS.

Vous le verrez dans peu, nous allons dans sa tente ;
Soyez moins inquiete, ou soyez plus constante,
Ayez pour Regulus moins de crainte & d'ennuy,
Montrez-vous à nos yeux aussi ferme que luy ;
Il est quelques perils où la guerre nous livre,
Je sors, & vous défens, ma fille, de nous suivre.



SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

Mon pere de ces lieux me défend de sortir
De cet ordre cruel que dois-je pressentir ?
Fortune, je ne vois aux lieux où tu me guides
Que des yeux égarez, des visages timides
Où regne la pâleur, le silence, & l'effroy ;
Tu trahis Regulus, c'en est fait, je le voy,
Mon pere affecte envain des dehors de Constance,
Et Priscus a paru moins ferme en ma presence,
Pour épargner mes pleurs, ah ! mortels déplaisirs,
On me cache ou sa mort ou ses derniers soûpirs ;
Mais on m'ordonne envain de paroistre constante
Faustine, allons, suivons mon pere dans sa tente,
Le respect ne peut rien sur un cœur plein d'effroy,
Si Regulus est mort tout est perdu pour moy.

FAUSTINE.

FAUSTINE.

Non, de trop de douleur vostre crainte est suivie,
Metellus & Priscus répondent de sa vie,
A cette vaine erreur pourquoy vous attacher ?

FULVIE.

Et s'il estoit vivant pourquoy me le cacher ?
On nous trõpe, te dis-je, allons, courons nous rendre....
Mais je voy Mannius, que venez-vous m'apprendre
Mannius.



SCENE IV.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

DEs malheurs où je n'ose penser,
Et je tremble, Madame, à vous les annoncer,
Pour Regulus enfin vostre tendresse est vaine,
Et nous venons de perdre un si grand Capitaine.

FULVIE.

Il est mort, me trompais-je, helas!

MANNIUS.

Il n'eſt pas mort
Madame.

FULVIE.

Où donc eſt-il, parlez, quel eſt ſon ſort ?

MANNIUS.

Guidé par ſon grand cœur, il alloit reconnoître
L'endroit qui de Cartage eut pû le rendre maître,
Quand un piege fatal dont il s'eſt vû ſurpris,
L'a fait tomber vivant aux mains des ennemis.

FULVIE.

Regulus n'eſt pas mort, Fauſtine, je reſpire,
Il eſt vivant encor pour nous, & pour l'Empire ?

MANNIUS.

Ceſſez de vous flater malgré tous nos ſouhaits,
Nos cruels ennemis ne le rendront jamais ;
De ſa priſe, Madame, ils ſçavent l'importance,
Pour le rendre aux Romains ils ont trop de prudence,
Et vos vœux & vos pleurs pour luy ſont ſuperflus,
Il n'y faut plus penſer.

FULVIE.

Je ne le verray plus ?
Ah juſte Dieux !

MANNIUS.

Je sens le coup qui vous acable,
Mais sa perte pour vous n'est pas irreparable,
Il est tant de Romains dont le sang, les vertus,
Pouroient encor, Madame....

FULVIE.

Arrestez Mannius;
Qu'osez-vous avancer, d'où vous vient tant d'audace?
Hé quoy? sans respecter sa nouvelle disgrace,
Couvrant adroitement vos insolens propos,
Vous osez comparer quelqu'un à ce Heros;
Je sçay que de tout temps une maligne envie
A táché de noircir tout l'éclat de sa vie,
Qu'il est quelques Romains jaloux de sa grandeur,
Sans estre compagnons de sa haute valeur....
Mais où sont ces Romains dõt le nom peut me plaire?

MANNIUS.

Ouy, Madame, il en est de race Consulaire,
Du sang des Scipions, du sang des Manlius,
Qui ne cederoient pas au sang d'Attilius.

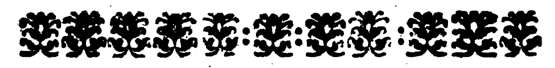
FULVIE.

Je vous entens, Seigneur, il est d'illustres races,
Mais quand leurs décendans s'écartent de leurs traces,
Que du sein du repos il faut les arracher,
Qu'il faut dans le peril les contraindre à marcher,
(Pardonnez-moy, Seigneur, si ma juste memoire
De semblables Romains me r'apelle l'histoire;)

Mais quand de ses ayeux on n'a pas les vertus,
C'est envain que l'on sort du sang des Manlius ;
Envain vous vous parez de cet honneur supréme ?
Non, Tribun, il faut estre illustre par soy-même,
Sans se mettre à l'abry de ces noms glorieux,
Il faut compter ses faits, & non pas ses ayeux.

MANNIUS.

Madame, c'en est trop, & mon ame agitée....
Mais on doit excuser une amante irritée,
Dont les premiers transports toujours impetueux,
Forment ces sentimens fiers & tumultueux ;
Ainsi, sans repousser un si sanglant outrage,
J'en remets la vengeance aux armes de Cartage,
Je sens, comme je dois ces mépris éclatans,
Et vous me connoîtrez, Madame, avec le temps.



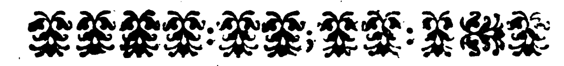
SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

LAsche, pour te punir d'une telle insolence,
Les plus sanglants mépris serviröt ma vengeance;
Quand tu vois Regulus des Dieux abandonné,
Aux fers des Africains ce Heros enchaîné ;
Perfide, tu pretens en tirer avantage,
Quand pour luy la fortune a changé de visage,

Sa disgrace affermit mes sermens & ma foy,
Et redouble aujourd'huy l'horreur que j'ay pour toy;
Ah ! Lepide, parlez, dites, que fait mon pere,
Que dois-je craindre, helas ! que faut-il que j'espere ?



SCENE VI.

LEPIDE, FULVIE, FAUSTINE.

LEPIDE.

AH ! Madame, esperez que dans peu les Romains
Reprendront Regulus des mains des Africains,
On va mettre en usage & le fer & la flâme,
Nous entreprendrons tout. Mais apprenez, Madame,
Qu'un Heraut est venu de la part d'Asdrubal,
Qu'on l'a fait avancer en suite du signal,
Qu'il est dans le Conseil.

FULVIE.

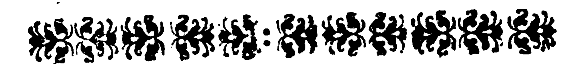
Ah ! je tremble, & je n'ose
Esperer....

LEPIDE.

On ne sçait encor ce qu'il propose.

FULVIE.

Plaise aux Dieux qu'en ce jour il propose la paix
Lepide, ce sont là mes plus ardans souhaits ?



SCENE VII.

METELLUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

METELLUS.

Pour épargner vos pleurs & vostre ame étonnée,
J'avois de Regulus caché la destinée
Ma fille, il estoit pris, mais calmez vostre éfroy,
Regulus est vivant & revient sur sa foy.

FULVIE.

Il revient? pour son fils, & pour nous que de joye?

METELLUS.

Asdrubal prés de nous dans ce Camp le renvoye,
Dans peu nous l'y verrons, r'assurez vos esprits;
Allez, & portez en la nouvelle à son fils.

FULVIE.

J'obeïs, Seigneur.

METELLUS *à Lepide.*

Laissez-nous.

SCENE VIII.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

MOn ame eſt allarmée,
Regulus ſur ſa foy vient rejoindre l'armée,
Mon cœur en eſt content & chagrin tour à tour,
J'ay pleuré de ſa priſe, & je crains ſon retour.
Tout le Camp eſt charmé de revoir ce grand homme,
Mais il en va couter à la gloire de Rome;
Et ſans plus reflêchir ſur mon premier deſſein,
J'eſtime Regulus, mais je parle en Romain;
Ouy, malgré nos projets & le nœud qui nous lie,
Que faudra-t'il donner pour le prix de ſa vie?
Et bien qu'il ait pour luy mes plus tendres ſouhaits,
Il faudra la payer d'une honteuſe paix,
Il faudra qu'il en coûte à noſtre Republique
Pour prix de ſa rançon la perte de l'Afrique;
Aſdrubal en vainqueur ne nous doit impoſer
Que des conditions qu'on ne peut refuſer;
Ah! Seigneur, aujourd'huy que de priſes de Villes,
Que de combats donnez, que d'aſſauts inutilles?
Xantipus à ſon gré va nous donner des loix,
Et l'on perd en un jour l'ouvrage de ſix mois;
Ainſi, ſans regarder ny moy, ny ma famille,
Ny mon propre panchant, ny celuy de ma fille,

J'avoüe en ce moment que je ſuis combatu
Par ces grands intereſts & ceux de ma vertu,
Je payrois de mon ſang une ſi belle vie,
Pourveu qu'elle coutât moins cher à ma patrie.

PRISCUS.

Ces ſentimens, Seigneur, dignes de Metellus,
Me font vous admirer & plaindre Regulus;
Pardonnez ſi je ſuis d'un ſentiment contraire.
Quoy qu'on faſſe pour luy, l'on n'en ſçauroit trop faire,
Rome pour ſa rançon ne doit rien refuſer,
Si l'Afrique eſt ſon bien, il en peut diſpoſer;
S'il faut aux ennemis remettre quelques Villes,
Quelques forts, leurs deſſeins par là ſont inutilles;
Renvoyant dans ce Camp Regulus à ce prix,
Ils nous rendent le bras qui les avoit conquis,
De leur tout accorder, on ne peut ſe défendre,
Et ſi nous rendons tout, il ſçaura tout reprendre.

METELLUS.

Non, je ne doute point de ſes faits éclatans,
Mais il faut du bon-heur, des troupes & du temps;
J'ay le meſme panchant pour luy qui vous entraîne,
Vous parlez en ſoldat, je parle en Capitaine;
Mais dans l'art de la Guerre, il faut tout déferer
A l'intereſt public que l'on doit reverer;
Je cheris ſes vertus, & je parle pour Rome,
Quelque ſoit ce Heros, un Heros n'eſt qu'un homme;
Priſcus, & quelques ſoient ſes genereux deſſeins,
Le doit-on préferer au reſte des Romains?

J'ignore cependant le dessein qui l'ameine,
Mais s'il parle de Paix nostre honte est certaine;
Il faut rendre l'Afrique, & recevoir des loix
De Xantipus vaincu, de Cartage aux abois,
Voir triompher de nous la fortune & l'envie?
Ceder au temps, & voir nostre gloire flétrie.

PRISCUS.

Ah! pour la relever, Seigneur, avecque éclat,
Souffrez-moy de parler & d'agir en soldat:
Enfin sans balancer r'animons nostre audace,
Par un dernier effort emportons cette Place,
Attaquons à l'instant ses plus forts bastions,
J'entreprens cette attaque avec mes legions;
C'estoit vostre dessein, il en est temps encore,
Le soldat fera tout pour un Chef qu'il adore,
Remplissons les destins qui nous furent promis,
Arrachons Regulus des mains des ennemis;
Il faut ne rendre rien, & hazardant nos testes,
Conquerir ce Heros pour garder ses conquestes.

METELLUS.

J'y souscrirois, Seigneur, vos genereux avis
Secondez par nos bras seroient bien-tôt suivis;
Mais j'ay donné parole, & la treuve est concluë,
Il nous faut dans ce Camp en attendre l'issuë,
Regulus la demande & l'exige de nous,
Il faut le voir, l'entendre, & suspendre nos coups;
De mille mouvemens je sens mon ame atteinte
De joye & de douleur, d'esperance & de crainte,
Je crains pour luy, pour Rome, & j'aime tous les deux,
Pour l'un & l'autre enfin je partage mes vœux,

Mon ſentiment, Seigneur, s'accorde avec le voſtre,
Et je voudrois donner mes jours pour l'un & l'autre.

SCENE IX.

LEPIDE, METELLUS, PRISCUS.

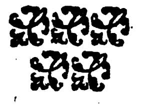
LEPIDE.

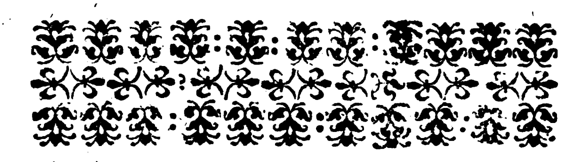
SEigneur, Regulus vient, j'ay dû vous avertir
Que des murs de Cartage on l'avoit vû ſortir;
Sur ſa foy l'Africain prend tant de confiance,
Que ſeul & ſans eſcorte on le voit qui s'avance,
Il marche vers ces lieux,

METELLUS.

Faiſons noſtre devoir,
A la teſte du Camp allons le recevoir.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MANNIUS.

QUEL retour impréveu ? j'ay peine à me connoître,
Devant moy dans ces lieux Regulus va paroître ;
Quel dessein le r'ameine ? Et d'où vient qu'Asdrubal
Renvoye en nostre Camp son ennemy fatal ?
On va tenir conseil, il faut que je m'y rende,
J'y verray Regulus ? Dieux ! que je l'apprehende ?
N'aura-t'il point sur moy jetté quelque soupçon
Du trait de Xantipus & de ma trahison ?
Abandonnons le Camp & fuyons dans Cartage ;
Non.... il faut demeurer sans changer de visage,
Je découvrirois tout à mon fier ennemy,
Ce seroit le sauver que le perdre à demy ;
Xantipus me r'assure, & me sera fidele,
Hé ! qui pouroit douter de ma foy, de mon zele ?
Il faut m'abandonner en aveugle à mon sort,
Je perds Fulvie, helas ! & je cherche la mort.

SCENE II.

LEPIDE, MANNIUS.

LEPIDE.

Seigneur, quand tout le Camp marque tant d'allegresse,
Qu'à revoir Regulus tout le monde s'empresse,
Que le moindre soldat de chaque legion
Court luy marquer son zele en cette occasion,
Je vous trouve vous seul, triste & mélancolique,
Qui semblez dédaigner l'allegresse publique.

MANNIUS.

Chacun à ses raisons, ainsi que ses chagrins;
Mais quoy! de son retour que pensent les Romains?

LEPIDE.

De son retour, Seigneur, c'est la paix qu'on espere.

MANNIUS.

à part.

La paix? ah justes Dieux!.... mais non, je dois me taire,
Vous estes peu Romain, Lepide, je le voy,
Vous n'en penetrez pas les suittes comme moy,

Et

Et c'est estre ennemy de nostre Republique,
De parler d'une paix qui couteroit l'Afrique.

LEPIDE.

Pour sauver Regulus nous la souhaitons tous,
Et nous sommes Romains, Seigneur, autant que vous.

MANNIUS.

Quoy ? souhaiter à Rome une paix si honteuse ?

LEPIDE.

A Rome elle ne peut estre que glorieuse,
Puisqu'une telle paix va luy rendre aujourd'huy
Son plus grand défenseur, & son plus ferme apuy,
Le bras qui l'agrandit par plus d'une victoire,
L'auteur de son triomphe, & celuy de sa gloire.

MANNIUS.

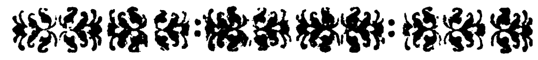
Vous estes bien zelé, mais tous les vrais Romains
Auront peine à souscrire à de pareils desseins.

LEPIDE.

Seigneur toute l'armée est preste d'y souscrire,
Et vous serez le seul qui l'ose contredire,
Nous le verrons bien-tôt, & déja Metellus....

MANNIUS.

Juste Ciel ! il avance avecque Regulus.



SCENE III.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS, LEPIDE, MANNIUS.

REGULUS.

LA fortune, Romains, vient de changer de face,
On en doit fierement soûtenir la disgrace;
Si vous voyez en moy par un bizarre effort
Un exemple fameux des caprices du sort;
Si mon bras a manqué la prise de Cartage,
C'est dãs un grand revers qu'on voit un grãd courage;
Mille & mille succés sembloient m'avoir promis
Que je devois dompter tant de fiers ennemis,
Les entraîner un jour au pied du Capitole,
Vous me voyez captif; mais ce qui me console,
J'ay remply mon devoir, & si je suis vaincu,
C'est la faute du sort & non de ma vertu.
Apprenez donc icy le sujet qui m'ameine,
Si l'on ne fait la paix ma disgrace est certaine;
Xantipus la demande & l'exige de moy,
Asdrubal me renvoye en ce Camp sur ma foy;
Si la paix dans ce jour avecque eux n'est concluë,
Par eux à mon retour ma mort est resoluë,
Il n'en faut point douter, j'en ay vû les aprêts,
Mais sçachez à quel prix ils veulent cette paix.
D'un coup d'œil vous voyez tout ce qu'ils nous demandent,
Et vous ne doutez pas de tout ce qu'ils pretendent;

Le fort de Clypea par nos armes conquis,
De mes jours malheureux doit devenir le prix :
Que dis-je, ils reprendront pour garantir ma teste
L'Afrique qui se voit déja nostre conqueste ;
Ils demandent encor pour fruit de cette paix
Tant d'illustres captifs que sur eux on a faits ;
En vain j'ay demandé qu'on deputât un homme
Pour avoir les avis du Senat & de Rome ;
Ils veulent que le Camp, & non pas le Senat,
Decide en cet instant d'un point si delicat ;
Et comme ils estoient prêts d'entrer dans l'esclavage,
Ils veulent que l'armée abandonne Cartage ;
Voila ce qu'on propose, & ce qu'on veut de nous :
Que pensez-vous Romains que j'exige de vous ?
Ils demandent la paix, qu'on leur fasse la guerre,
Que la flâme & le fer desolent cette terre,
Et quoy qu'à Regulus il en puisse couter,
Continuez la guerre, il vient vous y porter.
Romains, je vous l'avouë en ce peril extrême,
Pour vous persuader je suis venu moy-mesme,
La paix plus que la mort m'a donné de l'effroy,
J'ay tremblé des bontez que vous auriez pour moy ;
Ainsi, je vous défens de racheter ma vie
Par cette paix honteuse & pleine d'infamie.

METELLUS.

Je ne suis point surpris de cette fermeté
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté
Seigneur, depuis long-temps vostre ame accoutumée
A soutenir l'éclat de vostre renommée,
Vous imposa toujours les plus austeres loix,
Et c'est un vray Romain qu'en vous je reconnois ;

Mais, Seigneur, il y va de l'intereſt de Rome,
De conſerver toujours pour elle un ſi grand homme;
Je ne puis, ſans fremir, ſeulement écouter
La perte qu'aux Romains l'Afrique doit couter;
J'en répons, le Senat malgré la noire envie,
Ne veut point la payer d'une ſi belle vie,
Je ſuis ſeur de la paix.

REGULUS.

Metellus, arreſtez,
Et parlez autrement ſi vous vous conſultez;
Un homme tel que vous, un homme Conſulaire
Doit parler en Romain ſans fart & ſans miſtere,
L'amitié ſur l'état ne doit point prevaloir,
Vous ſçavez en ſecret que je fais mon devoir,
Vous m'en applaudiſſez dans le fonds de voſtre ame,
Et ſans donner les mains à cette paix infame,
Quoy que vous m'impoſiez une contraire loy
Metellus, j'en ſuis ſeur, vous feriez comme moy.

METELLUS.

Rendons-les priſonniers, ou qu'ils ſoient voſtre oſtage
Tant d'illuſtres captifs ſont là la fleur de Cartage,
Ces braves Africains.....

REGULUS.

Non, je vous le défens,
Ce ſeroit leur laiſſer de braves combatans,
Des Chefs dont la valeur peut ſervir contre Rome,
Et perdant Regulus, vous ne perdez qu'un homme.

PRISCUS.

Un homme tel que vous dans l'ardeur des combats,
Sçait conduire, animer plus de cent mille bras ;
Enfin nous perirons plûtôt que de vous rendre,
Que l'adroit Xantipus vienne icy vous reprendre ?
Qu'Asdrubal de nos mains vienne vous arracher ?
Cette prise, Seigneur, leur poura couter cher.

REGULUS.

Non, je retourneray malgré vous dans Cartage,
J'ay donné ma parole, elle est mon seul ostage ;
Je la tiendray, Priscus, ainsi que j'ay promis,
Et je vais me livrer aux mains des ennemis.

LEPIDE.

Quoy ? de tant de vertus mesme en nostre presence,
Une cruelle mort seroit la recompense ?

REGULUS.

Il faut tranquillement obeïr à son sort,
Voir d'un visage égal & la vie & la mort,
Et l'on doit preferer le trépas à la vie,
Aussi-tost qu'il devient utile à la patrie.

PRISCUS.

Hé quoy ? Seigneur, faut-il qu'un lâche Xantipus....

REGULUS.

Parlez-en mieux, ſans doute il a quelques vertus ;
Ouy, la fineſſe & l'art de ce grand Capitaine
Egalent la valeur & la force Romaine ;
Une ruſe eſt permiſe, on doit en profiter,
Il s'en eſt pû ſervir, je devois l'éviter ;
Et me voyant ſurpris avec tant d'avantage,
J'ay cedé ſans murmure au deſtin de Cartage.

METELLUS.

Ah ! Seigneur, demeurez, commandez les Romains.

REGULUS.

Non, le Commandement a paſſé dans vos mains ;
Dans ces fidelles mains Regulus le dépoſe,
C'eſt ſur voſtre valeur que mon cœur ſe repoſe :
Continuez la guerre, & rempliſſez mon rang,
Je vais en cimenter la gloire de mon ſang ;
Et puiſque je ne puis achever cet ouvrage,
De ſervir ma patrie, & de prendre Cartage,
Du moins par mes conſeils & voſtre noble effort,
Je détruiray Cartage encor aprés ma mort.

METELLUS.

O vertu ſans exemple ! ô courage heroïque !

REGULUS.

Il n'en coutera pas la perte de l'Afrique ;

Sans vous embaraſſer du ſort de Regulus,
Preſſez, preſſez Cartage, & ne differez plus,
Je l'ordonne en Conſul pour ſervir ma patrie,
C'eſt le Commandement, le dernier de ma vie.

LEPIDE.

Nous n'obeïrons point à ce Commandement,
Seigneur, nous perirons....

REGULUS.

Ecoutez un moment,
Qu'on cache mon depart ſur tout, & que l'armée
De mes ſecrets deſſeins ne ſoient pas informée,
Serez tou jours bien Rome, & laiſſons faire aux Dieux
à Mannius.
Enfin, en vrais Romains recevez mes adieux.
Pour vous Tribun, dont l'art, l'eſprit, & la prudence
Gardent dans ces momens un ſi profond ſilence,
Vous eſtiez comme moy par tout envelopé,
Comment des ennemis eſtes-vous échapé?

MANNIUS.

J'ay long-temps combatu, Seigneur, par un miracle,
Contre un nombre inégal.. mais trouvant peu d'obſtacle,
Ils vous ont reconnu, tous ſont tombez ſur vous,
Et mon bon-heur a ſceu me ſouſtraire à leurs coups.

REGULUS.

Dans un pareil diſcours qu'on a peine à comprendre,
On s'accuſe ſouvent en voulant ſe défendre.

MANNIUS.

Quoy ? Seigneur.

REGULUS.

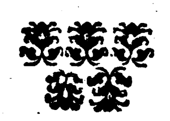
Mannius, soyez un peu moins fier,
Il seroit dangereux de vous justifier ;
C'est vous.... quoy qu'il en soit, allez, je vous pardonne,
A vos propres remords mon cœur vous abandonne.

MANNIUS.

Moy, Seigneur ? je pourois....

REGULUS.

Ne me répondez plus,
Allez, & qu'on me laisse avecque Metellus.



SCENE IV.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

Seigneur, nous sommes seuls, & je puis sans contrainte
Vous confier les maux dont mon ame est atteinte.
J'ay fait ce que j'ay dû pour Rome, & pour l'Etat,
Vous en pourez un jour rendre compte au Senat;
Je puis donc maintenant vous parler de Fulvie,
Luy donner les momens les derniers de ma vie,
Et sans vous déguiser le desordre où je suis,
Donner en mesme temps quelques pleurs à mon fils.
De Fulvie aujourd'huy, les craintes veritables
M'avoient marqué des Dieux les ordres redoutables;
Elle a tout pressenty, quoyque l'on fasse enfin,
On ne peut éluder les Arrests du destin.
De mon fils, de Fulvie, évitons la rencontre,
Ce n'est point à leurs yeux qu'il faut que je me mõtre,
Leurs soûpirs & leurs pleurs ne pouront m'arrester,
Et j'en verse pour ceux que je leur vay coûter.

METELLUS.

Seigneur, dans cét estat je ne sçay que vous dire,
Pere, amant, je vous plains, Romain je vous admire;

Je ſuis charmé, je pleure, & je ſens dans mon cœur
Un mélange confus de joye & de douleur ;
Vous allez acquerir une immortelle gloire,
Vaincu vous remportez une illuſtre victoire,
Je ferois comme vous, & tant de fermeté
Conſacre voſtre nom à la poſterité ;
Mais lorſque je regarde & vous & ma famille,
Que je vois voſtre fils auſſi bien que ma fille,
Que je ſçais à preſent voſtre fatal deſſein,
Je ne ſuis plus Conſul, je ne ſuis plus Romain,
Pour vous, pour eux, pour moy, je ſens mon ame atteinte
Du moins autant que vous de douleur & de crainte,
Et connoiſſant que rien ne peut vous détourner,
Je n'ay que des regrets, Seigneur, à leur donner.

REGULUS.

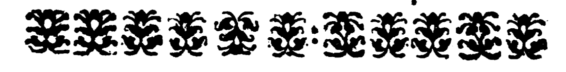
Evitons-les, partons, fuyons cette entreveuë,
Mon ame en ces momens paroîtroit trop émeuë ;
Mais dois-je m'impoſer de ſi barbare loix ?
Pourquoy ne les pas voir pour la derniere fois ?
Non, pour leur épargner de mortelles allarmes,
Il faut fuir, ne point voir leurs ſoûpirs, & leurs larmes,
Qu'on ne leur parle point de depart, ny de mort,
Et vous-meſme ayez ſoin de leur cacher mon ſort.

METELLUS.

Hé Seigneur ? ils verront ſur mon triſte viſage
De quelque grand malheur l'infaillible préſage,
Retiendrais-je des pleurs qu'ils viendront m'arracher ?
Et je devrois ſonger moy-meſme à me cacher.

REGULUS.

Seigneur déguisons mieux toute nostre tristesse,
Et tâchons d'épuiser icy nostre foiblesse ;
Il faut pour achever un si noble dessein
Reprendre le visage & le cœur d'un Romain ;
Vostre fille pouroit disputer la victoire,
Je craindrois d'oublier ma patrie & ma gloire,
Je dois la fuir, Seigneur, aussi bien que mon fils,
Elle paroît, tâchez de calmer ses esprits. *Il sort.*



SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE, METELLLUS.

FULVIE.

OU donc est Regulus, Seigneur, toute l'armée,
De son heureux retour & surprise & charmée,
Avecque impatience espere de le voir ;
Pourquoy tarde-t'il tant à remplir cét espoir ?
Aux Dieux de Rome, helas ! que de graces à rendre ?
Que de larmes sans eux nous allions tous répandre ?
Si nostre heureux destin ne nous l'avoit rendu,
Ou s'il avoit esté plus long-temps attendu,
D'une infaillible mort je devenois la proye,
Mais je ne dois verser que des larmes de joye ;
Pardonnez-moy, Seigneur, ces transports innocens,
Vous daignez partager les plaisirs que je sens ;

Mais je lis dans vos yeux de nouvelles allarmes ,
Vous pouſſez des ſoûpirs, vous me cachez vos larmes.

METELLUS.

Non , je n'en verſe point , & qu'aurois-je à pleurer ?
Je ſuis tranquille , & rien ne me fait ſoupirer ;
Regulus à vos yeux ne p ut encor paroître ,
J'en connois les raiſons.

FULVIE.

Faites-les moy connoître
Ces raiſons.... ah ! Seigneur, ne me déguiſez rien :
Ciel ! que dois-je augurer de ce triſte entretien ;
Parlez , expliquez-vous.

METELLUS.

Les intereſts de Rome,
Avec ceux de Cartage , occupent ce grand homme,
Il medite un deſſein ſi grand, ſi genereux....
Non , jamais il ne fuſt plus digne de vos feux ;
Aujourd'huy ce Heros met le comble à ſa gloire,
Qu'à jamais l'avenir en garde la memoire ?

FULVIE.

Quelle gloire Seigneur ? de grace apprenez-moy....

METELLUS.

Quelle grande victoire il remporte ſur ſoy ?

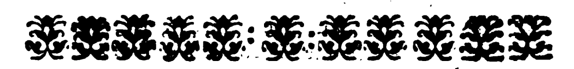
FULVIE.

FULVIE.

Ah ! j'y dois prendre part, & quand sa gloire brille...

METELLUS.

Helas ! vous n'y prendrez que trop de part ma fille;
Mais si vous m'en croyez, faites-vous cet effort,
Ne vous informez plus, ma fille, de son sort.



SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

QUe veut-il dire, ah Ciel ! je passe de la joye
A de mortels chagrins où mon ame est en proye,
Je croy voir Regulus au devant de mes pas,
Et lors que je le cherche, il ne me cherche pas;
Mon pere est interdit, son discours nous menace,
Il veut me preparer à quelque autre disgrace ?
Dequoy me parle-t'il ? quel projet aujourd'huy
A conceu Regulus de si digne de luy ?
Quelle victoire, ah Dieux ! quelle gloire nouvelle
Redouble dans mon cœur une crainte mortelle;
Faustine, explique-moy les pleurs de Metellus,
Pourquoy dans ces momens se cache Regulus ?
Mais que me veut Priscus qui paroît tout en larmes ?



SCENE VII.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

PRISCUS.

AH ! Madame, je viens augmenter vos allarmes,
De Regulus peut-estre ignorez-vous le sort,
Il veut partir, Madame, & courir à la mort.

FULVIE.

Quoy ? Seigneur, Regulus....

PRISCUS.

Il veut quitter l'armée,
Sa vertu va remplir toute la renommée,
Il retourne à Cartage, & malgré nos souhaits,
Victime de la guerre, il refuse la paix :
Il fuit son fils & vous, par tout il nous évite,
Et tâchant de cacher le moment de sa fuite,
Il a voulu sortir du Camp ; mais les soldats
Malgré luy sont venus au devant de ses pas,
Instruits de son dessein par le brave Lepide,
Tous se sont opposez à l'ardeur qui le guide,
En bataillons serrez sans observer de rang,
Ils ont alors fermé le passage du Camp ;
Ce spectacle nouveau le surprent & nous touche,
Il nous a regardez avecque un œil farouche ;

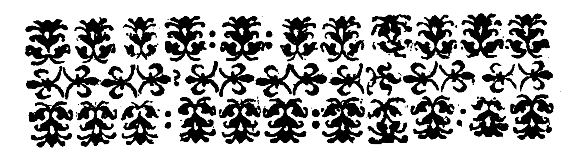
Et d'un visage austere, en s'adressant à moy,
Quoy? vous voulez d'un Chef sans hõneur & sans foy
(M'a-t'il dit) laissez-moy dégager ma parole
Priscus, soûtenons mieux l'honneur du Capitole;
Mais tous l'interrompant par des cris douloureux,
Ont protesté cent fois de mourir à ses yeux,
Plutôt que de souffrir son retour dans Cartage;
Alors il est rentré, mais son air, son visage
Nous menace... empeschez ce funeste retour,
Parlez, faites agir la nature & l'amour,
Allez trouver son fils, unissez-vous ensemble,
Peut-estre en vous voyant tous deux...

FULVIE.

Helas! je tremble,
Pourons-nous empescher un si cruel départ?
Allons... mais que je crains de luy parler trop tard.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

REGULUS, LEPIDE.

REGULUS.

QUOY ? l'on me veut livrer à la noire infamie,
Qui poura démentir tout le cours de ma vie ;
Je trouve nostre Camp soûlevé contre moy !
On veut aux Africains que je manque de foy ?
On s'oppose à mes pas, on veut ternir ma gloire,
On m'arrache en un mot ma plus grande victoire,
Et leur fausse tendresse, & leur fausse pitié,
Des transports que je sens redouble la moitié ;
Ah Dieux ! si de ce Camp on ne m'ouvre un passage,
Si dans quelques momeus je ne suis dans Cartage,
Je periray sans doute, & de mes propres mains
J'iray vanger ma gloire aux yeux des Africains ;
Mais c'en est trop, Lepide, il faut nommer le traitre
Qui doit avoir instruit....

LEPIDE.

Vous voulez le connoître;
C'est moy, Seigneur, c'est moy, qui viens de vous trahir,
Et qui jure à vos yeux de vous desobeïr,
Pour vos precieux jours ayant l'ame allarmée,
J'ay pris soin contre vous de soûlever l'armée;
Mais vostre fils en pleurs est venu me trouver,
Et je n'ay plus songé, Seigneur, qu'à vous sauver;
Aprés m'avoir commis le soin de son enfance,
J'ay dû sauver en vous son unique esperance;
Traitez mon zele ardant du plus noir des forfaits,
D'un tel crime mon front ne rougira jamais,
Pour ne pas reveler vostre cruel mistere,
Aurois-je vû perir & le fils & le pere?
Non, & si je sçavois quelque secours plus fort
Pour attendrir vostre ame ou changer vostre sort,
Ma foy s'en serviroit, & si je suis un traitre;
Ah! Seigneur, à ce prix je fais gloire de l'estre.

REGULUS.

Aprés t'avoir comblé de biens, d'honneurs, d'emplois,
Est ce là donc ingrat le prix que j'en reçois,
Lorsque j'ay confié mon fils à ta prudence,
Et quand tu dois l'armer d'une noble constance,
Tu l'instruis à gemir, à craindre, à s'estonner,
Sont-ce là les leçons que tu dois luy donner?
Mais enfin Metellus me sera plus fidelle,
Il sçaura ramener tout ce Camp si rebelle,
Et par mon artifice... ah! qu'il tarde long-temps?
Cartage attend la paix, c'est la mort que j'atens;

Dieux ! lorsque Mannius fit soulever l'armée,
Qu'elle estoit contre moy de fureur animée,
Un coup d'œil me fit craindre & me fit obeïr,
Et pour sauver mes jours vous osez me trahir
Cruels, qui m'empeschez de courir à Cartage ?
Vous vous repentirez d'un si sanglant outrage,
Vous attaquez ma gloire empeschant mon retour,
Je vous pardonnerois si vous m'ostiez le jour.

SCENE II.

PRISCUS, REGULUS, LEPIDE.

PRISCUS.

Seigneur, ayez pitié de la triste Fulvie,
Vostre cruel depart luy va couter la vie,
Un mortel desespoir sur son visage est peint,
Une sombre pâleur qui regne sur son teint
Nous fait trembler, Seigneur, & pour vous & pour elle.

REGULUS.

Que dites-vous Priscus ?

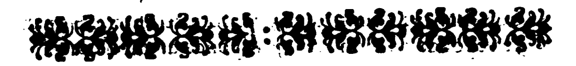
PRISCUS.

Que sa frayeur mortelle
Par des pleurs, des sanglots souvent entrecoupez,
Nous marque la douleur dont ses sens sont frapez,

Interdite, tremblante, elle marche avec peine,
Elle vous cherche.

REGULUS.

Ah Dieux ! fuyons. Mais on l'ameine.
Lepide sort.



SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE, REGULUS, PRISCUS.

FULVIE.

Ne croyez pas, Seigneur, que pour vous attendrir,
Je pousse devant vous quelque indigne soupir ;
Je connois vostre cœur, vostre vertu farouche,
Je sçay que les soupirs, les pleurs, rien ne vous touche,
Je viens vous aplaudir de vostre grand dessein ;
Vous estes, il est vray, veritable Romain,
Je seray comme vous veritable Romaine ;
Partez, Seigneur, allez où la gloire vous mene,
Vous aurez à mes yeux un cœur prest à percer,
Et j'auray comme vous du sang prest à verser.

REGULUS.

Dieux ! que me dites-vous ? je fremis, ah ! Madame,
Quel chemin prenez-vous pour ébranler mon ame,

N'estoit-ce pas assez....

FULVIE.

Non, j'ay pris mon party,
Et mon cœur à vos yeux ne s'est point démenty;
Je marche sur vos pas, l'amour & la patrie
Feront verser le sang de la triste Fulvie;
Ce seul nœud vous retient sans doute, allez, Seigneur,
Je réponds de mon bras, je réponds de mon cœur.

REGULUS.

Et moy, je ne réponds de rien. Qu'allez-vous faire?
Epargnez une vie, helas! qui m'est si chere;
Pourquoy me cherchez-vous? qui vous amene icy?
Et que vous ay-je fait pour me traiter ainsi?
Mais quoy? consolez-vous, genereuse Fulvie,
Avant que d'estre à vous, je suis à ma patrie;
J'ay donné ma parole, & je dois la tenir,
Regardez d'un œil ferme un illustre avenir.

FULVIE.

Fidelle aux Africains, à Fulvie infidelle,
Vous osez la quiter, & vous brûlez pour elle?
Vous m'abandonnez donc & gardez vostre foy
A nos fiers ennemis, Seigneur, plutost qu'à moy.

REGULUS.

Il falloit servir Rome, & je la sers, Madame,
Elle a dû l'emporter sur vous & sur ma flâme;

Ne me regardez plus comme amant, comme époux,
Un malheureux esclave est indigne de vous;
Aujourd'huy cependant envisagez ma gloire
Esclave, je remporte une grande victoire,
Et je mouray contant en songeant que mes fers
Pouront aprés Cartage enchaîner l'Univers.
Mais, Madame, vos pleurs ébranlent ma constance,
Je tâchois d'éviter vos yeux, vostre presence,
Je sens que ma vertu dans le trouble où je suis
Pouroit... sortons; mais Dieux! l'on m'ameine mon fils:
Voila le dernier trait que me gardoit Lepide.

SCENE IV.

Le jeune ATTILIUS, LEPIDE, REGULUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

Le jeune ATTILIUS.

SEigneur, où courez-vous? quel dessein parricide
Vous fait fuir sans pitié, vous fait m'abandonner,
Et chercher une mort que vous m'allez donner.
Avez-vous oublié pour moy vostre tendresse,
Et qui prendra le soin d'élever ma jeunesse?
Que ferais-je sans vous? si je ne vous voy pas,
Qui sçaura donc m'instruire à marcher sur vos pas?

Qui poura me tracer le chemin de la gloire ?
Vous ne partirez point, non, je ne le puis croire
Mon pere... mais helas ! vous détournez les yeux,
Et j'attendois de vous de plus tendres adieux ;
Pourquoy me cachez-vous vostre auguste visage,
Mon pere au nom des Dieux n'allez point à Cartage,
Vous refusez d'entendre une timide voix,
Dumoins embrassez-moy pour la derniere fois.

REGULUS.

Eloignez cet enfant, Lepide, & qu'on me laisse,
Justes Dieux ! ah ! mon fils !

FULVIE.

Seigneur, tant de tendresse
Ne peut-elle toucher ?...



SCENE V.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, PRISCUS, LEPIDE, Le jeune ATTILIUS, FAUSTINE.

REGULUS.

Ciel ! je voy Metellus,
Je respire. Seigneur, ne me retient-on plus,
L'artifice ?...

METELLUS.

Ouy, Seigneur, & tout vous est propice,
Je vous rends à regret ce funeste service,
Vous pouvez retourner.

REUGLUS.

Ah ! que ne dois-je pas
A ces soins genereux ? quel funeste embarras ?
Un peu plus tard... ah Dieux ! auriez-vous pû le croire,
Vous me rendez la vie en me rendant la gloire,
Maîtresse, fils, Romains je ne vous connois plus,
Et ne vois de Romain icy que Metellus !

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere ?

FULVIE.

Vous partez.

REGULUS.

Il en est temps Madame,
Il est temps de marquer la grandeur de vostre ame ;
Armez vous de vertu, sans plaindre Regulus,
Montrez-vous aujourd'huy fille de Metellus,
Imitez sa constance, & si je perds la vie,
Songez qu'il me regarde avec des yeux d'envie

à son fils.

Mon fils, rassurez-vous, soyez digne de moy,
Faites-moy voir un cœur incapable d'éfroy,
Sans vous acoutumer à répandre des larmes,
Dissipez devant moy ces indignes allarmes,

à Metellus.

Je mets entre vos mains sa jeunesse, Seigneur,
Dés ce jour servez-luy de pere, de tuteur ;
Ce gage m'estoit cher, & je vous le confie,
Qu'il demeure toujours fidelle à sa patrie ;
Et qu'il songe avec vous, remplissant mes desseins,
Bien moins à me vanger qu'à servir les Romains,

à son fils.

Respectez Metellus. Puissent les destinées
Vous accorder, mon fils, de plus longues années ;
Ou s'il les doit finir par quelque coup du sort,
Qu'il prenne pour modelle & ma vie & ma mort.

Il sort avec Priscus.

FULVIE.

FULVIE.

Faustine, soûtiens-moy.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere, il faut vous suivre,
Je vous perds pour jamais, pourais-je vous survivre.

METELLUS.

Lepide, retenez cet enfant dans ces lieux,
Demeurez, attendez la volonté des Dieux ;
Je ressens vivement ma douleur & la vôtre,
Il court où son devoir l'appelle, & nous au nôtre.
Esperez cependant, Priscus, moy, les Romains,
Nous allons l'arracher aux cruels Africains.



SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE, Le jeune ATTILIUS, LEPIDE.

FULVIE.

Quel espoir justes Dieux ?

Le jeune ATTILIUS.

Ah ! sans verser de larmes,
Le fils de Regulus doit recourir aux armes,
Pourquoy m'arrestez-vous ? un Romain, quoy qu'enfant,
Ne doit-il pas apprendre à combatre en naissant ?

LEPIDE.

Ah ! Seigneur.

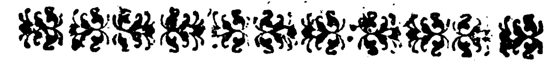
Le jeune ATTILIUS.

Est-ce ainsi que vous devez m'instruire,
Vous devez au combat vous-mesme me conduire,
Je suivray Metellus, marchant à son costé,
à Fulvie.
Je combatray, Madame, en pleine seureté ;
Mais helas ! vous pleurez. Ah ! genereux Lepide,
Hé quoy ? n'est-il pas temps que la vertu me guide ?

Et que mon pere enfin puisse voir aujourd'huy,
Qu'il laisse à sa patrie un fils digne de luy.

LEPIDE.

Hé bien? Seigneur, allons, il faut vous satisfaire,
Ah! trop genereux fils d'un trop malheureux pere!



SCENE VII.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

MOn pere & Regulus me quittent, quel effroy?
Il retourne à Cartage & luy garde sa foy,
Pour conserver à Rome une fatalle terre,
Par le prix de sa vie il achete la guerre,
Et refusant la paix qu'il arrache à mon cœur,
De l'Afrique en mourant il veut estre vainqueur.

FAUSTINE.

Rassurez-vous, Madame, on va tout entreprendre,
Du bras de Metellus vous devez tout attendre;
Priscus & les Romains, le jeune Attilius,
Tous veulent s'immoler pour sauver Regulus,
Vous devez esperer....

FULVIE.

Que veux-tu que j'espere?
Tu connois Regulus, & tu connois mon pere.

SCENE VIII.

MARCELLE, FULVIE, FAUSTINE.

MARCELLE.

AH ! Madame, apprenez le plus grand des forfaits
Que l'on vient de punir au gré de nos souhaits;
Le traitre Mannius vouloit fuir dans Cartage,
On a vû son dessein sur son triste visage,
Et les yeux égarez, & le cœur agité
Il sortoit, nos soldats l'ont soudain arresté;
Voyant que son départ faisoit tout reconnoître,
Hé bien, leur a-t'il dit, venez punir un traître,
Par mon funeste amour j'ay trahy Regulus,
Et livré ce Heros au cruel Xantipus.

FULVIE.

Qu'entens-je ? justes Dieux ! Faustine, le perfide,
A-t'il pû concevoir ce dessein parricide ?

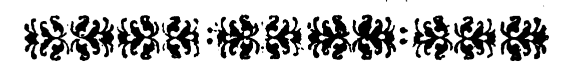
MARCELLE.

A ces mots mille bras luy servant de boureaux,
L'ont presque en un moment déchiré par morceaux,

Pour vanger Regulus chaque soldat avide
Vouloit teindre son bras du sang de ce perfide,
Ils ont marqué leur joye & leur juste douleur,
De connoître le crime, & d'en punir l'autheur.

FULVIE.

Ce n'est point Mannius qui trahit sa patrie,
C'est le fatal amour de la triste Fulvie :
Ah ! Seigneur, qu'a-t'on fait ? & Regulus enfin...



SCENE DERNIERE.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

PRISCUS.

DU plus grand des Heros aprenez le destin.
Voyant que tout le Camp luy fermoit le passage,
Metellus pour servir sa gloire & son courage
Vient par son ordre apprendre au soldat mutiné
Que Regulus enfin estoit empoisonné ;
Qu'Asdrubal, Xantipus redoutant ce grand' homme
Pour le rendre inutile au service de Rome,
S'il manquoit une paix utile aux Africains,
Avoient d'un poison lent avancé ses destins,
Que leur zele par là demeuroit inutile ;
Alors toute l'armée interdite, immobile
Par un triste silence accompagné de pleurs,
Promet en soupirant de vanger ses malheurs.

Regulus s'est servy de ce noble artifice,
D'un crime glorieux vostre pere complice;
Trompe toute l'armée, & conduit Régulus
Jusqu'aux murs de Cartage auprés de Xantipus;
A peine ce Heros a-t'il gagné leurs portes,
Que se tournant alors vers nos tristes cohortes,
J'ay dégagé ma foy, Romains, c'en est assez,
Achevez les projets que je vous ay tracez,
(A-t'il dit.) aussi-tost nous plantons des échelles,
Chacun prend de l'ardeur & des forces nouvelles,
On saute sur les murs, & l'épée à la main
On presse, & l'on est prest de forcer l'Africain;
Le jeune Attilius amené par Lepide,
Porté par des soldats monstre un air intrepide,
Et pour sauver son pere, affrontant les hazards,
Sçait nous servir de Chef, d'aigles, & d'étendars;
Mais Ciel! dans cet instant Xantipus l'ame émeuë,
Presente Regulus mourant à nostre veuë;
Il fait voir ce Heros déchiré, tout sanglant,
Tout le Camp est frapé d'un long saisissement;
L'horreur & la pitié nous glace, nous arreste,
Nous ressentons les coups qui tombent sur sa teste,
Et ces cruels lassez de le percer de coups,
Semblent dans leur fureur moins le fraper que nous;
De nos tremblantes mains on voit tomber les armes,
Loin de verser du sang nous répandons des larmes;
Cependant ce grand homme en ces derniers momens
Sembloit nous animer par ses regards mourans,
Et prodiguant pour Rome & son sang & sa vie,
Il meurt tranquillement pour sa chere patrie.

FULVIE.

Helas!

PRISCUS.

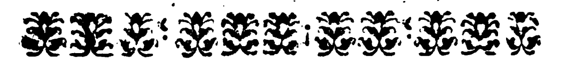
Dans cét instant tout le Camp des Romains
Pousse des cris affreux contre les Africains;
Les soldats animez par ce touchant spectacle,
A leur premier effort ne trouvent point d'obstacle;
Et du haut des rampars le cruel Xantipus
Est tombé sous les traits du brave Metellus;
Cartage est aux abois. Vostre pere, Madame,
M'a confié le soin de r'assurer vostre ame,
Craignant un desespoir.... Mais venez, qu'à vos yeux
Nous vangions Regulus à la face des Dieux.

FULVIE.

Hé bien? cruel destin acheve ton ouvrage,
Je cours m'ensevelir sous les murs de Cartage;
La mort de Regulus luy poura couter cher,
Qu'elle nous serve, au moins! à tous deux de bucher.

FIN.





EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à le jour de 1688. Signé, Par le Roy en son Conseil, Du Gono. Il est permis au Sieur PRADON, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, une Piece de Theatre de sa composition, intitulée *Regulus, Tragedie*, pendant le temps de six années, à compter du jour que ladite Piece sera achevée d'imprimer pour la premiere fois : Pendant lequel temps faisons tres-expresse inhibition & deffense à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre & debiter par tous les lieux de nostre obeïssance d'autre Edition que celle du Sieur PRADON, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de trois mil livres d'amende payables sans deport par chacun des contrevenans, confiscation des Exemplaires contrefaits, & autres peines plus au long contenuës dans lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 1688. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1665. & l'Edit de sa Majesté donné à Versailles au mois d'Aoust 1686.

I. B. COIGNARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 3. Mars 1688.



